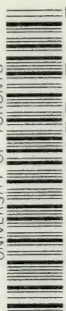


UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 00855171 5

1107
16/2

LE CULEX

POÈME PSEUDO-VIRGILIEN

*Virgil. Doubtful works. Appendix
Vergiliana. Cu*

LE CULEX

POÈME PSEUDO-VIRGILIEN

ÉDITION CRITIQUE
ET EXPLICATIVE

PAR

CHARLES PLÉSENT

PROFESSEUR DE PREMIÈRE AU LYCÉE LOUIS-LE-GRAND
DOCTEUR ÈS LETTRES



174384

9.10.

PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE THORIN ET FILS
FONTEMOING ET C^{ie}, ÉDITEURS

4, RUE LE GOFF (5^{me})

1910

PA
6955
C8
1910



A LA MÉMOIRE

DE MON MAÎTRE

ÉMILE GASPARD

INTRODUCTION

CONSTITUTION ET HISTOIRE DU TEXTE

I. — Les manuscrits ¹.

Le recueil de petits poèmes ordinairement imprimés à la suite des œuvres de Virgile sous le titre d'*Appendix Vergiliana* comprend des pièces de valeurs très

1. BIBLIOGRAPHIE POUR L'ÉTUDE DES MSS. — **Heyne-Sillig**, (l. IV du Virgile Heyne-Wagner; Leipzig-Londres, 1832) : *Epimetrum in Culi-
cem*, p. 11 sq.; *De codicibus et editionibus P. Virgilii Maronis*, p. 603
sq.; — **Næke**, *Val. Calo* (Bonn, 1847), p. 329-432 (*recensio librorum*) et
passim; — **Karl Schenkl**, *Kritische Bemerkungen zu der sogenannten
« Carmina minora » des Vergilius* (Zeitschr. f. d. österr. Gymn., 1867,
p. 771 sq.); — **O. Ribbeck**, *Appendix Vergiliana* (Leipzig, 1868), *Pro-
legom.*, p. 24 sq.; — **Em. Bährens**, *Poetae latini minores* (Leipzig,
1880), I, p. 54-7 et II, p. 6-38; — **Rich. Hildebrandt**, *Vergils Culex*
(Studien auf d. Geb. d. röm. Poesie u. Metrik; Leipzig, 1887); —
Max Röhrich, *De Culicis potissimis codicibus recte aestimandis* (Ber-
lin, 1891); — **Fr. Leo**, *Culex, carmen Vergilio ascriptum* (Berlin, 1891),
Comment., p. 17 sq. et 97-8.; *Zum Culex* (Hermes, 1892; p. 308-311);
— **Heinr. Schenkl**, *Bibl. Patr. lat. Britann.*, vol. I, pars I, p. 163
(Wien, 1891; description du Bodl.); — **Robinson Ellis**, *Cambr.*
Journ. of Philol., 1888, p. 453-6 (sur le Cors.); *ibid.*, 1892, p. 453-6;
ibid., 1894, p. 314-6 et 1895, p. 1-4 (sur l'Escor.); *Class. Review*, 1892,
p. 413 (*Leo's edition of the Culex*) et 203 (*The Corsini Ms. R. of the
Culex*); — **Postgate**, *Class. Review*, 1892, p. 413-6; — **Housman**, *Re-
marks on the Culex* (*Class. Rev.* XVI, 1902; p. 339 sq.); *The apparatus
Criticus of the Culex* (*Transact. of the Cambr. philol. Society*, vol.
VI, part. 1, 1908, p. 1-22); — **Vollmer**, *Berl. philol. Wochenschr.*
(1907), p. 1580; — **Ettore de Marchi**, *Di un poemetto apocrifo attri-
buito a Virgilio* (Biella, 1903), p. 4-5 et note 1 de la p. 4; — **G.
Curcio**, *Poeti latini minori*, vol. II (*Appendix Vergiliana*), fasc. 4,
p. III-V; XII-XIII et fasc. 2, p. VII-VIII (Catania, 1905-1908); — **R.
Sabbadini**, *Scoperte dei codici latini e greci ne' secoli XIV e XV* (Fi-
renze, 1905), p. 24, 31, 32, 41, 122-3 et passim; art. du même dans
Bollet. di filol. class., 1907, p. 127.

inégales et de provenance généralement suspecte. Quelques-unes ne sont pas indignes du maître, d'autres sont évidemment apocryphes ; il n'y en a guère dont l'authenticité puisse être affirmée ou niée péremptoirement. La divergence des solutions proposées par des critiques également bien informés suffirait à prouver, s'il en était besoin, l'obscurité du problème.

Par les difficultés de son texte et par la diversité des questions qu'il soulève, le *Culex* est la pièce la plus importante de ce recueil. C'est aussi celle qui prête le plus à la controverse. Dans ces dernières années, l'édition de Leo et celle d'Ellis, les travaux de Maass, de Skutsch, d'Ellis, de Housman, de De Marchi¹, intéressants à divers titres, ont ramené l'attention sur cet opuscule. Le débat est cependant loin d'être épuisé ; et les origines de cette œuvre énigmatique restent enveloppées de mystère.

Deux distiques de Martial ont été écrits pour servir d'épigraphes à des exemplaires de Virgile. L'un semble avoir précédé une édition des trois grandes œuvres du poète, réunies en un seul volume :

Quam brevis immensum cepit membrana Maronem!
ipsius vultus prima tabella gerit.

(MART. XIV, 186).

L'autre devait figurer en tête du *Culex*, que Martial présente en ces termes à la jeunesse studieuse :

Accipe facundi Culicem, studiose, Maronis,
ne, nucibus positis, arma virumque legas.

(MART. XIV, 185).

On voit par ce dernier texte que le *Culex* avait, au temps de Martial, les honneurs d'une édition spéciale. C'est aussi le seul opuscule auquel Suétone (Donat), dans son énumération des pièces constituant l'*Appendix*, ait cru devoir consacrer une analyse. Il semble donc avéré que

1. Cf. encore Liverani, *Il Culex, carme attribuito a Vergilio* (Milano, 1897) ; — E. Vitrano, *De Culicis auctore* (Panorma, 1903.)

le *Culex* occupait alors parmi ces petits poèmes une place privilégiée ¹.

Ce privilège ne lui a pas été conservé dans les manuscrits du moyen-âge, où il est toujours réuni aux autres poésies pseudo-virgiliennes, dans le désordre des anthologies les plus disparates. Aussi l'histoire de la publication du *Culex* est-elle inséparable de celle du recueil dont il fait partie ².

La composition primitive de ce recueil nous est indiquée par Donat dans sa biographie de Virgile : *poeticam puer adhuc auspicatus, in Ballistam ludi magistrum, ob infamiam atrociorum coopertum lapidibus, distichon fecit* :

Monte sub hoc lapidum tegitur Ballista sepultus :
nocte, die tutum carpe, uiator, iter.

Deinde Catalecton et Priapia et Epigrammata et Diras, item Cirim et Culicem, cum esset annorum XVI... Scripsit etiam, de qua ambigitur, Ætnam;... mox ad Bucolica transiit (p. 58 R). Cette liste est complétée par Servius (Préf. de l'*En.*), qui y ajoute la *Copa* : *scripsit etiam septem siue octo* ³ *libros hos* :

1. Le livre XIV de Martial remonte, selon Friedländer, aux Saturnales d'une des années 90-92 ap. J.-C. C'est donc à cette date que le *Culex* circulait dans une édition séparée.

2. Sur l'histoire de l'*Appendix Virgiliana*, consulter Ribbeck, *App. Verg.*, Prol., p. 1 sq.; Bæhrens, *Tibull. Blätter*, p. 49-53; Zur Ueberlieferungsgesch. und Kritik der « Opuscula Vergiliana » (Fleekh. Jahrb., 1875) et *Poet. lat. min.*, II (*App. Verg.*), p. 3 sq.; Sonntag, *Über die Append. Verg.* (1887); Leo, *Comment. ad Cul.*, p. 17-20; Luc. Mueller, *Praef. ad Catull.*, p. XLI sq.; Ellis, *Append. Vergil.*, Praef.; De Marchi, *Di un poemetto attrib. a Virg.*, p. 3 sq.; Curcio, *Poeti lat. min.*, II, fasc. 1, p. 1 sq.; Schanz, *Röm. Litt.*, 2^e édit., p. 61; enfin le résumé très clair et très serré de Plessis, *Poésie latine* (Paris, 1909), p. 255-8. Je n'ai pu me procurer la conférence faite sur ce sujet à Milan (Mai 1901) par Sabbadini (cf. *Atene e Roma*, 1901, N. 29, p. 166), ni son *Append. Virgil.* (Nuovo Aten. Sic., I, 1; 1904).

3. L'approximation du chiffre s'explique sans doute par l'attribution incertaine de l'*Ætna*, déjà signalée dans le texte de Donat (*de qua ambigitur Ætnam*); — selon Bæhrens (p. 37) par l'indécision de Servius au sujet du véritable sens de *Catalepton*. — Hagen met entre crochets, dans le texte de Donat, *de qua ambigitur* et considère ces mots comme interpolés.

Cirim, Ætnam, Culicem, Priapeia, Catalecton, Epigrammata, Copam, Diras. Les deux textes ci-dessus procèdent d'une source commune, qui n'est autre que Suétone ¹. On peut y adjoindre celui de Diomède, qui, parlant des œuvres de jeunesse attribuées à Virgile, emploie le terme collectif de *Praelusiones* ². Appuyé sur ces témoignages, Næke (*Valer. Cato*, p. 223) a créé la tradition, généralement adoptée depuis, qui considère la constitution du recueil de l'*Appendix Vergiliana* comme très ancienne : Bæhrens la fait remonter au temps de Claude ³. Mais Leo ⁴ a montré la fragilité de cette hypothèse : il fait remarquer que ni Donat-Suétone ni Servius ne font allusion à un recueil, qu'ils ne s'accordent pas sur le nombre des *Iuuenilia* virgiliens et ne les citent pas dans le même ordre. Sans doute les petits poèmes dont il s'agit existaient dès le premier siècle de notre ère, puisque Suétone les connaît déjà ; mais l'exemple du *Culex* autorise à penser que certains d'entre eux furent d'abord édités isolément ; d'autres ont pu se grouper ou se séparer au hasard des publications, ou selon la fantaisie des libraires ⁵. Mais la constitution d'un *Corpus* pseudo-virgilien est forcément postérieure à Ausone ⁶, puisque trois des petites pièces

1. Le *De uiris illustribus* de Suétone comprenait une *Vita Vergilii* aujourd'hui perdue, mais dont Servius et le second Donat nous ont conservé l'essentiel.

2. Diom., p. 512, 27 K. Cf. plus loin, p. 6, note 5.

3. Bæhrens, *Poet. lat. Min.*, II. p. 38 ; *Zur Ueberlieferungsgeschichte und Kritik der « Opuscula Virgiliana »*, p. 137-151).

4. Leo, *Comment.*, p. 17-19.

5. En raison de l'affinité des sujets, les *Catalecta*, les *Priapeia*, les *Epigrammata* ont dû être de bonne heure réunies en recueil, mais pas toujours dans la même publication ; cf. Leo, *Comment.*, p. 18.

6. A l'époque carolingienne, il semble bien qu'un recueil de ce genre soit entre les mains de Prudentius de Troyes, à qui Walafrid Strabon s'adresse pour avoir les *carmina minora* de Virgile (Walafr. Strabo, *Carm.* LXI, 23 ; *Poet. lat. æui. Carol.* II, 404) :

Mitte mihi magni
carmina Virgili mitte minora, precor.

Cf. Manitius, *Philologisches aus alten Bibliothekskatalogen bis 1300* (Frankfurt, 1892), p. 27, note 1. — Il est difficile de préciser davantage ; cependant, à l'époque où le *Codex Bezae* fut écrit (ix^e sie-

qu'il contient (*Est et non, Vir bonus, De rosis nascentibus*) sont de ce poète. Il s'est enrichi par la suite d'une foule d'élucubrations disparates, fruits de la verve de grammairiens présomptueux ou d'admirateurs indiscrets, qui croyaient rendre hommage au maître en lui attribuant leurs fadaïses ¹. Les scrupules de sincérité et les habitudes critiques qui nous interdisent de rien changer à l'œuvre du génie étaient inconnus aux hommes du moyen-âge. Le culte même dont Virgile était alors l'objet nuisit à la pureté de son texte ; et quelque chose de sa légende a passé dans ces productions apocryphes. En dehors même des fraudes voulues et préméditées, la plupart des manuscrits de Virgile nous sont arrivés surchargés d'un fastidieux fatras poétique ou soi-disant tel, arguments versifiés des poèmes authentiques du maître, centons pillés dans son œuvre, éloges ou épitaphes en son honneur, où la platitude le dispute à la prétention. La tradition s'en est conservée jusque dans des éditions plus modernes. Il faut lire dans celle de Manuce et Fabricius le *Virgilius christianizans*, pastiche virgilien racontant toute l'histoire de Jésus-Christ et de son Eglise, ou, dans l'édition de La Cerda, le panégyrique des vertus de Virgile, synthèse de toutes les inepties admiratives infligées à la mémoire du grand poète, avec la démonstration de sa divinité.

Le premier soin de la critique devait être d'élaguer toute cette folle végétation pour dégager les origines du recueil et en déterminer la forme la plus ancienne.

cle), l'*Appendix* était déjà dédoublée (cf. plus loin, p. 7-8) et il a dû s'écouler un certain temps entre la formation et le fractionnement du recueil. Ce fractionnement d'après Ribbeck (*Proleg.*, p. 24) a dû se produire un peu après l'époque de Priscien. Il y a des chances, d'après cela, pour que la constitution du *Corpus* pseudo-virgilien ait eu lieu entre Ausone et Priscien, vers le ^v^e ou ^{vi}^e siècle de l'ère chrétienne.

1. Parmi celles de ces fantaisies qui se rencontrent le plus fréquemment dans les mss. de Virgile, bornons-nous à citer : *Mantua me genuit, De duodecim laboribus Herculis, De y littera pythagorica, De laudibus hortuli, De imagine in aqua, De cantu Sirenarum, De uino et uenere, De liuore, De Orpheo, Rosetum, Vir bonus et prudens, Ver erat, Est et non, Nocte pluit tota, Ergone supremis*, etc.

Il a fallu ensuite en étudier les vicissitudes à travers le moyen-âge et la Renaissance et, pour cela, constituer de toutes pièces la paléographie des poèmes pseudo-virgiliens, une des plus confuses qui soient. Ce n'a pas été l'œuvre d'un jour. Préparé par les recherches de Burmann¹, par les études de Sillig et de Næke, ce travail ardu et ingrat peut passer aujourd'hui pour terminé. Les *Prolegomenes* de Ribbeck lui ont fait faire un pas décisif; Bæhrens² a classé les mss. et donné, comme il dit, « le fil d'Ariane » qui permet de se diriger dans ce dédale. L'objet de la présente étude est de reconnaître et de dégager, dans ce vaste ensemble, ce qui intéresse spécialement le *Culex*.

La collection des petits poèmes attribués à Virgile (en dehors du distique isolé sur le maître d'école Ballista) comprenait, comme on l'a vu, à l'origine, sept pièces ou recueils de pièces : le *Culex*, les *Dirae*, la *Copa*, l'*Etna*, la *Ciris*, les *Priapées*, les *Catalepta*³. Les anciens croyaient y reconnaître des badinages, des fantaisies de jeunesse, par lesquels le futur auteur de l'*Enéide* aurait prélué à la poésie sérieuse; d'où la rubrique généralement adoptée par les mss. : *Virgilii iuuenalis ludi libellus*⁴. Le titre de *Praelusiones*⁵, ordinairement ré-

1. Edit. de P. Burmann, père et fils (Amsterd., 1746).

2. Bæhrens, *Poetae lat. min.* (Leipzig, 1884); les résultats auxquels il arrive doivent être complétés et rectifiés, en ce qui concerne le *Culex*, par les études de Röhrich, Ellis, Housman.

3. Ordre adopté par Bæhrens dans les *Poet. lat. min.*, t. II. Il est à remarquer que le *Moretum* ne figure ni dans Suétone ni dans Servius; c'est seulement au milieu du moyen-âge qu'il a été ajouté à l'*Appendix* (Bæhr., p. 178). Or c'est très certainement, avec la *Copa*, celui de ces poèmes qui est le moins indigne de Virgile.

4. Un certain nombre d'entre eux (Bembinus, Harl. 3963, Paris. P1P3, etc) font précéder le *Culex* d'un en-tête ainsi conçu : *Poetarum sapientissimi Publii Virgilii Maronis condiscipuli Octavianii Caesaris Augusti mundi imperatoris iuuenalis ludi libellus incipit*. Næke (p. 223) croit pouvoir faire remonter cette rédaction au temps de Donat et de Servius et peut-être plus haut. Mais Ellis (*Append. Vergil., Praef.*, p. VIII) fait remarquer avec raison ce qu'ont de peu antique des expressions telles que *poetarum sapientissimus*, *mundi imperator*, ou *iuuenalis ludus*.

5. *Praelusit*, leçon de Scaliger, semble préférable à *prolusit* (Heinsius) dans le vers de Phocas (biogr. versif. de Virg., v. 84) : *hinc Cu-*

servé pour les *Priapées*, celui de *Catalecta* ou *Catalepton* ¹, que la plupart restreignent à une partie du recueil, pourraient bien s'être étendus primitivement à la collection entière ². Les anciens étaient moins exigeants que nous sur la précision des titres : les confusions qui en résultent sont particulièrement excusables quand il s'agit d'une compilation de pièces disparates, dont l'origine et la nature ont toujours été discutées. Le terme d'*Appendix Vergiliana*, employé depuis Scaliger, n'est pas antique, mais il a l'avantage de la commodité.

Dans les premières années du moyen-âge, ce recueil fut scindé en deux groupes de poèmes répondant à deux classes différentes de mss. : d'un côté le *Culex*, les *Dirae*, la *Copa*, l'*Etna* ³; — de l'autre la *Ciris*, les *Catalepta* ⁴. Mais les deux séries se rejoignent ultérieurement,

licis tenui praelusit funera versu; rapprocher le passage correspondant de Biomède (p. 312 K) : *Priapeum, quo Virgilius in praelusionibus* (corr. de Bæhrens, p. 32) *suis usus fuit*.

1. Sur la question de savoir s'il faut lire *Catalecta*, *Catalepta* ou *Catalepton*, cf. Ribbeck, *Proleg.*, p. 2 sq.; Bæhrens, *Append.*, p. 36-37 et Fleckh. Jahrb., 1875, p. 142; Bergk, Rhein. Mus. XX, p. 291; Unger, Fleckh. Jahrb. 1876, p. 429; Curcio, *P. L. M.*, II, fasc. 1, p. 7; Plessis, *Poésie latine*, p. 257-8. Donat dit *Catalecta*, Ausone *Catalepta* (*Grammaticomast.*, v. 5); mais les mss. (sauf les Exc. Paris.) écrivent *Catalepton*, qui doit s'entendre d'une collection de pièces légères (κατὰ λεπτόν = par le menu, en détail : Cic., *Att.* II, 18, 2). Il semble bien que ce soit la véritable forme du mot : c'est celle qu'adoptent les derniers éditeurs de l'*Appendix*, Curcio et Ellis. Les titres d'ouvrages affectant la forme adverbiale ou circonstancielle ne sont pas rares, surtout quand il s'agit d'un recueil; on connaît le livre de Berlioz : « A travers chants. » Rien n'empêche d'ailleurs de transformer *Catalepton* en *Catalepta*, pour la commodité de la rédaction, comme l'a fait Ausone.

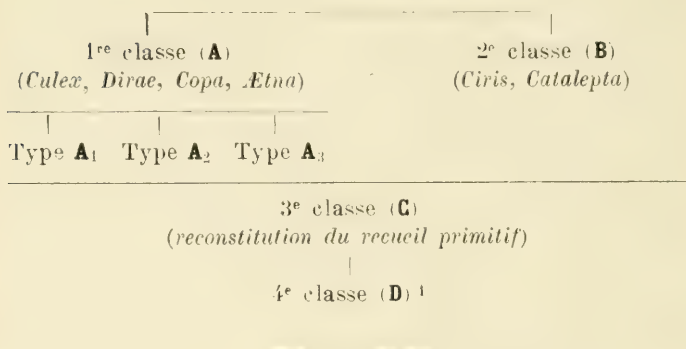
2. Plessis, *Poés. lat.*, p. 257.

3. L'*Etna*, attribué par Ribbeck au second groupe (*Prol.*, p. 24), a été restitué par Bæhrens (*Append.*, p. 6) au premier.

4. Auxquels vinrent se joindre de bonne heure trois autres bluettes : *De viro bono et prudente*, — *De est et non monosyllabis*. — *De rosis nascentibus et senescentibus*. — Les *Priapées* sont jointes tantôt à l'une, tantôt à l'autre classe et parfois en sont absentes. Elles ne doivent donc pas entrer en ligne de compte. La composition du recueil des *Priapées* est d'ailleurs très incertaine : celles de l'*Appendix Vergiliana* (Bæhrens, *P. L. M.*, II, 158-161) sont fréquemment mêlées au *Priapeum pseudo-tibullianum* et à d'autres productions analogues. Cf. Bæhrens, *P. L. M.*, I, 54; II, 14; Curcio, *P. L. M.*, II, fasc. 1, p. 36-7.

dans une troisième et une quatrième catégorie de manuscrits, où la collection primitive se trouve plus ou moins complètement reconstituée. — Limitant notre étude au *Culex*, nous n'avons à examiner ici que la première classe et les deux dernières, qui malheureusement sont de beaucoup les plus maltraitées par le temps. La classe I elle-même se subdivise, d'où le tableau suivant :

RECUEIL PRIMITIF



B : Bembinus ou **Vaticanus 3252** : vélin du ix^e ou x^e siècle¹, en écriture lombarde². C'est le ms. connu, au temps de la Renaissance, sous le nom de *Lusi* de Virgile. Après avoir appartenu au cardinal Bembo³, il devint la propriété de Fulvio Orsini et passa depuis à la Vaticane⁴. Utilisé par Bembo dans son dialogue *De Cutilice*, il porte d'assez nombreuses corrections, dont plusieurs, longtemps attribuées au cardinal, sont plus probablement de son père, Bernardo Bembo⁵, et qui l'ont rendu suspect à quelques-uns (cf. notamment Ribbeck, *Proleg.*, p. 32-33). Le Bembinus n'en mérite pas moins une place d'honneur dans l'*Apparatus* du *Culex*. La colation très consciencieuse de Zangemeister (1864) a été publiée dans l'édition de Ribbeck⁶.

C : Cantabrigiensis (Cambridge, Bibl. Univ. 2076 Kk : v. 34) : parchemin in-4^o du x^e au xi^e siècle selon Bæhrens, du ix^e au x^e selon Ribbeck. Les ff^{os} 20 sq. sont consacrés au *Culex*⁷. Le texte n'est pas de beaucoup inférieur à celui du Bembinus.

1. Du ix^e siècle selon Ribbeck, du x^e selon de Nolhac.

2. Voir l'étude de Næke, *Val. Calo*, p. 336, les descriptions de Ribbeck, *App. Vergil.*, *Proleg.*, p. 31-3, de Bæhrens, *P. L. M.*, II, p. 11, de Curcio, *P. L. M.*, II, fasc. 1, p. III-V, les curieux renseignements historiques fournis par de Nolhac, *Biblioth. de Fulvio Orsini* (Paris, 1887), p. 239. — Des poèmes de l'*Appendix*, le Bembinus a conservé : *Culex*, *Dirae*, *Copa*, *Est et Non*, *Vir bonus*, *De rosis nascentibus*, *Moretum*.

3. Sur les divers mss. de Virgile ayant appartenu à Bembo, cf. note de Sillig, *Virg.* IV, p. 611 et, dans le présent chapitre, note 4 de la page 39.

4. De Nolhac, *op. cit.*, p. 97 sq., a raconté au prix de quels efforts et par quelle savante stratégie Fulvio, après avoir longtemps fait le siège du précieux mss., devenu la propriété de Torquato Bembo, fils indigne du grand humaniste, entra enfin en possession de l'objet de ses convoitises. C'est un épisode curieux de l'histoire de la Renaissance.

5. De Nolhac, *op. cit.*, p. 239, note 2.

6. Elle a été complétée par A. Mavius, pour le compte de Bæhrens. Curcio relève encore (*loc. cit.*, p. III) quelques légères inexactitudes dans le dépouillement de la *Copa* et du *Moretum*.

7. De l'*Appendix*, le Cantabr. ne contient que le *Culex* et l'*Ætna*. Pour le signalement de ce ms., cf. *Catal. Mss. Univ. Cambr.* III, p. 703-6; Ribbeck, *op. cit.*, p. 35; Bæhrens, *op. cit.*, p. 11.

T : Treuirensis (**Augustanus** selon Naëke, *Val. Cat.*, p. 356 sq., qui en exagère sensiblement l'intérêt; cf. Bahrens, p. 12); semble dater du ^x^e siècle.

F : Bodleianus Auct. F. I, 17 (Bodl. Mss. 2506, dans Edw. Bernard, *Catalogi*, 1697, f^o) : réplique du Bembinus, présentant les mêmes opuscules de l'*Appendix*, dans le même ordre : *Culex*, *Dirae*, *Copa*, *Moretum*. La meilleure étude de ce ms. a été donnée par H. Schenkl, *Bibl. Patr. lat. Britann.* (Vienne, 1891), t. I, 1^{re} part., p. 165, qui l'assigne au ^{xiv}^e siècle; Madan le croit antérieur ¹. Ellis en a tiré parti pour son édition du *Culex*, et l'a introduit dans son recueil de *fac-simile* ².

La série des mss. parisiens, représentée dans le groupe **A** par cinq exemplaires ³, appartient à la même famille. Trois donnent le *Culex* au complet, savoir :

P₁ : Parisinus 7927 (*Colbertin*. I de Sillig), ^x^e siècle ⁴.

P₂ : Parisinus 8093 (*Colbertin*. II de Sillig), moitié du ^x^e, moitié du ^{xi}^e siècle. Le *Culex* fait partie de la transcription la moins ancienne.

P₃ : Parisinus 8069 (*Thuaneus* I) ⁵ : a appartenu à Aug. de Thou, puis a passé dans le fonds Colbert; date du ^x^e ou ^{xi}^e siècle. — Il y a un *Thuaneus* II, qui porte le n^o 8074, mais où notre opuscule ne figure pas.

1. Je tiens ce renseignement de M. Madan lui-même; le Bodl. ne figure pas encore dans son *Summary Catalogue of Bodleian Mss.*

2. R. Ellis, XII *Fac-Simile* (1903).

3. Je crois inutile de rééditer des renseignements qu'on trouve partout sur les mss. parisiens; cf. notamment Heyne-Sillig (*Virgile* Heyne-Wagner, t. IV, p. 22 et 630 et les notices très complètes de Naëke, *Val. Cato*, p. 340-345; Ribbeck, *Append. Verg., Proleg.*, p. 28, 36, 37; Bahrens, *P. L. M.*, t. II, p. 11-13 et 15. Je me bornerai aux indications indispensables.

4. Ce ms. contient le *Culex*, les *Dirae*, la *Copa*, le *Moretum*.

5. Lire dans Ribbeck (*loc. cit.* p. 28) le signalement de **P₃** et les explications qui l'accompagnent. — Ce ms. nous a conservé, outre le *Culex*, les *Dirae* et la *Copa*. Déjà dépouillé par Voss, qui en a noté un certain nombre de variantes en marge d'un exemplaire de l'*Appendix Virgiliana* de Scaliger (Lyon, 1573), il a été plus complètement collationné par Frœhner, pour le compte de Ribbeck.

Les deux derniers contiennent seulement une partie du *Culex* :

P₄ : Parisinus 17177 (*miscellaneus*), dont fait partie le fragment de Stavelot (*Fragmentum Stabulense*) ¹ étudié par Bæhrens (*P. L. M.*, II, p. 10). Il remonte au XI^e siècle et il est en très mauvais état. Parmi les feuillets dépareillés dont il se compose, on a retrouvé deux passages du *Culex*, v. 249-330 (f^o 99, verso) et v. 331-372 (f^o 101, recto) ².

P₅ : Parisinus 8207 (*Colbertin*. IV de Sillig), XIV^e siècle, a conservé le début du *Culex* (v. 1-93) ³.

Un certain nombre d'autres fragments, du X^e au XIV^e siècle, se rattachent au même groupe :

M : Mellicensis (X^e ou XI^e siècle), conservé à Mölk, près de Vienne (Autriche) dans la bibliothèque des Bénédictins; contient la plus riche collection connue des petits poèmes de jeunesse attribués à Virgile; entre autres, le *Moretum*, le *Culex* (avec deux lacunes importantes : 75-152, 230-306), les *Dirae*, la *Copa*. En ce qui concerne le *Culex*, ce ms. a été collationné par K. Schenkl ⁴ et utilisé par Ellis dans son *Appendix Vergiliana* (Oxford, 1907) ⁵.

1. Le *Fragmentum Stabulense* a été signalé par Bormans (*Bull. de l'Acad. roy. de Belgique*, XXI, 1854, p. 258 sq.) Le *Parisinus* 17177, ne nous intéressant que par la présence dudit fragment, est désigné dans Bæhrens, p. 10, par le sigle S.

2. On y lit aussi d'assez longs extraits de l'*Ætna*, des *Dirae*, de la *Copa*, du *Moretum*.

3. La valeur de P₅, exagérée par Sillig, est contestée par Bæhrens. Scaliger l'avait déjà mis à contribution sous le nom de *Pithoeanus*. Il est identique au *Laurent. plut.* 33, 34 (Bæhrens, *P. L. M.*, t. I, p. 56).

4. La collation antérieure de Jäck (*Seebode's Archiv für Phil.* u. Pädag., I, 686 sq.) est tout à fait insuffisante.

5. Voir les descriptions détaillées de Karl Schenkl (*Wiener Stud.*, 1879, p. 64-66) et de E. Chatelain (*Paléogr. des class. lat.*, 1^{re} partie, p. 29). Le *Mellicensis*, acheté en 1850, provient d'un monastère du Tyrol, dont le nom a été gratté. Chatelain le fait remonter au X^e siècle, Schenkl à la première moitié du XI^e. C'est le seul ms., avec le Cors., qui donne, au v. 15 du C., la leçon exacte : *Asteriae*.

v : Viechtianus (XI^e s.), décrit par Sillig (*Virg.* IV, 629), dépouillé par Ribbeck (sigle Q); ne donne que des fragments du *C.* Ses lacunes (v. 75-150; — 204; — 229-306; — 312) sont exactement les mêmes que celles du Mellic., auquel ce ms. est étroitement apparenté.

h : Harleianus 2534, Brit. Mus. (XIII^e s.), sigle *H*. d'Ellis, identique au Paris. 8207, contient le commencement du *Culex* (v. 1 à 93) ¹.

l : Laurentianus plut. 33, 31 (Bährens, *P. L. M.*, I, 56 et II, 13; — Curcio, *P. L. M.*, II, 2, viii); fragment du XIV^e siècle, de la main de Boccace², est identique, lui aussi, au Paris. 8207; collationné par Bährens en 1876.

p : Petauianus, ms. de date incertaine, qualifié par Heinsius (*ad Ouid. Epist.* XIX, 26) de *ueterrimus codex*; appartenait au P. Petau; mais a disparu depuis et n'est plus connu que par les notes de Voss, en marge d'un exemplaire de l'*Appendix* de Scaliger³.

TYPE A₂. — La seconde transcription des opuscules appartenant à la classe **A** a dû être représentée à l'origine par un ms. écrit vers le VIII^e siècle et contenant le *Culex*, la *Copa*, l'*Etna*, le *Moretum* ⁴. Ce ms. s'est perdu de bonne heure; mais il se survit dans deux copies importantes :

V : Vaticanus 2759, parchemin grand in-4°, sans titre ni clause, rapporté au X^e siècle par Curcio, au XIII^e par Ellis et Housman⁵. On verra plus loin quelle est

1. Cf. O. Ribbeck, *Append. Vergil., Proleg.*, p. 33.

2. Cf. R. Sabbadini, *Scoperte dei Codici latini e greci ne' secoli XIV e XV* (Firenze, 1905), p. 31-32-41. Bährens ignorait encore que le ms. fût de l'écriture de Boccace.

3. Næke, *Val. Cato*, p. 338; O. Ribbeck, *op. cit.*, p. 30.

4. Les Priapées qui figurent dans les exemplaires de ce groupe ne sont pas celles de l'*Appendix Vergiliana*; cf. Bährens, *P. L. M.*, I, 54-57 et II, 8.

5. Bien que Curcio (*P. L. M.* II, fasc. 1, p. XII) ait donné de ce ms. une description très consciencieuse, je crois devoir la compléter par le signalement ci-dessous, que je dois à l'obligeance de Mgr

la valeur de ce document ¹, négligé jusqu'à ces dernières années et qui est une source de premier ordre pour la constitution de notre texte. En le désignant, avec Ellis, par le sigle V, jusqu'ici réservé pour le Vossianus, et en attribuant à ce dernier le sigle V₁, j'indique à la fois la parenté et l'ordre chronologique des deux mss.

V₁ : Vossianus Lat. Oct. 81 ². Beau vélin du x^v^e siècle, d'une écriture très soignée. A fait partie de la bibliothèque d'Is. Voss (265) ; contient, outre plusieurs pièces de l'*Appendix*, les écrits de Pétrone, de Catulle, de Tibulle et de Propertius. Les ff^{os} 15-22 sont consacrés au C. Bien qu'il faille rabattre de l'importance naguère attribuée à ce ms. (cf. plus loin, p. 22-3 et 26), il a rendu de précieux services avant la découverte du précédent, dont il descend en ligne directe, et il n'a pas cessé d'être indispensable ³.

Mercati, bibliothécaire de la Vaticane : *Vat. lat. 2759, membran., mm. 250×170, ff. 70, 2 coll. (3 coll. in ult. fol.)* : — f. 1 : *Incipit Buccolicū carm̃ (rubr.)* ; — 5... *p̃mus Liber georgicorum* ; — 16^a *Explicit Incipiunt papeia Vgelii (nigr.)* ; — 1b. : *sine titulo Culex* ; — 19^r : *sine tit. Æneid. lib. 1* ; — 69^a *Explicit Vgilius (nigr.)* ; — *Finito libro reddat̃ cena magistro* ; — 70^r *Publii Vglij M. lib. icip̃ copa* ; — *Publii Vglij est nō. icipit* ; — col. b. : *Incip uir bonus et sapiens* ; — *Incipit l' d'Rosis nascentibus* ; — col. c : *Moretum Virgilii* ; — 70^a, col. c. : *Expliciunt Vglij* ; — *Virgilius magno quantum concessit Homero* ; — *Explicit*. — Le ms. contient un certain nombre de gloses, notamment à l'Enéide, et quelques variantes marginales [*at...*]. Il est orné de grandes initiales en couleur, quelques-unes avec des figures d'animaux. Le grand nombre d'abréviations rend le maniement du ms. V assez délicat.

1. Même chap., p. 25.

2. Selon Bæhrens, la désignation de Ribbeck (*Voss. cod. Lat. bibliothecae Leidensis Oct. n. 81, ex bibl. Is. Vossii 265*) est fautive ; il ne dit pas en quoi.

3. Voir, p. 22 et 24, les questions que soulève l'étude du Voss. Schrader l'a souvent mis à contribution dans ses *Emendationes* ; Næke en a fait l'histoire en plusieurs endroits de son *Val. Cato* (p. 240, 291, 342, 354) ; Ribbeck (*App. Verg., Proleg.*, p. 30) et Bæhrens (*P. L. M.* II, 8) en donnent la description détaillée. Comme le Vatic. 2759, il contient de fréquentes abréviations. — Il ne doit pas être confondu avec deux autres mss. de valeur nulle : le Voss. 78 (Voss. X de Ribbeck) et le Voss. 96 (Voss. b de Ribbeck) de la bibliothèque de Leyde. Ce que Ribbeck (*Proleg.*, p. 34) appelle Voss. Z (Voss. I de Næke) n'est pas un ms., mais un recueil de variantes marginales, notées par Voss sur une édition Aldine de l'*Appendix* de 1534 (bibl. de Leyde, Cat. XIII. n^o 849). Elles n'intéressent pas le *Culex*.

TYPE A₃. — A côté des groupes A₁ et A₂, une mention spéciale est due (on verra plus loin pour quelles raisons) à un ms. connu seulement depuis une vingtaine d'années :

R : Corsinianus (43, F. 5 : *olim* 64 ; sigle R dans l'éd. 1895 de Ribbeck), découvert par Robinson Ellis à Rome¹, dans la bibliothèque Corsini, en 1887. Il comprend 84 feuillets de parchemin, débute par les Eglogues de Pétrarque, continue par diverses pièces de Claudien, Prudence, Sapho, Calpurnius ; le *Culex* et les premiers vers de l'*Etna* ferment la marche. C'est un ms. de la première Renaissance (fin du xiv^e s. ou commenc. du xv^e), mais qui remonte à un modèle beaucoup plus ancien. Ellis en a publié la collation dans la *Classical Review*, 1892, p. 203 sq. (*The Corsini ms. R of the Culex*)² et en a fait passer l'essentiel dans son édition de l'*Appendix Vergiliana* (Oxford, 1907).

Troisième classe de mss. (C)

Du xi^e au xiii^e siècles³, les deux groupes de poèmes résultant du fractionnement de l'*Appendix* se retrouvent

1. Bæhrens semble avoir eu connaissance de ce ms., mais sans y attacher d'importance et sans s'apercevoir qu'il contenait le *Culex* : *memini me uidere Romæ, in bibliotheca Corsiniana et alibi, codices saec. XV-XVI corruptissimos pessimosque, tria opuscula commemorata* [scil. *Etnam, Cirim, Priapeum*] *et in fine Catalepton manca continentes, quos inspicere et abicere idem est* (Bæhrens, *P. L. M.*, II, 18)

2. Ellis avait donné un premier aperçu de sa découverte dans un article du *Cambridge Journal of Philology* (1888), p. 453-6. Mais cette publication était restée ignorée de Leo, dont l'édition du *Culex*, parue en 1891, ne tient pas compte du Corsinianus. Ribbeck (*Virgile*, 1895) a été le premier à lui emprunter quelques variantes.

3. Le *Catalogus Murbacensis* (ix^e-x^e siècle d'après Omont ; cf. Matter, *Lettres et pièces rares*, p. 40 sq.) signale dans la bibliothèque de l'abbaye de Murbach la présence d'un ms. antérieur, par conséquent, au x^e siècle et contenant l'*Appendix* tout entière : N. 30 : *Dire. Ciris. Culicis. Catalepton. Ethne. Priapeia. Copa. Moretum. Mecenas. Cf. M. Manilius, Philologisches aus allen Bibliothekskatalogen bis 1300* (Frankf. a. M., 1892), p. 27. La réunion des deux parties de l'*Appendix* ne peut remonter aussi loin : il s'agit évidemment d'un très vieux *codex*, antérieur au dédoublement du recueil primitif.

ensemble dans un certain nombre de mss. La réunion se fait assez arbitrairement et le recueil primitif n'est jamais complètement reconstitué, soit que la collection offre des lacunes, soit que les poèmes qui la composent n'y soient représentés que par des extraits. Quatre anthologies ainsi formées ont conservé tout ou partie du *Culex* :

P₆ : Parisinus 7647 (XII^e-XIII^e siècles), f^o 112^v sq. } *Excerpta Parisina*
de Bæhrens
P₇ : Parisinus 17903 (XIII^e siècle), } P. L. M., II, 151.
f^o 72^v sq.

E : Escorialensis, Q 1, 14 (XIII^e-XIV^e siècles), ms. de la Bibliothèque de l'Escorial, réplique assez fidèle des précédents. Connu depuis peu, il a été signalé par Hartel, *Bibl. Patr. Hispan.*, p. 218, étudié et collationné par Ellis, *Cambr. Journal of Philol.*, t. XXII, 314 et XXIII, 1-4.

P_s : Parisinus 8205 (*Colbert.* III de Sillig, *Virgile-Wagner* IV, p. 22 ; *Paris.* IV de Næke, *Valer. Cato*, p. 345) : ms. du xv^e siècle, difficilement déchiffrable et très négligé.

Ce dernier exemplaire est sans valeur. Les deux premiers, à peu près identiques, procèdent d'un *florilegium* écrit en France, vers le xi^e siècle (Bæhrens, *Præf. ad Tibull.*, p. xi sq.). Outre une partie de l'*Etna* et un vers de la *Ciris*, on y trouve deux longs extraits du *Culex* (59-100, 148-159)² et quelques autres fragments de moindre importance (225-6; 291; 340-2; 413-4). Pour la qualité du texte, ces mss., comme aussi l'Escor., se

1. Le Paris. 7647, ayant appartenu à De Thou, s'appelait autrefois *Thuaneus*, le Paris. 17903 est l'ancien *Nostradamensis* 188; cf. Cartault, *Tibulle et les auteurs du « Corpus Tibullianum »* (Paris, 1909), p. 136. Ces deux mss. ont été décrits par G. Meyneke (*Rh. Mus.* XXV, p. 368 et 452), étudiés et dépouillés par Bæhrens (*P. L. M.*, I, p. 222-3), qui les désigne respectivement par les lettres p (P₆) et n (P₇).

2. Dans le premier extrait, les vers 86-88 (et, dans l'Escor., 80) sont omis; dans le second, l'ordre naturel des vers est entièrement bouleversé.

rapprochent du type A_1 ; ils fournissent quelques variantes intéressantes ; mais en général ils sont peu dignes de foi, le copiste prenant des libertés excessives avec son modèle et le remaniant à son gré ¹.

Quatrième classe de mss. (D)

Avec le x^ve siècle s'ouvre une ère de confusion, dont le caractère dominant est un large éclectisme. La plupart des copistes ont sous les yeux plusieurs mss., où ils puisent tour à tour avec plus ou moins de discernement. Quelques-uns d'entre eux sont des érudits et des bibliophiles, comme Pomponius Laetus, copiant de sa main le Vatic. 3255 ². Il est rare qu'ils résistent à la tentation de corriger un texte défectueux. L'esprit critique est déjà assez éveillé pour reconnaître la faute ; il n'est pas encore assez scrupuleux pour s'interdire les retouches. De là les interpolations qui déparent des mss. de valeur, comme le Voss. 81 ou le Mediol. ³ De là encore certaines particularités d'orthographe, où percent des scrupules philologiques ⁴ : le retour aux formes classiques (*quom*, *quous*, *quoi*, *aduorsum*), les préoccupations d'étymologie (*subcincta*, *inminet*), l'abus des lettres doubles (*foessos*, *foemineum*, *incoeptum*, *foecunda*). Ces raisons et la modernité relative de ces do-

1. Cf. notamment mon Commentaire du *Culex*, aux vers 146-9.

2. De même, Bernardo Bembo avait transcrit plusieurs discours de Cicéron et les *Silves* de Stace, Fulvio Orsini les fragments des tragiques latins et de nombreux textes relatifs à l'archéologie de l'ancienne Rome, Politien un recueil d'épigrammes grecques, etc. Le Laurent. 33, 31, exécuté au xiv^e siècle, est de la main de Boccace. Cf. De Nolhac, *La biblioth. de Fulvio Orsini*, p. 241, 269, 208, etc.

3. Quelques-uns sont par surcroît de plusieurs mains : par ex. le Mediol. et le Basil.

4. Elles sont surtout fréquentes dans le Harl. et le Mediol. ; elles ne sont pas rares dans le Basil. ; on les rencontre aussi dans un *codex* d'une autre famille, mais de la même époque, le Voss. 81. — Un grand nombre de ces corrections ont pour origine l'interprétation arbitraire des abréviations, si fréquentes dans les mss. d'une haute antiquité ; la plupart des copistes de la Renaissance cherchent à rétablir le texte intégral ; ce scrupule facilite la lecture du ms., mais ouvre la porte aux remaniements les plus fantaisistes.

cuments, dont quelques-uns sont postérieurs aux premières éditions imprimées, leur enlèvent beaucoup d'autorité dans l'esprit de certains critiques. Mais, en cela, il faut se garder du parti-pris. Ces copies tardives remontent souvent à de très lointains modèles et nous verrons que plusieurs des principales sources du *Culex* appartiennent à la famille des mss. dits « italiens »¹, dont les plus anciens ne sont pas antérieurs aux dernières années du xiv^e siècle. Tous se rattachent plus ou moins étroitement au type Helmstadiensis². La loi de Bæhrens ne se vérifie plus ici ; et la chronologie de ces mss. est trop flottante pour qu'il soit possible de les classer d'après leur date. Bornons-nous à les ranger d'après leur importance relative :

H : Harleianus 3963, Brit. Mus : beau vélin des premières années du xv^e siècle ou de la fin du xiv^e, parfaitement conservé et enrichi d'enluminures. La netteté de l'écriture, l'absence presque totale d'abréviations en rendent la lecture exceptionnellement sûre et facile³. Il contient, outre les grandes œuvres de Virgile, le *Morretum*, la *Copa*, les *Dirae*, le *Culex* et quelques pièces moins importantes de l'*Appendix*. Le *Culex* remplit les feuillets 254^a-262^a. Signalé par Næke (*Val. Cato*, p. 346) sous le nom d'*Anglicanus*, le Harl. n'a cependant pas attiré jusqu'ici l'attention des critiques et n'a été consulté pour aucune édition du *C*. Il mérite mieux que ce dédain : c'est le meilleur échantillon de la classe **D** (cf. plus loin, p. 29 sq.)⁴.

1. Bæhrens, *P. L. M.*, p. 46 et 23.

2. En particulier AHH₁ONy**b** offrent entre eux un air de famille qui saute aux yeux ; la parenté des autres représentants de la classe D, quoique moins étroite, n'est pas moins certaine. En prenant pour type le Helmst., je me conforme à la tradition ; mais nous verrons que le Harl. serait plus qualifié pour représenter ce groupe de mss.

3. Toutes les particularités orthographiques signalées plus haut (p. 16) se retrouvent dans le Harl. (*quom*, *quius*, *quoi*, *iocunda*, *concoepit*, *foemineum*, *foecunda*, *coniunx*, etc.)

4. Le Harl. 3963 est décrit succinctement par Næke (*loc. cit.*) et dans le *Catal. of the Harleian Mss. in the British Museum*, t. III, p. 99 (P.

H₁ : Helmstadiensis 332,¹ aujourd'hui **Guelferbytanus** (ms. d'Helmstadt, passé à Wolfenbüttel), écrit sur papier par Henri Hopf, de 1470 à 1474²; collationné par Sillig et par Ribbeck; revu par Bæhrens. Les opuscules pseudo-virgiliens (*Culex*, *Dirac*, *Moretum*, *Copa*, *Etna*, *Catalepton* et une riche collection des petites pièces de l'*Appendix*) sont intercalés entre les *Géorgiques* et l'*Enéide*. Bien que la valeur en ait été exagérée, c'est un des bons mss. de second ordre pour l'établissement de notre texte. On a quelquefois supposé à tort qu'il était copié sur une des premières éditions imprimées de Virgile; voir là-dessus Næke, *Val. Cato*, p. 373-4.

Virgilii Maronis opera). Ces deux signalements semblent en désaccord au sujet de la *Copa*, dont le Catalogue signale la présence dans le Harl., alors que Næke, à la même place, mentionne les *Priapeia*; mais la responsabilité de ce désaccord remonte au ms. lui-même, qui, sous le titre de *Priapée*, donne le texte de la *Copa*. Le Harl. contient les poèmes suivants :

- | | |
|---|--|
| f ^o 1 : <i>Bucolica</i> . | f ^o 262 : <i>Supplicatio et uersus Valerii Martialis, uel, ut quidam dicunt, Sulpicii Carthaginensis de non comb. Æn.</i> |
| — 16 ^b : <i>Georgica</i> . | — 262 : <i>Responsio et uersus Octauiani Augusti de non comb. Æn.</i> |
| — 57 ^b : <i>Æneis</i> . | — 263 : <i>Versus quos uidetur fecisse Virgilius de se : « Meonium quisquis »...</i> |
| — 245 : <i>De rosis</i> . | — 263 : <i>Rumpitur inuidia.</i> |
| — 246 : <i>Est et non.</i> | — 263 ^b : <i>Epithaphia distica.</i> |
| — 246 ^b : <i>Moretum</i> . | — 264 : — — <i>tetrastica.</i> |
| — 249 : <i>Priapeia (Copa)</i> . | — 265 ^b : <i>De speculo et aqua.</i> |
| — 249 ^b : <i>De uiro bono et sapiente.</i> | — 266 : <i>De aqua conuersa in gelu.</i> |
| — 250 : <i>Dire.</i> | — 266 : <i>De yride.</i> |
| — 250 ^b : <i>Nocte pluit tota.</i> | — 267 : <i>De signis duodecim.</i> |
| — 253 ^b : <i>Versus quorum materia est iuuenis aprum, etc.</i> | |
| — 254 : <i>De nutrice.</i> | |
| — 254 : <i>Culex.</i> | |
| — 261 ^b : <i>Supplicatio et uersus Cornelii Galli ad Cesarem de non comburenda Æneide.</i> | |

1. Le Harl. et l'Helmst. sont désignés, dans la présente édition, par leur initiale commune; mais, conformément au procédé déjà employé ailleurs (p. 13), je marque par H et H₁ l'âge et le mérite respectifs des deux mss.

2. La date erronée 1450-1451, qui se lit encore dans la notice de Heyne (*De Virg. cod. mss.*, *Virg.* Wagner, IV, 621) a été rectifiée par Fréd. Jacob (*Praef. ad Ætnam*, p. 8). Pour le signalement de l'Helmst., consulter, outre Heyne lui-même, Næke, *Val. Cato*, p. 373; Ribbeck, *App. Verg.*, *Proleg.*, p. 25; Bæhrens, *P. L. M.*, II, p. 16; Curcio, *P. L. M.*, II, fasc. 2, p. X.

A : Mediolanus = Ambrosianus O. 74 sup. (saec. xv) : ms. sur papier, relié en parchemin ; vol. de format 22 x 15, d'environ 180 p., de deux mains différentes ; la première va jusqu'à la p. 103, où se terminent les œuvres attribuées à Virgile. Ecriture assez nette, avec titres et initiales rouges ; nombre de retouches et de corrections marginales (cf. plus loin, p. 32). Ce ms. n'ayant pas été décrit par Ellis, qui a été le premier à l'utiliser pour son édition de l'*Appendix*, et la bibliothèque Ambrosienne n'ayant pas de catalogue imprimé, je donne ci-dessous le contenu du Mediolanus¹.

N : Vaticanus 1586, parchemin gr. 4^o, enrichi d'enluminures dorées et d'initiales en couleur ; apparenté de très près aux précédents mss., en particulier au Harl., dont il combine cependant les leçons avec

1. *Virgilio poemata minora*
Claudian Alexandrini epigrammata
Orestis fabula ab Enoch Asculano reperta
Calpurnii bucolica Eglogae 7
Joviniani Pontani Parthenopaeus
Antonii Panormita elegia
Jani [Pannonii] epitalamium in Salomonem
sacratum et liberam guarinam
[Pulicis de ortu atque interitu Hermaphroditi Epigr.]
Carmen heroicum in laude Venete
Urbis
uel Pollucis
O
74
Felicibus Illmi et Rmi Federici Card. Bartomei
auspiciis
Olgiatus uidit anno 1603.

Cette table des matières se lit à la première page du mss. Les mots entre crochets sont d'une autre main. — Les ff^{os} 1-30 sont remplis par les petits poèmes pseudo-virgiliens, au nombre de vingt-cinq : 1 de *duodecim laboribus Hercules* ; 2 de *γ littera pithagorica* ; 3 de *uino et uenere* ; 4 de *laudibus ortuli* ; 5 de *liuore* ; 6 de *cantu sirenarum* ; 7 de *natali die* ; 8 de *fortuna* ; 9 *distichon de imagine in aqua* ; 10 *distichon de glacie* ; 11 *tristicon de iri* ; 12 *tetrastichon de quatuor anni temporibus* ; 13 de *sole tetrastichon* ; 14 de *Orpheo* ; 15 de *ipsomet* ; 16 de *aetatibus anni* ; 17 de *ludo* ; 18 *monostica de aerumnis Hercules* ; 19 *Priapea quaedam* (presque entièrement effacées) ; 20 *Cathelepton* ; 21 *Rosetum* ; 22 de *est et non monosyllabis* ; 23 de *uiro bono* ; 24 *Culex* ; 25 *Dirae ad Battarum*. — Les ff^{os} 17^r-25^r sont consacrés au *Culex*.

celles de l'Heilmst. et de plusieurs autres. Document inconnu jusqu'à ces dernières années, auquel Ellis a emprunté quelques variantes. Curcio, *P.L.M.*, II, fasc. 2, p. VII, et, tout récemment, Bart. Nogara, *Cat. Nou. mss. lat. Vatic.* (Roma, 1909) en ont donné le signalement détaillé ¹.

O : Addenda 16562, Brit. Mus. (*b* d'Ellis) : *codex* en mauvais état et très négligé, écrit en 1400. Contient le *Moretum*, la *Copa*, *Vir prudens*, *Rosetum*, *Dirae*, *Culex* (ff^{os} 62^v-63^r), *Priapea*. Appartient à la famille AHH₁N; a surtout des rapports frappants avec le Voss. 96 et le Basileensis. L'édition d'Ellis en indique les principales leçons ².

L : Vaticanus 3255, sur parchemin, écrit de la main de Pomponius Laetus, comme nous l'apprend une note de Fulvio Orsini sur le feuillet de garde. Contient le *Culex*, la *Ciris*, le *Moretum*, les *Dirae*, la *Copa*, les *Epigrammata*, l'*Etna*. Porte les traces d'interpolations, provenant sans doute du copiste lettré. Cf. les descriptions de Ribbeck, *App. Verg.*, *Proleg.*, p. 37; Behrens, *P.L.M.*, II, 48; de Nolhac, *Bibl. de Fulvio Orsini*, p. 199; Curcio, *P.L.M.*, II, fasc. 2, p. x.

t : Vindobonensis 3108 (Endlich CXXIX); extrêmement négligé et incorrect; dépouillé une première fois par Emm. Hoffmann (cf. Ribbek, *op. cit.*, p. 36),

1. Au moment où j'écris ces lignes, le répertoire du Dr Nogara, monument d'érudition consciencieuse et méthodique, appelé à rendre de grands services aux amis des études latines, est encore sous presse. Il aura sans doute paru avant le présent travail. L'auteur a bien voulu me communiquer les bonnes feuilles relatives au Vatican. 1586 : outre les *Bucoliques* et les *Géorgiques*, ce ms. a conservé un grand nombre de *Iuuenalia* pseudo-virgiliens, entre autres *Moretum*, *Copa*, *Priapea* (en deux fois : ff^{os} 56^v et 67^v), *Culex* (ff^{os} 57-64), *Dirae*. La couverture porte au dos les armes de Pie VI et du Card. E. X. de Zelada, bibliothécaire.

2. Au point de vue paléographique, une bizarrerie du ms. O consiste dans les formes différentes qu'y affecte la lettre s; il ne semble pas cependant que l'écriture soit de plusieurs mains ni ait subi des retouches.

une seconde fois par K. Schenkl, qui en a donné la recension dans *Zeitschr. f. d. österr. Gymn.* ; 1867, p. 778-780 ¹.

y : Vossianus 96, de la bibliothèque de Leyde, décrit par Ribbeck, *op. cit.*, p. 34 ². Texte corrompu et difficilement déchiffrable, par le fait de nombreuses abréviations ; apparenté à Add. 16562.

K : Koelerianus, cousin du précédent ; ms. d'époque tardive, et plein de fautes grossières, écrit à Rome, sous le pape Paul II, par un scribe ignorant. Cf. Heyne-Wagner, *Virg.*, t. IV. p. 622 ; Ribbeck, *op. cit.*, p. 35.

c : Contianus (*membrana Contiana Scaligeri*) : cité une demi-douzaine de fois dans l'*apparatus* de Ribbeck et rapporté par K. Schenkl ³ au type Helmst.

Les deux mss. suivants, de la fin du siècle, sont contemporains des débuts de l'imprimerie et on les a crus copiés sur les premières éditions de Virgile ; mais le contraire est plus vraisemblable :

b : Basileensis, ms. sur papier, de deux mains différentes, donné par Jean de la Pierre à la cathédrale de Bâle ⁴ ; a servi à Andrea Bussi pour les deux éditions romaines de 1469 et 1471, ce qui a fait croire à Ribbeck qu'il en était la reproduction ⁵. Son principal in-

1. Selon K. Schenkl, ce ms. appartient à la même famille que le Colbert. IV (P₅) et l'Helmst. et il a ceci d'intéressant que l'édition *princeps* du *Culex*, par conséquent la Vulgate, ont été faites sur un exemplaire tout à fait semblable.

2. Cf. Sabbadini, *Scoperte dei Codici Latini e Greci ne' Secoli XIV e XV*, p. 142.

3. *Zeitschr. f. d. österr. Gymn.*, 1867, p. 778.

4. Cf. Sillig, *Epim. in Cirim* (*Virgile* Heyne-Wagner, IV, p. 159) ; Næke, *Val. Cato*, p. 365 sq. ; Ribbeck, *App. Vergil.*, *Proleg.*, p. 38.

5. Ribbeck, *loc. cit.* — Andrea Bussi (1417-1475), un des plus célèbres éditeurs d'incunables, avait rapporté de ses voyages une riche collection de mss., entre autres le Basileensis, dont il s'est servi pour ses éditions de Virgile. Cf. Sabbadini, *Scoperte dei codici*, p. 122. note 33 ; Curcio, *P. L. M.*, *App. Verg.*, II, 1, p. X2.

térêt est de contenir l'*Appendix* entière (*Etna, Ciris, Catalecta, Culex, Dirae, Copa, Moretum*).

x : Vossianus 78 du catalogue de l'Université de Leyde (dans Ribbeck, p. 33, Voss. X) ¹ ; écrit sur papier, a servi pour une des premières éditions de l'*Appendix* (Vicentina 1479) et la donne, lui aussi, intégralement.

Il y a heureusement beaucoup à élaguer dans cette paléographie quelque peu touffue et rébarbative. Jusqu'à ces dernières années ², elle ne comprenait guère plus d'une demi-douzaine de manuscrits importants, dont la valeur relative a donné lieu à bien des controverses. Ce qui ressort sans contestation possible de l'examen le plus superficiel, c'est que le Bembinus offre de grandes analogies avec le Cantabrigiensis, tandis que l'Helmstadiensis se rapproche plutôt du Vossianus. Antérieurement à l'édition d'Ellis, le classement des mss. du *Culex* reposait sur la distinction de ces deux groupes. Mais, tandis que Ribbeck et Leo ³ considéraient le type Bembinus comme supérieur au type Vossianus, Schrader et Bährens ⁴ adoptaient l'ordre inverse. Dans une thèse très étudiée parue à Berlin en 1891 (*De Culicis potissimis codicibus*) ⁵, Rœhrich s'est efforcé de démontrer : 1^o que le Vossianus ne provient pas, comme l'avait cru Bährens, d'un original différent de celui du Bembinus et de valeur supérieure, mais de la même source que le Bembinus et le Canta-

1. Cf. Næke, *Val. Cato*, p. 369 sq., qui l'appelle *Vossianus II*.

2. Cf. plus haut, p. 12-14, ce qui est dit du Vatic. et du Corsin.

3. Ribbeck, *App. Vergil., Proleg.*, p. 40. Haupt (*Verbesser. d. Textes d. Culex*) semble partager l'avis de Ribbeck, à en juger par la préférence qu'il accorde aux leçons du Bemb. et du Cantabr. La prédilection de Leo pour le Bemb. est encore plus évidente.

4. Schrader, *Emendat.*, passim ; Bährens, *P. L. M.*, II, p. 9.

5. Hildebrandt, *Vergils Culex*, p. 38-43, avait déjà élevé des objections contre la valeur du Vossianus.

brigiensis et peut-être du Bembinus lui-même ¹ ; 2° que ce ms. est surchargé d'interpolations qui en compromettent l'autorité et que beaucoup des leçons soi-disant originales dont on lui fait un mérite n'ont pas d'autre provenance ². Bien que les conclusions de Rœhrich, en ce qui concerne surtout la provenance du Vossianus, soient trop radicales, l'essentiel de son réquisitoire subsiste et il est certain que le mérite de ce ms. a été exagéré. — Il faudrait donc mettre au premier rang, avec Ribbeck, le Bembinus et le Cantabrigiensis ; le Vossianus et l'Helmstadiensis viendraient en second lieu ; enfin les Parisini du groupe Λ_1 (surtout P_1 P_2 et P_3) constitueraient un fonds de réserve suffisamment riche. Tel était du moins l'état de la question vers 1893, au lendemain de l'édition de Leo et avant l'apparition du Virgile remanié de Ribbeck.

La découverte du Corsinianus et l'entrée en ligne du Vaticanus 2759³ ne dérangent pas l'économie générale de ce classement ; mais elles enrichissent notablement l'*apparatus* du Culex et modifient l'ordre de préséance des manuscrits. Le Corsinianus est un parchemin d'époque tardive, extrêmement altéré ; mais il remonte à l'archétype d'où procèdent par ailleurs le Bembinus et les manuscrits de même famille et dont il représente une variété distincte. Cet archétype date

1. Cette dernière supposition est inadmissible : il me semble, par exemple, difficile d'expliquer comment, au v. 332, le texte primitif, qui est incontestablement *Zanclaea*, a pu être rétabli par V_1 sous la forme *ranolea* (B : *metuenda*) si V_1 n'est que la copie de B. Ce n'est pas du Bembl., mais du Vat. 2759, comme l'a démontré Housman, que procède le Voss. ; et le Vat. lui-même remonte à un autre ancêtre que le Bembl. Cf. plus loin p. 25 et 27.

2. Rœhrich, *op. cit.*, p. 39-45-48.

3. L'un et l'autre dépouillés par Ellis. Dans un article dont il sera question plus loin (cf. p. 25), Housman relève avec une vivacité peut-être excessive quelques inadvertances échappées à son devancier et donne de ces mss. une révision soigneusement contrôlée. Pour le Cors., outre le travail d'Housman et les références déjà données précédemment, consulter l'article de Leo, *Zum Culex* (Hermes XXVII, 1892, p. 308-311.)

probablement de l'époque carolingienne. L'ancienneté de cette origine confère au Corsinianus une réelle valeur. En outre, il est vierge de toute interpolation ¹. Dans les passages où il s'accorde avec B, il fixe la tradition ; mais il n'est pas rare qu'il se rapproche davantage de la vérité ². Il permet de contrôler en plus d'un endroit le texte du Vossianus et confirme, en ce qui concerne ce manuscrit, une hypothèse intéressante de Leo (Comm., p. 98 et 110). Cet érudit avait remarqué que les meilleures leçons du Vossianus, les moins suspectes de remaniement, se trouvaient groupées dans les cent derniers vers du poème ; et il croyait pouvoir en induire que ce manuscrit, tributaire dans son ensemble du même modèle que le Bembinus, avait puisé, pour cette dernière partie, à une source différente et également très ancienne. Or c'est dans ces cent derniers vers que la concordance du Corsinianus et du Vossianus est le plus frappante ³ ; il est difficile de se l'expliquer autrement que par la régression à un modèle commun, qui n'est pas celui du Bembinus. Au surplus, le Corsinianus offre un certain nombre de variantes curieuses, quelques leçons uniques ⁴, et il a fixé, sans contestation possible, le texte de deux ou trois vers jusque-là très controversés ⁵. Ces services ont leur im-

1. C'est une supériorité notamment sur le Vossianus et sur le Bembinus lui-même.

2. Par ex. vers 15, 192, 210, 337, 352, 362, 366.

3. Voir v. 311 (*potens feritatis ab*) ; 312 (*ida... alumnis*) ; 313 (*argoa petens* ou *appetens*) ; 355 (*egea*) ; 357 (*omnis in aequoreo fluitat*) ; 380 (*dimitteres omnia* ou *dimittere sompnia*) ; 399 (*putibunda ruborem*), etc.

4. Par exemple 210 : *quid inquit* ; 262 : *preferre* ; 294 : *numina* ; 337 : *troias uenti* (= *Troia ruenti*) ; 352 *letam* (= *laetans*).

5. La plus importante de ces restitutions est celle du vers 366 ; de la forme que lui donne le Corsin. : *cui cessit lidithime facta potentia regis*, Ellis a tiré la leçon définitive : *cui cessit Lydi timefacta potentia regis*. — Au v. 357, l'accord de RVV₁ doit faire donner la préférence au texte : *omnis in aequoreo fluitat iam naufraga fluctu* ; au v. 192, la supériorité de la leçon : *destravit ab arbore truncum* semble établie par la concordance des mêmes mss. ; de même les var. *orsum* (2), *poliantur* (10), *Ida* (312), *egea* (355). Le témoignage du Cors. a rendu définitives deux conjectures heureuses attribuées à Bombo (*Asteriae* : v. 15 ; — *leniter* : v. 155).

portance. Si l'on ne peut dire que la critique verbale du *Culex* ait été révolutionnée par la découverte d'Ellis, il n'est pas permis à une nouvelle édition de n'en tenir aucun compte ¹.

Quant au Vatic. 2759, mentionné pour la première fois dans les *Poeti Latini Minori* de Curcio ² et déjà connu d'Ellis, son importance, en ce qui concerne le *Culex*, a été mise en évidence tout récemment par un remarquable travail de Housman : *The apparatus criticus of the Culex*. ³ C'est un ms. de la même famille que le Vossianus ⁴, mais beaucoup plus ancien (XIII^e siècle selon Housman, X^e selon Curcio) et qui suppose au moins une transcription intermédiaire. Ce n'est donc pas le père, mais le grand-père du Vossianus ⁵. Toutes les leçons intéressantes de ce dernier figurent déjà dans son devancier ⁶ et plusieurs restitutions de texte (*Zanclaea Charybdis*; — *generamen protis*) ⁷, qui jusqu'ici n'étaient que d'ingénieuses hypothèses de

1. Sur un certain nombre de mss. moins importants dépouillés par Ellis, voir ce qui est dit plus loin (p. 57, note 3) de son édition du *Culex*, publiée à Oxford, en 1907.

2. Voir la description du ms. dans *Poeti lat. min.*, vol. II, fasc. 1, p. XII (Catania, 1905). Curcio en a tiré parti pour son édition du *Moretum* et de la *Copa*; celle du *Culex*, depuis longtemps annoncée, n'a pas encore vu le jour.

3. Transactions of the Cambridge Philological Society (1908), vol. VI, part. I, p. 1-22. Après avoir démontré le mérite de V et rectifié le classement des mss. du *Culex*, Housman donne un modèle d'*apparatus* de cet opuscule d'après les trois sources qu'il juge les plus autorisées : Bembinus, Corsinianus et Vaticanus 2759. J'ai été heureux de reconnaître dans ce travail les conclusions auxquelles j'avais été amené moi-même. Mon attention avait été attirée par le Vat. 2759 et je me disposais à en publier le dépouillement, quand l'article de Housman m'a prévenu.

4. Et non apparenté au Corsinianus, comme le prétend Vollmer, Berl. Philol. Wochenschr., 1907, p. 1580.

5. Housman, *op. cit.*, p. 3 et 7.

6. Housman cite : *spretis* (69); *liget* (93); *tue... ire* (237); *uecordem* (249); *talis... belli* (304); *ipse* (330); *ne quisquam* (340); *argoa petens* (343); *mali nec* (378); *propter* (390). — Au v. 364, la leçon du Voss., *gracchia*, que j'ai adoptée dans mon édition, se lit dans le Vat. sous la forme *grātia*.

7. Là où le Vossian. approche de la vérité (*ranolea laribdis*, — *generamen probis*), le Vatic. 2759 donne la vérité exacte et entière.

la critique ¹, se lisent en toutes lettres dans le Vaticanus. Quelques lacunes sont communes aux deux mss., ce qui en démontre la parenté ; mais plusieurs vers omis par V₁ sont conservés par V, ce qui établit la supériorité de celui-ci ². La démonstration péremptoire de Housman, en détrônant le Vossian. de la suprématie qui lui était jusqu'ici attribuée parmi les mss. du groupe A₂, rehausse en revanche l'importance de ce groupe, puisqu'elle fait disparaître ou du moins diminue sensiblement la différence d'âge qui était pour beaucoup dans l'autorité supérieure du Bembinus.

L'appoint du Corsinianus et du Vaticanus 2759 n'a pas fait déchoir le ms. de Bembo du rang qu'il occupait jusqu'ici. Il reste un des piliers de la critique verbale du *Culex* ; mais il n'est plus le seul. Son importance prédominante, il la doit à son antériorité historique plutôt qu'à la meilleure qualité de son texte ; les nombreux remaniements qu'il a subis, soit par le fait de ratures, soit sous forme d'annotations marginales ³, permettent de suspecter quelquefois son témoignage et lui enlèvent par moments l'autorité d'un document de première main. D'autre part, le Cors. et le Vatic. ne peu-

1. Cependant, comme le fait observer Housman (note de la p. 5), *generamen prolis* n'est pas une correction spontanée de Ribbeck, mais lui a été suggéré par la confrontation de trois mss. différents, V₁K₇y.

2. Les vers 27, 319 et 403 manquent dans les deux mss. Tous deux placent le 99 avant le 98 ; mais les vers 217 et 442-444, omis aussi par le Voss., sont conservés dans le Vat. (Housman, p. 5). Les vers 392 sq. reviennent un peu plus loin (après le 396) dans le Voss. et, en partie, dans le Vatic. 4586, où 392 seul est repris ; cette répétition n'existe pas dans le Vat. 2759.

3. Par ex. *ursum* corrigé en *orsum* (2), *cacumina* en *caumina* (54), *platan* en *platanus* et *erat* ajouté après coup (124), *ui cordam* en *tucordam* (249), *notauit* transformé d'abord en *mutauit*, puis en *notauit* (136), *montibus* en *motibus* (167), *semoris* en *senioris* (186, in mg.), *lumine* en *limine* (224), *nec fossas* en *defossas* (274), *turba* en *torta* (303), *duos* en *uos* (308), *nete signas* en *neces, ignes* (310), *uultus* en *uirtus* (327, in mg.), *iam oicon* en *pamoicon* (330, in mg.), *super iacta* en *super acta* (346), *rapidis* en *rapidinis* (371), etc. Ces corrections sont visibles dans l'écriture ; d'autres, comme *metuenda* au lieu de *zanclea* (332), n'ont pas laissé de traces et ne nous sont révélées que par la confrontation d'autres mss.

vent passer pour de simples répliques du Bemb. S'il en était ainsi, on ne comprendrait pas qu'un vers sauté dans le modèle (133) puisse reparaitre dans les copies ¹. Un examen attentif des deux mss. en cause prouve d'ailleurs jusqu'à l'évidence qu'en plus d'un endroit ils sont tributaires d'un autre archétype que le Bemb. et momentanément plus rapprochés de la source. Les leçons les plus instructives à cet égard ne sont pas celles qui nous séduisent par l'élégance ou la facilité de la rédaction : — dans ces qualités de forme, la défiance de l'esprit critique incline à soupçonner l'intervention d'une main plus récente ; — ce sont les passages qui, n'ayant par eux-mêmes aucune signification, nous acheminent pourtant à un texte meilleur. Leur incorrection même nous garantit qu'ils ne peuvent être le produit d'une correction. Le meilleur critérium de l'originalité d'une variante est ce qu'on pourrait appeler le non-sens ou le barbarisme révélateurs. Or le Cors. et le Vatic. offrent plusieurs cas de ce genre. C'est ainsi que le texte corrompu de R au vers 366 (*cui cessit lidithime facta potentia regis*) a permis de retrouver l'original, alors que la leçon de B, d'apparence plus satisfaisante, était convaincue d'interpolation. Le Cors. procède donc ici d'une transcription différente. Dans la leçon barbare du même mss. au vers 357 (*omnis in equoreo fluit atia naufrage luctu*), on n'a pas de peine à reconnaître la rédaction primitive (*omnis in aequoreo fluitat iam naufraga fluctu*). Ici encore le Cors. s'éloigne du Bemb. (*fluctuat omnis in aequoreo naufragia luctu*) pour se rapprocher de la vérité ; l'indépendance des deux versions n'est pas douteuse ; et si l'une devait provenir de l'autre, ce ne serait assurément pas celle du Corsinianus. — D'autres fois, le voisinage plus immédiat de la source et la qualité supérieure d'une variante se reconnaissent à l'em-

1. Ce vers, il est vrai, a été rétabli après coup, mais en marge, et le texte n'en est pas conforme à celui de RV.

ploi d'un terme rare, qu'un scribe illettré ou même un clerc du moyen-âge aurait pu difficilement inventer. Si B avait servi de modèle à V, on ne voit pas pourquoi le copiste, en transcrivant le vers 332, aurait abandonné la leçon *metuenda carybdis*, simple et usuelle, pour adopter l'épithète peu connue et exceptionnelle *Zanlea* ; et l'on ne s'expliquerait pas davantage qu'au vers 402, renonçant au texte de B (*decus surgens, hic rododaphne*), parfaitement correct au point de vue littéraire et grammatical et facile à corriger au point de vue métrique, il ait éprouvé le besoin d'y substituer une formule de remplissage (*ut sua pagina dicit*), qui est un pur non-sens¹. Il n'est guère vraisemblable non plus que la leçon si intéressante du Vatic., *genāmen plis* (334) provienne du texte *gener amplis*, qui est celui du Bembinus. — D'autre part, si le Cors. et le Vatic. ne sont pas des reproductions plus ou moins fidèles du Bemb., ils ne sont pas davantage copiés l'un sur l'autre. Il suffit, pour écarter cette hypothèse, de confronter des variantes telles que *asterie* (R) et *astrigerum* (V), *praetus* (R) et *spretis* (V), *quietem* (R) et *soporem* (V), *pectus* (R) et *corpus* (V), *sese* (R) et *late* (V), *detraxit ab arbore truncum* (R) et *truncum detraxit ab ore* (V), *requiem dare* (R) et *requierunt* (V), *quondam cum sint inscendere mundum* (R) et *cum sint quondam rescindere celum* (V), *sub lite* (R) et *ceu rite* (V), *numina* (R) et *tartara* (V), *rediturus* (R) et *moriturus* (V)², etc. — La conclusion qui s'impose est que le Bembinus, le Corsinianus et le Vaticanus 2759 constituent trois sources distinctes et de valeur à peu près égale, remontant sans aucun doute à trois copies

1. On pourrait croire que le scribe n'a pas su déchiffrer le texte du Bembinus; mais justement il est très lisible à cet endroit et les mss. qui en dérivent, le Cantabrigiensis, les Parisini, écrivent *rododaphne*.

2. *Cul.*, vers 15, 60, 461, 170, 174, 192, 207, 236, 245, 294, 381. — Cf. encore les leçons divergentes des deux mss., v. 252, 318, 325, 332, 366, 402.

différentes du ms. original. Dès lors, sans déposséder le Bemb. de la situation prépondérante qu'il doit à la tradition et aux services rendus, il serait peu scientifique d'en faire la base à peu près unique de l'établissement du texte. On risquerait ainsi d'aboutir à des résultats trop systématiques. Une méthode impartiale a le devoir de ne négliger aucun élément d'information ; et la critique verbale du *Culex* est assez fertile en énigmes pour que le concours des mss. principaux dont nous venons de signaler l'importance suffise à grand peine à les résoudre.

Parmi les mss. de seconde ligne, le plus important, hier encore, était l'Helmst. 332 (xv^e s.), qui, à lui seul, a fourni à notre poème une demi-douzaine de leçons définitives et à peu près autant de variantes probables, d'accord avec les sources principales¹. Mais l'Helmst., à son tour, doit céder la place à un ms. du British Museum jusqu'ici complètement négligé, le Harleianus n^o 3963², dont j'ai publié la collation et signalé brièvement l'intérêt, il y a quelques mois, dans les Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux³. C'est un parchemin des premières années du xv^e siècle, d'une exécution très soignée. Sa parenté avec l'Helmst. (H de Ribbeck) est manifeste⁴; mais il lui est très probable-

1. Par ex. *penetrabat* (42), *peremptae* (356), pour lesquels H₁ est la seule autorité. *Atrides* (334), qui passait pour une leçon unique de H₁ (cf. Housman, p. 42) se retrouve dans le Mediol. ; de même *horrent* (221), *sociat quem* (301), *surgens decus* (402) ; ce qui d'ailleurs ne fait que confirmer la valeur de ces variantes. *Poetae* (96) se lit dans H et dans H₁.

2. Cf. plus haut, p. 47.

3. Ann. de la Fac. des Lettres de Bordeaux ; Rev. des Et. anc., 1909, t. XI, n^o 3, p. 233.

4. Leçons caractéristiques communes au Harl. et à l'Helmst., ou aux mss. de même famille : v. 2 *usum* (AHH₁) ; 10 *spolientur* (AHH₁NO) ; 13 *educet* (AHH₁N) ; 17 *liquide perlabitur* (HH₁ ; Med. *liquidat*) ; 20 *et tuscan palem* (HH₁)... *recurrunt* (AHH₁NO) ; 21 *dona* (HH₁) ; 37 *memorable* (AHH₁N) ; 89 *uoluntas* (HH₁Ny) ; 130 *teneris* (AHH₁Ny) ; 145 *facti* (AHH₁) ; 163 [*h*] *ydre* (HH₁N ; Med. *hydrae*) ; 194 *callens* (AHH₁) ; 196 *crebro* (AHH₁N) ; 203 *ab ora* (AHH₁) ; 212 *uectus* (AHH₁) ; 238 *lalet* (AHH₁N) ; 261 *herodia surgunt* (AHH₁N) ; 290 *prereptum* (HH₁ ; Med. *praereptum*) ; 309 *uidit et* (AHH₁) ; 310 *parantes* (AH) ; 311 *natis* H (N *uates* ; O *uadis* ; H₁ *natis*) ;

ment antérieur et semble lui avoir servi de modèle. Lorsqu'il s'en écarte, c'est presque toujours pour se rapprocher des mss. de la première classe et de la vérité¹. On y trouve fréquemment d'assez longues séries de vers absolument correctes², alors que, dans ces mêmes passages, le témoignage de H₁ est souvent pris en défaut. L'ordre des vers 412-414, 361-362, dérangé dans H₁, est respecté dans le Harleianus. Il faut donc donner le pas à celui-ci sur son frère cadet; et il n'est plus permis de dire, avec Bæhrens, que « l'Helmst. est de beaucoup le meilleur des mss. italiens » (*liber inter Italicos certe eminens* : *Poet. lat. min.*, II, 16). Pour la valeur du texte, le Harl. n'est pas de beaucoup inférieur à l'un quelconque des trois mss. de première ligne. Il ne semble pas avoir subi d'interpolations, comme le Vossianus³, et on n'y rencontre pas de la-

334 *gener iam plisten* HN (H₁ *genus iam plisten*; A *gns et iam plisten*); 339 *uires* (AHH₁N); 346 *signabat* (HH₁N; Med. m. 1); 354 *pherei* (HH₁N); 355 *pherea* (AHH₁N); 363 *metius* (AHN; — H₁ *mecijs*); 371 *yapidis* (HN; — H₁ *iapidis*); 393 *fodiens* (AHH₁N); 399 *rubicunda tenerem* (AHH₁N). — Ces rapprochements mettent d'ailleurs en évidence l'étroite solidarité de ce groupe de mss.

1. Le Harl. rectifie l'Helmst dans les vers suivants : 29 *nec centau-reos* (H₁ : *necque centauros*); 31 *perfoßsus* (H₁ : *perfoßsus*); 36 *suis* (H₁ : *meis*); 40 *memoretur* (H₁ : *memoratur*); 52 *petuntur* (H₁ : *petita est*); 57 *in rivi* (H₁ : *et rivi*); 69 *grammine* (H₁ : *gramina*); 72 *recanente* (H₁ : *retinente*); 77 *uallibus intus* (H₁ : *imis*); 82 *ualide* (H₁ : *ualida*); 104 *pellente uage pastore* (H₁ : *pallente uage fuerant*); 125 *ilarchi moerentis* (H₁ : *itacis merenti*); 138 *hirsuta per artus* (H₁ : *artes*); 162 *ni* (H₁ : *si*); 180 *euersis* (H₁ : *et uersis*); 183 *prior* (H₁ : *propior*); 185 *pandebant* (H₁ : *pandebit*); 217 *limina* (H₁ : *lumina*); 228 *fata* (H₁ : *facta*); 269 *respectus* (H₁ : *conspectus*); 280 *radicem* (H₁ : *eurydicem*); 301 *sortis* (H₁ : *fortis*); 303 *feritate* (H₁ : *fremitante*); 306 *manaret* (H₁ : *maneret*); 313 *ora* (H₁ : *hora*); 323 *campis* (H₁ : *campus*); 326 *quod concidit* (H₁ : *quog. incidit*); 327 *huic* (H₁ : *hinc*); 386 *interius* (H₁ : *incercius*); 390 *fronde* (H₁ : *fronte*); 401 *aruo* (H₁ : *auro*); 407 *humastus* (H₁ : *humastus*); 411 *tum* (H₁ : *cum*). — Plus rarement c'est l'Helmst. qui corrige le Harl : 32 *uolumine* (H : *uolumina*); 132 *perfide* (H : *per-fida*); 221 *horrent* (H : *arent*); 301 *sotiat quem* (H : *sotiat de*); 302 *in excidium* (H : *in excisum*); 352 *at ruere* (H : *acuere*); 402 *surgens decus* (H : *decus surgens*); encore ces améliorations ne sont-elles pas toutes incontestables.

2. Ainsi, v. 43-54; 56-8; 74-82; 105-113; 157-162; 170-5; 178-181; 206-9; 257-260; 347-350; 395-8.

3. Voir dans la thèse inaugurale de Röhrich (*De Cul. potiss. co-*

cunes¹. Sans doute ce qu'il apporte de nouveau à la critique verbale du *Culex* se réduit à peu de chose : si incertain que soit encore, en quelques endroits, le texte de cet opusculé, après les travaux dont il a été l'objet, il ne faut plus s'attendre à d'importantes révélations. Le service le plus appréciable rendu par ce ms. est dans la confirmation d'un grand nombre de variantes vraisemblables, dont quelques-unes n'avaient pour elles que d'insuffisantes autorités. La leçon *anguis* (174), que pas un éditeur n'a cru pouvoir adopter sur la foi de deux mss. de second ordre (*H₁g*), et qui pourtant est la seule version raisonnable, semble établie par le témoignage du Harleianus²; de même le *limina* du v. 217, le *purpureum... rubicunda tenorem* du v. 399. Le Harl. est le seul ms. avec le Mediol. qui, au v. 176, ait conservé la leçon exacte (*toruus*); le seul avec le Mediol. et l'Helmst. qui donne *poete* (96). Au reste, bien qu'il soit fréquemment d'accord avec le Bembinus, le Corsinianus ou le Vatic. 2759, il n'est exclusivement tributaire d'aucun d'eux et semble provenir d'une transcription différente³; d'accord avec plusieurs mss. secondaires, il corrige plus d'une fois les mss. principaux⁴. Ce n'est donc pas une simple doublure; c'est une source d'in-

dic., passim), les passages du Voss. qui semblent avoir été retouchés : *i nunc, defende puellas* (133); *rescindere caelum* (236); *quare uox iteratur itim* (252); *societate... in excelsum* (301-2); etc. Il est rare que ces interpolations se retrouvent dans le Harl. Ce ms. présente, il est vrai, un certain nombre de corrections, mais à peine marquées et tout à fait insignifiantes, qui se réduisent, la plupart du temps, à de simples rectifications d'orthographe.

1. Au v. 27, omis, sans doute intentionnellement, par l'Helmst., le Harl. donne le texte traditionnel, avec l'anaphore.

2. Elle se retrouve dans le Mediol., où personne n'est allée la chercher jusqu'ici et où Ellis lui-même s'abstient de la signaler.

3. C'est ce que démontrent, entre autres divergences, un certain nombre de leçons fautives ou douteuses, mais particulières au Harl. : *licet et molus adsit* (5); *est cura parentum* (21); *alno* (55); *sucus* (136); *orchus* (234); *priorum* (295); *hunc letat et hunc* (325).

4. Variantes heureuses du Harl. qui ne se trouvent dans aucun des trois mss. de première ligne : v. 128 *ambustus* (AH₁ONy); 187 *icta* (ANH₁V₁; dans le Vat. 2759, le premier *a* de *iacta* a été pointé après coup); 217 *limina* (P₁P₃N); 278 *amnes* (CH₁). — Autres va-

formation indépendante et d'une valeur réelle. Le hasard seul des découvertes paléographiques a voulu que le rang qui lui revient fût attribué jusqu'ici à l'Helms-tadiensis.

Le Mediolanus (Ambros. o. 74 sup.), utilisé pour la première fois par Ellis, est à peu près contemporain des précédents et, à première vue, semble leur être supérieur. On y trouve un certain nombre de *lectiones unice* ou *quasi unice*, qui satisfont l'esprit tout en respectant la quantité et dont quelques-unes ne laissent pas d'être séduisantes : *meritis... tantis* (24); *carpebat* (461); *leuat* (171); *atque ardent* (222); *iacta* (32); *quas inter et impia lotos* (124); *acerbus* (244); *sociat quem* (301); *Atrides* (334); *Sabinis* (404) ¹. Il n'y a pas d'autre ms. où le vers 243 (*quid saxum procul aduerso qui monte reuoluit*) soit donné correctement. Malheureusement, le Mediol. porte les traces manifestes d'un grand nombre de remaniements, tantôt en marge, tantôt sur le texte même ². Ces retouches ne sont pas le fait d'un ignorant; jusque dans leurs erreurs, elles supposent une connaissance de la langue à laquelle ne nous ont pas habitués les copistes du moyen-âge (*et se... leuat* : 170-4; — *propior humoris* : 183; — *ityn resonat* : 252; — *semper decus enitet oris* : 265; — *hunc rapuit ferox* : 300) ³. On est donc en droit de craindre que la plupart de

riantes exactes et communes au Harl. avec un petit nombre de mss. : 92 *ut requie uictu* (H₁V); 310 *ignes* (AH₁V), au lieu de *pugnas* ou *signas*; 342 *decus* (EP₆P₇b). Au vers 176 *intente* (N : *intentus*) est une *lectio unica*, mais contestable.

1. Les quatre premières variantes sont des leçons uniques; les autres se rencontrent dans un petit nombre de mss. et l'authenticité de plusieurs (*iacta*, *quem*, *atrides*), semble incontestable.

2. Voir notamment, v. 94, 120, 133, 183, 192, 194, 201, 203, 212, 232, 234, 261, 280, 292, 346, 357, 402, 405. — Au v. 192, le texte primitif du Mediol. était le même que celui du Vatic. 4586, *truncum detraxit ab orno*; *truncum* a été pointé au milieu du vers et transporté à la fin; le dernier mot a été modifié conformément à la leçon de RVV₁ : *detraxit ab arbore truncum*.

3. Cf. encore *pecus* (94); *subtus* (106); *late* (120); *colore* (144); *per inania uectus* (212); *dictis* (271); *uiridis radicem* (280); *turba fremitante* (303); *delectat* (325); *subiecta* (346).

ces variantes, en raison même de leur ingéniosité, ne trahissent la main de quelque humaniste. Ce que le ms. y gagne en correction, il le perd en authenticité. En outre, on y trouve un vers déplacé (114) et deux lacunes (27, 51-54). Tout compte fait, le Mediol., qui d'ailleurs n'est pas un document à négliger, mérite de prendre place un peu au-dessous du Harl. et à peu près sur la même ligne que l'Helmst., parmi les meilleures sources de second ordre. Ces trois mss. sont frères; ils sont aussi, quoique de plus loin, apparentés au Vat. 2759 et au Vossianus.

Dans l'état actuel de nos connaissances paléographiques, le classement des mss. du *Culex* peut donc être déterminé comme il suit :

1° Au premier rang, le Bembinus, le Corsinianus et le Vaticanus 2759 sont les bases essentielles de la critique du texte et les trois types principaux auxquels se ramène en définitive l'extrême diversité des rédactions. Le Bembinus et le Vaticanus ont fait souche; le Corsinianus reste isolé.

2° En tête du second groupe il faut placer le Harleianus 3963. Le Mediolanus et l'Helmstadiensis le suivent de près. Le Cantabrigiensis et le Bodleianus Auct. F. I. 17, répliques du Bembinus, le Vossian. 81, descendant du Vatic. 2759, les Parisini P₁ P₂ P₃ viennent à peu près au même rang et constituent un appoint qui n'est pas à dédaigner.

3° Quant à la collection déjà si riche des mss. médiocres ou informes, des *excerpta* mutilés, qui constituent la troisième catégorie, elle s'est encore grossie du fait de trouvailles récentes ou par l'apport de documents longtemps inutilisés, quoique déjà connus des savants. Parmi ces nouvelles recrues, le Mellicensis, du groupe A₁, le Vatic. 1586, frère de l'Helmst., l'Escorialensis (groupe C, réplique des Excerpta Parisina), enfin le parchemin du British Museum Add. 16562.

apparenté de près à *y*, méritent une mention particulière ¹.

La plupart des mss. du *Culex* sont déplorablement incorrects ². Mais les difficultés qu'on rencontre pour

1. Je ne signale ici que les mss. récemment dépouillés. Parmi les anciens, le *Fragmentum Stabulense* (P₁), les *Excerpta Parisina* (P₆ et P₇), le Vossian. 96 (*y*) et même le Vindobonensis (*t*) peuvent encore être consultés utilement.

2. Les énormités qui nous étonnent dans le texte de la plupart des mss. du moyen-âge ne s'expliquent pas uniquement par l'ignorance ou l'étourderie des scribes. Dans les couvents de cette époque, la besogne du copiste n'était pas toujours volontaire ; c'était parfois une tâche imposée et par conséquent faite à contre-cœur. Cf. Watenbach, *Das Schriftwesen im Mittelalter*, 3^e édit., p. 440 (Leipzig, 1896). Même sous la Renaissance, alors que la copie des mss. est devenue une industrie lucrative et considérée, on est plus préoccupé de la calligraphie et des enluminures que de l'exactitude du texte. Pétrarque se plaint amèrement qu'une profession qui exigerait des garanties de capacité et d'intelligence soit ouverte au premier ignorant venu ; il a pris le parti d'installer chez lui un atelier de scribes un peu mieux stylés, qu'il forme pour son service personnel. Cf. De Nolhac, *Pétrarque et l'humanisme* (Paris, 1892), p. 62-4.

Le *Culex* offre une collection particulièrement riche de bévues paléographiques. Pour ne pas se fourvoyer dans ce dépouillement laborieux, il importe de ne pas perdre de vue quelques règles de critique :

1^o Les mss. étaient tantôt copiés, tantôt dictés. De là des fautes provenant des yeux et d'autres provenant de l'oreille : *leta* pour *iacta* (*iacta* au commenc. du vers), *iam oïcon asiam quae* pour *iam ciconas iamque*, *se uiduos* pour *saeui ducis* sont dus à des fautes de lecture. La disparition de quatre vers (51-54) dans AO est de même imputable à une erreur de l'œil : les deux vers extrêmes se terminant par le même nom (*morsu*), le regard distrait du scribe a sauté de l'un à l'autre. Au contraire *siblite*, *arent*, au lieu de *supplete*, *horrent*, *sociatae* p. *sociat quem* (*sociat q.*), *eurydicem* p. *radicem* ne s'expliquent que par une fausse audition. Sur l'usage de dicter, dans les monastères du moyen-âge, à un grand nombre de moines à la fois, cf. Watenbach, *op. cit.*, p. 439.

2^o L'abus des abréviations, surtout dans les mss. du haut moyen-âge, est aussi une cause d'erreurs fréquentes : des absurdités telles que *gener amplis* = *generam plis* (v. 334), *et tuscam palem* = *et tusca pales* (v. 20) en sont des exemples remarquables.

3^o Quand le mss. archétype présente une lacune, le scribe la comble en général matériellement, sans se préoccuper du sens, en empruntant à un vers voisin. Ainsi, dans le C., v. 27, 231, 319.

4^o Les copistes lisaient sans comprendre, et plusieurs vers à la fois. Dans le ms. 8903 de la Bibl. Nat., au v. 274 du C., se trouvent les mots *Ditis ferrugine* ; au v. 276, les mots *ditissime iudice*. Trompé par l'allitération identique, le copiste a commencé à écrire, au v. 274, *ditissime iudice* ; mais il s'est aperçu à temps du lapsus, a effacé et terminé le vers comme il convient. Il avait donc lu au moins trois

l'établissement du texte ne proviennent pas de cette seule cause : le style bizarre du poème, sa latinité très particulière en sont aussi responsables dans une large mesure. Enfin les scrupules classiques des éditeurs modernes ont été aussi funestes à ce point de vue que l'ignorance et les bévues des copistes. Comme certains édifices du moyen-âge, le *Culex* n'a guère moins souffert du zèle indiscret des restaurateurs que des injures du temps.

II. — Les éditions.

Quant aux éditions imprimées, ¹ le nombre en est tel que vouloir dresser une liste complète serait un travail aussi fastidieux qu'inutile. Beaucoup sont de simples réimpressions. La plupart du temps, le *Culex*, dont l'authenticité n'est pas mise en doute, est incorporé à l'œuvre complète de Virgile, ou à des éditions collectives, mais indépendantes, de l'*Appendix Virgiliana* ; ² de bonne heure cependant il a commencé

vers d'un trait avant d'écrire. Il résulte de cette observation qu'il faut souvent se guider sur ce qui suit pour corriger ce qui précède.

5° L'unanimité des mss. n'est pas une preuve absolue de la légitimité d'une leçon : aux vers 14, 168, 241, 319, 368 de notre poème, l'accord des mss. donne ou des non-sens ou des sens inacceptables.

1. Indépendamment de mes recherches personnelles, j'ai utilisé, pour cette partie de mon travail, Fabricius, *Bibl. lat.* (éd. Ernesti, 1773), t. I, p. 349 sq. ; — Panzer, *Annales typographici* (Nuremberg, 1793-1803) ; — Heyne, *De Virgilii editionibus*, t. IV du Virgile Heyne-Wagner, p. 637 sq. ; — Ebert, *Allgem. bibliogr. Lexikon* (Leipzig, 1821-1830) ; — E. Benoist, *Œuvres de Virgile*, t. I, Introd., p. XXV sq. ; — Renouard, *Annales de l'Imprimerie des Aldes* (Paris, 1834) ; — Brunet, *Manuel du Libraire* (Paris, Didot, 1860-1878) ; — Gresse, *Trésor des livres rares*, t. I, p. 332-3 ; — Copinger, *Supplement to Hain's Repertorium bibliographicum* (London, 1902), Part. II, vol. II, p. 180 sq. ; — Kayser, *Bücherlexicon*, passim.

2. La première édition séparée de l'*Appendix* dont j'ai connaissance est celle qui a pour titre : P. V. M. *Catalecta, Moretum*, etc. (Colon., per U. Zell, intra ann. 1466-1471). Cf. Panzer, *Ann. typ.* I,

à faire l'objet de publications spéciales, éditions, commentaires, monographies. L'histoire de l'établissement et de l'interprétation du texte ¹ peut se distribuer en trois périodes : la Renaissance, jusqu'à l'édition de Scaliger, ² période de gestation et de tâtonnements ; — l'âge classique, de Scaliger à Heyne, où la tradition se fixe et se vulgarise ; — l'époque contemporaine, de Heyne à nos jours, où la méthode scientifique contrôle et renouvelle les résultats précédemment obtenus.

C'est probablement ³ en 1469 que Giov. Andrea Bussi, évêque d'Aléria (*episcopus Aleriensis*), fit imprimer à Rome, sous les auspices du Souverain Pontife Paul II, l'édition *princeps* de Virgile (*Prior Romana*) ⁴. Le succès

334-433. D'autres furent imprimées avant la fin du siècle, soit à Rome (*P. Vergilii Maronis carmina : Hortulus, de Vino et Venere, etc. : sine nota*), soit à Venise (*Carmina minora, cum Servii Commentariis*; Venet. 1487, ap. Baptista de Tortis), soit à Cologne (*P. Virgilii Maronis uir bonus, etc.*; Coloniae, Quentell, 1499). Cf. Copinger, *Supplem. to Hain's Repert. bibliogr.*, Part. II, p. II, p. 189-1. Plusieurs de ces recueils ne contiennent pas le *Culex*. — Une édition spéciale de ce poème semble avoir paru avant 1500 : *P. Virgilii Maronis ad Octavium Culex* (Lipsiae, Martinus Landsberg; sine nota) et ne tarda pas à être suivie d'une autre (per Martinum Herbiopolensem : vers 1503; — Heyne IV, p. 678). — Ces origines typographiques sont très obscures, les libraires négligeant, la plupart du temps, de dater leurs éditions.

1. Cette histoire a été écrite succinctement par Fabricius, *Bibl. lat.*, éd. Ernesti, t. I, p. 370; plus en détail par Haupt, *Verbesserungen des Textes des Culex und der Ciris* (*Opusc.* III, p. 62-3; art. du 13 décembre 1858), qui dresse l'inventaire très clair et très méthodique des progrès réalisés par la critique du texte jusqu'à son époque.

2. Je ne crois pas pouvoir mieux préciser la limite de la première période, qui répond approximativement à l'avènement de Henri IV. L'influence de Scaliger se prolonge en réalité assez avant dans le xviii^e siècle, alors que cependant l'esprit général de la critique s'est considérablement modifié. Au contraire, l'apparition de la première édition de Heyne (1767-1775) marque très nettement la fin de l'âge classique et le commencement de la réforme scientifique.

3. L'édition *princeps* de Virgile n'est pas datée; mais de l'épître de Jean Andrea à Paul II il résulte que cette édition a dû précéder de peu celle de Lucain, sortie des mêmes presses en 1469. On a donc lieu de croire qu'elle est de la même année (cf. Panzer, *Ann. typogr.*, t. II, p. 411, n° 49; Brunet, *Man. du libr.*, V, 1266). Quelques-uns cependant la font remonter à 1467. Il ne reste de cette édition qu'une demi douzaine d'exemplaires. La première qui soit datée est celle de 1470 (Venetiis per Vindelinum de Spira, MCCCCLXX.)

4. *P. Virgilii Maronis opera, ex recognitione et cum Praefatione Ioan-*

fut assez grand pour rendre immédiatement nécessaire une seconde édition (*Romana altera*), qui parut deux ans après, en 1471. Cette double publication comprend déjà les petits poèmes attribués à Virgile, et parmi eux le *Culex*.¹ Le texte de 1471 avait été revu par l'évêque d'Aléria sur un ms.² prêté par son ami Pomponius Infortunatus (dont le nom bizarre n'est sans doute que l'antiphrase de Pomponius Laetus).³ Il n'en est pas beaucoup plus intelligible et, dans son Épître liminaire à Paul II,⁴ l'éditeur reconnaît loyalement qu'après plusieurs lectures (*iterata etiam atque etiam lectione*), il n'a pas réussi à en déchiffrer les énigmes. Malgré le mauvais choix des sources et l'absence de sens critique, malgré d'innombrables bévues, dont l'inexpérience d'un début n'est pas seule responsable, le texte des éditions romaines, bientôt multipliées et répandues par les imprimeurs de Venise et de Milan, fit loi jusqu'au commencement du xvi^e siècle. Il constitua la vulgate qui devait servir de point de départ à tous les travaux ultérieurs.⁵ Les Ascensiennes (depuis 1501) n'y ajoutent rien d'essentiel. Presque en même temps, Domitius Calderinus donnait le premier Commentaire des *Opuscula Virgiliana* (1483), suivi de près par Pomponius Sabinus⁶, dont le

nis Andreae ad Paulum II (Panzer, *loc. cit.*; Copinger, *Suppl. to Hain's Repert.*, Part. II, vol. II, p. 181). — Cf. plus haut, p. 21, n. 5.

1. Outre le *Culex*, on y trouve les *Dirae*, la *Copa*, *Est et non*, *Vir bonus*, *Rosae*, *Moretum*, des extraits des *Priapées*, l'épélégie *De Maece-natis obitu* et plusieurs autres opuscules. La *Ciris* est absente (Panzer, *Ann. typogr.*, *loc. cit.*; Heyne-Wagner, t. IV, p. 638.)

2. C'est probablement l'*Oblongus* de Pierius.

3. Ces jeux de mots sont dans l'esprit de la Renaissance. Pomponius Laetus, surnommé *Fortunatus* à cause de ses succès, s'était fait appeler *Infortunatus* après la mort de son protecteur, Pie II (cf. Heyne, *De Virgil. edit.*, p. 638; De Nolhac, *La bibl. de Fulvio Orsini*, p. 200, note 3). Lui-même mourut en 1498.

4. Publiée par Beriah Botfield, *Praefationes et Epistolae editionibus principibus auctorum ueterum* (Cambridge, 1861).

5. Parmi les éditions des *Opuscula* annexées à l'œuvre complète de Virgile et se rapportant à cette période, il me suffira de signaler celles de 1479 (Vincent.), de 1480 et 1484 (Venet.), 1485 (Brix.)

6. L'analogie des noms a fait identifier à tort Pomponius Sabinus avec Pomponius Laetus, dont il a déjà été question. Voss, *Fa-*

Commentarium in Culicem est de 1487.¹ C'est l'enfance de la critique : l'annotation est sèche, souvent puérile, presque toujours « à côté » ; des rapprochements arbitraires, quelques renseignements mythologiques ou historiques compilés au petit bonheur dans les auteurs anciens en font tous les frais ; les connaissances grammaticales sont rudimentaires ; nul principe directeur, nul flair des véritables difficultés ; des négligences de rédaction qui trahissent l'improvisation hâtive. Le commentaire de Pomponius Sabinus commence par une analyse du *Culex* qui ne fait aucune mention de l'épisode principal, la *Catabasis* ; celui de Calderini, extrêmement écourté, finit au v. 328. Et cependant il serait injuste de refuser à ces premiers essais le mérite d'une originalité relative : tandis que les interprètes des grandes œuvres de Virgile², soutenus par les Commentaires copieux dont ces poèmes avaient été l'objet dès l'antiquité, puisaient à pleines mains dans Servius, Probus et Donat, les premiers annotateurs du *Culex* ont dû tirer de leur propre fonds tous les éléments d'une étude encore inédite. Si les grammairiens anciens se sont occupés de cet opuscule, leurs travaux ne sont pas ar-

bricius, Sax (*Onomast.*, II, p. 491) les considèrent comme un seul et même personnage. Mais les objections de Heyne (*De Virgil. ed.*, 656) me paraissent difficilement réfutables : Pomponius Laetus, dans une lettre à Augustin Maffei (*in eius operib.*, *ad fin.*) se plaint qu'on lui attribue des *Glossulae in Virgilium* et proteste qu'il n'a jamais eu l'intention d'en écrire (*neque temerarius sum, neque audax, neque eam expositionem unquam tentavi*). Le Commentaire de Sabinus parle en plusieurs endroits d'un voyage en Russie, dont il n'y a pas trace dans la biographie de Pomponius Laetus. Il cite des passages d'auteurs grecs en les traduisant et Laetus n'était pas helléniste. Il semble donc que ce soient deux personnages différents. Le nom de Pomponius était fréquent d'ailleurs en Italie à cette époque. Cf. Voss, *De hist. lat.*, III, p. 613 ; Fabricius, *Bibl. lat. med. et inf. aet.*, éd. Mansi (1754), t. IV, p. 202 sq. ; Sax, *Onomast.*, II, 491.

1. Panzer, *Ann. typogr.* IV, p. 257, n° 46 ; Heyne, IV, p. 655.

2. Les premiers annotateurs de l'œuvre complète de Virgile sont Landinus, Mancinellus et Domitius Calderinus. En ajoutant à leurs commentaires ceux de Servius et Donat, on a constitué les éditions *cum quinque Commentis*, si nombreuses au xvi^e siècle et dès la fin du xv^e. La première est la Vénitienne de 1491 (Heyne, p. 660 ; Brunet, V, p. 1276, col. 2).

rivés jusqu'à nous. Les érudits de la Renaissance qui se sont aventurés intrépidement sur ce terrain vierge et hérissé d'obstacles méritent donc notre gratitude ; si imparfaite que soit leur œuvre, ils n'en ont pas moins créé de toutes pièces la critique du *Culex*.

La première édition Aldine qui contienne ce poème (Venise, 1505) ¹ ne diffère pas sensiblement de ses devancières ; celles de 1517 et 1534 marquent au contraire une sérieuse amélioration. Dans l'intervalle s'était produite une intervention d'une importance considérable pour la constitution de notre texte.

Pietro Bembo, ² plus tard cardinal, était alors « secrétaire domestique » de Léon X et un des esprits les plus brillants de la cour pontificale. L'amant de Lucrèce Borgia, le « Balzac de la littérature italienne », prélat mondain, humaniste et bibliophile, est surtout connu dans l'histoire littéraire par son fanatisme Cicéronien ; mais c'était aussi un fervent admirateur de Virgile ³. Il possédait un ms. du poète, ⁴ malheureusement mutilé, mais d'une valeur inappréciable, s'il faut l'en croire : outre les *Bucoliques* et une partie du premier livre des *Géorgiques*, ce précieux exemplaire réunissait, sous le titre de *Iuuenilis ludus*, un certain nombre des petits poèmes attribués à la jeunesse de Virgile (*Culex*, *Dirae*,

1. *Vergilius*, Venetiis, MDV, mense Decembri. Les *Carmina minora* qui figurent dans cette édition sont : *Elegia in Maecenalis obitum*, *Culex*, *Dirae*, *Aetna*, *Ciris*, *Epigrammatum libellus*. Cf. Renouard, *Annales de l'Imprim. des Aldes* (Paris, Renouard, 1834), 3^e édit., p. 50.

2. Cf. V. Cian, *Un decennio della vita di M. P. Bembo* (Torino, 1885).

3. Virgile et Cicéron étaient les deux idoles du temps : dans le « Triomphe de la Renommée », où Pétrarque fait défiler les grands génies de l'antiquité, Virgile s'avance à côté d'Homère et aussitôt après vient M. Tullius, sous les pas duquel l'herbe fleurit.

4. Bembo possédait en réalité trois manuscrits de Virgile ; mais un seul, à ce qu'il semble, contenait le *Culex* (cf. dans Heyne-Wagner t. IV, *De Virg. codic. mss.*, p. 614, VIII). De l'importante bibliothèque latine de Bembo, il reste encore quatorze mss. à la Vaticane, un à Turin et deux à la bibliothèque de Saint-Marc, à Venise. Cf. Sabbadini, *Scoperte dei codici*, p. 147 ; De Nolhac, *La bibliothèque de Fulvio Orsini*, p. 237-241 ; 302 ; 325-6.

Copa, Est non est, Vir Bonus, Morctum). D'après ce contenu et la description de Bembo, il n'est pas difficile de reconnaître notre Bembinus actuel. Alde Manuce ¹ avait signalé ce ms. et manifesté l'intention de l'utiliser ; mais il était mort sans pouvoir mettre son projet à exécution. L'idée fut reprise en 1517 par Asulanus, qui, dans l'édition du *Culex* annexée à son *Appendix Virgiliana* (*Diuersorum poetarum lusus*), mit à contribution le ms. de Bembo avec plusieurs autres. Peu satisfait néanmoins de cet éclectisme, Bembo crut devoir mettre lui-même la main à l'œuvre : il publia, en 1530 ², une sorte de dialogue philologique (*De Virgiliti « Culice » et Terentii fabulis*), où la fiction d'une aimable causerie entre gens de lettres sert de prétexte à la reproduction intégrale du document insuffisamment dépouillé par Asulanus. Le texte ainsi publié, à quelques variantes près, a passé dans l'édition de 1534, imprimée à Venise par les héritiers d'Alde l'Ancien et de son beau-fils Andréa. Ces trois éditions Aldines du *Culex* (1505-1517-1534), par leurs transformations graduelles, accusent les progrès dûs à l'influence de Bembo.

Ce dialogue *De Culice*, qui a renouvelé pour un siècle la critique du poème et dont la science contemporaine est encore obligée de tenir compte, mérite de nous arrêter un moment. C'est une œuvre singulière et curieuse, bien caractéristique du temps où elle a paru. L'idée même de mettre en dialogue d'arides discussions philologiques, encore qu'elle ne soit pas sans analogie dans d'autres littératures, est bien d'un humaniste du xvi^e siècle. Dans cette société spirituelle et volontiers ironique, à la cour de ces princes italiens pour qui le rôle de Mécènes était une élégance et un luxe, l'érudition même était tenue de

1. Il s'agit d'Alde l'Ancien, mort en 1515.

2. *De Virgilii Culice et Terentii fabulis liber*; Venetiis, per Io. Ant. eiq. fratres Sabios; 1530 (4°). Réimprimé séparément à Lyon, 1532 (8°); à Florence, 1564 (4°); et, avec les œuvres de Bembo, à Bâle, en 1556. Cf. Grasse, *Trésor des livres rares*, t. 1, p. 332-3 et la *Biographie Universelle* de Michaud, art. *Bembo*.

plaire. On aimait à retrouver dans les études les plus spéciales l'impression de la vie réelle, la libre allure de ces conversations mondaines d'où le pédantisme était banni. Aussi le dialogue, qui se prête admirablement à ces exigences, est-il le genre de prédilection de Bembo : c'est en causant qu'il développe ses idées sur l'amour dans *Gli Asolani*, qu'il traite les questions de langue dans les *Prose* et les questions de philologie classique dans ses œuvres latines, telles que l'*Etna* ou le *De Culice*. Ses personnages ne sont pas des êtres de fantaisie ; comme ceux du *De Oratore* ou du *Brutus*, qui lui ont servi de modèles, ils sont pris à la réalité contemporaine. La plupart sont des hommes d'action, pour qui la littérature est un délassement et une détente. Le *De Culice* est dédié à Ercole Strozzi, qui figure également dans les *Prose*¹. Bembo est à Rome avec un de ses amis intimes, Girolamo Quirino, le même qui, après la mort du cardinal, fera ériger sa statue en marbre blanc dans l'église Saint-Antoine-de-Padoue, avec une inscription à sa louange. Tous deux sont répandus dans la meilleure société romaine ; entre autres savants hommes, ils fréquentent Thomas Fedra Inghirami (surnommé Volaterrano, du nom de son pays d'origine), Cicéronien de marque, un des premiers orateurs et des plus fins lettrés de l'époque². Celui-ci leur raconte ses souvenirs et notamment l'entretien qui eut lieu jadis en sa présence entre deux illustres Romains³ : son maître Pomponio

1. Bembo le gourmande amicalement d'avoir déserté la poésie pour le Forum. Dans le *Dialogue des Orateurs*, Aper adresse à Maternus le reproche contraire.

2. Auteur d'une *Apologie de Cicéron contre ses détracteurs*, d'un *Abrégé d'histoire romaine*, d'un *Commentaire sur l'Art Poétique d'Horace* et de *Notes sur les comédies de Plaute*. Sadolet l'a choisi pour un des interlocuteurs de son *Dialogue sur les études philosophiques*. Ayant paru dans les représentations théâtrales organisées par le cardinal Riario, il joua le rôle de Phèdre, dans l'*Hippolyte* de Sénèque, avec un tel succès que le surnom lui en resta.

3. Ce procédé par double intermédiaire (un narrateur rapporte ce qu'il a entendu dire à d'autres ou met en scène d'autres personnages que lui) a l'avantage d'unir le charme du récit à l'intérêt

Leto ¹, humaniste et professeur aussi célèbre par l'étendue de ses connaissances que par la bizarrerie de son caractère et un patricien de Venise, Ermolao Barbaro, naguère ambassadeur de la république et alors fixé à Rome, où il s'était acquis une grande réputation comme philosophe, helléniste et jurisconsulte. L'entretien a lieu dans le parc d'Ermolao, *ad Mineruæ*, c'est-à-dire sans doute près de l'Eglise Sainte-Marie de la Minerve, dont le vocable composite, demi-chrétien et demi-profane, symbolise si bien le goût de l'époque. La vue d'un torse de marbre mutilé, qui git à leurs pieds, amène les deux amis à déplorer la dévastation des œuvres antiques ² : non seulement beaucoup sont détruites, mais la plupart de celles qui restent sont dans un état lamentable. Les merveilles de l'art jonchent le sol, les mss. qu'ont épargnés les injures du temps n'ont pas échappé à la barbarie des copistes. Dans quel état nous sont parvenus les écrits d'un Catulle, d'un Horace ou d'un Ovide ! Après une rapide excursion à travers les chefs-d'œuvre de la poésie latine, on arrive à la partie principale du dialogue : Pomponio et Ermolao possèdent deux manuscrits, l'un du *Culex*, l'autre de Térence, dont ils se font réciproquement les honneurs. Pomponio récite le sien de mémoire, s'arrêtant par intervalles pour placer une explication, noter une leçon inédite. Ce commentaire improvisé, ou soi-disant tel, est d'une variété extrême : renseignements géographiques ou historiques, rapprochements littéraires, études de mythologie et de versifi-

dramatique. Le *De Oratore* de Cicéron, le *Dialogue des Orateurs* attribué à Tacite sont écrits de cette manière.

1. C'est le même dont il a été question plus haut (p. 37). Il était surtout latiniste et archéologue ; il fut un des premiers à explorer les Catacombes, où on a retrouvé son nom avec ceux de plusieurs de ses disciples ou de ses amis. Lire à ce sujet De Rossi, *Roma sotter.*, I, p. 7 et la bibliographie qu'il donne pour l'étude des questions intéressant Pomponius Laetus. Voir aussi dans De Nolhac, *Bibl. de Fulvio Orsini*, p. 198 sq., de curieux renseignements sur ce personnage, ses goûts de bibliophile et l'importance de sa collection.

2. Comparer les plaintes éloquentes de Pétrarque sur la perte de la littérature ancienne (De Nolhac, *Pétrarque et l'humanisme*, p. 268).

cation se succèdent dans un désordre qui n'est pas sans art. La parole passe d'un personnage à l'autre, le dialogue s'anime, se ralentit, s'égare en des digressions. Chemin faisant, Pomponio exprime la crainte que certaines discussions purement verbales ne paraissent fastidieuses et puériles à des philosophes comme Ermolao ; mais celui-ci proteste : la restitution des textes anciens n'est-elle pas une œuvre de piété littéraire ? La philologie a aussi son intérêt philosophique ; car chercher la vérité, c'est philosopher : *haud scio an hoc ipsum sit philosophari. Quid est enim magis philosophari quam perscrutari ueritatem ?*

Tout cela sent bien quelque peu l'artifice et la recherche trop visible du naturel trahit par endroits le procédé. Mais cette agréable fiction nous transporte en pleine fièvre de la Renaissance italienne, dans ce milieu d'artistes et de chercheurs enthousiastes, qui aiment l'antiquité comme une maîtresse, à qui la découverte et la possession d'un ms. semblent plus importantes qu'une victoire¹. Elle nous fait prendre sur le fait le travail patient, les prodiges d'ingéniosité de ces humanistes du xvi^e siècle pour reconstituer des textes souvent informes. Au point de vue du résultat, il convient sans doute de faire bien des réserves. Quoi qu'il en dise, Bembo n'est pas toujours fidèle à son ms.² ; il lui arrive assez souvent de le corriger³, soit d'après d'autres mss., soit

1. Cf. plus haut, p. 9, note 4.

2. Dans l'*apparatus* de Ribbeck, le texte du Bembinus est introduit par le sigle B, tandis que le nom du correcteur est écrit en toutes lettres (*Bembus*).

3. Vers 3 le Bembinus écrit *docta* et Bembo *dicta*;

10..... *spoliantur*..... *poliantur*;

15..... *astrigeri*..... *Asteriae*;

22..... *cultus*..... *tractus*;

51..... *herebant*..... *perrepunt*;

119..... *pnigre morantem*.. *Peneu remorantem*;

163..... *idae*..... *isdem*;

245..... *siblite*..... *uos ite*;

264..... *in Chalcedoniis*... *ipsa suis fatis*;

266..... *concepta*..... *incorrupta*;

370..... *istarum piadasque*. *illic Scipiadaeque*;

d'après des éditions antérieures ou par des conjectures personnelles¹; et, ce qui est plus grave, il se réclame de son autorité à l'instant même où il s'en écarte. Dans le choix des variantes, il fait preuve de plus d'intuition que de méthode; il ne tient pas suffisamment compte des raisons paléographiques, et des habitudes d'esprit de l'écrivain. On peut lui reprocher de prendre quelquefois avec son texte des privautés excessives. Mais peut-être n'appartenait-il pas à une école de critique dont la prudence n'est pas la qualité maîtresse de lui jeter la première pierre. Ribbeck est assurément injuste pour Bembo quand il l'accuse de supercherie et lui reproche de se moquer de son lecteur (*more aetatis illius nebulas fraudulenter practexuit*)². Il faut tenir compte de la convention littéraire du dialogue, qui autorise quelques libertés: toutes ces discussions sur des textes précis ont lieu de mémoire; ce tour de force comporte un certain degré d'approximation et nous avertit de ne pas compter sur une exactitude trop rigoureuse. Aussi bien Pomponius lui-même invite-t-il avec insistance ses auditeurs³ à vérifier sur le texte original. Le tort de Bembo, imputable en grande partie à des habitudes littéraires, a été de laisser planer quelque incertitude sur ses véritables intentions: après nous avoir fait espérer

Il serait facile de multiplier les exemples. Le vers introduit par Bembo après 193 (*namque illi dederitne uiam casusue deusue*) ne figure ni dans le Bembinus ni dans aucun autre ms.

1. Selon Ribbeck (*Proleg.*, p. 33), Bembo aurait consulté deux autres mss. que le sien, l'un se rattachant au groupe APY, l'autre au groupe HVl (sigles de Ribb.) La leçon du vers 192 (*ab orno*) provient probablement du Vat. 1586; celle du vers 399 (*purpureo colore*) du Voss. 96 ou du Basil. Bembo a surtout puisé dans ce dernier ms. (modèle de l'édit. *Romana altera* de 1471) et dans l'Aldine de 1517. Ex. de variantes fournies par le Basil.: *Panchaïca* (87); *Peneu remorantem* (119); *leniter* (153); *Charontis* (216); *Orphea* (277); *caelo ueluti* (318); *Hectoreo* (324); *uenit* (352); *rapidus* (371); *tamen ut* (b: in) *uanis* (380). Ex. d'emprunts à l'Aldine de 1517: *digna tuo* (10); *nemus Asteriae* (15); *sociarit* (93); *Icariotis* (265), etc.

2. Ribb., *App. Verg.*, *Proleg.*, p. 33.

3. Cf. en particulier *De Culice*, édit. de Bâle (1556), p. 83, 90, 99, 102, 109.

une recension exacte, il nous donne un texte retouché. Mais en tant qu'édition critique, fondée sur l'autorité prépondérante d'un ms., son travail conserve encore aujourd'hui une réelle valeur. C'est l'œuvre d'un latiniste émérite, d'un esprit fin et pénétrant, dont les conjectures les plus hardies reposent sur une connaissance approfondie de la langue. La plupart des corrections qu'il propose sont ingénieuses, un bon nombre peuvent être considérées comme définitives¹; il est remarquable que la découverte du Corsinianus (1888) en a confirmé plusieurs².

Entre Bembo et Scaliger (1530-1572), dont les noms dominent la critique du *Culex* au xvi^e siècle, l'histoire de la bibliographie virgilienne prend un développement extraordinaire. Aux publications relativement sobres de la période précédente succèdent de volumineuses compilations, gonflées plutôt qu'enrichies d'une masse de commentaires, sous lesquels le texte de Virgile est comme écrasé. Les éditions *cum decem commentis*³, dont la première est de 1528, sont indéfiniment réimprimées. D'un autre côté le système d'annotation élémentaire (*familiare commentum*) de Torrentini⁴, destiné aux

1. Par ex. v. 163 (*tractibus isdem*); 165 (*subsideret*); 264 (*fala*); 311 (*iugis*); 324 (*Hectoro victor lustravit*); 337 (*Troia ruenti*); 362 (*mortitura Camilli*); 393 (*ut*). D'autres restitutions, telles que *serua* au v. 300, sans être certaines, sont très vraisemblables. Au v. 252, une conjecture de Bembo (*uox Ityn et Ityn*) a suggéré la correction si heureuse de Sillig (*Ityn edit Ityn*).

2. Notamment aux vers 337 et 362 (cf. note précédente). Les leçons *Asteriae* (v. 15) et *leniter* (v. 155), que l'on croyait être des restitutions originales de Bembo, ont été empruntées par lui, l'une à l'Aldine de 1517, l'autre à l'Aldine et au Basileensis. Mais il a su en discerner le mérite et les a imposées contre la presque unanimité des mss. connus de son temps. La première de ces corrections a été confirmée depuis par le Mellic. et le Cors., la seconde par l'accord du Cors., du Mellic. et de l'Escor.

3. Les *Decem Commenta* sont ceux de Servius, Donatus, Probus, Mancinellus, Beroaldus, Augustinus Dathus, Domitius Calderinus, Iodocus Badius, Pierius Valerianus, Landinus.

4. Le Commentaire de Torrentini a paru en 1494 dans une édition des *Bucoliques* et en 1496 dans les *Géorgiques* (Heyne, IV, p. 661-2); en 1501, à Cologne, est publié le Virgile de Quentell *cum familiaris*.

novices et aux amateurs, a fait fortune, le volume pratique et relativement portatif supplante les éditions savantes ou prétendues telles. A cette pensée de vulgarisation se rattachent la *familiaris expositio* d'Ascensius, les notes succinetes de Stigel sur les *Géorgiques* (1574), *studiosae iuventutis gratia*. Les éditions illustrées, qui ont fait leur apparition dès 1502¹, sont de plus en plus nombreuses et soignées. On commence à traduire et à expliquer Virgile en langue vulgaire, on le confronte avec ses modèles grecs²; déjà Mapheus Vegius avait ajouté un XIII^e livre à l'*Enéide*³; et le moment n'est pas loin où l'Allemand Lukienburg tirera du chef-d'œuvre de l'épopée latine une tragi-comédie⁴. Quant aux *Carmina minora*, ils sont réimprimés, à ma connaissance, 26 fois dans cette période d'une quarantaine d'années, le plus souvent avec l'œuvre complète de Virgile, parfois aussi dans des éditions spéciales. Pour le texte du *Culex*, c'est la recension de Bembo qui sert de base⁵; quelques éditeurs cependant reviennent à l'Aldine de 1517. Le dialogue *De Culice*, paru d'abord à Venise (1530), est réimprimé à Lyon en 1532 et à Florence en 1564; il figure dans les Œuvres Complètes de Bembo, publiées à Bâle en 1556.

Joseph Scaliger applique à l'étude des petits poèmes virgiliens les ressources de sa prodigieuse érudition et trouve le titre qui servira désormais à les désigner :

sima elucidatione pro tyrunculorum in arte poetices institutione (Heyne, p. 677).

1. Cf. Brunet, *Man. du libr.*, V, p. 4277, col. 1; Heyne, p. 677.

2. Voir l'édition *princeps* de Pulmann, 1564 (Heyne, 708) et l'étude parallèle de Virgile et des poètes grecs par Fulvio Orsini: *Virgilius collatione scriptorum graecorum illustratus*. Antuerp., 1568 (Heyne 710).

3. Je trouve déjà le livre XIII de l'*En.* de Veggio sans date, parmi les édit. du XV^e s. (Heyne, p. 666; avec date, en 1501 (*Ib.*, p. 676).

4. *Inchlyta Aeneis, in regiam tragi-comœdiam, servatis ubique heroïcis uersibus. non minori industria quam labore concinne redacta*, a Io. Lucienburgio, Iuris Candidato; Francofordiae Moeni, 1576 (Heyne, p. 713).

5. Surtout à Venise et à Anvers. Cf. aussi les édit. de Lyon (1537) et P. Bembo *recognitione* et de Paris (1518) à P. Bembo *recognitione*.

P. Virgilii Appendix (Lyon, 1572) ¹. En passant de Bembo à Scaliger, on change de milieu et d'époque. La Renaissance a évolué ; au dilettantisme passionné des premiers humanistes a succédé une discipline plus sévère. Le Commentaire de Scaliger ne sacrifie pas aux Grâces. Mais il est marqué au coin d'une forte personnalité, il fourmille de trouvailles inédites et suggestives. Ses rapprochements avec le grec ² témoignent d'une égale maîtrise dans les deux langues et la concision un peu sèche de la forme relève la nouveauté originale des aperçus. C'est l'œuvre d'un esprit inventif et rude, qui ne craint pas de bousculer la routine et dont la timidité est le moindre défaut. Cette hardiesse n'est pas sans danger : Scaliger abonde trop dans son propre sens et ne se méfie pas assez des hypothèses ; il a une tendance fâcheuse à traiter cavalièrement les manuscrits, à changer l'ordre des vers ³, en un mot à violenter le texte pour le ramener, bon gré mal gré, à la conception qu'il s'en fait. Ces audaces sont d'autant plus surprenantes qu'il s'élève lui-même avec indignation contre les « absurdités et les insanités des correcteurs » (*monstra correctorum*, — *correctorum deliramenta*). Peut-être, malgré sa connaissance approfondie du latin, n'était-il pas suffisamment préparé à un travail qui l'éloignait du terrain ordinaire de ses études : il n'est pas assez familier avec les poètes ; et l'habitude des textes souvent obscurs du latin primitif lui fait attribuer parfois à des écrivains postérieurs, sans égard pour les transformations du langage, des

1. *P. Virgilii appendix. Acc. Ios. Scaligeri in eandem commentarii et castigationes*; Lugd., Rovillius, 1572 (aussi 1573); in-8° de 548 pp., avec l'index; — augmenté de notes par Fred. Lendenbruch: Lugd. Batavi., Raphelengius, 1595, in-8°. — Cf. Brunet, *Manuel du libraire*, art. *Catalecta*.

2. Il aime à éclaircir l'expression latine par la locution grecque correspondante : *tolerabilibus curis audis* = ἀνεξιχώως ἔχεις περὶ πάντα; *fama vetus Curtius* = μῦθος παλαιός ὁ Κούρτιος, etc.

3. Comme ex. de transpositions inutiles et audacieuses, cf. v. 99-116 sq.; — 233-248-239; — 324-337; — 370-383.

archaïsmes imaginaires ¹. Les sources où il puise sont peu nombreuses, et la plupart de seconde main ². En somme, le Commentaire de Scaliger est l'improvisation un peu hâtive d'un savant de premier ordre ³, qu'il faut consulter avec discernement, mais qui n'en a pas moins laissé son empreinte sur le sujet auquel il a touché en passant ⁴.

Dans la publication de l'œuvre virgilienne, le xvii^e siècle se recommande moins par l'invention que par la disposition des matières, l'éclectisme des solutions et l'heureuse combinaison des éléments divers qui composent le commentaire. Il classe et ordonne ce que l'âge précédent avait découvert; la plupart de ses éditions sont des éditions *variorum*. Du rapprochement des nombreuses publications antérieures, des Aldines, des Ascensiennes, des Erythréennes, des révisions de Melanchthon et de Fabricius, de Guelius Valens et d'Henri Estienne ⁵, s'est formée une sorte de vulgate, qui suffit aux lecteurs du xvii^e siècle, moins épris d'érudition que de littérature, moins attentifs par conséquent à la constitution matérielle du texte qu'à l'intérêt esthétique et moral des œuvres. Cette préoccupation est surtout visible dans les éditions des Jésuites lettrés, qui appli-

1. Cf. par ex. vers 266 (*concepta decus*); 274 (*nefossas*); 401 (*Cilico*).

2. Les deux seuls mss. qu'il désigne avec précision (le Pithoeanus et le Contianus) sont de valeur très médiocre. Le reste du temps, c'est toujours *uetus quaedam membrana, uetus scriptura*, sans plus. Très souvent il s'en rapporte à des éditions antérieures (*ueteres excusi, prisca editio*). Scaliger manque aussi de précision dans ses références littéraires: il renvoie, en termes vagues, à Varron, à Sernius, à Lucain.

3. On ne peut s'expliquer que par cette hâte certaines incertitudes ou contradictions qui étonnent d'un esprit aussi net. Cf. le Comment. de Heyne-Sillig, aux vers 26, 39, 292-293, 335 de leur édition.

4. P. Pithou, qui, peu après Scaliger, a publié des *Epigrammata et Poemata uetera*, a enrichi la critique du *Culex* de quelques remarques personnelles.

5. Cf. encore les éditions moins importantes de Pulmann et de Pontanus (1564 et 1599). On trouve des renseignements sur ces diverses publications au commencement du Virgile de E. Benoist. (T. I., Introd., p. XXIX à XXXI) et surtout dans Heyne, IV, 668-676.

quent à l'étude de Virgile leurs habituelles qualités de finesse et de savoir-faire. Le *Virgile* de La Cerda (Madrid-Lyon-Cologne : 1608 ; 1612-1617 ; 1642-1647), encore tributaire du xvi^e siècle, est à cet égard une œuvre de transition, où commence seulement à poindre la conception de la critique nouvelle ; mais celui du P. de la Rue (*Carol. Ruacus* ; Paris, 1675), *ad usum Delphini* ¹, avec ses Arguments si nourris, avec la séparation de l'*interpretatio* (explication du texte) et des *notae* (remarques critiques, historiques ou esthétiques), qui donne plus d'air et plus de clarté au commentaire, avec la place faite aux questions de goût et aux analyses de la rhétorique scolaire ², est resté le modèle de l'édition *littéraire* selon l'esprit du temps. Malheureusement, il ne contient pas l'*Appendix*, ni conséquemment le *Culex*. C'est à Taubmann (*P. V. M. Opera*, Witteberg, 1618) qu'il faut s'adresser pour savoir où en était, au commencement et durant la première moitié du xvii^e siècle, la critique de notre opuscule. Son travail sur le *Culex* a été jugé par Heyne ³ d'un mot dédaigneux : Taubmann, dit-il, pille consciencieusement Scaliger et Barth ⁴ ; il n'a fait que vulgariser les résultats de ses devanciers. Cela est vrai de la constitution du texte ⁵ ; mais le Commentaire a une valeur qu'il serait injuste de méconnaître. L'intelligence du sens, les questions de langue y sont très poussées ; le rapprochement du latin et de l'allemand vulgaire ⁶, les fréquents

1. Réimprimé en 1682 et 1722-6 (Brunet, V, p. 1290, 2^e col.).

2. Par ex. *Aen.* IV, 305 sq ; discours de Didon à Enée : ce discours comprend trois parties : *propositio*, *confirmatio*, *peroratio* ; et le P. de la Rue les développe ; — *ibid.*, 333 sq. : réponse d'Enée ; encore trois parties : *confessio*, *negatio*, *excusatio*.

3. *Prooem. in Culi.*, t. IV du *Virgile* Heyne-Wagner, p. 9.

4. Barth, *Aduers.*, liv. XX. 13 et 19 ; XXI, 3, 9, 18-20 et 23 s'est occupé du *Culex*.

5. Pendant la première moitié du xvii^e siècle, c'est Scaliger qui fait loi pour la recension et en partie pour l'interprétation du *Culex*.

6. L'introduction de la langue vulgaire dans les travaux d'érudition, encore timide, est cependant une innovation digne de remarque. Certaines expressions du *Culex* sont commentées comme il suit :

emprunts à l'hébreu ou à la littérature sacrée ¹ donnent de l'horizon à la critique; le point de vue littéraire n'est pas non plus négligé ². L'ensemble du travail, quoique trop touffu, est assez bien ordonné, plus personnel qu'on ne le croit généralement et suppose une grande richesse d'informations. — Cependant, il faut arriver jusqu'à Nicolas Heinsius pour que la publication du *Culex* fasse un nouveau pas en avant, et c'est un pas décisif. Celui qu'on a appelé « le restaurateur des poètes latins » avait consacré la plus grande partie de sa vie à réunir et à confronter une trentaine de mss. de Virgile, parmi lesquels le Mediceus et le Gudianus. Les tristesses même de l'invasion étrangère, les péripéties de la lutte dramatique que la Hollande avait alors à soutenir contre les armées de Louis XIV, et auxquelles il fait une allusion mélancolique dans sa Préface, ne purent pas le distraire de son labeur. De ce travail opiniâtre est sorti le *Virgile* Elzévir de 1664 ³, accru en 1671 du *Culex* et de la *Ceiris*, et indéfiniment réimprimé par la suite. C'est un volume minuscule, d'une lecture difficile, et vierge de toute annotation. L'auteur avait en réserve un Commentaire (*in Maronem observationes, iam quodammodo in scriniis paratae*) ⁴, que la mort l'empêcha de faire paraître et dont on ne saurait trop déplorer la perte. Quelques extraits seulement de ses notes ont été recueillis par Burmann et ont passé dans l'édition de 1704 ⁵. Malgré ses dehors modestes et l'absence de

loreuma (v. 67) = *gedrähel oder erhoben Bildwerk*; — *arbula* (52) = *hagapfel, hagbretten*; — *pabula laeta* (45) = *gute fette Wald...* etc. Le sens du mot *heroes* (359) est éclairé par des rapprochements avec la poésie allemande.

1. Fréquents aussi chez La Cerda et chez les éditeurs théologiens.

2. Taubmann fait intervenir des considérations de goût dans la critique du texte. Voir par ex. son Comment. du *Culex*, aux vers 16, 41, 43, 47, 53, 56, 69, 92, etc.

3. Elzévir, 1664 (12°); Hack, 1671 (16°); Elzévir, Amsterdam, 1676 (8° et 12°); du Sauzet, Amsterd., 1724 (18°).

4. Préface de l'édition de 1724.

5. *P. V. M. Opera* Nic. Heinsius e membranis compluribus iisque antiquissimis recensuit; curante P. Burmanno (Ultrajecti, 1704.)

tout appareil critique, le texte donné par Heinsius fait date dans l'histoire du *Culex* : c'est le premier qui soit fondé sur l'étude approfondie et la confrontation minutieuse d'un grand nombre de mss. La méthode, sans être timorée, est circonspecte, probe, sans recherche de fausse originalité. Le désintéressement du savant uniquement préoccupé de la vérité est la qualité éminente de Heinsius. Avec lui, le texte, soustrait aux fantaisies des remanieurs, revient à sa physionomie primitive ; il prend déjà l'aspect qu'achèveront de lui donner les efforts de la critique de notre temps.

Bembo-Scaliger-Heinsius : ces trois noms représentent les étapes essentielles de l'évolution que je m'efforce de retracer. Le XVIII^e siècle n'ajoute rien d'important à leur œuvre ¹. La plupart des éditions de ce temps ont leur importance aux yeux des bibliophiles par la beauté de l'exécution typographique ² et la valeur artistique des illustrations. Le *Virgile* d'Ambrogii (1763-1765), avec ses *fac-simile* des miniatures du Vaticanus, les éditions anglaises d'Edge Pine et de Henri Justice empruntent une sorte d'intérêt archéologique à la reproduction des documents figurés tirés des monuments ou des manuscrits. A ces divers points de vue, l'étude de ces publications peut fournir un chapitre curieux et encore inédit de l'histoire du livre au XVIII^e siècle ; mais leur valeur intrinsèque est à peu près nulle.

Heinsius avait été un isolé et un précurseur. Avec Heyne au contraire, l'esprit scientifique pénètre définitivement dans la critique des textes et institue une enquête minutieuse sur les résultats considérés comme

1. Il convient pourtant de signaler la publication de Friesemann, *Collectanea critica* ; elle comprend le *Culex* et la *Ciris*, avec un certain nombre de conjectures, qu'il attribue à son maître Schrader, mais qui, la plupart du temps, sont de Heinsius.

2. Cf. en particulier l'édition de Mascivius (1717) et celle de Burmann (1746), 4 gros vol. admirablement imprimés, dont le dernier comprend les *Castigationes* de Pierius et l'*Index* d'Erythraeus. Le *Culex* y figure, mais sans notes.

acquis par les générations antérieures. Ces résultats, d'ailleurs méritoires, avaient été obtenus d'intuition. Les érudits de la Renaissance et de l'âge classique ne manquent ni d'ingéniosité ni de pénétration, ni surtout de bonne volonté ; mais leur éducation paléographique est incomplète. Ils flottent incertains entre les différentes leçons, jugeant presque toujours de la valeur d'une variante par le nombre des mss. où elle se trouve, sans principe directeur, sans autre critérium que leur flair de latinistes. Ce qui caractérise la nouvelle critique, c'est moins encore l'abondance des moyens d'information et la perfection de l'outillage scientifique que le rationalisme de la méthode : classer les mss. d'après leur origine et leur filiation, en établir la valeur relative, ne pas se borner à constater le *lapsus* d'un copiste et l'altération d'un texte, mais les expliquer autant que possible matériellement et logiquement par les lois de la paléographie comparée, réduire enfin au strict minimum la part de conjecture personnelle, tels sont les devoirs qui s'imposeront désormais à tout éditeur soucieux de faire œuvre utile. Ces principes ont été magistralement exposés dans la Lettre de Madvig à Orelli (*Epistula critica de Ciceronis Verrinis emendandis* — 1828), et ils sont désormais universellement acceptés. Tous cependant ne manient pas avec la même sûreté l'instrument de précision. Chacun en use selon son tempérament et son tour d'esprit : si la science est impersonnelle, chaque savant n'en a pas moins sa mentalité spéciale.

Le grand travail consacré par Heyne à Virgile (1767-1775) a un caractère synthétique. C'est le résumé de tous les résultats antérieurs et le point de départ de toutes les recherches qui suivront. Le savant professeur de Göttingue ne s'est pas borné à dépouiller lui-même ou à faire collationner pour son compte presque tous les mss. connus de Virgile, à compulser les anciens scoliastes, à consulter toutes les éditions impor-

tant et tous les travaux de quelque valeur sur le sujet, à réunir en un mot un ensemble de matériaux qui met à la disposition des spécialistes les éléments d'une étude complète et approfondie. Il a soumis tous ces documents à une critique consciencieuse et, sur chaque point, il reprend la question à ses origines, coordonnant avec méthode les opinions de ses devanciers, pour aboutir à une conclusion personnelle. Le Commentaire, accru d'un grand nombre de *Prooemia*, d'*Excursus* et de dissertations variées, a un intérêt de premier ordre. La *Notitia litteraria* sur les mss. et sur les éditions (*De Virgilii codicibus*; — *De Virgilii editionibus*), sans être absolument complète ¹, ce qui au demeurant serait à peu près impossible, est le plus précieux répertoire qui existe de la bibliographie virgilienne. S'il y a quelques réserves à formuler sur le monument de science et de patience élevé par Heyne, on pourrait lui reprocher d'avoir plus fait pour l'interprétation que pour la constitution du texte, dont le renouvellement n'est peut-être pas en rapport avec un effort aussi prodigieux. Lui-même s'en rendait compte, puisque sa 3^e édition (1798-1800), la dernière qu'il ait publiée personnellement, est sérieusement remaniée à ce point de vue. — La révision de Wagner (1830-1841, 4^e éd. de Heyne) ² a fait disparaître ce défaut. Cette révision est, à vrai dire, une refonte complète, due à l'abnégation d'un savant, qui, pouvant faire œuvre originale, a consacré de rares qualités d'esprit et plusieurs années d'un labeur ingrat à parfaire l'œuvre d'un autre. Le résultat est particulièrement remarquable en ce qui concerne le *Culex*. C'était la partie la plus discutable du travail de Heyne : ses idées sur la composition de cet opuscule ³ l'inclinaient

1. Elle a été révisée et encore enrichie par Wagner dans le t. IV de la 4^e édit. Heyne, p. 601 sq., à la suite des *Questions Virgiliennes*, du même Wagner.

2. Le Virgile de Bothe (1820) contient le *Culex* avec quelques notes critiques. Quant à l'édit. de Lemaire (Paris, 1819-1822 ; 8 vol. ; le *Cul.* au t. V), ce n'est qu'une réimpression de Heyne.

3. Cf. ma Thèse sur le *Culex*, *Quest. d'authenticité*, p. 8 et 22 sq.

à voir partout des interpolations et à résoudre la plupart des difficultés par des suppressions radicales. Son texte n'est pas en progrès sérieux sur celui de Heinsius : désespérant de le restaurer par les moyens ordinaires de la critique, il a imaginé d'en donner une paraphrase (*Culex probabiliter restitutus*)¹ destinée à le rendre tant bien que mal intelligible. C'était comme un aveu d'impuissance. Ne pouvant s'occuper de l'*Appendix Virgiliana*, Wagner se déchargea de cette partie de sa tâche sur un érudit de Dresde, Jules Sillig, dont le travail remplit le iv^e vol. du *Virgile* Heyne-Wagner, paru en 1832. La révision du *Culex* par Sillig, bien que médiocrement estimée en Allemagne, n'est pas sans mérite : on doit à ce savant le dépouillement de six mss. inexplorés jusque-là² et un certain nombre de conjectures intéressantes. La supériorité de sa documentation lui a permis d'améliorer sur bien des points le texte et le commentaire de Heyne et ceux-là mêmes qui font des réserves, parfois méritées, sur la sûreté de son jugement critique, ne sont pas les derniers à bénéficier de ses recherches. Sous la forme que Sillig lui a donnée, le iv^e volume du *Virgile* Heyne-Wagner, avec son appareil bibliographique, ses multiples notices, ses copieuses annotations³, est une mine de renseignements qu'il n'est permis à personne de négliger et où j'ai puisé moi-même à pleines mains.

Mais c'est la destinée de tout travail scientifique d'être promptement distancé : l'œuvre d'art ne vieillit pas, ou, en vieillissant, acquiert un nouveau prix ; l'œuvre du savant n'a bientôt plus qu'un intérêt historique. Après

1. Tome IV de la 4^e édit. Heyne-Wagner, p. 115.

2. Les Colbertini I, II, III et IV, le *Thuaneus* I et l'*Helmstadiensis*.

3. Outre le texte revu du *Culex* (p. 25-46), avec notes au bas des pages, ce volume contient : 1^o *Praefatio Iulii Sillig* (V-XII) ; — 2^o *Praefatio Heynii* (XIII-XVI) ; — 3^o *Prooemium in Culicem* de Heyne (3-11) ; — 4^o *Epimetrum editoris Dresdensis in Culicem* de Sillig (11-24) ; — 5^o *Adnotatio critica*, rédaction de Heyne, rectifications ou additions de Sillig entre crochets (47-114) ; — 6^o *Culex probabiliter restitutus* (115-124) ; — 7^o *De Codicibus et editionibus P. Virgilii Maronis* (603, sq.)

la grande édition de Heyne et de ses collaborateurs posthumes, il semblait que tout fût dit sur Virgile et que l'étude critique de ses ouvrages dût être fixée pour longtemps. Vingt ans s'étaient à peine écoulés que l'apparition du *Virgile* de Ribbeck (Leipzig, 1859-1868) ¹ remettait tout en question. Paléographe émérite, esprit vigoureux et hardi, Ribbeck s'est imposé la tâche de tout revoir par lui-même; il a décrit les mss., dépouillé les anciens scoliastes de Virgile et élucidé de nombreuses questions accessoires dans un volume de *Prolégomènes* un peu confus, mais qui est un prodige d'érudition. Le volume spécial qu'il a consacré à l'*Appendix Virgiliana* est précédé de nouveaux *Prolégomènes* et le choix de leçons qui l'accompagne est le plus riche qui existe. Cependant l'édition qu'il a donnée du *Culex* est fortement sujette à caution. En dépit ou à cause même de ses qualités originales, Ribbeck est un guide peu sûr pour l'établissement d'un texte aussi altéré, qui fait la partie belle à sa critique outrancière. Il prodigue les conjectures audacieuses, remanie des vers entiers, abuse des transpositions et fait parfois trop bon marché du témoignage des sources qu'il connaît si bien. — L'édition de Behrens (*Poetae Latini Minores*; Leipzig, 1880, t. II, p. 46-72) se recommande par des qualités analogues, mais prête le flanc aux mêmes reproches. Son apparat critique, plus sobre que celui de Ribbeck, le complète pourtant sur quelques points de détail ²; dans une remarquable Préface, il donne des mss. de l'*Appendix* une classification rationnelle, qui projette un jour éclatant sur la formation et les vicissitudes de ce recueil ³.

1. Une édition condensée et allégée d'une grande partie de l'apparat critique a été donnée par Ribbeck en 1894-5. Une petite édition *in usum scholarum* (format 42°) avait déjà paru chez Teubner en 1878. L'une et l'autre contiennent le *Culex*.

2. Behrens a été le premier à dépouiller les *Excerpta Parisina* 7647 et 17903.

3. L'édition de Forbiger (Leipzig, 1836-9), souvent rééditée, celle de Haupt (2^e éd., 1873) rendent encore des services. La première n'est guère que la reproduction du *Culex* Heyne-Sillig, avec un

Mais il prend avec son auteur des libertés qui n'ont rien de scientifique. Ribbeck et lui représentent une école d'érudition dont les savantes fantaisies ont plus nuï parfois aux textes anciens que la naïve ignorance des scribes du moyen-âge.

La réaction qui s'est dessinée depuis une trentaine d'années contre cette méthode aventureuse est représentée, dans l'histoire du *Culex*, par l'excellente édition de Leo ¹. Sa critique prudente et précise, conservatrice sans timidité, contraste heureusement avec les audaces de ses devanciers. Ennemi des hypothèses en l'air, il ne se croit pas le droit de faire briller son ingéniosité personnelle aux dépens de l'œuvre qu'il interprète ; il corrige le moins possible et en se tenant aussi près que possible de la leçon manuscrite ; dans le doute, il lui arrive de laisser subsister un non-sens ou une lacune ², plutôt que d'y suppléer par quelque élégante conjecture. Sur un assez grand nombre de points, il ne craint pas de revenir à la tradition antérieure et les corrections nouvelles qu'il propose sont fortement motivées. Leo a jugé superflu de recommencer l'aride labeur du dépouille-

abrégé du Commentaire, un *Index* copieux et une meilleure disposition typographique. La seconde est beaucoup plus personnelle. Je n'ai pu découvrir nulle part, même chez l'éditeur, le *Culex* de Ladewig, fréquemment mis à contribution par Forbiger et Benoist, et que je cite quelquefois sur leur témoignage. Ceux de Weise, Paldam, Jahn, Thilo sont de bons travaux de vulgarisation. En France, le *Virgile* de Benoist, paru en 1867-1872 (Paris, Hachette), réimprimé en 1876-1880, est trop connu pour qu'il soit nécessaire de le présenter au lecteur. C'est notre meilleure édition de ce poète, la seule, à vrai dire, qui soit faite dans un esprit scientifique. Mais le *Culex* n'en est pas la partie la plus originale. — Je ne dis rien des éditions d'amateurs, dont quelques-unes illustrées. La plus curieuse est celle du comte de Valori (Paris, Michaud, 1817 ; 1 vol. 42°), précédée d'une jolie gravure d'après Girodet, représentant la scène finale du poème. Norblin a tiré du *Culex* tout un album d'estampes (vingt-sept planches autographiées, Paris 1860 ; Bibl. N^{le}, Rés., gYc, 462), qui ne sont pas sans valeur artistique.

1. *Culex, carmen Vergilio ascriptum*, recensuit et enarravit Fridericus Leo ; — accedit *Copa elegia* (Berol., 1894).

2. Cf. vers 21 ; 27 ; 264 ; 281 ; 300 ; 348-9 ; 357 ; 368 ; 371 ; 380 ; 399. Au vers 368, Leo conserve le texte des mss. (*Flaminius... flammae*), bien que ce soit pour nous un non-sens dans l'état de nos connaissances historiques.

ment des mss. ; mais pour la pureté du texte, pour la solidité et la variété sobre du commentaire, son édition mérite d'être proposée en modèle. On n'aura pas de peine à s'apercevoir que je l'ai mise largement à contribution. Cependant, depuis l'apparition de ce travail remarquable, les multiples études sur le *Culex* parues en Allemagne, en Angleterre ou en Italie ont mis en circulation nombre de leçons inédites et la publication de plusieurs mss. ¹ a rendu nécessaire la révision du texte de Leo. Le savant professeur d'Oxford, Robinson Ellis, a donné pour le *Virgile* de Papillon une élégante édition de l'*Appendix Vergiliana*, dont le *Culex* fait naturellement partie ², et qui tient compte non seulement du Corsinianus, mais de plusieurs autres mss. ³ jusque-là inconnus ou considérés comme négligeables. Mais il n'a pas consulté le Harleianus et n'a pas tiré du Vatic. 2759 tout le parti possible. Le moment semble venu de dégager les résultats obtenus par ce nouvel effort de la critique et d'opérer une mise au point qui réponde à l'état actuel de la question.

Les *apparatus* de Ribbeck et de Bährens, complétés par celui d'Ellis, offrent au chercheur qui est obligé de repasser sur leurs traces un fonds déjà très riche de renseignements et de matériaux. Ils restent la base indispensable de tout dépouillement plus complet. J'ai signalé cependant un certain nombre de points où leur conscience, comme il est inévitable dans les travaux de ce genre, a été mise en défaut. Dans le recueil de *variae lectiones* qui accompagne mon édition, j'ai négligé la

1. Cf. plus haut, p. 22-33.

2. Papillon and Haigh : *The Complete Workes of Virgil* (Oxford, Clarendon, 1895). L'*Appendix Vergiliana*, confiée à Ellis, forme un volume spécial (in-42°), sans date, mais dont la Préface est de 1907.

3. Le Bodl. Auct. (xiv^e s.) ; le Mellicensis (x-xi^e s.) ; le Vaticanus 2759 (xiii^e s.) ; le Vaticanus 1586 (xiv^e-xv^e s.) ; l'Ambrosianus O 74 (xv^e s.) ; le n° 16562 du Mus. Brit., Add. (écrit en 1400) ; le ms. de l'Escorial (cf. Ellis, *Culex*, ad uers. 216.) — L'édition d'Oxford contient d'ailleurs nombre de corrections inédites : la critique d'Ellis est fertile en ressources, plus hardie que celle de Leo ; elle est aussi moins sûre.

plupart du temps les simples variantes d'orthographe qui n'offrent aucun intérêt au point de vue de la critique du texte ou pour l'histoire de la langue. Je me suis surtout appliqué à rajeunir l'*apparatus* du *Culex* en faisant la part la plus large aux mss. nouvellement découverts ou étudiés, le Corsinianus, le Vaticanus 2759, le Harleianus 3963, le Mediolanus, le Vaticanus 1586, le ms. du British Museum Add. 16562. Le sigle Θ note l'accord des quatre derniers mss., peu utilisés par Ellis lui-même. J'ai signalé par des caractères plus gras (**BRV**) les trois sources principales de l'*apparatus* du *Culex*¹. Il m'a paru préférable de ne pas surcharger ce dépouillement en y admettant les conjectures des éditions imprimées ou des érudits modernes, dont les plus intéressantes ont été rejetées dans le Commentaire. — Pour la constitution du texte, je me suis inspiré de la méthode positive et circonspecte qui prévaut à bon droit dans la critique contemporaine. Je me suis appliqué à serrer de près les manuscrits, tenant compte, en cas de divergences, de leur valeur relative et m'interdisant toute modification qui ne me semblait pas strictement nécessaire à l'intelligence du sens. Il m'est arrivé de proposer dans le Commentaire certaines corrections qui me paraissaient plausibles, sans me croire pour cela autorisé à les introduire dans le texte. Dans les rares passages où le silence ou l'absurdité des témoignages écrits m'obligent à adopter soit une conjecture personnelle, soit une hypothèse de la critique antérieure non représentée dans les mss., le lecteur est prévenu par des italiques. Sans me défendre absolument les transpositions, j'use le moins possible de cet expédient dangereux²,

1. Tout en donnant à ces trois mss. la place d'honneur qui leur revient (cf. p. 29 et 33), je n'ai pas cru devoir le faire aux dépens des autres. J'estime qu'un apparat critique doit être un recueil de matériaux aussi complet et aussi impartialement présentés que possible, où chacun puisse trouver les éléments d'une opinion personnelle.

2. On n'en trouvera qu'un seul cas dans la présente édition (v. 198-200 ramenés après le v. 192).

qui, sous couleur de rétablir l'ordre des idées, ouvre la porte aux fantaisies les plus arbitraires. Quoique j'aie plus d'une obligation à Ellis, c'est l'édition de Leo qui a servi de base à mon travail ; mais le souci de me prémunir contre l'esprit de système m'a conduit maintes fois à des solutions et même à des procédés de critique sensiblement différents des siens. Il m'a semblé notamment excessif de respecter des vers informes et mutilés, de reculer devant une retouche nécessaire ou de subtiliser à outrance pour aboutir à une explication quelconque, lorsqu'on se trouve en présence d'un non-sens évident. Il y a une mesure à garder : bien que le respect des sources soit la première qualité d'une édition scientifique, le culte de la chose écrite ne doit pas dégénérer en superstition. Le rôle de la critique est de constituer un texte lisible.

Dans l'interprétation des variantes ou à l'occasion de certaines conjectures autorisées par les mss., on pourra s'étonner de ma préférence pour telles formes peu classiques (*ecfossas*, *acerbans*, *laetans*, *gracchia*) qui semblent appartenir au latin primitif ou au *sermo plebeius*. Cette préférence est logique si l'on admet, comme j'essaye de l'établir ailleurs, que le vulgarisme et l'archaïsme plus ou moins conscients sont deux caractères essentiels de la langue du *Culex*. Je me suis expliqué à ce sujet dans l'étude développée de cet opuscule qui constitue ma Thèse principale de doctorat et dont la présente édition est solidaire.

Un travail comme celui-ci, exigeant la consultation d'un grand nombre de documents peu connus et très dispersés, est forcément, dans une certaine mesure, œuvre collective. Je m'acquitte d'un agréable devoir en exprimant ici ma gratitude à quelques-uns des maîtres de la philologie latine, MM. Ellis et Madan, M. Emile Chatelain, M. Omont, qui ont bien voulu s'intéresser à mon ouvrage. La bonne grâce et l'érudition de ces savants hommes ont aplani pour moi

plus d'une difficulté. Je dois à M. Dorez, de la Bibliothèque Nationale, de précieux renseignements bibliographiques et pratiques; à Mgr Mercati, prélat de la Vaticane, le signalement ou la communication de plusieurs mss. importants. Enfin M. l'abbé Berthet m'a très aimablement fait bénéficier de ses relations personnelles pour faciliter mes recherches dans les bibliothèques étrangères. Si le résultat que j'ai obtenu n'est pas jugé trop insuffisant, ce sera grâce au concours de toutes ces bonnes volontés.

TABLE DES SIGLES ¹

avec la concordance des principales éditions.

I. — Manuscrits. — Sigles particuliers.

Designation des mss.	Age des mss.	Abréviat. de Heyne-Sillig	Sigles de Ribbeck	Sigles de Bærens	Sigles ou abrégés, d'Ellis	Sigles de la présente édit.
Addenda 16562 (Brit. Mus.)	a. 1400	<i>b</i>	O
Basileensis.	XV ^e s.	..	ε	<i>b</i>
Bodleianus 2506 (Auct. F. I. 17).	XIV	<i>F</i>	F
Cantabrigiensis 2076.	IX-XI	..	<i>C</i>	<i>C</i>	<i>Cant.</i>	C
Contianus (membrana Scaligeri).	?	Cont.	<i>L</i>	<i>c</i>
Corsinianus 43 F. 5.	XIV-XV	..	Γ (éd. 1895)	..	<i>Cors.-R</i>	R
Escorialensis.	XIII-XIV	<i>Esc.</i>	E
Gronoviana (Excerpta).	?	..	<i>t</i>	<i>g</i>
Harleianus 2534.	XIII	..	<i>O</i>	..	Γ	<i>h</i>
Harleianus 3963.	XIV-XV	H
Helmstadiensis 332.	XV	Helmst.	<i>H</i>	<i>H</i>	..	H ₁
Koelerianus.	XV	Koeler.	<i>K</i>	K
Laurentianus plut. 33, 31.	XIV	<i>l</i>
Lindenbrochianus (Sillig).	?	Lindenbr.
Mediolanus (Ambros. O 74 sup.)	XV	<i>Mediol.</i>	A

1. Un savant anglais, Housman (*The apparatus criticus of the Culex*; Cambridge, 1908) raille agréablement les éditeurs qui, par une recherche d'originalité facile, se font un point d'honneur de changer le système d'abréviations adopté par leurs devanciers. Je ne vois malheureusement pas d'autre moyen de mettre un peu de méthode et d'unité dans une étude comme celle-ci, étant donné l'anarchie qui règne à ce point de vue dans les éditions antérieures et l'entrée en ligne de mss. nouveaux, dont les initiales prêteraient à des confusions.

Désignation des mss.	Âge des mss.	Abréviat. de Heyne-Sillig	Sigles de Ribbeck	Sigles de Behtrens	Sigles ou abréviat. d'Ellis	Sigles de la présente édit.
Mellicensis.	X-XI	<i>M</i>	M
Parisinus 7927.	X	Colb. I	<i>A</i>	<i>P</i>	<i>P</i>	<i>P</i> ₁
Parisinus 8093.	X et XI	Colb. II	<i>E</i>	..	<i>E</i>	<i>P</i> ₂
Parisinus 8069.	X-XI	Thuan. I	<i>Y</i>	<i>T</i>	<i>T</i>	<i>P</i> ₃
Parisinus 17177 (fragm. Stabulense).	XI	<i>S</i>	<i>S</i>	<i>P</i> ₄
Parisinus 8207 (Pithoe- anus de Scaliger).	XIV	Colb. IV	<i>G</i>	..	<i>G</i>	<i>P</i> ₅
Excerpta { Parisinus 7647.	XII-XIII	Par. <i>p</i>	..	<i>P</i> ₆
Parisina { Parisinus 17903.	XIII	Par. <i>n</i>	..	<i>P</i> ₇
Parisinus 8205.	XV	Colb. III	<i>F</i>	<i>P</i> ₈
Petauianus.	?	Petav.	<i>P</i>	<i>P</i>
Treuirensis (Augusta- nus Næke).	XI	T
Vaticanus 1586.	XV	<i>Val. 1586</i>	N
Vaticanus 2739.	X-XIII	<i>V</i>	V
Vaticanus 3252 (Bembi- nus) ¹ .	IX	Bemb.	<i>B</i>	<i>B</i>	<i>B</i>	B
Vaticanus 3253 (Pom- ponius Laetus).	XV	L
Viechtianus.	XI	Viecht.	<i>Q</i>	<i>v</i>
Vindobonensis 3408.	XV	..	<i>T</i>	<i>t</i>
Vossianus 78.	XV-XVI	..	<i>X</i>	<i>x</i>
Vossianus 81.	XV	Voss.	<i>V</i>	<i>V</i>	<i>Voss.</i>	<i>V</i> ₁
Vossianus 96.	XV	..	<i>l</i>	<i>g</i>

II. — Manuscrits. — Sigles collectifs.

Tous les mss. consul- tés par Heyne-Sillig (Ribbeck, éd. 1868).
La majorité des mss. Heyne-Sillig (Rib- beck, éd. 1868).

1. Sur la confusion à éviter entre le ms. Bembinus (B) et les corrections de Bembo lui-même (*Bembus*), cf. plus haut, p. 43. note 2.

Designation des mss. ou des éditions	Age des mss. ou des édit.	Abbréviat. de Heyno-Sillig	Sigles de Ribbeck	Sigles de Bærens	Sigles ou abrégés d'Ellis	Sigles de la présente édit.
Tous les mss. consul- tés par Ribbeck (éd. 1868).	Ω
Accord des mss. ABCTHV de Ribbeck (éd. 1895).	Ω
Accord des mss. de Ribbeck dont il n'a pas fait mention spé- cialement (éd. 1868 et 1895).	Ψ
Un ou deux mss. de second ordre (Rib- beck, 1895).	γ
L'unanimité ou la grande majorité des mss. connus de Bæh- rens.	0
Leçons conjecturales des sources les moins bonnes selon Bæh- rens.	γ
Accord de EPT, Ellis (P ₁ P ₂ P ₃ de mon édi- tion).	Π	Π
Accord de BFII (Ellis).	Ω	..
Accord de la grande major. des mss. dans la présente édition.	Φ
Accord des mss. AHNO.	Θ

III. — Éditions imprimées.

Aldine	1517	..	α'	α'
Aldine	1534	..	α	α

CVLEX

Lusimus, Octaui, gracili modulante Thalia,
 atque ut araneoli tenuem formauiumus orsum ;
 lusimus : hæc propter culicis sint carmina dicta,
 omnis ut historiæ per ludum consonet ordo
 5 notitiæque ducum uoces. Licet inuidus adsit;
 quisquis erit culpæ iocos musamque paratus,
 pondere uel culicis leuior famaue feratur.
 Posterius grauiore sono tibi Musa loquetur
 nostra, dabunt cum securos mihi tempora fructus,

POETAR SAPIENTISSIMI PVBLII VIRGILII MARONIS CONDIPVLI OCTAVIANI CESARIS AVGVSTI MVNDI IMPERATORIS IVVENALIS LVDI LIBELLVS INCIPIT : CVLEX PVBLII VIRGILII MARONIS INCIPIT (P₃ ; — *id.* P₁H, *nisi quod* P₁ : POPLII... CAESARIS... AVGVSTI *habet*; — H *autem, litt. min.. in fin.* : ludi libellus Culex feliciter incipit). — CVLEX PVBLII VIRGILII MARONIS INCIPIT (C P₂). — INCIPIT CVLIX PVBLII VIRG MAR (M). — Publii Virgilii Maronis Culicis liber incipit (*min.* N; — *maiusc.* V₁). — P. V. Maronis opusculum de Culice lege feliciter (O). — P. Virgilii Maronis Culex : ad Octaviū (*b*). — CVLEX EIVSDEM AD OCTAVIANVM (A). — *Sine tit.* : BH₁V.

1 thalia H; — 2 orsum OP₂V₁bhy; ursum CNP₂P₃Rp (*etiam* B, *sed corr. in orsum*); ūsū. V; usum AHH₁; — 3 culicis BRV sunt COP₂V₁; sint ABHH₁V; dicta OH₁Vh; docta BCP₁P₂P₃Rp; — 4 ut H₁Θ; et BCP₂P₃V₁; proludens consonat: h; — 5 ductum N; ducum P₂ (*errante Ribbeck*); ducūque A; licet & modus adsit H; — 6 eris R; — 7 om. R feretur: *codd.*; feratur O; — 9 nostra: *omn. codd. præter* V₁ (*dicta*); quom H:

10 ut tibi digna tuo poliantur carmina sensu.

Latonae magnique Iouis decus, aurea proles,
Phoebus erit nostri princeps et carminis auctor
et recanente lyra fautor, sine educat illum
Arna Chimaereo Xanthi perfusa liquore,

15 seu decus Asteriae, seu qua Parnasia rupes
hinc atque hinc patula praepandit cornua fronte
Castaliaeque sonans liquido pede labitur unda.

Quare, Pierii laticis decus, ite, sorores
Naides, et celebrate deum ludente chorea.

20 Et tu, sancta Pales, ad quam uentura recurrit
agrestum fetura boum, sit cura tenentis
aerios nemorum cultus siluasque uirentis.

Te cultrice uagus saltus feror inter et antra.

Et tu, cui meritis oritur fiducia chartis,

25 Octaui uenerande, meis adlabere coeptis,
sancte puer. Tibi namque canit non pagina bellum
triste Iouis *patrisque* ; canit non pagina bellum,
Phlegra Giganteo sparsa est quo sanguine tellus,

10 mihi O: dignato: *codd.*: poliantur P₅RVV₁h (*non, ut Ellis contendit, P₁P₂P₃*); spoliatur BCMP₁P₂P₃; spoliatur H₁Θ₁; uersu P₅h; — 13 recinente ABH₁MR: recanente CHNOH₁p; retinente V (retinēt: V₁); educet AHH₁N; — 14 alma: *codd.*; *corr. in altera V*; — 15 asteriae M; asterie R; astrieri C; astrigeri BΘH₁bt₁; astrigerum V₁h (astrigerū: V); astriferum P₅; — 16 preprendit (*supraser.*: pretendit) h; — 17 liquide (*om.* pede) perlabitur unda HHH₁; — 18 nemoris P₅VV₁h; — 19 Nnyades HHH₁O;

ludente Φ; laudente C; — 20 et tuseam palem HHH₁; Ietruscamque palen A; parens V₁; recurrunt AHH₁NO; — 21 bona secura sit cura BCNP₁P₃y; bona fetura sit cura KRVV₁; dona uobis sit cura H₁; circa O; tenentes BHVV₁; tenentis CRbpt; tenentum AKNOy; dona secura est cura parentum H; — 22 saltus KOP₅; — 23 astra ABHHRVV₁; arua NOy; — 24 quoi AH: meritis: *codd.*; chartis Rhy; cartis BHVV₁; castis CHH₁N; castris Op; canis P₅h; tantis A; — 27 ponitque Φ; penitusq; H;

hic uers. *om.* in AHH₁P₅VV₁bt; in *ceter. codd.* uersus antecedentis ult. uerba: canit non pagina bellum, per anaphoram repetuntur; — 28 quae, uel que BCMP₂R; quo H₁ΘVV₁;

- nec Centaureos Lapithas compellit in enses ;
 30 urit Erichthonias Oriens non ignibus arces :
 non perfossus Athos nec magno uincula ponto
 iacta meo quaerent, iam sera, uolumine famam,
 non Hellespontus pedibus pulsatus equorum,
 Graecia cum timuit uenientis undique Persas ;
 35 mollia sed tenui pede currere carmina, uersu
 uiribus apta suis, Phoebō duce, ludere gaudent.
 Hoc tibi, sancte puer ; memorabilis et tibi *perstet*
 gloria, perpetuum lucens mansura per aeuum,
 et tibi sede pia maneat locus, et tibi sospes
 40 debita felicitis memoretur uita per annos,
 grata, bonis lucens. Sed nos ad coepta feramur.

- Ignēus aetherias iam Sol penetrarat in arces
 candidaque aurato quatiebat lumina curru
 crinibus et roseis tenebras Aurora fugarat :
 45 propulit e stabulis ad pabula laeta capellas
 pastor et excelsi montis iuga summa petiuit,
 lurida qua patulos uelabant gramina colles.
 Iam siluis dumisque uagae, iam uallibus abdunt
 corpora, iamque omni celeres e parte uagantes

29) nec que centauros H₁ ; — 30 erichthonias H₁ VV₁ h ; erichthonias C ; erichthonias A ; erechthonias P₁ (in P₂ delet.) ; erethonias H ; artes H₂ g ; aures t ; — 32 iacta A (non, ut Housman suspicatur, P₁ P₂) ; lecta P₃ h ; laeta B¹ h² p³ g ; leta C¹ H² I³ OVV₁ ; uolumina : codd. (etiam H² I³) ; uolumine b ; — 34 quom H ; uehementis CO ; — 35 currere carmina B¹ O² H³ R⁴ t : carmina currere P₃ (currē V) V₁ h ; — 36 iuribus H : acta O P₃ : meis A H₁ : gaudent P₃ : gaudet : cett. codd. ; — 37 Hec O P₃ VV₁ h ; hoc A B C H N I R t ; memorabilis B C M O P₂ V t : memorabili R : memorabile A H H₁ N : memorabitur P₃ h ; certet : codd. ; — 40 felices memoretur H ; — 42 ignibus P₃ h (ignib: V) ; aethereas A H₁ N O V₁ b : penetrarat : codd. pler. : penetrabat H₁ : — 44 fugabat P₂ R t : — 45 protulit M P₃ O t : nota C ; — 46 summa iuga O V₁ t : — 47 lurida Φ : lucida : cy : humida P₃ h ; flores VV₁ : — 48 collibus t ; abdunt Φ : addūt N R V₁ ; — 49 se parte VV₁ ;

- 50 tondebant tenero uiridantia gramina morsu;
 scrupaea desertas haerebant ad caua rupes,
 pendula proiectis carpuntur et arbuta ramis
 densaque uirgultis auide labrusca petuntur.
 Haec suspensa rapit carpente cacumina morsu
 55 uel salicis lentae uel quae noua nascitur alnus;
 haec teneras fruticum sentes rimatur, at illa
 imminet in riui praestantis imaginis undam.

- O bona pastoris (si quis non pauperis usum
 mente prius docta fastidiat et probet illis
 60 somnia luxuriae spretis) incognita curis
 quae lacerant auidas inimico pectore mentes!
 Si non Assyrio fuerint bis lauta colore
 Attalicis opibus data uellera, si nitor auri
 sub laqueare domus animum non angit auarum
 65 picturaeque decus lapidum nec fulgor in ulla
 cognitus utilitate manet, nec pocula gratum
 Alconis referent Boethique toreuma, nec Indi
 conchea baca maris pretio est, at pectore puro
 saepe super tenero prosternit gramine corpus,
 70 florida cum tellus, gemmantis picta per herbas,

50-51 *Bembs et Vindobon. transponunt*; 51 desertas **BCMII Rbt**: desertis **III₁ NVV₁**; haerebant uel herebant **BCHII₁ ORbt**: errabant **P₅ VV₁ h**; rupis **P₅ V**: ripis **II₁ h**; — *uu.* 51-54 in **A** et **O** omitt.; — 53 petita est **H₁**; — 54 cacumina, *corr. in cauimina* **B**: — 55 uel salicis **MP₅** (*quod uero Sillig et Ribbeck uel in P₂ legunt, uterq. errat*); hec siue haec **Φ** (etiam **II**): quae **BV**; qua **R**: alno **H**: alni **A**: — 56 miratur **P₅ h**; ruminatur **Ky**: — 57 intuci perstantis **R**: marginis **P₅**; de uersuum 57-104 ordine, *cf. Ribbeck, ad u.* 57: — 59 fastidiet **II₁**: — 60 omnia: *codd.*: spretis **KVg** (**sptis**: **V₁**): pretiis uel precii **Φ**: prauis **EP₆ P₇**: praetus **R**: — 62 fiunt **P₅ h**: — 64 sulaqueare **II**: domus **AIH₁ NP₅**: domos **BCMOH RVt**: angit **BOP₂ RV**: tangit **P₅ h**: — 65 illa **OP₅ V₁** (^uilla **E**): — 66 gratum **Φ**: grata **II₁ KOP₅ y**: — 67 referunt **AP₅**: boeti **COH RVt**: beti **II₁**: coeti **B**: — 68 at **BP₆ P₇ V₁ y** et, *ex corr.*, **II V**: a **Φ**: — 70 quom **H**: tūc **V**: nūc **V₁**: gemmatis: *pt*; germinantes **O**;

- uere notat dulci distincta coloribus arua;
 atque illum calamo laetum recanente palustri
 otiaque inuidia degentem et fraude remota
 pollentemque sibi uiridi cum palmite lucens
 70 Tmolia pampineo subter coma uelat amictu.
 Illi sunt gratae rorantes lacte capellae
 et nemus et fecunda Pales et uallibus intus
 semper opaca nouis manantia fontibus antra.
 Quis magis optato queat esse beatior aeuo
 80 quam qui, mente procul pura sensuque probando,
 non auidas agnouit opes nec tristia bella
 nec funesta timet ualidae certamina classis
 nec, spoliis dum sancta deum fulgentibus ornet
 templa, uel euectus finem transcendat habendi,
 85 aduersum saeuis ultro caput hostibus offert?
 Illi falce deus colitur, non arte politus;
 ille colit lucos, illi Panchaia tura
 floribus agrestes herbas uariantibus adsunt;
 illi dulcis adest requies et pura uoluptas,
 90 libera, simplicibus curis; huc imminet, omnis
 derigit huc sensus, haec cura est subdita cordi
 quolibet ut requie uictu contentus abundet

71 uere nouo **VV**₁: dulci **AHH**₁**OP**₆**P**₇**y**: dulcis **Φ**: dubiis **KVV**₁: districta ligonibus **P**₅: — 72 recanente **Φ**: recinente **AEP**₆**P**₇**R**: retinente **H**₁ *m.* 1 (*m.* 2: recinente); retinente **V**: — 73 inuidie **VV**₁**y**: et **AH**₁**P**₅**p**, *om.* *uulgo*: — 74 pollentem **Φ**: pallentem **P**₅: pellentem **y**: — 75 mollia **Bt** (**P**₁ *per corr.*); mollis **Oy**: subtus **Vt**: — 77 palus **V**: imis **AH**₁**by** (*supraser. m. rec.* **H**): — 78 *om.* **P**₂**P**₁: — 81 agnouit **Φ**: agnoscit **VV**₁**hy**: cognoscit **P**₅: — 83 nec **EP**₅**P**₆**P**₇: non **Φ**: ornet **Φ**: ornat **H**₁**Θ** **P**₅**y**: — 84 uel] nec: *codd.*: euentus **CEFP**₅**h**: transcendat **V**: transcendit **Φ**: — 85 aduersum **V**₁: — 87 panchasia **VV**₁**h**: panchaia **R**: rura **Rt**: — 88 herbas **Ot**: herbis **BCII****R**: herbe uel herbae **AHH**₁**NVV**₁: adsunt **Φ**: addunt **R**: auster **O**: — 89 uoluntas **AHH**₁**Ny**: — 90 huc **BΘP**₁: huic **P**₂**P**₃**RVV**₁**by**: *in O u.* 90 *om.*, *deinde in marg. add.*: — 91 derigit **R**: dirigit: *cett.*: — 92 quali-

iucundoque leuet languentia corpora somno.

O pecudes, o Panes, et o gratissima Tempe

95 *frondis* Hamadryadum, quarum non diuite cultu
aemulus Ascraeo pastor sibi quisque poetae
securam placido traducit pectore uitam!

Talibus in studiis baculo dum nixus apricas
pastor agit curas et dum non arte canora

100 compacta solitum modulatur harundine carmen,
tendit ineuctus radios Hyperionis ardor
lucidaque aetherio ponit discrimina mundo,
qua iacit Oceanum flammās in utrumque rapaces.

Et iam compellente uagae pastore capellae

105 ima susurrantis repetebant ad uada lymphae,
quae subter uiridem residebant caerula muscum.
Iam medias operum partes euctus erat sol,
cum densas pastor pecudes cogebat in umbras.

Ut procul aspexit luco residere uirenti,

110 Delia diua, tuo, quo quondam uicta furore
uenit Nyctelium fugiens Cadmeis Agaue,

bet H_1b ; quilibet H ; quolibet Φ : ut requie HH_1VV_1 : ut requiem Φ : requie et EP_6P_7 : uictu $AAAA_NRVV_1$: uictus Φ : — 93 iucundo $BH_1\Theta P_1P_6Vt$: leuet EP_6P_7 : liget P_6VV_1h : licet $BCOHR$: locet AAH_1KNbt : lumina Λ : — 95 fontis: *codd.*: — 96 pastori quisque VV_1 : poetae *uel* poete AAH_1 : poeta Φ : — 97 traducit $EH_1\Theta P_6P_7VV_1by$: traducis: *cett.*: — 98-99, ordine inuerso VV_1 : 98 dulcibus EP_6P_7 : insidiis O : — 99 letus agit EP_6P_7 : — 100 solidum: *codd.* (*etiam* P_1P_2 , ubi *Sillig-Ribbeck* solitum *legentes errant*): solium O : — 101 tendit in euboicos O : — 103 qua Φ (*etiam* H): qui: y : cum P_2t : dum: b : iacet Rt : oceanus *uel* oceeanus BCP_2Rb : $\Theta[c]e\lambda$ eanum *cett.* cum HV : capaces: bt : — 104 et iam pellente H : pallente uage fuerant H_1 : propellente O : depellente Λ : compellente V : — 105 repetebant (*corr. in* repedebant: V): *codd.*: repedabant C : — 106 subter Λ : — 108 quom Hb : condensas V : agebat C : — 109 ut procul aspexit: *codd.* (*et*: b) cliuo P_1 : — 110 uiua O : — 111 nyctelium H : nyctelium (*corr. in* etoliam B): nictelium H_1VV_1 : uitelium O :

infandas scelerata manus et caede cruenta,
 quae gelidis bacchata iugis requieuit in antro,
 posterius poenam nati de morte *datura*...

- 115 Hic etiam uiridi ludentes Panes in herba
 et Satyri Dryadesque choros egere puellae
 Naiadum coetu. Tantum non Orpheus Hebrum
 restantem tenuit ripis siluasque canendo
 quantum te pernix remorantem, diua, chorea,
 120 multa tuo laetae fundentes gaudia uultu,
 ipsa loci natura domum resonante susurro
 quis dabat et dulci fessas refouebat in umbra.
 Nam primum prona surgebant ualle patentes
 aeriae platani, inter quas impia lotos,
 125 impia, quae socios Ithaci maerentis abegit,
 hospita dum nimia tenuit dulcedine captos.

114-112-113, *hoc ordine A et H₁ (recte H)*; 112 infandas Φ cum
 HV; infanda BR: e: t: — 114 nati se morte (natis B; mor-
 tem: t) BHVt: natis ae R: natis e morte H: natis a morte A;
 nati sorte O: natis est^{to} C; datura] futuram BCFHt: futurum Φ
 cum HR (V: futurum: *de quo uide Ellisii Comment.*): — 115 pa-
 nit ī herbas V; herba B: — 116 et satyri d'ades chorosq: V (sa-
 tyriades V₁); chorus (*quod retinuit Ellis*) BP₂R: corus P₁: —
 117 Naidum P₂ cetu V₁ (cetu V): cetus Φ cum AH tantum non
 horridus Φ cum AHOP₂P₃t (B: h... et m. rec. horpheus): horpheus
 V: — 118 tenui HN: riuus HNOP₁P₃VV₁: riuos A: ripis BP₂Rb:
 cauendo H: — 119 quantum uel quam tum (tū) BP₁P₂VV₁by:
 quam te Θ P₃t: per nigre morantem (pnigre) BCFHRT: perpi-
 gre (ppigre) morantem HN0: perpigra remorantē A: pernix
 remorantem V₁y: quantu^{te} pnix remorantem V; Peneu remoran-
 tem: b: — 120 tuo laetae (lete) V₁R: tuo late ACHH₁Ny (*corr. in*
laeto A); tuae laeto P₂: tue leto V: tuae laetae B: luctu:
 gpt: — 122 foessas H: feras R: fessos AH₁: fessus resonabat
 Oy: in antro: bt: — 123 parentes O: — 124 platani Φ , etiam
 Θ V: platan^{is} (*corr. man. rec.*) B: platanus Rb: inter quas erat
 BV (*in B autem, erat suprascr. m. rec.*): quas inter et impia AN:
 inter quas impia Φ , etiam HO: — 125 om. R: socios ithaci H:
 adegit H₁: — 126 remi dulcedine O;

- At quibus insigni curru proiectus equorum
 ambustus Phaethon luctu mutauerat artus,
 Heliades, teneris implexae bracchia truncis,
 130 candida fundebant tentis uelamina ramis.
 Posterius, cui Demophoon aeterna reliquit
 perfidiam lamentanti mala ; — perfide multis,
 perfide, Demophoon, et nunc deflende puellis ! —
 Quam comitabantur, fatalia carmina, quercus,
 135 quercus ante datae Cereris quam semina uitae :
 illas Triptolemi mutauit sulcus aristis.
 Hic magnum Argoae naui decus edita pinus
 proceras decorat siluas hirsuta per artus :
 appetit aeriis contingere motibus astra ;
 140 ilicis et nigrae species, *Lethaea* cupressus
 umbrosaeque manent fagus hederaeque ligantes
 bracchia, fraternos plangat ne populus ictus,

127 et AHH_1NO ; at $V\Phi$; cursu: y prouectus Oy ; — 128 ambustus $H_1\Theta y$; ambustos Φ , etiam V : ambusto R ; fluctu Oy ; mutauerat B ; — 129 in V om., deinde interpositus; — 130 fundabant HNO ; teneris AHH_1Ny (K in *mg.* tentis); tentis $V\Pi$; — 131 posteris P_3 quoi AH ; — 132 lamentandi: *codd.*; perfide AH_1VV_1 ; perfida (*u. pfida*) $BCHNP_1P_2Rbt$; perfidia OP_3y (*non, ut Ellis credid., P_1*); — 133 in *textu* om., posterius in *marg.* additus B (*non, ut Ribbeck suspicatur, in P_1*); perfidie R ; i VV_1y ; et Θ ; et nunc definde puellis H ($\pi fide$ puellis N); defende $OU RVV_1t$ (*etiam B in mg.*); puellas V_1 ; puellam P_2P_3bty (*etiam B in mg.*); et tunc defende puellam O ; defuncte puellis A (*corr. in mg.*; defende puelli); — 134 comitabant R ; — 135 ante dare NO ; semita O ; — 136 tri[p]tholomi NOy ; triptolomi H_1R ; triptopoli P_2 ; mutauit (*m. 2 in notauit corr.*) B ; sucus H ; aristas R ; — 137 nauis Θ ; edita $ABCHH_1NO$; addita RV ; dedita O ; — 138 proceras: *codd.* (*etiam B, quamu. negante Ribbeck*); proceratus R ; procerat decorat N ; hirsutaq; archus O ; hirsutaque taxus K ; hirsuta per artes AH_1 ; — 139 aereis ABH_1NOV_1 ; montibus: *codd., etiam \Theta* (*mōtibus N*); — 140 et laeta (*loeta, leta*): *codd., etiam RV\Theta*; — 141 imbro^{populor}sae P_3 ligantes $H_1\Theta RVy$; ligantis $BFnt$; — 142 brachia frnos V ; frateruero non plangat nec populus ictum R ; ne plangat Oy ;

ipsaeque excedunt ad summa cacumina lentae
pinguntque aureolos uiridi pallore corymbos.

145 Quis aderat ueteris myrtus non nescia fati.

At uolucres patulis residentes dulcia ramis
carmina per uarios edunt resonantia cantus.

His suberat gelidis manans e fontibus unda,
quae leuibus placidum riuis sonat orta liquorem;

150 et quaqua geminas auium uox obstrepat aures,
hac querulae referunt uoces quis nantia limo
corpora lymphā fouet. Sonitus alit aeris echo
argutis et cuncta fremunt ardore cicadis.

At circa passim fessae cubuere capellae

155 excelsis subter dumis, quos leniter adflans
aura susurrantis possit confundere uenti.

Pastor, ut ad fontem densa requieuit in umbra,
mitem concepit, proiectus membra, soporem,
anxius insidiis nullis; sed, lentus in herbis,

160 securo pressos somno mandauerat artus.

143 accedunt **R**; — 144 areolos uiridiq; **H**; colore **A**; — 145 facti **AIHH**₁; — 146-159 *horum uers. ordo in Escor. et Exc. Paris. pessime perturbatur* 147 post uarios **R**; — 148 suberat: *b*: superat: *codd.*; — 149 ruris **O**; orta liquorem Φ , *etiam* Θ : acta **VV**₁₇: liquorū **C**: — 150 et $\frac{u}{u}$ **HO**; quam[n]quam **BRV** *et cett. codd.*, plerique per compendia; hinc illi geminas **EP**₆**P**₇: obstrepat **AHN**; obstrepet **R**; astrepat **H**₁; — 151 ac **V**₁; hinc **EP**₆**P**₇; hanc **NO**₆; has: *g*; querule[ae] **B** Θ **RVt**: querulas **EP**₆**P**₇: uoces referunt **VV**₁, (*sed in V uoces suprascr.*); nautica **EP**₆; — 152 corpora lita probet **O**; nouet **H**₁ (*m. 1*); etheris **VV**₁; alit aeris echo, *om. in Cors.*; — 153 culta **P**₆**P**₇; tremunt **V**₁; ardore **V** (*de quo uide Ellis. Comm.*); cicades **HO**; — 154 quem circa fuse passim **E**: passim foesse **H**; circum **Oy**: accubuere **A**; — 155 excelsisq; super Φ (*etiam HV*); que supra **R**; excelsis supra **P**₇: que[ae] Φ , *etiam* Θ **R**; quos **EP**₆**P**₇: leniter Φ ; leniter **OEMR**₆: adflans **BP**₂**R**; — 156 poscit Φ , *etiam HV*; possit **EMOP**₆**P**₇*by*: — 157 seu libet ad fontem... requiescere **EP**₆**P**₇; — 158 mittere cōcepit **N**; mittere conceperit **O**; concoepit **CH**; periectus **V**₁; — 159 et lentus **E**; — 160 pressus **OR**;

Stratus humi dulcem capiebat corde quietem,
ni Fors incertos iussisset ducere casus.

- Nam solitum uoluens ad tempus tractibus isdem
immanis uario maculatus corpore serpens,
165 mersus ut in limo magno subsideret aestu,
obuia uibranti carpens, grauis aere, lingua,
squamosos late torquebat motibus orbes.
Tendebant hydrae uenientis ad omnia uisus.
Iam magis atque magis corpus reuolubile uoluens
170 attollit nitidis pectus fulgoribus; ecce
sublimi ceruice caput, cui crista superne
edita, purpureo lucens maculatur amictu
aspectuque micat flammaram lumine toruo.
Metabat sese circum loca, cum uidet anguis
175 aduersum recubare ducem gregis; acrior instat
lumina diffundens intendere et obuia toruus
saeuius arripiens infringere, quod sua quisquam

161 carpebat A; soporē VV₁; — 162 si H₁P₂P₃; fortis
inceptos iussisse V₁; — 163 solidum O; idem Kbt; idē L:
yde V; idae BCP₁P₃; hydre H₁; ydre HN; — 164 immunis Oy;
corpora M; — 165 sub[^]sideris Φ (*uel* syderis AHb); sub-
sederit O; — 166 uibrati R; grauis... lingua (*in* R om.);
aere lingua Φ, *etiam* V; aera lingua ΘH₁Mby; — 167 montibus
BFMΠVV₁bt (*in* B, n delet. m. rec.); motibus ACHH₁NR; mor-
tibus O; — 168 tollebant aure[ae] Φ, *etiam* ΘR; ante (*corr.*
in aure) V; aures: t; uiuentis Bbt; uehementis adomina O;
uisus: *codd.* (*etiam* V, *quanquam* Ehrlio non liquet); — 169
iam magna atq; magis certis O; — 170 pectus nitidis: bt; cor-
pus VV₁; et se: *codd.*; — 171 ceruice leuat A; quoi AHV₁;
tristia O; flammaram lumine toruo (*corr. in*: cui crista su-
pernae) y; — 172 maculator Mr; maculatus O; — 173 micat:
codd. omnes praeter b (micant flammantia lumina); tortis O;
— 174 metebat H₁ (m. 1) F; sese Φ; late VV₁; quom AHV₁;
anguis H₁Θy; ingens Φ; — 176 intendere et Φ; intenderet
M; intende et H; intentus et N; intenet O; toruo Φ, *etiam* V;
toruus AH; torue: t; — 177 sepius *uel* saepius: *codd.*; infren-
dere: cb; quisq̃ H;

ad uada uenisset. Naturae comparat arma,
ardet mente, furit stridoribus, intonat ore;
180 flexibus euersis torquetur corporis orbis,
manant sanguineae per tractus undique guttae,
spiritibus rumpit fauces. Cui cuncta paranti
paruulus hunc prior umoris conterret alumnus
et mortem uitare monet per acumina : namque
185 qua diducta genas pandebant lumina gemmis,
hac senioris erat naturae pupula telo
icta leui, cum prosiluit furibundus et illum
obtritum morti misit; cui dissitus omnis
spiritus excessit sensus. Tum torua tenentem
190 lumina respexit serpentem comminus; inde
impiger, exanimus, uix compos mente, refugit
et ualidum dextra detraxit ab arbore truncum

178 om. P₁; comparat Φ , *etiam* V; compat H; comperat O; computat R; — 179 insonat R; — 180 et uersis H₁b; euexis R; euersis Φ ; torquetur corporis orbis Φ ; torquentur... orbes AMR; — 181 pertractim R; — 182 spiritus Psc; rupit H; quoi AH; — 183 hunc propior humoris teret (*in mg. corr.*: prior humoris conter&) A; huic... tenet H₁; terret *uel* teret HNO; continet R; conteret Mc; conterret Φ ; alūpnus H₁OV; alumnis C; — 184 uitam remouet R; — 185 deducta Oby; pandebit m. 1 (pandebat m. 2) H₁; patebant lumina gentis O; pandebant... gemmis Φ ; gemmas R; — 186 ac Ob; hac Φ ; se moris BΠΘR (B *corr. in* senioris); senioris CMV₁by; V *utrum* semoris *an* senioris *habeat non liquet*; ac se moris eat O; natura R; pupula H₁P₂pg (p^upula V); pupula Φ ; pabula COy; — 187 iacta BCMΠRt; iacta V; icta ΘH₁V₁b; quom AHV₁b; — 188 obtrictū V; oltritum O; obstrictum A; quoi H; — 189 spē V; sensum AH₁O; sensim V (*per lituram, ultimis litteris erasis*) HNV₁; sensus BCR; cum CH₁O; dum R; — 190 quo^uminus Ry; — 191 exanimus BCHMNII; exanimis V₁; exanimi R; resurgit AHH₁KV₁y (*etiam* V, *per corr.*); refugit BNOH R; — 192 truncum detraxit ab ore BCFOH (V: ore *corr. in* aure); detraxit ab orno N; detraxit ab arbore truncum Rv (*id.* A, *per correct. ex* detraxit ab orno);

- 198 et quod erat tardus, somni, languore remoto,
 199 nescius aspiciens, timor et caecauerat artus,
 200 hoc minus implicuit dira formidine mentem.
 193 Qui casus sociarit opem numenue deorum
 prodere sit dubium, ualuit sed uincere *telis*
 horrida squamosi uoluentia membra draconis,
 atque reluctantis crebris foedeq⁷ petentis
 197 ictibus ossa ferit, cingunt qua tempora cristam.
 201 Quem postquam uidit caesum languescere, sedit.
 Iam quatit et biugis oriens Erebeis equos Nox
 et piger aurata procedit Vesper ab Oeta,
 cum grege compulso pastor, duplicantibus umbris,
 205 uadit et in fessos requiem dare comparat artus.
 Cuius ut intrauit leuior per corpora somnus
 languidaque effuso requierunt membra sopore,
 effigies ad eum culicis deuenit et illi
 tristis ab euentu cecinit conuicia mortis.
 210 « Quis », inquit, « meritis ad quae delatus acerbis

193-199 : *horum uers. ordinem mutandum putau; de quo uide Comment. ad u.* 198-200 ; — 198 omni : *codd* ; somni : *α* ; — 199 nescius : *codd.* omnes praeter P₃ (nescis) ; excecauerat **VV**₁ ; excitauerat : *y* ; ob[oc]cecauerat **BCOR** ; — 200 non minus... mortem O : implicuit Φ ; im[η]pleuit P₃V₁ (in **V** autem icuit *m. rec. superadditum*) ; — 193 qui : *codd.* ; casu O ; soc[η]iaret Φ ; sociarat A ; sociarit : *α'* ; numenne **VV**₁ ; — 194 sic **HH**₁O ; uoluit : *codd.* ; tali V₁ (etiam **V**, per rasuram, ut uidetur, ex tales) ; tales **BCFNOR** ; callens **HH**₁ (etiam A *m. 1*, sed in *my.* tales) ; — 196 crebro **AHH**₁N patetis **KOy** ; — 197 cristam Φ , etiam **HRV** ; cristae P₂ ; — 201 cepit **H**₁N ; coepit **H**₂ ; sedit Φ ; — 202 biuges **H**₁ ; ereboeis **ABCFMOR** ; erebois **R** ; erebo eis **H**₁N ; crebro cit : *b* ; in **H**, post erebo, uersus finis omittitur ; — 203 aurata **ABHOR** ; aurato **NVV**₁ ; ora **HH**₁ (etiam A *m. 1*). — 204 om. in **M** ; tum **AHH**₁ ; undis **R** ; — 205 in fessos, requiem Φ (**H** : foessos) ; in requiem fessos *Oy* ; — 206 quouis **AHV**₁ ; lenior V₁ ; — 207 infuso O ; requiem dare membra soporem **R** (*cf. u.* 205) ; — 208 aduenit **H**₁ ; — 209 om. in **F** ; — 210 quid inquit meritis **R** ; inquit quis **H**₁ Θy ; inquit quid P₃ (in **q**d **V**) ; meritis *Ot* ; ad quae

cogor adire uices! Tua dum mihi carior ipsa
uita fuit uita, rapior per inania uentis.

Tu lentus refoues iucunda membra quiete
ereptus tetrus e cladibus; at mea manes

215 uiscera Lethaeas cogunt transnare per undas.

Praeda Charonis agor. Vidi ut flagrantia taedis
limina collucent *infernus* omnia templis.

Obuia Tisiphone, serpentibus undique compta,
et flammis et saeva quatit mihi uerbera poenae,

220 Cerberus et diris flagrat latratibus ora;
anguibus hinc atque hinc horrent cui colla reflexis
sanguineisque micant ardorem luminis orbes.

Heu! quid ab officio digressa est gratia, cum te
restitui superis leti iam limine ab ipso?

225 Praemia sunt pietatis ubi, pietatis honores?

In uanas abiire uices. Et rure recessit

Iustitiae prior illa fides? Instantia uidi

Vb (adq̄ **V**₁); ad quem **R**; et quis **A**; atque **Φ**, *etiam* **II****N****O**; delatus **MRV**; dilatus **BCFP**₂; deletus **Θ**; delectus **H**₁; acerbis **HH**₁; — 211 dum me: *codd.* (dum mihi: *α'*); ipso **AO***b*; ip̄e **N**; — 212 uectus **III**₁ (*in uentis m. rec. corr.*: **Λ**); — 214 erectus **MN**; totis **O**; — 215 tranare **AIII**₁. — 216 c[h]aronis **Φ**; charontis: *b*; coronis **P**₂; draconis **E**; uidi ut **Φ**; uides ut **V** *m. 1* (*per rasuram in uidi ut corr.*); uidi et **R**; telis **HO***y*; — 217 om. **V**₁; limina **HNP**₁**P**₃; lumina **ABMOP**₂**RV**; collucent **OR***b**y*; cum [quom **AlI**] lucent **Φ**; translucent **V**; infestis **Φ**; infectis **KOP**₂*y*; thebis **V** *m. 1* (*per rasur. in telis corr.*); — 219 p[o]en[a]e: *codd.*; — 220 flagrant latratibus **Φ**, *etiam* **II**; flagrat **H**₁**K***y*; latrantibus **P**₃ (*u* **V**); — 221 horrent **AlI**₁; arent **Φ**, *etiam* **HRV**; quoi **AlIV**₁; reflexi **O***y*; — 222 sanguinei **CH**₁**ΘRVV**₁; sanguinea **BFP**₁**P**₃; micant ardorem **ONV**; ardore **HMN**; ardore micant iam **H**₁; micant atque ardent **A**; orbes **Φ**; orbem **R**; orbos **BP**₁**P**₃ (*non* **P**₂; — *in my. m. rec. corr.* orbes: **B**); — 223 quom te **AlIV**₁; — 224 loetium **R**; loti **O***y*; lumine **OP**₂**R***py* (lumine *m. ant. in limine corr.*: **B**); — 225 premia sunt ditatis **E**; — 226 uarias **E***y*; uoces **N**; rure: *bα*; iure **Φ**, *etiam* **ΘFMR**; iura **V**; retextit **O**; — 227 iustiti[a]e uel iustici[a]e: *codd.*;

alterius; sine respectu mea fata relinquens,
ad pariles agor euentus; fit poena merenti.

230 Poena sit exitium, modo sit dum grata uoluntas,
exsistat par officium. Feror auia carpens,
auia Cimmerios inter distantia lucos.

Quem circa tristes densentur in omnia poenae:
nam uinctus sedet immanis serpentibus Otos,

235 deuinctum maestus procul aspiciens Ephialten,
conati quondam cum sint inscendere mundum;
et Tityos, Latona, tuae memor anxius irae
(implacabilis ira nimis) iacet alitis esca. —

Terreor, a! tantis insistere terreor umbris,

240 ad Stygias reuocatus aquas. — Vix ultimus anni
exstat nectareas diuum qui prodidit escas,
gutturis arenti reuolutus in omnia sensu.

Quid saxum procul aduerso qui monte reuoluit,
contempsisse dolor quem numina uincit acerbans?

228 facta H₁: — 230-306 *desunt in Mv*: 230 poena sit AP₂R b; fit Φ, *etiam* HV; modo sit Φ (*etiam* V); modo fit HNO:

uoluptas O; — 232 cimmerios R (*et A in mg. m. rec.*): cumme-
rios uel cum merios BHpt (*etiam* P₁, non, ut Ribbeck notat in edit.
1895, cymmerios); cumerios V; cūmeries H: chymerios O: eu-
manos N; — 233 tristes circa V₁; densentur Φ; densantur
AH₁y: poene H; poenae B: pene VII₁: pena R: — 234 uinctus
B; uictus Φ, *etiam* ΘRV; etos H₁; othos Φ; orchus H (*om. in*
O); — 235 deuinctus: *codd. pler. (etiam P₁P₂, non, ut Sillig-Rib-*
beck testantur, deuinctum): deuictus O: — 236 conati cum sint
quondam V; quondam cum sint Φ; cognati O; quom sint AHV₁:

inscendere BH R (§ B); incendere CFΘH₁: rescindere VV₁:
mundum Φ, *etiam* Θ; celum VV₁: — 237 tylios R: titius HNOV₁
(tityus A; ticius H₁V); tityas FHp (*etiam* B, *per corr.*): tue...ire
VV₁; tuas...iras ABINHR; tuos...aras O: — 238 latet AHIIIN:
— 239 et tantis AHII₁: — 240 at HPIP₂: anni Φ; annis A:
anni NO (anni V); annus R: — 241 restat: *codd.*: — 242 gue-
turis OV₁: — 243 quid Ab; qui *cett. codd.*: aduerso AH₁ΘVby:
auerso BR: de monte HVV₁: recumbit Oy: — 244 dolet VV₁:

numine V₁; acerbus AH₁b (*etiam* B, *ex corr.*); acerbis
BFHHP; acerbans VV₁; acerbam R; acerba CKNOy:

- 235 Otia quaerentes frustra *supplete*, puellae;
 ite, quibus taedas accendit tristis Eriny's :
 sicut Hymen praefata dedit conubia mortis.
 Atque alias *adeo* densas super agmine turmas :
 impietate fera uecordem Colchida matrem,
 250 anxia sollicitis meditantem uulnera natis :
 iam Pandionias miserandas prole puellas,
 quarum uox « Ityn » edit « Ityn », quo Bistonius rex
 orbus, epops, maeret, uolucres euectus in auras.
 At discordantes Cadmeo semine fratres
 255 iam truculenta ferunt infestaque lumina corpus
 alter in alterius, iamque auersatus uterque,
 impia germani manat quod sanguine dextra.
 Eheu ! mutandus nunquam labor ! — Auferor ultra
 in diuersa magis : distantia numina cerno :
 260 Elysiam tranandus agor delatus ad undam.

245 qu[ā]erentes AH₁Oy : qu[ā]erentem HNHV : sibilite
 BCFHP₁P₃ : sub lite AOR (sublite H₁ et, in mg., B) : ceu rite V
 (sed rite, ut uidetur, m. rec.) : ceu uite V₁ : subire N : — 246 in
 quibus et V : — 248 atque alias alio : *codd.* : densas : *codd. praet.*
 Oy (dem[p]so) : agmina H₁ m. 1 : turmas Φ : turbas NOV₁ :
 — 249 uecordem NVV₁ (ui cordam B, m. 1, ut uidet.) : tucordam
 BCp (tu cordam H) : colchida H₁ΘVb (*supraser. in V* : medā) :
 conchida BCΠ : conduda R : — 250 ante sollicitas O : — 251 iamq :
 HH₁NO (in H, q *ulterius cancell.*) : miserandas Φ : miseranda
 Ry : — 252 uox it in ed yty B (in aedytin P₂) : uox sit in edytin
 H (inedytyn P₃ : inedyntyn P₁) : uoxit medytin R : uexit inedityn
 C : uox sit in itim H₁ : uox itera[~] itim VV₁y : uox itim edidit i
 N : uox itin resonat A : uox inquit meminitq : O : uox querula
 est, superat : b : quo KVV₁y : quod Φ : *om. in O* : — 253 epops
 Φ : epos VV₁ : uolucris H₁ : — 254 ad BCORV₁y : addiscor dantes
 P₂ : cadmeo ΘRV : *cett. codd. catmeo uel cathmeo scribunt* ;
 semine Φ (*in C supraser.*) : sanguine CNObp : — 255 infectaque
 HH₁P₁P₃p : — 256 que *om.* H₁R : auersatus ABCHp : aduersatus
 HH₁NORVV₁ : — 257 germana P₂ : — 258 heu heu OV₁by :
 mactandus : y : mattandus O : — 259 numina ABCHP₂ : no-
 mina P₁P₃RVV₁p : distensa lumina O : — 260 elysiam *uel eli-*
 siam : *codd.* : tradendus O : dilatus BP₂ :

Obuia Persephone comites heroidas urget
aduersas perferre faces. Alcestis ab omni
inuiolata uacat cura, quod saeua mariti
in Chalcodoniis Admeti *fata* morata est.

- 265 Ecce Ithaci coniunx semper decus Icarioris,
femineum conspecta decus, manet et procul illa
turba ferox iuuenum, telis confixa, procorum.
Quid misera Eurydice tanto moerore recessit
poenaeque respectus et nunc manet, Orpheus, in te?
270 Audax ille quidem, qui mitem Cerberon unquam
credidit, aut ulli Ditis placabile numen,
nec timuit Phlegethonta, furens, ardentibus undis
nec maesta obtenta Ditis ferrugine regna
ecfossasque domos ac Tartara nocte cruenta
275 obsita, nec faciles Ditis sine iudice sedes,

261 perse[o]phone Φ ; tesiphone : *b*; thesiphone *Oty*; heroidas
urget P_3bpy (urguet **B**; heroydas VV_1); hoeroida surget CP_1 (he-
roia **R**); herodia surgunt $AlHH_1N$ (*A autem in mg.*: heroida sur-
get); erogia urget *O*; — 262 aduersum proferre : *t*; aduersas
preferre **R**; perferre : *codd. cett.*; uaces **B**: ad celestis ab
omni *O*; — 263 uacat Φ ; uacant HN : uocat *Oy*; — 264 chalce-
doniis $ABCP_1P_2p$; calchedoniis H_1 ; calcedoniis $AKNOP_3P_3V$; cal-
cedonis **R**; calcedoneis V_1 ; adameti **R**; cura : *codd.*; — 265
om. P_2 ; decus ichariotis VV_1 ; decus ychariontis *O*: iharotis
 BP_1P_3 ; decus \bar{y} ha rotis H ; decusia rotis (*et in mg. corr.* harentis) C ;
decus in artis **R**; decus enitet oris AlH_1 ; decus una charontis : *b*;
— 266 foemineum AlH ; concepta Φ ; concoepta CH : illa RVV_1 ;
illam Φ ; — 267 ferox; felix *Oy*; confusa Ny (*et per corr.* **V**);
— 268 quid BH_1VV_1 ; qui Φ (*etiam* P_1 , errante *Ribbeck*); quime
fera P_2 ; decessit FN ; — 269 peneque $HN OV$: conspectus
 H_1 ; — 270 cerberon un[m]quam VV_1bp : cerbero numquam P_1R ;
cerbera nun[m]quam $B\Theta$; — 271 aut AlH_1NORby ; haut P_1P_1V ;
haud $BCHP_2V_1$; ulli AlH_1V ; ullum NO ; illi H_1 ; illum V_1 ;
dictis **A**; — 272 furens : *codd. omnes, praeter* P_3 (f \bar{u} rens) *et* P_4
(ferens); — 273 obtenta H_1V_1 ; obtentu Φ ; obtemptu **V**; oblectu
O; — 274 ,ec fossas P_1 ; nec fossas $CHNP_3P_3R$ (*etiam* **B m. 1, sed**
m. 2 corr. in de fossas); nec fessas AlH_1 ; defossas OVV_1b ; —
275 facilem **R**; ditissime iudice P_2 ; uindice H_1 ;

iudice, qui uitae post mortem uindicat acta.

Sed fortuna ualens audacem fecerat ante :

iam rapidi steterant amnes et turba ferarum

blanda uoce sequax regionem insederat Orphei,

280 iamque imam uiridi radicem mouerat alte

quercus humo, steterant *frondes*, siluaeque sonorae
sponte sua cantus rapiebant cortice auara.

Labentes biuges etiam per sidera Lunae

pressit equos, et tu currentis, menstrua uirgo.

285 auditura lyram tenuisti, nocte relicta.

Haec eadem potuit, Ditis, te uincere, coniunx,

Eurydicenque ultro ducendam reddere; non fas,

non erat in uitam diuae exorabile mortis.

Illa quidem, nimium manes experta seueros,

290 praeceptum signabat iter, nec rettulit intus

lumina, nec diuae corripit munera lingua;

sed tu crudelis, crudelis tu magis, Orpheu,

oscula cara petens, rupisti iussa deorum.

276 iudice *corr.* in uindice H₁: indice O: uindicet AHH₁N: uindicat H: iudicat VV₁y: — 277 Orphea (*pro ante*), b: — 278 amnes ACHH₁b (*etiam V per corr.*): omnes Φ (*etiam V m. 1*): — 279 insederat AH₁Vb: insiderat Φ: in sidera R: — 280 uiridi BCP₂Rb: uiridis KOy: imam uiridis radicem A (*per rasuram, ut uidetur*): ima uiri radicem H: imam radiis radicem V: ima uiri euridicem H₁N: nouerat Oy: — 281 steterant amnes uel anes: *codd. pler. (cf. u. 278)*: omnes P₁: omnis H₁: — 282 rapiebat H₁R: amara H₁Oy**b**: — 283 lambentes Oy: labentis R: etiam biuges VV₁: biugos etiam R: lun[a]e AFHH₁OP₁P₃RVV₁y: luna BCNP₂t: — 284 currentis ABCHH₁IRbty: currentes VV₁: torrentis NO: — 285 tenuisti V: — 286 dictis O: — 287 euridicen Φ: euridicem HH₁V₁y: ultro reducendam dicere O: — 288 in uitam AO: inuitam Φ: inuicta H₁: dire V₁: — 289 seueros H₁: — 290 pr[ae]ceptum Φ: pr[ae]ereptum AHH₁: rettulit A: retulit Φ: — 291 corripit P₂: corrumpit H₁P₁: munera lingua H (*ling V*): munere linguam AHH₁ (mune N): numine linguam O: — 292 crudelis *semel* P₁P₃V₁: credulis magis orpheus R: — 293-294-295 = 295-293-294 in t: *quem ordin. Ribbeck retinuit*: — 293 obscula NO: iura C:

Dignus amor uenia : gratum, si Tartara nossent,
 295 peccatum; meminisse graue est. Vos sede piorum,
 uos manet heroum contra manus. Hic et uterque
 Aeacides (Peleus namque et Telamonia uirtus
 per segura patris laetantur numina, quorum
 conubiis Venus et Virtus iniunxit Honorem :
 300 hunc rapuit *serua*, ast illum Nereis amauit).
 Assidet hac iuuenis, sociat quem gloria sortis,
 alter, in excidium referens a nauibus ignes
 Argolicis Phrygios torua feritate repulsos.
 O quis non referat talis diuortia belli,
 305 quae Troiae uidere uiri uidereque Grai,
 Teucra cum magno manaret sanguine tellus
 et Simois Xanthique liquor, Sigeaque praeter

294 dignus amor uenia est EP₆P₇ (*uers. fin. om.*) : numina R
 (pro Tartara) : nossent *om. in O* : noscent H₁b : — 295 peccatum
 Og : graues uos VV₁ : graue et uos : y : graue et nos Obt :
 graues tuos BN₉pp : graue tuos P₂ : tuos graue ACHH₁ : tuo graue
 P₁P₃ : graues non R : priorum H : — 296 hos P₃ : nos mane O :
 — 297 Eacides CHH₁OVV₁y : Telamonia iustus HNO : — 298
 letanter H : locantur : b : lumina HH₁ : munera NO : minima :
 b : — 299 connubiis HNOR (nubiis V) : conubiis Φ : ueris O : ue-
 rius : y : coniunxit C : iunxit R : amorem R : — 300 rapit Og :
 ferit ast BFHNOP₁R : feritas VV₁b : ferus ast A : ferrum ast H₁ :
 — 301 ac Nb : assidet et inuenit O : sociat quem AH₁ : sociate
 V : sociat te Obg : sociat de BCFHOR : societate V₁ : fortis
 H₁O : — 302 alte R : in excidium H₁ (*t autem d litterae m. 2*
superpos.) : inexcisum H (*etiam B m. 4, at per corr. inexcussum*) :
 inexcussum : bt : inexcisum CōP₁R : inexcelsum VV₁ : ma-
 nibus V₁ : ignis BORt : ignem : y : — 303 torua : by : torta Ot
 (*etiam B, m. rec. in my.*) : turba B (*m. 1*) AHNV : feritate Φ :
 ferit arte R : feritare V₁ : fremitante AH₁ : repulsos BCP₂ : re-
 pulsos P₁P₂P₃R : reulsos O : refusa VV₁ : — 304 quisnam H₁ : quis
 nos : b : referet P₁ : talis diuortia belli AOV (bellis R) : tali
 deuortia bellis BHP₂ (belis P₁P₃) : talibus N : — 305 quo H₁ :
 troia P₁R : grai CNORV₁y : grai ABHH₁OV₁t : — 306 quom
 AHV₁ : maneret H₁y (manaret B) : — 307 symois xanthique A :
 sanxlique V : pr[a]jeter : *codd.* ;

- litora cum Troas saeniꝫducis³⁰⁸ Hectoris ira
truderet in classes inimica mente Pelasgas,
310 uulnera, tela, neces, ignes inferre paratos.
Ipsa iugis namque Ida potens, feritatis et ipsa
Ida faces altrix cupidis praebebat alumnis,
omnis ut in cineres Rhoetei litoris ora
classibus ambustis flamma lacrimante daretur.
315 Hinc erat oppositus contra Telamonius heros
obiectoque dabat clipeo certamina, et illinc
Hector erat, Troiae summum decus, acer uterque.
Fulminibus ueluti fragor editus, *intonat* ense,
tegminibus telisque *alter, si classibus Argos*
320 eriperet redivus; alter Vulcania ferro

308 quom AHV₁: ducis RVV₁ (*non autem in P₁P₂, quamvis, asseuerante Ribbeck*): se^uuiduos HH₁NP₁P₃ (saeui duos P₂): duos *in mg. corr. in uos* B: uiduos se se A: seuinos O: — 309 uidere ORVV₁g: uiderit: x: uidit et AHH₁: uidi BCMH₁p: pelasgos NO: — 310 neces ignes AHH₁VV₁b: nece signas Mr: ne^ute signas Hp (*etiam B m. l. sed corr. in neces ignes*): ne te signes R: telane te signis C: neces pugnās NOg: paratas VV₁g: parantes AH (parentes H₁): — 311 ipsa uagis Φ, *etiam BV*: uadis O: uatis H (natis H₁): magis: b: ipsas uagit R: uates N: ira Cy: potens Φ, *etiam HRV*: patens B: petens Oy: et ipsa Φ: ab ipsa RVV₁: — 312 om. Mr: ida KRVV₁: daque BFHt: datque H₁Θby: autus (*sic, pro altrix*) N: cupidis Rb (*etiam H₁ m. 2*): cupidus ABCFHH₁OP: cupide VV₁: alumnis RH₁V₁b: alupnis V: alumnus ABCFHH: alūpnus NO: — 313 omnes H₁: in om. P₂V₁g: rhoetei Φ: ethei (*per rasur., ut uidetur*) P₃: hora H₁VV₁: — 314 darentur H₁: claretur O: — 315 hic P₁: oppositos P₁V₁: appositus FM: — 316 illic: y: — 318 fulminibus H₁ΘP₃y (*non autem P₁, quamvis auctore Ribbeck*): fluminibus Φ, *etiam HV*: uelut B: sonat e[c]theris in se Oy: editur ense: b: editus in se: t: tedibus inse H₁: [a]edibus in^use BCMp: et e^uaedibus in^use AHN: est a turbine nise V (εατβινē nise V₁): et libet in se R: — 319 om. in VV₁: tegminibus: *codd.*: super: *codd.*: syg[a]eaeque uel sige[i]aeque praeter: *codd. (repetito hemist. 307)*: p̄texit P: — 320 eriperet: *codd.*: arriperet: y: redditus V₁: eriperet pereditus: t:

uulnera protectus depellere nauibus instat.

Hos erat Aeacides uultu laetatus honores,

Dardaniacque alter fuso quod sanguine campis

Hectoreo uictor lustrauit corpore Troiam.

325 Rursus acerba fremunt, Paris hunc quod letat et huius
firma dolis Ithaci uirtus quod concidit icta.

Huic gerit auersos proles Laertia uultus,

et iam Strymonii Rhesi uictorque Dolonis,

Pallade iam laetatur ouans, rursusque tremescit

330 iam Ciconas iamque horret atrox Laestrygonas ipse;
illum Scylla rapax, canibus succincta Molossis,
Aetnaeusque Cyclops, illum Zancleaea Charybdis
pallentesque lacus et squalida Tartara terrent.

Hic et Tantaleae generamen prolis Atrides

322 hoc Φ : haec Oy : hic **V**: hinc V_1 : Laetatus: *codd.* (*sed in V suprascr. celatus*: honore: b : — 323 dardaniacaeque aliter Λ : quo V_1y : campus H_1 (*corr. in campos*): — 324 hectoreo: b : hectore P_s : hecтора lustrauit uictor de corpore troiam **BOHVR** (*nisi quod O troyam scribit: in V autem hecтора ultim. litteram deletam habet*): hector lustrauit AH_1KV_1y : [h]ector elustrauit HN (*in N, Ector m. 1*): uictor lustrarit: b : deuicto corpore H_1K : — 325 fremit: b : quod letat (*uel letat*) et $Clubp$: quod letat (*et om.*) **B**: letat⁹ **R**: quid letat et O : quod necat: r : delectat et illum Λ : hunc letat et hunc H : letatus et hunc N : pars huic pars destinat illi KVV_1y : — 326 arma: *codd.*: ira KOy : — 327 huic **ABHNOR**: hinc H_1OVV_1 : auersos: p : euersos: *cett. codd.*: uultus: *codd.* (*etiam B, sed in marg. m. rec. uirtus*): currus: b : — 329 tremescit VV_1 : — 330 iam ciconas CP_2RVV_1 : iam cicones AHH_1Ny : iam oicon asiam quae **B** (*in mg. m. 2 pamoicon*): lestr[r]igones ipse VV_1 (*sed in V ipse m. rec.*): atrox lestrigone **BCHNOR**: lestrigenas atros O (atrox: y): — 331 molosis Φ : — 332 zanclea **V**: ranolea V_1 : et uerida **R**: metuenda Φ , *etiam* Θ : — 333 pallantes **BNH** (*sed in P_2 per corr. ex pallentes*): pallentis H_1 : — 334 generamen plis **V** (p bis V_1): gener amplis **BCOHgptv**: gener (genus H_1) iam plisten HN : gener ante prolis **R**: genamatae prolis K : gnātamplis: y : atrides AH_1 : atride [ae] Φ :

- 335 assidet, Argium lumen, quo flamma regente
 Doris Erichthonias prostravit funditus arces.
 Reddidit, heu ! Graius poenas tibi, Troia, *ruenti*,
 Hellespontiatis obiturus reddidit undis.
 Illa uices hominum testata est copia quondam,
 340 ne quisquam propriae Fortunae munere diues
 iret ineuctus caelum super ; omne propinquo
 frangitur inuidiae telo decus. Ibat in altum
 uis Argea petens patriam ditataque praeda
 arcis Erichthoniae ; comes huic erat aura secunda
 345 per placidum cursu pelagus ; Nereis ad undas
 signa dabat, pars inflexis super acta carinis,
 cum seu caelesti fato, seu sideris ortu,
 undique mutatur caeli nitor, omnia uentis,
 omnia turbinibus sunt anxia ; iam maris unda
 350 sideribus certat consurgere iamque superne

335 assidet ACHH₁OP₂by ; adsidet NP₁P₂V : argutum Oy ;
 limen O (līm V) : quod Cr ; regentem H₁ : repente R ; —
 336 erichthonias A : erichthonias H₁RV : erec[h]thonias BHP₁P₃p ;
 portauit...aras R ; — 337 graius P₃ ; grauius : *cett. codd.* :
 troia furenti : *codd.* : troias uenti R : — 338 redditur C : — 339
 uires hominum HH₁Ny : hominum uires A : — 340 ne quisquam
 VV₁b (nec : y : neq ; *corr. in neq̄sq̄ B*) : nec quicquam R : neque
 enim proprie H (proprio N) ; neque enim prior O : cur aliquis P₆P₇ :
 hoc ut · N · (*sic*) propriae A : fortunate Mc : — 341 ineuctus ER :
 ineuctus O ; — 342 telo Φ ; caelo O : decus EHP₆P₇b ; deus Φ :
 ds VV₁ : — 343 uix H₁O : argea petens VV₁ : argea appetens R :
 argo repetens Φ (argo|re_petens : *sic corr. B*) : argos A : agros H₁ :
 ditataque AO : deditaque predam R : — 344 artis H₁V₁ : archis
 HN : omnis O : erichthoniae C : erichthoniae AH₁VV₁ : erec[h]-
 thon[ae] BHP₂P₃ : erichthonie NO : secundis R : — 345 cursus
 Ky ; curri O : uenientis K (*pro Nereis*) ; ad undas : *codd. fere*
omnes ; ad undam : t ; abundans M ; abundans : c : — 346 signabat
 AHH₁N (*sed A in my. signa dabat*) : signa (*dabat om. sed m. 2 su-*
praser.) O : parsim flexis R : super acta H : super iacta CN
 (*etiā B m. 4, sed postea corr. in acta*) ; superata KOy ; su-
 per_iacta HRVV₁v ; subacta H₁ ; subiecta A : — 347 quom AHb ; —
 348 motatur B ; mutator N ; celi o_nitor Oy ; — 349 turbinis O ;

corripere et soles et sidera cuncta minatur
ac ruere in terras caeli fragor. Hic modo laetans
copia nunc miseris circumdatur anxia fati
immoriturque super fluctus et saxa Capherei,

355 Euboicas aut per cautes Aegaeaeque late
litora, cum Phrygiae passim uaga praeda peremptae
omnis in aequoreo fluitat iam naufraga fluctu.

Hic alii sidunt pariles uirtutis honore
heroes mediisque siti sunt sedibus omnes,

360 omnes Roma decus magni quos suscipit orbis.

Hic Fabii Deciique, hic est et Gracchia uirtus,
hic et fama uetus, nunquam moritura, Camilli.
Curtius et, mediis quem quondam sedibus urbis
deutum *tellus* consumpsit gurgitis unda,

365 Mucius et prudens ardorem corpore passus,

351 soles **Ry**: solis Φ : minantur: *codd.*: — 352 ac ruere **AV**: aruere **R**: acuere **HNOIP**₄: ac uere **Bt**: uenit: *b*: in ter-
ris **NP**_{sy}: laeta: *b*: letam **R**: [la]etum **BCOHP**₈**VV**₁: letus **H**₁:
— 353 circumdat **R**: — 354 inmoraturque **R**: immoriaturque **C**:
immoritur (que *om.*) **H**₁: super *om.* **P**₁: capherei (**Kαταρρέω**)
BCP₁**P**₂: capherea **MP**₁: sidera capheren **R**: capharei **AOVV**₁**btg**:
pherei **HH**₁**N**: ferei **P**₃: — 355 aegae **K**: egea **RVV**₁**g**: [a]ereae
BOH: nereae **C**: pherea **AMH**₁**N**: ceica: *b*: — 356 frigida e
H₁**OV**₁: peremptae **H**₁: perempta $\frac{1}{2}$ Φ : peracta: *btg*: — 357 om-
nis in equoreo fluitat iam naufraga fluctu **VV**₁ (fluctu **V**): omnis
in equoreo fluit atia naufrage luctu **R**: omnis in equoreo fluctuat
naufragia fluctu **P**₁: fluctuat omnis in [a]equore naufraga luctu
AM (a equoreo **BCNOH**: naufragia **BCNOP**₂**P**₁: naufragi **P**₁: in **A**
autem moesto post aequore addendum in *mg.* indicatur): — 358
sidunt **H**₁**VV**₁ (sidunt **A**): sident **BCHMNOP**₄**R**: — 360 omnes
AMH₁**IV**: omnis Φ : suscipit: *codd.*: — 361-2: ordine inuerso in
H₁: — 361 fobii **V**: et *om.* **HH**₁**b**: gracehia **V**₁: gratia **V**:
[h]oratia **AHNR**: oratio cio **BCFMOP**₄**pr**: oro (*corr. in* oracia)
H₁: — 362 moritura camilli **R**: [moritura metelli **AMH**₁**VV**₁:
mora melli **CH** (*etiam* **Bm. A**, sed *m. rec. corr. in* moritur **peuā**):
moritura per [a]euum **NObtg**: — 363 et mediis **OVV**₁**bpr**: medius
BCFMHP₄: metius **AHN** (mucius **H**₁): — 364 bellis: *codd.*:
gurges in unda: *codd.*:

cui cessit Lydi timefacta potentia regis;
 hic Curius clarae socius uirtutis et ille
 Flaminius, deuota dedit qui corpora famae
 iure igitur talis sedes, pietatis honores)
 360 Scipiadaeque duces, quorum *deiecta* triumphis
 moenia *uepretis* Libycae Carthaginis horrent.
 Illi laude sua uigeant; ego Ditis opacos
 cogor adire lacus, uiduos, a, lumine Phoebi,
 et uastum Phlegethonta pati, quo, maxime Minos,
 375 conscelerata pia discernis uincula sede.
 Ergo iam causam mortis, iam dicere uitae
 uerberibus saeuae cogunt sub iudice Poenae,
 cum mihi tu sis causa mali nec conscius adsis.
 Sed tolerabilibus curis haec immemor audis

366 cui cessit lidithime facta **R**: legitime: *codd.* omnes praeter Cors.; legitime cessit cui facta **BHt** (etiam **V**, sed *m. rec. corr.* in fracta); quoi **AH**: fracta **HNO**: fata **C**: — 367 currus **AOt**: cutius **R**: — 368 flamini^{us} **Φ**: flamini^{us} **AHt**: flamm[ae]: *codd.*; flammis: *by*; — 369 talis... honores: *codd.* (etiam **V**, sed *m. 2 corr.* in talis sedet ad pietatis honos res); — 370 scipiadasque **ANVV₁**: scipiatosque **R** (non autem **V**, errante Ellis); istarum piadasque **BCFHMOP₂P₁P₁** (istarū^{ia} adasq: **P₁**): istarum pii ad asque **II₁ m. 1**, *corr.* in istic scipiadasque: — 371 in **P₂** deest: rapidis **CFMP₁P₁** (etiam **B**, sed *corr.* in rapidinis); rapidinis **Ot**: lapidis (*corr.*, nisi fallor, in lapidibus: sed parum liquet) **A**: y[i]apidis **HH₁N**: romanis **KRVV₁y**; — 372 dictis **N**: uitus opacus **F**: opacas **R**: — 373 uacuos **C**: — 374 flegetonta **NRy**: maxime minos **N**: maxima **Φ**: maximinos **P₁**: maxima muros (*in my.* minos) **A**: — 375 cum seclerata **V₁**: conseclerata: *cett. codd.*: discernit: *codd.*; pede **O**: poene **C**: — 376 iam causam: *p*; quam causam: *cett. codd.*; iam, poster. loco: *codd.* (etiam **B**, sed *in my.* quā); quam **OV₁t**: dicere **NRbpy**: discere **Φ**: — 377 a[b] iudice: *codd.*; — 378 quom **AHV₁b**: causa mali nec **VV₁y**: causa mali ne **C**: causa maligne **HH₁NO**: malignae **BH**: mali quom conscius **A**: assis: *bt*; axis **V₁**: — 379 tolerabilibus **CMRb_p**: tol[l]erabilius **Φ** (*corr.* in tollerabilibus **A**); hoc **AHH₁V₁y**;

380 et tamen ut uades dimittes somnia uentis.

Digredior numquam rediturus ; tu cole fontis
et uiridis nemorum siluas et pascua laetus,
et mea diffusas rapiantur dicta per auras. »
Dixit, et extrema tristis cum uoce recessit.

385 Hunc ubi sollicitum dimisit inertia uitae,
interius grauitèr regementem, nec tulit ultra
sensibus infusum culicis de morte dolorem,
quamtumcumque sibi uires tribuere seniles,
(quis tamen infestum pugnans deuicerat hostem),
390 rium propter aquae uiridi sub fronde latentem
conformare locum capit impiger, hunc et in orbem
destinat : ac ferri capulum repetiuit in usum,
gramineam ut uiridi foderet de caespite terram.
Iam memor inceptum peragens sibi cura laborem
395 congestum cumulauit opus, atque aggere multo
telluris tumulus formatum creuit in orbem.
Quem circum lapidem, leui de marmore formans,
conserit, assiduae curae memor. Hic et acanthos

380 ut uadis Φ ; ut uadas NP_s ; in uanis : b ; dimittes somnia
A ; dimitte somnia $BUHH_1P_2$ (sompnia O) ; dimit[t]es omnia
 MP_1P_2pr : dimittere sōpnia VV_1 : dimitteres omnia R ; — 381 :
disgredior VV_{1y} . moriturus VV_1 : fontes Φ : fontis BO : fon-
tem R ; — 382 uiridis Φ (etiam V , sed corr. in uirides) ; uirides
 MRV_1b : — 383 rapiantur : b : rapiuntur : codd. cett. : de uersuum
ordine a plerisque editoribus, auctore Scaligero, perturbato, uide
Comment. ad u. 383 : — 384 resistit F : — 386 grauitèr... men-
tem (sic, spatio interposito) H : regit mentem Ny : — 387 inclu-
sum Ky : — 388 uires sibi V_1 ; — 390 propter CVV_1bey (non autem
 P_2 , quamuis auctore Ribbeck) : $pr[a]eter BH_1\Theta MP_2P_3R$; praeterea
 P_1 : fronte C (sed d. *supraser.*) $H_1 m. 1$; labentem : r : — 391
confirmare : y : cepit piger H : incipit impiger A : — 392 disti-
nat $B(m. 1)HMP_2P_3$: fieri H_1 : copulum F ; cumulum P_2 ; cu-
pidum : by ; — 393 graminia O ; ut in V *supraser.*, in cett.
om. ; foderet Φ : fodiens AHH_1N ; — 394 incoeptum C ; — 396 :
post hunc uers. in N 392, in V_1 392 sq. iterantur ; — 397 lapidum
 VV_1 ; — 398 achant[h]os Φ ; achantus VV_{1y} ; achantho A (per corr.,
ut uidetur) ;

et rosa purpureum crescent rubicunda tenorem
 400 et uiolae omne genus; hic est et Spartica myrtus
 atque hyacinthos et hic Cilici crocus editus aruo,
 laurus item Phoebisurgens decus; hic rhododaphne
 liliaque et roris non auia cura marini
 herbaque turis opes priscis imitata Sabina
 405 chrysantusque hederaeque nitor pallente corymbo
 et bocchus. Libyae regis memor; hic amarantus
 bumastusque uirens et semper florida tinus;
 non illinc narcissus abest, cui gloria formae
 igne Cupidineo proprios exarsit in artus,
 410 et quoscumque nouant uernantia tempora flores.
 His tumulus super inseritur; tum fronte locatur
 elogium, tacita format quod littera uoce:

399 purpureo: *by*: crescent Φ : crescens *Ky*: crescunt *A*:
 crescit *H₁b*: rubicunda tenorem *AHH₁N* (terrorem *F*: terrore
P₁P₃): rubicunda colore *Obty*: rubibunda terrorem *B m.1* (*sed m.*
2 suprascr. colore): pudibunda ruborem *RVV₁*: per orbem *C*: —
 400 sunt *P₂*: uiolae omne genus: *codd. omnes*: part[h]ica
VV_{1y}: — 401 iacinthus *P₁P_{3y}*: culici: *v*: crosus *BOH*: grossus
H: grossus *sed itus N*: — 402 surgens *om. VV₁*: surgens decus
AH₁: decus surgens Φ : decus exurgens: *bt*: hic. *om. in b, in A*
autem suprascr.: ordo daphne *O*: rododalphine *R*: decus
 ut (et *V₁*) sua pagina dicit *VV₁*: — 403 *om. VV₁*: roris *H₁Rbry*:
 rosis Φ : marina *P_{3p}* (*etiam C. sed corr. in marini*): — 404 mu-
 tata *H₁*: sabina *BCORp*: sabinas *HNP₁P₃VV₁*: sabinis *AH₁P₂by*:
 — 405 chrysantus *BCP₁P₂*: chrisant[h]us *AHH₁NR*: crisantus *OVV₁*:
 que *priore loco om. OVV₁*: hederoque *O*: heredeque *P₁P₃*: —
 406 boechus *HN*: bochus *BCOH₁R*: boecus *AH₁*: bocus *VV₁*: bac-
 cho: *y*: amaranthus *HFOH₁R*: — 407 bumastusque *AHNV*: hu-
 mastusque *H₁R*: bamastusque *BO*: pinus: *codd.*: — 408 illic
RV_{1y}: illi *P₂*: quoi *AHV₁*: — 409 cupidineos *O*: artus: *codd.*
(etiam V, non armis, quod legere Ellis sibi uisus est): — 410
 uenantia *O*: — 411 hic... infertur *R*: insertur *O*: cum *H₁*:
 locati *O*: — 412-414: *in V₁ desunt; in H₁ autem recentiore manu*
additi sunt: — 412 eulogium *Aby*: forma: *v*: firmat quod
ACHH₁RNV: firma quod *OH* (*etiam P₁, errante Ribbeck, necnon B,*
sed t m. rec. suprascr.): quod firmat: *by*:

« Parue culex, pecudum custos tibi tale merenti
funeris officium uitae pro munere reddit ».

413 culix **B**: custos pecudum: *b*: tela **O**: — 414 muneris
E: reddit **H₁R**: reddo: *by*.

LIBELLVS QVI NOMINATVR CVLEX VIRGILII MARONIS
FINIT: **C** (*litteris miniatis*): — Libellus Qui Nominatur Culex
Publii Virgilii. Finit Dire Eiusdem (MARONIS: **P₁P₃**) Incipiant:
B **P₁P₃**, nisi quod in **P₁P₃** capitalibus litteris; — CVLEX P. VIR-
GILII MARONIS EXPLICIT: **P₂**; — P. VIRGILII MARONIS CVLIX
EXPLICIT: **R**; — Explic̄ **V** (Expli: **N**): — Finitur culex Maronis
Virgilii: **H**: — FINIT CVLEX INCIPIVNT DIRAE EIVSDEM AD
BATTARVM: **A**: — Virgilius de culice finit THEAOC: *y*: —
sine subscriptione: **H₁OV₁**.

BIBLIOGRAPHIE DU COMMENTAIRE

Même en laissant de côté les travaux déjà anciens, tels que le *De Culex* de Bembo, le Commentaire de Scaliger, les *Aduersaria* de Barth, les *Emendationes* de Schrader, enfin toute la série des éditions que nous avons précédemment passées en revue, on demeure confondu de l'énorme production philologique accumulée autour du *Culex* depuis une soixantaine d'années. Je me borne à signaler les études de quelque valeur intéressant la constitution du texte et le commentaire :

NAEKE, *Valerius Cato* (Bonn, 1847), passim; — HERTZBERG, *Die Gedichte des P. Virgilius Maro*, II Abth. (*die Schnöke*), p. 5-50 (Stuttgart, 1853); — HAUPT, Monatsber. d. Akad. Berl. (1858, p. 646 sq. et 1873, p. 545 sq.), articles reproduits dans les *Opuscula* du même auteur, t. III, p. 62 et 258 sq. (*Verbesserungen des Textes des Culex*); — H. A. KOCH, *Coniectanea in poetis latinis*, part. II (Progr. Frankfurt, 1865); — KARL SCHENKL, *Kritische Bemerkungen zu den sogen. « Carmina minora » des Virgilius* (Zeitschr. f. d. österr. Gymn., 1867, p. 771 sq.; les pages 778-785 sont consacrées au *Culex*); — O. RIBBECK, *Vermuthungen zum Culex* (Rh. Mus. XVIII, 1863, p. 400-2); — JACOB MAEHLI, *Heidelb. Jahrb.* (1870), p. 779 sq.; — FÖRSTER, *Ueber die Echtheit des vergilischen Culex und Verbesserungen* (Progr. Stralsund, 1877); — THEOD. BIRT, *De « Halieuticis » Ouidio poetae falso adscriptis* (Berlin, 1878), passim; — RICH. HILDEBRANDT, *Vergils Culex (Studien auf dem Gebiete der röm. Poesie u. Metrik*; Leipzig, 1887), p. 25-81; — BUECHELER, *Coniectanea* (Rh. Mus. XLV, 1890; [p. 324 sq.]); — MAX.

ROEHRICH, *De Culicis potissimis codicibus recte aestimandis* (Berol., 1894); — ROBINSON ELLIS, *On the Culex and other Poems of the Append. Vergil.* (Amer. Journ. of Philol. III, 1882; p. 271-284), art. antérieur à la découverte du Corsin.; *A Roman ms. of the Culex* (Cambr. Journ. of Philol. XVI, 1888; p. 453); Academy (1891, p. 362); *A theory of the Culex* (Classic. Review, 1896; p. 477); *Culex and Ciris* (Amer. Journ. of Philol. XXVI, 1905; p. 437-440); — POSTGATE, *Leo's edition of the Culex* (Classic. Rev. VI, 1892, p. 413); — LEO, *Zum Culex* (Hermes, XXVII, 1892; p. 340); — HOUSMAN, *Cambr. Journal of Philol.* XXV, 1897, p. 244; *Remarks on the Culex* (Classic. Rev. XVI, 1902, p. 339 sq.); *The « apparatus criticus » of the Culex* (Transact. of the Cambr. Philol. Society VI, 4, 1908; p. 20-2); — VOLLMER, *Coniunctanea* (Rh. Mus., N. F., LV, 4, 1900; p. 520-3); — ALLEN, *Classic. Review* XVI, 1902 (Nov.); — VITRANO, *De Culicis auctore* (Panorma, 1903); — HILBERG, *Ein ungeklärtes Problem im Culex* (Wien. Stud. 1904; 1^e Lief., p. 161-4); — R. Sabbadini, *Boll. di Fil. cl.* 1907, 6, p. 128.

COMMENTAIRE

Vers 1-41. — *Proème* en deux parties, qui, selon Hildebrandt, représenteraient deux interpolations de dates différentes : 1° *Dédicace à Octavius*. Pour des raisons qui seront développées ailleurs, ce personnage ne peut être ni Octavius Avitus, ni Octavius Fronto, ni Octavius Lenas, ni même l'historien Octavius Musa, dont il est question dans les *Catalepta* (XIV), bien que ce dernier ait été en relations avec Virgile. Il s'agit bien certainement du futur Auguste, qui, au temps où Virgile est censé écrire le *Culex*, n'est encore qu'un enfant d'une dizaine d'années. C'est lui que notre poète qualifie de *sanctus puer*, *Octavius uenerandus*, sans prendre garde aux difficultés que soulèveront et la question de date et ces épithètes hyperboliques. L'authenticité de l'œuvre est donc suspecte dès les premiers vers. 2° *Invocation aux divinités amies des poètes*, Phébus, les Muses, Palès. L'invocation est enclavée dans la dédicace. Le début contient l'exposé du sujet et, après quelques formules de modestie, la promesse d'œuvres plus sérieuses. Ce dernier motif, fréquent chez les élégiaques latins et chez Horace, est bien dans la donnée d'un poème attribué à la jeunesse de Virgile, puisque celui-ci a longtemps cherché sa voie et que la trace de ses incertitudes se reflète dans ses premiers écrits (cf. Virg., *Egl.* IV, 1-3 et 53-9; *Egl.* VI, 1-8; *Géorg.* III, 8 sq. et 46 sq.; Thèse : *Sources et Imit.*, p. 85¹). —

1. Par le mot *Thèse*, fréquemment répété au cours de ce Commentaire, je renvoie à mon travail sur *Le Culex et l'Alexandrinisme latin* (Klincksieck, 1910), Thèse présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris.

Sur les différentes sortes de prologues ou de dédicaces, cf. Vahlen, *Disp. Vergil.* (Index lect. Univ. Frid. Guil. : Berlin, 1888, p. 3).

Vers 1. — **Lusimus... gracili modulante Thalia** : paraît être une imitation de Virgile, *Egl.* VI, 1 : *Prima Syracosio dignata est ludere uersu | nostra, nec erubuit siluas habitare Thalia*. — Pourquoi Thalie ? Les attributions des Muses, longtemps incertaines, commencent à se fixer vers l'époque de la composition du *Culex* : Thalie est invoquée de préférence comme Muse de la poésie légère, soit de la comédie (Plut., *Quaest. conuiu.*, p. 745 a), soit de la pastorale (Virg., *loc. cit.*) ; elle passe pour avoir enseigné aux hommes le travail de la terre ; elle est honorée par les laboureurs (Decharme, *Myth.*, p. 232). — Je signale en passant l'interprétation subtile de Bembo, qui établit une relation entre l'étymologie de Thalie (*θάλω*) et la jeunesse encore florissante du poète. — Dans l'épigramme *Vate Syracosio...* (Ribb., *Proleg.*, p. 2), c'est sous l'invocation de Calliope que sont mis les petits poèmes attribués à Virgile.

Rapprocher de ce début les vers de la Ciris (19-20) : *Quamuis interdum ludere nobis | et gracilem molli liceat pede claudere uersum*, où l'épithète *gracilis* semble s'appliquer au vers pentamètre, et tout le début de l'*Egl.* VI de Virgile.

2. **Ut araneoli... orsum**. — Il faut joindre *orsum araneoli* (génit. singul.). *Araneolus* est une *uox singularis*. On trouve dans Sidoine Apollinaire (*Epith.* P et A, 147) *āraneola*, avec une faute de quantité sans doute intentionnelle. — *Tenuem orsum* : « travail fragile ». *Orsus*, *us* ne se trouve qu'ici et dans un vers de Cicéron, *De Diuin.* II, 30 (*uanos pectoris orsus*). Il est ordinairement du genre neutre (Virg., *Æn.* VII, 435 ; X, 632 ; Ov., *Her.* XIV, 48 ; Stat., *Theb.* VI, 336 ; Valer. Flacc., *Argon.* I, 24) et a la valeur passive, *ordior* appartenant à la catégorie des *uerba communia*, qui comportent le sens passif (cf. Sen., *Quaest. Nat.* III, 28, 7 ; Arnob., VI, 46 ; Neue-Wagener ; *Formenlehre*, p. 72.). *Orsa*, *orum* signifie « choses entreprises ».

3. **Haec propter culicis sint carmina dicta**. — *Dicta* est le texte du Vatic. 2759, des mss. du type Harl. et des éditions Ribbeck-Bæhrens-Benoist-Ellis. La variante *docta*

(BCHRp), défendue par Leo, sous prétexte que l'intention didactique est visible dans tout le poème, ne me paraît pas heureuse : la liaison des idées, étant donné que le vers commence par *lusimus*, est ainsi moins naturelle. Pour le surplus, Leo est dans le vrai : le subjonctif *sint* (BIV) semble imposé par le voisinage de *consonet* ; il faut construire *propter culicis*, en considérant *culicis* comme un accusatif pluriel. Le sens est : « composons le présent poème à propos de mouchérons (pluriel générique) ; mais faisons en sorte (ce qui entraîne *ut* et non *et* dans le vers suivant) que ce badinage ne soit pas trop indigne de la haute poésie » (*historiae*).

4-5. — J'adopte *ut*, leçon de Harl.-Mediol. et, pour le reste, le texte de Leo :

Omnis *ut* historiae per ludum consonet ordo
notitiaeque ducum voces.

Il faut comprendre : « cependant je ferai en sorte que, tout en badinant, l'ordonnance générale (*ordo*) de mon poème ne détonne pas trop sur la tradition épique et le style (*uoces*) sur le langage consacré et bien connu (*notitiae*) des héros ». En effet le *Culex* est, d'un bout à l'autre, une parodie de l'épopée. L'enchaînement des idées est assez clair ; on ne voit pas pourquoi Heyne (*ad uers.* 4-5) considère ces vers comme interpolés.

Historiae : à l'époque classique, *historia* s'emploie par métaphore au sens emphatique, pour désigner une chose importante et digne de mémoire. C'est pour cela que Pline a intitulé son livre *Historia Naturalis* (voir Ferecellini-Corradini, *Lexic. tot. latin.*, au mot *historia*). Cf. Prop., II, 1, 16 : *maxima de nihilo nascitur historia* ; Id. I, xv, 24 ; Cicér., *Attic.* II, 8 : *si quid in ea epistola fuit historia dignum, scribe quam primum*. Dans Hor., *Od.* II, xii, 9, *pedestres historiae* constitue une alliance de mots. — Pour ceux qui voient dans l'Octavius de notre poème le personnage dont il est question dans les *Catalepta* (XIV), le v. 4 du *Culex* fait allusion à son œuvre historique. L'hypothèse avait déjà été hasardée par Taubmann (édit. de *Virgile*, 1618 ; *Argum.*, p. 18) : *dicas ex Pythagoricae disciplinae μαθηματικώσεως animam huius culicis aliquando historici fuisse*.

Pour la corrélation de **ordo** et de **uoces**, voir Leo, qui les traduit par *τάξις* et *ῥασις* (cf. Buecheler, p. 325). Bembo avait déjà remarqué (*De Cul.*, éd. 1556, p. 88) que ce début du *Culex* indique à la fois le sujet, la composition et le ton général du poème. Il fait songer aux vers d'Horace, *A. P.*, 38 sq. :

Sumite materiam uestris, qui scribitis, aequam
uiribus....
Ordinis haec uirtus erit...
In uerbis etiam tenuis cautusque serendis...

Notitiae ducum : au sens objectif. Dans le latin classique, *notitia* se dit de la personne qui connaît (*notitiam habere dei* : Cic, *Leg.* I, 24) ou qui est connue (Nep., *Dion.* IX, 4), jamais de la chose qui est l'objet de la connaissance. Cf. Krebs, *Antibarb.*, au mot *notitia*. Notices historiques ne se dit pas *notitiae historicae*, mais *historiae flosculi, excerpta ex historia*, etc. — *Ducum* = *heroum* ; cf. Horace, *A. P.*, 73-4 : *res gestae regumque ducumque... quo scribi possent numero monstrauit Homerus*. Corr. d'Ellis : *notitiae, doctumque uoces*.

Licet inuidus adsit. Ellis rattache ce membre de phrase à ce qui précède et met un point après *adsit*. Sur la jalousie des envieux, voir les derniers vers de la *Thébaïde* de Stace. Celui du *Culex* semble faire allusion aux ennemis de Virgile, Bavius, Maevius, Octavius Avitus. Cf. Weichert, *Poet. latin. reliq.*, p. 309, 402 sq. et Thèse, p. 87, note 2.

6. **Quisquis erit... paratus**. — Bembo (*De Cul.*) ponctue différemment :

Quisquis erit, culpare iocos Musamque paratus,
pondere... etc.

7. **Feratur**. — Corr. de Scaliger, qui est déjà dans le ms. O ; *feretur* est la leçon traditionnelle. Elle me paraît moins bonne : le poète ne se contente pas de prévoir la confusion de ses ennemis, il les maudit. Le sens paraît être : « qu'on dise de lui (*feratur*) que son jugement et son nom ne pèsent pas le poids d'un moustique ».

8. **Posterius**. — Adverbe prosaïque, employé trois fois dans le *Culex* (8, 114, 131) et fréquent chez Lucrèce. Cf. Manil., II, 750. Virgile s'en abstient. — L'auteur nous fait

ici confiance de ses ambitions littéraires : il médite de s'attaquer un jour à de plus grands sujets. C'est un thème de développement inauguré dans la poésie latine par Virgile (*Géorg.*, début du ch. III), imité par le *C.* et repris ultérieurement par Stace, au début de sa *Thébaïde*. — Cf. aussi Nemesianus, *Cyneget.* (v. 63 sq.), promettant aux fils de Carus de célébrer plus tard leurs exploits :

Mox uestros meliore lyra memorare triumphos
accingar, diui fortissima pignora Cari... etc.

9. **Nostra.** — Texte des manuscrits, sauf le Vossianus (*dicta*). Bahrens corrige en *docta*, simplement parce que *nostra* en rejet lui paraît faible (*mirum quantum languet*). C'est une raison bien insuffisante quand il s'agit d'un aussi pauvre écrivain que l'auteur du *C.* *Nostra* est dit d'ailleurs avec une certaine emphase.

Securos fructus. — *Maturos* (Ribbeck-Bahrens) est une conjecture d'Heinsius, qui ne semble pas s'imposer ; *securus* est la leçon traditionnelle. Il faut y voir une allusion aux tribulations de la jeunesse de Virgile.

10. **Digna tuo** est une des corrections prises par Bembo à l'Aldine de 1517 et a été adopté depuis. — **Poliantur** : selon **BCMP**₂ *spoliantur*, selon **AIH**₁ *spolientur*, qui suggéreraient *expoliantur*. Mais cette leçon n'est pas admissible : l'élision *tuo expoliantur*, qui supprimerait la césure principale ou introduirait la césure par timèse (*ex-poliantur*) se rencontre dans la *Ciris* (v. 95), mais est étrangère à l'auteur du *Culex*. Cf. Thèse, *La versification*, p. 455 et note 2. *Poliantur* avait déjà pour lui **V**₁**P**₃**h**, auxquels sont venus s'ajouter le Vatic. et le ms. d'Ellis. C'est un des cas où l'accord du Vaticanus et du Corsinianus fait échec au Bembinus (cf. v. 10, 312, 357).

Sensu = « suffrage d'un homme de goût ».

41-41. **Latonaë magnique Iouis decus...** etc. — Les dix premiers vers forment une sorte d'envoi : c'est ici que commence le poème proprement dit ; et comme il est fait sur le modèle d'une épopée, il débute par une invocation. Cette invocation s'adresse : 1° aux divinités protectrices du poète ; 2° à son patron. Il n'y a donc pas double emploi entre ce passage et celui qui précède, mais le retour du nom

d'Octave donne l'impression d'une négligence. — Les analogies entre ces vers du *Culer* et le début de l'*Etna* sont frappantes et vont jusqu'à l'identité de certaines expressions. Voir Rehrich, *De Culic. potiss. cod.*, p. 33, note 1. Cf. aussi le début des *Phénomènes* d'Aratus : ἐκ Διὸς ἀρχόμενος, imité par Virgile, *Egl.* III, 60 : *ab Ioue principium*, Hor., *Od.* I, XII, 43, Cicér., *De Republ.* I, 36 et Quintil., *Inst. Or.* X, 46. Il semble que ce soit là une forme d'exorde consacrée de longue date.

11. **Iouis decus, aurea proles.** — Rapprocher Virg., *Egl.* IV, 49 : *cara deum soboles, magnum Iouis incrementum*.

12. **Phoebus erit nostri princeps et carminis auctor.** — Apollon est invoqué ici en première ligne (*princeps*) non seulement comme inspirateur des poètes, mais comme protecteur attitré et patron officiel d'Auguste, qui lui devait la victoire d'Actium et qui se laissait adorer sous son nom (Preller-Jordan, *Röm. Myth.*, 3^e édit., I, p. 307 sq.). On y a vu la preuve que le poème est postérieur au prodige qui servit de point de départ à la croyance populaire sur l'origine apollinienne d'Auguste (cf. De Marchi, *Di un poemetto attrib. a Virg.*, p. 22). C'est en effet notre avis, mais pour d'autres raisons : cf. Thèse, *La question d'authent.* Carlo Pascal (*Il culto di Apollo in Roma nel secolo d'Augusto* : Roma, 1894, p. 26, 59 et passim) est fondé à croire que la dévotion à Apollon, bien qu'Auguste lui ait donné un nouveau lustre, ne lui était pas personnelle, mais a existé de tout temps dans la famille des Jules. Apollon est une des rares divinités Olympiennes dont le culte soit encore vivant dans la société alexandrine (Gruppe, *Gr. Myth.*, p. 4494).

13. **Et recanentē lyra.** — *Recanente* a pour lui non seulement l'autorité de Scaliger, mais celle de CH P₃. Il offre un sens plus satisfaisant que *recinente* (A B R) : de même que plus haut (v. 1) Thalie elle-même dictait les chants du poète (*modulante Thalia*), de même ici Phébus en personne fait vibrer sa lyre à l'unisson de ces accents. C'est ainsi qu'Horace (*Od.* I, I, 32) nous montre Euterpe accompagnant le poète sur la flûte et Polyhymnie sur le *barbitos*. — Il ne semble pas que l'auteur du *C.* fasse la différence entre *recinere*, qui signifie simplement « résonner », « vibrer » et *recanere* (faire écho à... ; cf. Plin., *H.* V.

X, 33, 51 [402], où *recano* est dit de la perdrix qui répond au mâle). Si cette distinction était nette dans son esprit, *recinente* serait le mot propre au vers 72, où cependant *recanente* est la leçon de la grande majorité des mss.

Educat signifie sans doute qu'il a été élevé dans le pays et qu'il continue à y séjourner de temps à autre. Remarquer l'emploi du présent éthique (cf. *Cul.*, v. 360).

14. **Arna Chimaereo**... — *Acta* (ἄκτα), conject. de Sillig-Hertzberg. La leçon traditionnelle est *alma* (*alma*... *Xanthus*, selon Bembo; mais les mss. donnent *Xanthi*). *Arna*, correction très heureuse de Haupt, *Opusc.*, III, 64, est le nom barbare d'une ville d'Asie-Mineure (Lycie), que les Grecs appelaient Xanthos, à cause du fleuve qui la baignait : Ἀρνα, πόλις Λυκίας ὅπου γὰρ ἡ Ξάνθος ἐκάλειτο (Et. de Byz.). Elle ne doit pas être confondue avec le petit bourg d'Arnées : Ἀρνεία, πόλις Λυκίας μικρά (*ibid.*), situé un peu plus à l'Est (Kiepert, *Atlas antiq.* et *Lehrb. der alten Geog.*, p. 124). Bien que ce dernier fût plus rapproché de la montagne Chimaira, c'est évidemment d'Arna-Xanthos qu'il est question ici : c'était une grande ville, capitale politique de la province, riche en monuments et qui possédait sans doute un sanctuaire d'Apollon. Son nom se trouve sur une stèle votive du Bristish Museum (Fellows, *The inscribed monum. of Xanthus*, London, 1842) et sur des monnaies lyciennes (Longpérier, *Rev. de Numism.*, 1843, p. 330). Sa situation sur le fleuve Xanthe explique le vers du *Culex* : *Chimeraeo Xanthi perfusa liquore*. Sans doute *Chimeraeo liquore* ne peut s'entendre d'un fleuve descendu de la montagne Chimaira, qui n'est pas dans la direction de Xanthe; mais l'épithète est applicable à l'ensemble du pays où la Chimère fut vaincue et tuée par Bellérophon. Selon Kiepert (*loc. cit.*) *Σίξσιζ* est un mot d'origine sémitique (phénicien) signifiant feu ou asphalte et se rapportant à la présence de solfatares dans le pays en question. — Quant à l'emploi du nom indigène d'Arna, c'est une coquetterie d'érudition géographique, dans le goût alexandrin.

15. **Seu decus Asteriae**. — *Decus Asteriae* = *Asteria decora*. Bembo corrige en *nemus*; mais Sillig a eu raison de rétablir *decus*, qui est la leçon de tous les mss. L'auteur du *Ç.* a une prédilection pour ce mot et le répète

à satiété, sans se préoccuper de la négligence. Il l'emploie trois fois de suite et en divers sens dans ce seul passage, aux vers 11, 15 et 18. Au xvi^e siècle, les poètes de la Pléiade ont aussi une tendresse pour cette locution bien antique; voir notamment la jolie pièce de Remi Belleau : « Avril l'honneur et des bois et des mois... l'honneur des prés verts... l'honneur des soupirs des zéphyrus ». — La plupart des mss. portent *astrigeri* (ABHP₂P₃) ou *astrigerum* (V). *Asteria* (nom d'une fille des Titans, aimée de Zeus : Gruppe, *Gr. Myth.*, 233) est devenu un surnom de l'île de Délos; cf. Callim., *In. Del.*, 36 sq.; Plin. IV, 12, 22. Cette ingénieuse restitution se trouve déjà dans l'*Aldina altera* (1517), où Bembo, à qui on en attribue quelquefois la paternité, est allé la prendre. Elle a été confirmée par le Corsinianus (*Asterie*) et le Mellic. (*Asteriae*). Le poète désigne Apollon par les noms des trois localités où il séjournait le plus souvent : la Lycie (cf. Decharme, *Myth.*, p. 110), l'île de Délos et les pentes du Parnasse.

16. **Praepandit** : terme rare; se trouve dans Lucrèce, I, 144 et dans Cicér., *Arat.*, 49. — **Hinc atque hinc... cornua**; le poète se représente le Parnasse comme une sorte de cirque ou d'hémicycle terminé par deux pointes.

17. **Castaliaeque sonans liquido pede labitur unda**. — L'accumulation des dactyles est sans doute un effet voulu, destiné à rendre la fluidité d'une eau qui s'écoule. *Liquido pede*, appliqué à un cours d'eau, est une métaphore hardie, mais qui n'est pas sans exemple (Lucr. V, 272; VI, 638; Hor., *Ep.* XVI, 48).

18-19. **Pierii laticis decus** semble préférable à *Pierii nemoris* (VV₁P₅h), les Nâïades étant les divinités des sources. — **Ite, sorores**; selon Baur, *Fleekh. Jahrb.* XCIII, p. 361, *ite* serait pris ici pour *uenite*. Je crois plutôt, d'après le contexte, que c'est une sorte d'invitation à la danse (allez = préledez). Cf., v. 246, une formule d'exhortation analogue. — **Sorores Nâides** (selon Bembo, *Naiades*) : « La colonie piérienne qui vint s'établir en Béotie y apporta avec elle l'habitude d'honorer les Muses près des cours d'eau et des fontaines... Les Muses ont appartenu d'abord à la nombreuse famille des Nymphes, habitantes des rivières et des sources » (Decharme, *Myth.*, p. 226 et 228). Il est donc na-

tuel que les Naiades soient souvent assimilées aux Muses : cf. Virg., *Egl.* X, 10 (*puellae Naidēs*) et aussi VII, 21 (*Nymphae Libethrides*). — Heyne croit ces vers interpolés.

19. **Et celebrate deum ludente chorea.** — Bembo écrit *deam*, qui ne peut être qu'une faute d'impression, et *plaudente* (C : *laudente*) ; mais *ludente* est la leçon de presque tous les mss. et a pour lui l'exemple de Virg., *Egl.* VI, 28, *Georg.* II, 385, d'Hor., *Od.* II, 12, 19, etc.

20. **Et tu, sancta Pales.** — La graphie barbare et *tuscam palem* (H II₁), s'explique par l'abréviation et *tu sca*. — Palès, gardienne des bois et protectrice des bergers (Preller-Jordan, *Röm. Myth.* 3^e ed., I, 414) est une divinité toute latine. À côté d'Apollon et des Muses, elle représente la juxtaposition de la mythologie romaine à la mythologie grecque, de l'inspiration pastorale à l'inspiration épique et aussi la tradition virgilienne. Elle est nommée une seconde fois dans le *C.* (*fecunda Pales* : v. 77). Cf. Virg., *Buc.* V, 35, *Georg.* III, 4 et 294 ; Prop., IV, 1, 19, 20, et IV, iv, 73 ; Ov., *Mét.* XIV, 774.

20-22. **Ad quam uentura recurrit agrestum fetura boum.** — Passage jusqu'ici inintelligible, qui a fait le désespoir des commentateurs, sans que personne soit arrivé à une solution qui s'impose. Bembo, Heyne, Ribbeck (Rh. Mus., XVIII, 401), Haupt (*Opusc.* III, 259), Bahrens, Rœhrich (*De Culic. potiss. codic.*, 41), enfin Ellis (*appar. crit.*) donnent tous des leçons différentes et également risquées. Leo, dans son Commentaire (p. 30), en propose une (*agrestum bona dicturus*), qui lui paraît à lui-même assez hasardeuse pour qu'il n'ait pas osé la faire passer dans son édition. — Il faut se reporter au texte des mss. :

Et tu, sancta Pales, ad quam uentura recurrit
agrestum bona *secura* (fetura, **VR**), sit cura tenentes
aerios nemorum cultus siluasque uirentes.

En partant de cette remarque, que tout ce passage est une invocation et que chaque divinité y est considérée dans les attributions qui lui sont propres, on est amené à se demander quelle est la faveur qu'on peut attendre de Palès et en vue de laquelle on a recours à sa protection (*ad quam... recurrit*). C'était la déesse qui présidait à la fécon-

dité des troupeaux. Ses fêtes annuelles, *Palilia* à l'époque classique, sont appelées aussi *Parilia*, que certains étymologistes font dériver de *pario* (Bréal et Bailly, *Dict. Étym. lat.*, au mot *Pales* ; Buecheler, Rh. Mus. XLV, p. 325). *Fetura* (leçon de **R V V₁**), terme consacré en économie rurale quand il s'agit de la reproduction du bétail, exprime cette idée avec une précision parfaite ; il doit donc être préféré à *secura* (leçon de **B C**). Les troupeaux de bœufs surtout étaient une des richesses du Latium : Virgile (*Æn.*, VIII, 360) nous montre les bœufs du vieil Evandre mugissant dans la plaine marécageuse qui sera plus tard le Forum, au pied du Palatin, qui doit son nom à Palès. Justement *bona* se rapproche paléographiquement de *boum* et un quiproquo n'a rien que de vraisemblable de la part d'un copiste distrait. De là le texte que je propose (*ad quam uentura recurrit agrestum fetura boum*) et qui serre d'aussi près que possible les mss : il suffit d'admettre une erreur de lecture des plus courantes et la transposition de deux mots (*bona fetura* pour *fetura boum*). On voit que, pour la restauration de ce passage obscur, l'intervention des mss. **R V**, venant renforcer le témoignage jusque-là isolé du Vossianus, a une certaine importance. — *Ventura* = *futura*. *Tenentis p. tenentes* est la leçon de C Met du Cors. — Quant à l'anacoluthie *et tu... sit cura*, elle se justifie par le mouvement habituel de l'invocation et elle est loin d'être sans exemple : cf. Eurip., *Troad.*, 417 ; Plaut., *Pseud.*, 855 ; Virg., *Egl.* VIII, 6-9 (Vahlen, *Ind. Lect.*, 1888, p. 6 ; Buecheler, Rhein. Mus., XLV, p. 325 ; Leo, *Comment.*, p. 31). La conjecture de Bembo (*tibi*) est donc inutile.

Cultus a pour lui la presque unanimité des mss. ; *tractus* est une hypothèse de Bembo, qui ne repose sur rien : *saltus* serait répété au vers suivant. Dans *cultus nemorum*, le génitif a la valeur explicative et équivaut à peu près à une épithète (*cultus nemorosi*). Cf. *Tempe frondis Hamadryadum* (v. 95).

23. **Te cultrice**. — L'hypothèse de Scaliger (*tutrice*) est séduisante et assurerait mieux la suite des idées. Mais tous les mss. donnent *cultrice*, qui semble être une réminiscence de Virgile, *Æn.* XI, 557 (*nemorum cultrix Latonia uirgo*) et peut-être de Catulle (LXIV, 301) ; cf. aussi Stace,

Theb. IV, 425. — **Antra**, conjecture de Heyne; la leçon traditionnelle est *astra*, adopté par Bembo.

24. **Et tu, cui meritis...** — Après l'invocation aux divinités, l'invocation à son protecteur. — Avec Ribbeck, Leo et Ellis, je conserve *meritis*, texte unique des mss. : « et toi qui commences à inspirer confiance aux écrivains qui ont bien mérité de toi ». Le datif *cui* s'explique par le sens verbal de *fiducia* (*fidere alicui*). La question de style étant hors de cause dès qu'il s'agit du *Culex*, je ne vois pas de leçon ni d'interprétation qui s'accorde mieux avec le contexte : Octave est encore un tout jeune enfant et les bienfaits de sa protection commencent à peine à se faire sentir (*oritur fiducia*) ; mais il a déjà compris les services que peut lui rendre la reconnaissance des écrivains (*meritae cartae* = *scriptores bene de te meriti*). L'explication de Hertzberg (und du, dem durch verdienten Gesang das Vertraun sich erhebet) ne me paraît pas acceptable ; la conjecture hasardée dans le Comment. de Leo (*cui fretis, oritur f. c.*) est ingénieuse, mais arbitraire.

Chartis (**R** *h y*) ou **cartis** (**B V**). Remarquer la var. de *O p* : *castris* (peut-être : *nostris... castris* ?). L'Aldine de 1517 adopte *tantis*, repris par Heyne et Ribbeck ; Heyne fait observer que, dans l'écriture des mss., *tâtis* a pu se transformer aisément en *cartis*. Pour *cartae* désignant une œuvre poétique, cf. *Tib.* IV, 1, 27, 200, 241.

26. **Sancte puer.** — *Sanctus* pourrait être entendu au sens purement moral, si l'on ne savait que le *C.* a été écrit au temps où l'apo théose impériale commence à entrer dans les mœurs. Le caractère apocryphe du poème se traduit dans cette allusion maladroite à Auguste triomphant et divinisé (cf. Thèse, *Anal. et interpr.*, p. 50 sq.). Il faut tenir compte aussi des réminiscences littéraires : sans parler de l'enfant divin de la IV^e Eglogue (*decus hoc aevi, cara deum soboles, magnum Iouis incrementum*), Virgile traite de *uenerande puer* le jeune Ascagne (*Æn.*, IX, 276). Le qualificatif du *Culex*, *sancte puer*, se trouve déjà dans Catulle, LXIV, 95, mais appliqué à l'Amour : *sancte puer, curis hominum qui gaudia misces*. Plus tard, Stace appelle *puer inclite* (*Silu.* V, 11, 8) un jeune homme de seize ans, Crispinus, dont il dit un peu plus loin (v. 62) : *nondum ualidae tibi signa iuuentae* | *irrep-*

sere génis. Sur l'identité de l'Octavius dont il est question ici, cf. plus haut, Comment. au v. 4.

26-27. — Enumération des sujets que le poète estime supérieurs à sa portée et qu'il n'ose aborder encore : 1° *sujets mythologiques* (guerre des dieux entre eux, des géants contre les dieux, des Lapithes et des Centaures); 2° *sujets historiques* (guerres Médiques, percement du mont Athos, passage de l'Hellespont, incendie d'Athènes). C'est un thème consacré dans la poésie légère pour répudier de trop hautes ambitions. Cf. Virg., *Georg.* III, 4 sq. et surtout un passage de Propertius II, 1, 47 (*non ego Titanas canerem, non Ossan... non ueteres Thebas... Xerxes et...*), qui offre de frappantes analogies de fond et de forme avec le morceau du *Culex*.

Tibi namque canit.. Les mss. donnent unanimement un texte que Heyne qualifie de *mirum lectionis monstrum* :

26. Sancte puer tibi namque canit non pagina bellum

27. triste Iouis *ponitque canit non pagina bellum*

28. Phlegra Giganteo...

Les éditeurs se sont évertués à faire disparaître cette répétition, considérée comme inadmissible. Autant de solutions que d'éditions différentes. Les uns (Bembo, Sillig, Jahn, *ad Moret.* 43 : Arch. f. Phil. und Pædag. IV, 4, p. 632) suppriment la difficulté en supprimant l'un des vers en cause. D'autres les conservent tous deux (Scaliger, Taubmann, Behrens, Buecheler, Leo, *Comment.*, p. 33-4), mais refondent plus ou moins ingénieusement un des hémistiches qui leur paraissent faire double emploi. L'erreur, selon moi, est de s'obstiner à voir une négligence là où le poète a cru mettre une élégance. La répétition lyrique ou oratoire est fréquente dans le C. : cf. 124-5 ; 134-5 ; 292, etc ; c'est un des procédés favoris de l'Alexandrinisme et surtout de l'Alexandrinisme latin. Les exemples sont légion :

Saeuus amor docuit ualidos temptare labores

saeuus amor docuit uerbera saeua pati.

(Lygdam., IV, 65).

Carmina quae Phrygium, saeculis accepta futuris,

carmina quae Pylum uincere digna senem.

(Catal. IX, 15-16; Ellis).

.....*Crudelis tu quoque, mater :*

Crudelis mater magis, an puer improbus ille ?

Improbus ille puer, crudelis tu quoque mater.

(Virg., *Egl.* VIII, 48-50).

Si bene floruerint segetes, erit area diues ;

si bene floruerint uinea, Bacchus erit ;

si bene floruerint oleae, nitidissimus annus.

(Ov., *Fast.* V, 263, sq.)

Cf. encore Lucr. V, 950-4 ; Virg., *Egl.* IV, 58-9 (*Pan etiam Arcadia...*) et 60-62 (*incipit, parue puer...*) ; Tib. I, III, 4 ; Ov., *Am.* I, IX, *init.* ; *Trist.* I, II, 20-22, etc. Tous ces exemples sont à peu près contemporains de notre poème. La répétition du *C.* est, à la vérité, moins justifiée par l'importance et la vivacité du sentiment ; mais elle n'en est pas pour cela moins vraisemblable de la part d'un écrivain médiocre, imitateur maladroit des procédés que la tradition de l'école lui fournit. J'estime qu'il y a lieu de la maintenir, en se bornant à chercher l'équivalent métrique de *ponitque*. Le contexte suggère l'idée d'une épopée mythologique, qui pourrait bien avoir pour sujet la lutte des Olympiens ; d'où la correction que j'ai adoptée :

Sancte puer ; tibi namque canit non pagina bellum

triste iouis *patrisque* ; canit non pagina bellum

Phlegra Giganteo sparsa est quo sanguine tellus...

Le poète ne prétend offrir à son protecteur ni un fragment de Théogonie, ni une Gigantomachie... — L'emploi particulier du mot *pagina* semble être une réminiscence de Virgile (*Egl.* VI, 12).

28. **Phlegra giganteo.** — Φλέγγρα (appelée aussi Παλλήνη), région de la Macédoine (Chalcidique?), où eut lieu la bataille légendaire des Géants contre les dieux (Gruppe, *Gr. Myth.*, 433₁) ; cf. Prop. II, I, 39 ; Ov., *Mét.* X, 151 ; Plin., IV, 40, 47 ; Sen., *Herc. Fur.*, 444 ; Stat., *Silu.* V, III, 196 ; *Theb.*, X, 909 ; XI, 7. Dans Sil. Ital., *Pun.* VIII, 538, *Phlegraei sinus* désigne les solfatares des environs de Pouzzoles et de Naples (Plin., III, 5, 9, 61). Pour l'étude de la Gigantomachie, voir la bibliogr. de Gruppe, *Gr. Myth.*, p. 432. Ce sujet, si souvent traité par les poètes grecs, semble au contraire systématiquement évité par les Latins.

Sur les causes de cette abstention, consulter De la Ville de Mirmont, *Jeunesse d'Ovide*, p. 244 sq. et Thèse, *Mythol. du Culex*, p. 133.

Si l'on admet pour le v. 27 le texte proposé plus haut, il devient nécessaire d'adopter **quo sanguine**, qui est la leçon de A H V (et du *De Culice* de Bembo), au lieu de *quae*, qui est celle de B C R. En même temps *Phlegra* doit être pris comme adjectif, synonyme de *Phlegraea*. Cf. Virg., *En.* VI, 877 : *Romula tellus*. Sur *Phlegra tellus*, cf. Sillig, *Ep. crit. in Catulli carm.*, p. 40; *Intpp. ad Petron.*, p. 733, éd. Burm. et *ad Pomp. Melam*, vol. II, P. I, p. 565.

29. **Nec Centauræos**. — Le combat des Lapithes et des Centaures a été raconté en détail par Ovide, *Mét.* XII, 240 sq. Il est mentionné brièvement dans le *Bouclier d'Héraclès* et Mélisandros de Milet (vii^e ou vi^e siècle) en avait fait le sujet d'un récit épique (Elien, *Hist. nar.*, XI, 2.)

30 sq. — Le passage de l'Hellespont par Xerxès, le percement du mont Athos avaient vivement frappé l'imagination des anciens (cf. Lucr., *N. R.*, III, 1029; Cat., LXVI, 45; Prop., II, 1, 22). L'éloge des héros de Marathon, de Salamine et de Platées était devenu classique dans les écoles : Cicéron appelle ces sujets « l'arène des rhéteurs » (*rhetorum campus*) et Lucien s'en moque agréablement : καὶ αὖτις ὁ Ἀθῶνς πίσισθῶν, καὶ ὁ Ἑλλήσποντος πεζεύεσθῶ... καὶ Ἑρζῆς γερύεσθῶ (Luc., *Rhet. prae.* — Cf. Talbot, *De lud. ap. uel. laudat.*, p. 26).

Erichthonias. — Il y a eu deux *Ἐρχθῶνιες* : l'un, roi d'Athènes, fils de Héphaistos ou né de la Terre, et identifié plus tard à Erechthée, fut l'inventeur du quadrigé (Gruppe, *Gr. Myth.*, p. 1320, note 7); l'autre, roi de Troie et fils de Dardanus, épousa Astyoche, fille du Simoïs, et fut père de Tros. On s'explique dès lors qu'*Erichthonius* signifie tantôt *Athénien* (cf. Prop. II, vi, 4) et tantôt *Troyen*. Le C. emploie le mot dans l'un et l'autre sens, ici et aux vers 336-344. Au surplus, la fusion des deux mythes d'Erichthonios a été voulue et n'est pas un cas isolé : c'est un effet de la tendance générale qu'ont eue les cités grecques à introduire leurs légendes nationales dans la matière de la poésie épique. C'est ainsi que la Minerve troyenne a été identifiée avec la déesse protectrice d'Athènes (cf. Gruppe, *Griech.*

Myth., p. 22-3). Pour l'orthographe, *Erichthonios* doit être préféré à *Erechthonios*, l'adjectif dérivé de Ἐρεχθίδης (Erechthée, roi d'Athènes) étant d'ailleurs *Erechtheus*, qu'on trouve dans Ovide (*Erechtheae arces*) : cf. Dictionn. de Freund.

Bahrens déplace le vers 30 (incendie d'Athènes par les Perses), sans doute pour rétablir l'ordre chronologique des faits ; mais l'auteur du *Culex* n'a pas de ces scrupules.

32. **Iam sera.** — *Iam* = au temps où le poète écrit. — *sera* = *sero*, valeur adverbiale.

33. **Hellespontus pedibus pulsatus equorum.** Cf. Lucr. III, 1032 (*et contempsit equis insultans murmura ponti*). Ribbeck, qui croit que l'Octavius du *C.* est Octavius Musa, incline à admettre que celui-ci avait composé quelque ouvrage sur les guerres médiques, ou tout au moins que c'est pour flatter ses goûts historiques que l'auteur du *Culex* fait ici allusion à Xerxès (Ribb., *Proleg.*, p. 9).

35-6. **Mollia sed tenui pede currere carmina... gaudent.** — Vers tourmenté par les interprètes. Leo conserve le singulier *gaudet*, leçon des mss., auquel il donne pour sujet *pagina* (v. 26) ; mais il n'est guère possible de rattacher ce verbe à un substantif exprimé neuf vers plus haut. — Heinsius propose de lire *decurrere* (d'où Heyne : *decurrrens*, Ribbeck et Ellis : *decurrere carmina... gaudent*). Haupt conjecture : *mollis sed tenuis decurrens carmine uersus* ; mais *pede currere carmina* est le texte des mss. Il est possible de le conserver, à la condition de corriger *gaudet* en *gaudent*, qui d'ailleurs se lit déjà dans P₅. *Carmina gaudent ludere uersu* ne fait pas pléonasme si, par *carmina* (pluriel emphatique), on entend l'œuvre poétique : « ma poésie (ma Muse) se réjouit de traiter en vers des sujets proportionnés à ses forces », sans être bien écrit, n'est pas inintelligible. — La construction antithétique qui consiste à énumérer ce qu'on s'abstiendra de faire avant de dire ce qu'on fera, est fréquente chez les poètes. Elle a été parodiée par Scarron au début de l'*Enéide Travestie* :

« Je chante, quoique d'un gosier
Qui ne mâche pas de laurier,
Non Hector, non le brave Enée,

.
Je chante cet homme étonnant... » etc.

Au point de vue du style, l'expression *pede currere*, se justifie par l'analogie avec la *Ciris*, 20 (*et gracilem molli liceat pede claudere uersum*) et avec Horace (*incomposito dixi pede currere uersus Lucili* : *Sat.* I, x, 1); l'expression *ludere uersu* par le rapprochement avec Virgile : *Syracosio dignata est ludere uersu* (*Egl.* VI, 1). Cf. plus haut, v. 4 : *lusimus*, et 17 : *liquido pede labitur unda*.

37. **Hoc tibi, sancte puer.** — Ce *hoc tibi* est la reprise et l'antithèse de *tibi namque canit non pagina bellum*. On peut se demander en quoi il se rattache aux souhaits qui suivent; mais, après avoir offert son œuvre, le poète termine en offrant ses vœux, Il y a néanmoins un peu de décousu.

Memorabilis et tibi perstet. — *Et tibi* : pour toi aussi, comme pour tant d'autres grands hommes dont la poésie a chanté la gloire. — *Certet*, pris absolument, malgré le témoignage concordant des mss., n'a aucun sens. Leo l'accepte et l'explique par *superare studeat aliorum gloriam* : mais il ne fournit aucun exemple à l'appui de cet emploi exceptionnel et est obligé d'invoquer les bizarreries de style ordinaires à notre auteur. Bæhrens, d'après Bothe, écrit *certest* (*certa est*). *Tibi perstet* est une modification de la conjecture d'Heinsius (*sibi perstet gloria*) et a l'avantage d'éclaircir le sens en changeant très peu la leçon traditionnelle. — *Memorabilis* a pour lui la grande majorité des sources (Cors : *memorabili*). Cependant Bembo adopte *uenerabilis*, Schrader *memoraberis*, Voss *memor adsis*, enfin Ellis donne à ce vers la forme suivante : *haec tibi, sancte puer, memorabimus; haec tibi, restet | gloria...* Remarquer la symétrie voulue de ce développement, marquée par la triple répétition de *et tibi*. Le poète souhaite à Octavius trois choses : la gloire dans la vie présente, l'apothéose après sa mort, et l'admiration de la postérité.

38. **Perpetuum lucens mansura per æuuum.** — Il faut joindre (avec Leo) *lucens mansura* et rattacher *perpetuum* à *æuuum* : « puisse la gloire te rester fidèle et demeurer brillante éternellement ».

39. **Et tibi sede pia maneant locus.** — *Pia sede* se retrouve au vers 375. Cf. aussi, v. 293 : *sede piorum*. — Au lieu de *tibi*, on attendrait *te* (adopté par l'Aldine de 1534). Mais

c'est ici le *dativus commodi* : « puisse une place être réservée pour toi dans le séjour des justes ».

40. **Et tibi sospes memoretur uita.** Construction tourmentée; il faut grouper : *sospes felix per annos uita*, « la sécurité (*sospes uita*) dont tu auras joui pendant de longues années de bonheur ». — Corr. de Gronovius : *numeretur*.

41. **Grata bonis lucens.** — Malgré Leo, qui qualifie cette interprétation « d'inepte », je crois qu'il faut joindre, avec tous les autres éditeurs : *bonis lucens* et non *grata bonis* (agréable aux gens de bien); *lucens* isolé serait vague et ferait chute. *Bonis lucens* est paraphrasé par Scaliger : ἀγαθῶν ἐξέχουσα (brillante de prospérité). Cet adjectif à forme participiale, de latinité médiocre, sans doute un vulgarisme, est repris au vers 74.

Remarquer le ton courtois de ce morceau et l'indigence du vocabulaire, notamment dans les cinq derniers vers; nombreuses sont les négligences de forme : *memorabilis...*, *memoretur...*, *lucens* répété.

42. **Igneus aetherias iam sol penetrarat in arces.** — Commencement de l'εἰδύλλιον pastoral : le pâtre se lève à l'aurore et conduit son troupeau vers la montagne.

Etherias. — Les mss. donnent les uns *aetherias* (BCHV), les autres *aethereas* (AH₁V₁). La forme *aetherias*, qui se retrouve au vers 102 du C., est certainement plus usuelle; mais on lit dans Cic., *N. D.*, II, 24 fin : *aetherea natura*; cf. aussi Prop. II, xvi, 50 : *aetherea domo*.

Penetrarat in arces. — Je reviens, avec Ellis, au texte de presque tous les mss., y compris le Vat. 2739, le Cors. et le Harl. *Penetrabat* (leçon unique de H₁ adoptée par Heyne, Forbiger, Leo) n'est aucunement nécessaire pour désigner le point du jour, *aetheriae arces* pouvant d'ailleurs s'entendre, au sens large, non des régions supérieures de l'atmosphère, mais de l'atmosphère en général (le soleil venait de paraître à l'horizon). Voir cependant les raisons alléguées par Vitruvius, *De Cul. auct.* (Panorma, 1903), p. 25-6, en faveur de cette variante.

43. **Aurato quatiebat lumina curru.** — Cf. *Ciris*, 349 : *luc diem mortalibus quatiebat*. Ici, *quatiebat* = « projeter », sens assez rare. Le sens ordinaire est « agiter », « presser », comme dans *Cul.* 202 : *iam quatit... equos Nox*. Cf. Ausone,

Ep. IV : iam succedentes quatibat luna iuuenos. — *Auratus* (cf. v. 203 : *aurata ab Æta*) se dit ordinairement de la matière et non de l'éclat d'un objet. Cependant on trouve dans Virg., *En.* XII, 463 : *aurati radii*. — Remarquer dans ces vers un certain abus d'épithètes colorées (*igneus, candida, aurato, roseis*).

45. **Propulit** (var. : *protulit*). — **Laeta** : le Cantabr. écrit *nota*; c'est en effet un qualificatif moins banal, adopté par Ribbeck et Bährens. Mais la presque unanimité des mss. donnent *laeta* ou *leta*, ainsi que les éditions anciennes.

47. **Lurida**. — Haupt (*Opusc.* III, 66), avec son aménité ordinaire, traite cette leçon d'idiote (*alberne*). Cependant cette épithète est beaucoup mieux appropriée et moins commune que toutes celles qu'on a proposées à la place : *florida* (Jacobs), adopté par Ribbeck, Bährens, Ellis, *lucida* (Heyne), *uuida* (Heinsius), *herbida* (Schrader), *rorida* (Haupt, Förbiger, Benoist). Elle s'applique très bien au maigre gazon des hautes cimes rocheuses, séchées par le vent et brûlées par le soleil (Närke, *Val. Cato*, p. 43; Vitruve, *De Cul. auct.*, p. 39). En outre, elle a pour elle les mss. et Bembo. Heyne objecte que cet adjectif ne convient pas à un paysage riant : or *lurida* ne signifie pas ici *lugubre*, mais *pâle, jauni*. Il est question, il est vrai, au v. 50, de *uiridantia gramina* : mais *uiridantia* n'est pas absolument synonyme de *uiridia* et peut s'entendre même d'un gazon rabougri.

48-57. Motif des chèvres, tableau gracieux et pittoresque, tout à fait dans le goût alexandrin. Cf. Virgile, *Egl.* I, 76; Colum., VIII, 6. Deux peintures de Pompéi, représentant le jugement de Paris (Helbig, *Catal.* 4283^b, table XVI) et le supplice d'Actéon (252, tabl. VIII), nous montrent une région montagneuse, avec des chèvres se penchant sur l'eau d'un torrent, comme dans le vers 57 du *Culex* (Leo, p. 37).

50-51. **Tondebant tenero... ad caua rupes**. — Cf. Lucr. II, 347. Ces deux vers sont intervertis par Bembo et les verbes mis au présent, *haerebant* remplacé par *perrepunt*, ce qui donne :

Serupea desertae perrepunt ad caua rupis.

Tondentur tenero uiridantia gramina morsa.

Cette combinaison ingénieuse a l'avantage de mettre plus d'ordre dans le développement et d'harmoniser les temps des verbes. Elle a fait loi dans les éditions postérieures à Bembo; mais elle est tout à fait arbitraire. Les mss. donnent ces deux vers dans l'ordre inverse; ils écrivent *tondebant, desertus* (**EUR**) ou *desertis* (**HV**) et *haerebant* (**errabant** : **VP**₃). Tant pis pour la logique et pour l'harmonie des temps. Sur les libertés que prennent souvent les écrivains les plus classiques à ce dernier point de vue, cf. Thèse, *Etude Gramm.*, p. 382 sq. Pour l'emploi de l'imparfait en corrélation avec le présent, cf. *Culex*, 174; Virg., *En.* IV, 149; VI, 4; *Ætna*, 62; Valer. Flacc. II, 110; V, 439, etc. — *Desertis*, au sens adverbial; par analogie avec *alternis*, est proposé par Sillig, mais semble inadmissible. *Desertas rupes*, comme l'a très bien vu Leo, joue le rôle d'apposition : *ad caua scrupaea, desertas rupes*. C'est une tournure assez maladroite et une apposition d'un genre particulier, le substantif qui exprime le tout (*rupes*) se subordonnant à celui qui n'exprime que la partie (*caua*). Leo (p. 37) éclaire cette construction par une série de rapprochements avec Virgile et Propertius. L'emploi très hardi de l'apposition est d'ailleurs une particularité de la langue du *Culex* (cf. vers 134, 400, 408, etc.; Thèse, *Etude Gramm.*, p. 370-1).

52. **Arbuta** : doit s'entendre ici du fruit de l'arbousier (opposer Virg., *Georg.* III, 300 : *iubeo frondentia capris | arbuta sufficere*, où il s'agit de l'arbuste). C'est ce qui semble résulter de l'épithète *pendula* et des vers suivants, qui, sans cela, seraient trop redondants. Bien que la chèvre se nourrisse surtout de feuilles et de jeunes pousses, elle ne dédaigne pas les baies de l'arbousier ou les grappes de la lambruche. Sur *arbuta* au sens de *poma*, cf. Burmann, *ad Prop.*, p. 26.

53. **Labrusca** : au neutre (de *labruscum*, i; la forme ordinaire est *labrusca*, ae). C'est un ἀπὸ τοῦ ἀνδρὸς de la latinité. Nonius (p. 211, 24) : **Labrusca**, neutro : *Virgilius in Culice : densaque uirgultis auide labrusca petuntur*. — *Labrusca* désigne ici le fruit de la lambruche (vigne sauvage).

57. **In riui praestantis imaginis undam** (*perstantis* : Cors; *marginis* : P₃). — Haupt traite d'imbéciles (thörichte)

ceux qui, avec Sillig et, depuis, Leo, croient pouvoir conserver ce texte, donné par tous les mss. et adopté par Bembo. Il est certain que le vers est obscur et mal écrit : il n'est cependant pas inintelligible et se rapporte évidemment à l'image de la chèvre, aperçue par elle dans le cristal des eaux. On attendrait : *reddentis praestantem imaginem*. Il faut entendre ce génitif comme génitif qualificatif indiquant non la circonstance accessoire, la manière d'être accidentelle (il faudrait alors l'ablatif), mais une propriété habituelle des eaux limpides : « le ruisseau, *fidèle miroir* » et non : « le ruisseau *qui lui présente sa séduisante image* ». Voir Thèse, *Etude Gramm.*, p. 352. Propertius (I, xx, 41) a dit *formosae undae*. Cf. Ovil., *Mét.* III, 416 et *ibid.* XIII, 840; Virg., *Egl.* II, 25; Théocr., VI, 35. — Il semble difficile d'admettre l'explication subtile de Sillig, qui propose de voir dans *imaginis* un génitif du point de vue dépendant du participe présent (comme on dit : *patiens operis*) : « l'onde d'un ruisseau séduisant quant à l'image qu'il présente ».

58 sq. — Digression sur le bonheur de la vie champêtre, opposé aux préoccupations et aux misères d'une existence plus raffinée. La matière et le moule même du développement (*o bona pastoris...; si non... at...*) sont empruntés à Virgile, *Georg.* II, 458 sq.; cf. aussi Lucr., II, 24, sq. Pour le parallèle détaillé, consulter Thèse, *Sources et Imit.*, p. 90 sq.

Ce morceau sur la vie champêtre est un de ceux qui sont compris dans les Excerpta Parisina (P₆ et P₇) et dont l'Escurialensis a conservé quelques débris.

Entre le vers 57 et le vers 58, Ribbeck intercale six vers, qui, dans les mss., se trouvent plus loin (98-103). Dans son édition du *Culex* (*Append. Vergil.*, p. 69), il donne la raison paléographique de cette transposition, et dans son article du Rh. Mus. XVIII (1863), p. 102, les raisons philologiques et littéraires. Ni les unes ni les autres ne sont convaincantes : s'il est vrai que, dans le Bembinus, le vers 98 n'est pas décoré de majuscules rouges, comme les autres têtes d'alinéas, tandis que le vers 104 se distingue par cet ornement, il n'y a là qu'une négligence de copiste. L'hypothèse d'un feuillet sauté est tout à fait en l'air et n'explique rien. D'autre part, le déplacement opéré par

Ribbeck dérange l'ordre des idées et la suite du développement : *talibus in studiis* ne peut s'entendre des ébats des chèvres, dont il a été question dans le tableau précédent, et s'applique au contraire tout naturellement aux goûts du campagnard et à son bonheur tranquille. Ces vers sont donc à leur place après le tableau de la vie champêtre. — Ce sont de pareilles fantaisies de critique qui ont fini par discréditer l'école de philologie allemande à laquelle se rattache Ribbeck, malgré les services qu'elle a rendus à la science.

59. **Mente prius docta.** — *Prius* est le texte des mss. et il n'y a aucune raison d'y substituer *minus* (Heinsius) ou *nimis* (Sillig) ou encore *secus* (Stadtmueller). *Mens prius docta* est une périphrase pour désigner les *préjugés* défavorables à la vie champêtre et fruit d'une éducation antérieure.

60. **Somnia luxuriæ spretis.** — La leçon traditionnelle, (**omnia luxuriæ pretiis**), malgré les efforts de Leo pour la défendre, est à peu près inintelligible. Le savant critique se montre ici trop conservateur. Bembo met *luxuriæ pretiis* entre parenthèses et en fait évidemment une apposition à *curis* :

... et probet illis
omnia (luxuriæ pretiis) incognita curis,
quæ lacerant... etc.

Omnia représente alors *bona pastoris* : « si l'on prend goût à tous ces biens (de la vie champêtre), qui n'ont rien de commun avec les soucis dont on paye la richesse » (*incognita illis curis, pretiis luxuriæ*). Cette construction est beaucoup trop contournée. — Scaliger corrige *pretiis* en *prauis*, disant se fonder sur le témoignage d'un vieux ms., qu'il ne nomme pas, mais qui doit être un des Exe. Paris. Sillig a donné au vers la forme suivante :

... et probet illis
munera luxuriæ spretis sibi, cognita curis.

La meilleure leçon de beaucoup est celle de Haupt (*Opusc.* III, 67), unanimement adoptée par Forbiger, Ribbeck, Laddewig, Benoist, Bæhrens : *et probet illis somnia luxuriæ*

spretis. La conjecture *spretis* a été retrouvée dans le Vat. 2759. La part d'hypothèse se réduit donc à l'addition d'une lettre (*somnia* au lieu de *omnia*; — *somnia luxuriae* = les vanités du luxe). Cette correction, à la fois très ingénieuse, très simple et très rapprochée du texte des mss., peut être proposée comme un modèle de restitution scientifique.

Pour l'intelligence de ce passage, il importe de remarquer que *non* retombe à la fois sur *fastidiat* et sur *probet* (l'homme qui ne méprise pas la pauvreté et ne se laisse pas prendre aux vanités d'une vie fastueuse). Sur l'emploi de la négation dans le *C.* consulter Thèse, *Etude Gramm.*, p. 388.

Incognita curis = « incompatibles avec les soucis » est d'une latinité médiocre.

61. **Inimico pectore.** — « Dans un cœur aigri », c'est-à-dire dans le cœur du pauvre qui porte envie au riche. Remarquer la suppression de la préposition *in*: cette liberté se rencontre quelquefois chez Cicéron, César, T. Live, Tacite, assez souvent dans la langue vulgaire ou poétique : **his igitur tabulis nullam lituram uidetis** (Cicér., *Arch.*, V, 9); **planitie iniquiore loco constiterunt** (Bell. hisp., 25, 2); **ter fessus ualle resedit** (Virg., *Æn.* VIII, 232); **silisque agrisque uisque** | *corpora foeda iacent* (Ov., *Mét.* VII, 547); cf. Thèse: *Etude Gramm.*, p. 354. — Il n'est donc pas nécessaire d'avoir recours à l'expédient de Sillig : *in iniquo pectore*.

62. **Fuerint** : — texte des mss.; la conjecture de Schrader (*fulgent*) est plus élégante que vraisemblable. Elle a l'avantage de faciliter la concordance des temps avec les verbes qui suivent; mais, sur ce point, voir la note ci-dessous (v. 64). — Cf. Ellis : *feruent*.

63. **Attalicis opibus.** — On connaît les richesses fabuleuses des rois de Pergame et en particulier d'Attale II Philadelphe. Devenues proverbiales chez les Romains, elles ont donné l'expression employée ici, laquelle se retrouve dans Hor., *Od.* I, 1, 12 et dans Prop., II, xiii, 22. — La correction d'Heinsius : *Attalicis ouibus*, n'est qu'un médiocre calembour.

Data, au sens de *uendita* : *uendo* étant une contraction de *uenum-do*, l'auteur du *C.* emploie ici le simple pour le

composé, comme il l'a fait d'ailleurs dans maint autre passage (par ex. v. 460 : *pressos* p. *oppressos*; v. 391 : *capit* p. *incipit*). Cf. Thèse : *Etude Gramm.*, p. 334.

64. **Sub laqueare domus.** — *Laqueare*, ne pouvant être ici qu'un ablatif, est une forme anormale. Cependant l'ablatif en *e* des noms neutres de ce modèle se trouve dans Lucrèce et dans Varron de l'Atax; Ovide dit : *de mare* (Leo).

Angit : c'est la leçon de tous les bons mss. (**BRV**). *Tangit* n'a pour lui que Bembo et P₅*h*. *Angit* est d'ailleurs plus expressif et d'une meilleure latinité; la raison littéraire est ici d'accord avec le témoignage des sources.

Leo, sur la foi de Buecheler (*Adnotat.*, p. 326), adopte ici le futur *anget*, qui n'est donné par aucun ms. Il pense rétablir ainsi l'accord des temps, fortement compromis dans cette période. En quoi il se fait illusion : car, si *anget* s'harmonise avec *fuerint* (à condition d'entendre celui-ci comme un futur antérieur), il correspond mal à *manet* (qui à la vérité est contesté : Ribbeck, Leo) et surtout à *est*, qui termine le premier membre de la période (et qui ne l'est pas). — Je ne crois pas possible de sauvegarder l'accord des temps dans cette phrase, à moins de remaniements très arbitraires. Mais cela n'est nullement indispensable : le mélange des temps, et même des modes, se rencontre ailleurs (*Culex*, 145-7; 148-9; 154-6; 175-8; Plaut., *Mil.*, 131-3; *Ciris*, 358-360; Virgil., *Æn.* IV, 452, etc.). Cf. Thèse, *Etude Gramm.*, p. 382-4. Il est surtout fréquent dans les morceaux narratifs, où le présent historique équivaut lui-même à un temps passé. Cf. par ex. Tite-Live XXI, 33 : *is tumultus...*, *postquam liberata itinera fuga montanorum erant, sedatur... castellum... capit et captivo cibo... exercitum aluit*. Cf. aussi le récit de Stace, *Theb.* X, 133 sq. : *ne pereant uoces, iterumque iterumque monebat... | impleuit chlamydem tacitoque per aethera cursu | fertur...; demittunt extrema cacumina siluae, | pluraque laxato ceciderunt sidera caelo*. Dans la phrase qui nous occupe, cette liberté s'explique assez naturellement : ce qui est au présent, c'est l'expression des sentiments actuels du campagnard (*nitor auri non angit*; — *conchea baca non pretio est*); ce qui est au futur, c'est l'énoncé des biens qu'il ne possèdera jamais

(*fuérint; referent*; nous verrons plus loin que *manet* a la valeur d'un futur).

65-66. **Nec fulgor in ulla cognitus utilitate manet.** — Ce passage a été très remanié : Schrader et Bærens corrigent inutilement *manet* en *mouet*. La leçon de Haupt-Ribbeck (... *cognitus utilitate. manum nec pocula graiam*), outre qu'elle est trop conjecturale, introduit après le trochée du troisième pied une coupe disgracieuse, dont il n'y a guère qu'un autre exemple (v. 25) dans le *Culex*. Quant à la correction de Leo (*cognitus utilitate homini* : p. 41), il en est lui-même assez peu satisfait pour ne pas se hasarder à l'introduire dans son texte. — *Manet* est bien la leçon des mss. Buecheler (*Adnot.*, p. 327), qui d'ailleurs comprend assez mal ce passage, interprète très justement le sens de *manet*, lorsqu'il dit que, tout en ayant la forme du présent, il implique une idée de futur. Un emploi assez analogue se rencontre dans le latin d'Afrique avec les verbes *habeo* ou *uolo* : *seruire volunt* = *seruient*; cf. Monceaux, *Les Africains*, I, p. 111 (les Païens). Le sens paraît être : « il n'est pas destiné à posséder jamais des marbres précieux, dont il connaît d'ailleurs l'inutilité ». *Nec*, en tant que négation, retombe à la fois sur *ulla* (cf. *Ciris*, v. 270) et sur *manet*, en même temps que, par sa valeur copulative, il rattache les deux sujets. C'est comme s'il y avait : *si... picturae decus et fulgor lapidum, in nulla utilitate cognitus, non manet eum* (scil. *pastorem*).

Ce vers est, au surplus, assez mal écrit : outre l'embarras de la construction, *cognitus* n'est pas le mot propre. Comme le fait observer Corssen, *Vokalism.* II, 422, *cognitus* se dit de ce qui est appris, *gnotus* (*notus*) de ce qui est connu (bei jenen die Vorstellung der Erkenntniss, bei diesen die der Bekannschaft vorwiegt). Cette différence est mise en relief par le rapprochement des deux mots dans Tér., *Hec.*, *Prol.*, 8 : *alias (fabulas) cognostis eius; quaeso, hanc noscite*. Dans les vers du *Culex*, *cognitus* devrait signifier que le campagnard apprend par expérience et non pas sait par principe et rationnellement l'inutilité du luxe; or c'est cette dernière idée que voulait exprimer le poète. — Jul. Pomponius (cf. Heyne, *ad uers.* 63) joignait *picturae lapidum* et entendait par là les mosaïques : il est évident que la-

pidum doit se grouper avec *fulgor*, car *fulgor* tout seul serait indéterminé. Le contexte prouve d'ailleurs qu'il s'agit ici non de pierres précieuses, mais de matériaux de prix employés à la construction d'un édifice.

66-67. **Nec pocula gratum Alconis referent Boethique toreuma.** — Les mss. se partagent entre *grata* (AHH₁P₂) et *gratum* (Φ), adopté également par Bembo. Mais *gratum* ou *gratiam* sont des conjectures (Heinsius, Markland, Haupt, Ribbeck, Bährens, Ellis). *Gratum* est évidemment très plat : c'est peut-être une raison pour que ce soit le texte authentique. — Ellis écrit : *referunt* ; mais *referent* est la leçon de CRV.

Alcon et *Boethos*. — Il y a eu un Alcon, statuaire, auteur d'une statue d'Hercule : celui-ci étant ciseleur, il s'agit d'un autre artiste, apparemment légendaire et contemporain de Dédale (cf. Epinicus, *ap. Athenae.*, XI, p. 469, A et Damoxenus, *ibid.* ; Ovide en parle également : — Sillig, p. 59). L'Alcon dont il est question dans Virgile, *Egl.* V, 41, est sans doute un personnage imaginaire. Quant à Boethos, il a existé et s'était fait un nom comme habile orfèvre. Cicéron le nomme dans les *Verrines*, IV, 14 (c'est une pièce d'argenterie signée de cet artiste que Verrès extorque à Pamphilus de Lilybée) ; il en est aussi question dans Pline l'Ancien, XXXIII, 42, 55. — Lachmann (*ad Lucret.* II, 4061) et Sillig trouvent inadmissible que le nom d'un personnage réel soit accolé à un nom mythologique. L'objection n'aurait de valeur que s'il s'agissait d'un écrivain classique ; mais l'auteur du *Culex* a d'autres hardiesses. La synérèse qui fait de *Boethos* un mot dissyllabique, est évidemment exceptionnelle (le groupe de voyelles *oe* se contracte rarement, soit en grec, soit en latin). Cependant on en trouve qui ne sont guère moins dures, par ex. dans Varron de l'Atax (*Phaethon* ; cf. Quintil, I, 5, 48 ; Manilius I, 736). L'auteur même du *Culex* se permet plusieurs autres licences prosodiques, notamment la diérèse *Orpheus* (v. 417, 269). — Il n'y a donc en définitive aucune raison solide de renoncer à *Boethos*, soit qu'on le remplace par *Rhoecus* (Lachmann, Ribbeck, Benoist, Bährens), soit qu'on adopte le texte fantaisiste de Sillig, copie infidèle du Colb. IV. Buecheler remarque très

justement qu'un copiste eût été parfaitement incapable d'inventer le nom du ciseleur Boethos et qu'on ne voit pas bien d'où il viendrait, sinon du poète lui-même.

68. Indi conchea baca maris. — *Conchea* est un ἀπαξ εἰρημαῖον, ce qui n'est pas une raison pour le rejeter : le cas n'est pas isolé dans le *Culex* (Thèse, *Etude Gramm.*, p. 348.) La périphrase se retrouve dans Sén., *Hipp.*, 392 (*nec niueus lapis|deducat aures, Indici donum maris*).

70. Per, au sens distributif et locatif; comme la préposition grecque διὰ, il exprime non seulement l'idée de passage à travers un espace, mais encore l'*extension* sur cet espace (Freund) : « la terre... diaprée *sur toute l'étendue* couverte de gazon où perle la rosée » (*par les prairies*). Cf. Thèse, *Etude Gramm.*, p. 358.

71. Dulci. — Naake-Ellis, d'après VV₁, écrivent *dubiis... coloribus*. La plupart des mss. portent *dulcis* (BCuR). *Dulci* est la leçon de AIII₁, et celle de Bembo; elle ne fait pas de doute.

Distincta coloribus arua; le Colbert. IV (P₅) donne : *duris districta ligonibus arua* et Sillig n'est pas loin d'adopter cette leçon. Mais la leçon traditionnelle, appuyée sur la grande majorité des mss., offre un sens assez clair et assez satisfaisant pour qu'on n'éprouve pas le besoin de la changer. *Arua districta ligonibus* est d'ailleurs d'une latinité médiocre. — Le participe *distincta* a ici le sens consécutif (*ita ut distinguantur*); selon Heyne, le sens attributif (*notat distincta = distinguit*) : ce qui du reste revient à peu près au même.

72. Laetum. — On pourrait être tenté de donner à l'adjectif le sens adverbial (*laetum recanente*), comme dans *suaue rubens hyacinthus* (Virg., *Egl.* III, 63); *immane sonat per saxa* (*Id.*, *Georg.* III, 239); *bellua Lernae horrendum stridens* (*Id.*, *Æn.* VI, 288). Mais le *que* du vers suivant oblige à considérer *laetum* comme un adjectif véritable, en corrélation avec *degentem* (*laetum degentemque*).

Recanente, leçon de Scaliger, de Ribbeck et de la presque unanimité des mss., semble être une forme populaire. Elle ne se trouve que dans le C. et dans Pline : cf. Comment. au v 43. *Recinente*, préféré par Benoist-Bahrens-Leo,

est assurément plus classique, mais n'a pour lui que AR. les Exc. Paris. et l'Escor.

74. **Pollentemque sibi** : « ne songeant qu'à jouir de ses propres avantages » (au lieu d'envier ceux des autres) : développe *invidia remota*, du vers précédent. La paraphrase de Sillig (*Adn. ad Catull.* XCVII, 3) : *ex sua sententia*, n'est pas très exacte. Celle de Forbiger vaut mieux : *contentus sua sorte*.

Cum dépend de *lucens* et non de *uelat* (luisante, avec ses pampres verts). *Velat cum palmite* serait peu correct. — Nous avons déjà trouvé **lucens** au vers 41, pour désigner le lustre d'une vie brillante; il exprime ici, au sens matériel, l'éclat printanier de la végétation. Ces répétitions trahissent l'indigence du vocabulaire.

75. **Tmolia**. — Tmolus, ville et montagne de Lydie. *Tmolia roma* = le feuillage touffu de la vigne. Cet adjectif est souvent employé substantivement, comme beaucoup d'autres épithètes géographiques : on disait Νῆος, Αἰσῆτος, Πόρφυρος, comme nous disons *du Madère*, *du Champagne*; cf. Virg., *Georg.* II, 98. — Bembo corrige arbitrairement *Tmolia* en *uilea*.

Subter (*subtus* : Vat. 2759) : la vigne projette son ombre à ses pieds sur le pâtre couché. Dans nos climats, cet adverbe conviendrait médiocrement à la vigne, dont les rameaux s'élèvent peu et rampent sur le sol : mais en Italie, et surtout dans l'antiquité, la vigne est ordinairement mariée à l'ormeau ou à d'autres arbres.

77. **Vallibus intus** (*vallibus imis* : AHH₁, Bembo). — Il semble plus naturel de considérer *intus* comme un adverbe que d'y voir, avec Heyne (*ad uers.* 77), un emploi archaïque de la préposition, construite avec l'ablatif. — La suppression de *in* devant l'ablatif de lieu, est, comme on sait, une construction poétique, mais fréquente : cf. Comment. au v. 64.

Fecunda Pales ; — cf. Comment. du vers 20.

78. — Il faut joindre **semper manantia**, comme l'a bien vu Sillig, qui rapproche le mot grec ζέωζος et qui paraphrase : « die stets von frischem Wasser benetzten Grotten »; — **Nouis** doit s'entendre des eaux jaillissantes, immédiatement au sortir de la source.

79. **Magis optato aeuo.** — L'interprétation de Leo, qui entend par *optatum aeuum* l'âge d'or, me semble inadmissible. Il s'agit ici de la vie du campagnard, vraiment digne d'envie (*optatum*) par son bonheur (*quis beatior*) et par sa durée (*aeuum*). Cette interprétation est d'accord, dans son ensemble, avec la glose des Par. : *quam feliciter et quiete uiuat in praesenti qui contentus est modicis*. *Aeuum* doit s'entendre de l'âge ou de la durée de la vie, non de l'existence qu'on mène ; cf. Virg., *Æn.* IX, 255 : *integer aeuū* ; *Ibid.* III, 491 : *et nunc aequali tecum pubesceret aeuo* ; Cicér., *Rep.* VI, 7 : *locum ubi beati aeuo sempiterno fruuntur*. — C'est d'ailleurs à cette condition qu'*optatum aeuum* ne fait pas double emploi avec *beatior*.

Magis... beatior : Heyne (*ad uers.* 78) rapproche, sans référence précise, un passage d'Aristophane, que je n'ai pu retrouver : *τις γὰρ γένετο μᾶλλον ὀβριώτερος* ; Le comparatif pléonastique *magis beatior*, admis anciennement dans le style soutenu, est tombé, depuis Térence, dans la langue vulgaire ou dans la conversation négligée : Pl., *Aul.* III, 2, 8 (*mollior magis*) ; *Bell. Afr.*, 48, 3 (*magis suspensior*) ; 54, 4 (*magis studiosior*). Cf. Thèse, *Et. Gramm.*, p. 360-1.

80. **Mente procul pura.** — J'avoue ne pas comprendre la difficulté soulevée par Sillig et reprise par Forbiger : **mente procul pura** *nihil aliud significare potest quam sine pura mente, quod ab hoc loco alienum; et nescio quomodo Heyne ex uulg. lectione hanc sententiam possit eruere* : « *dum procul se continet, mentemque puram et sensum probandum, animi propositum rectum seruat, non agnoui opes, non appetit* ». L'explication de Heyne est au contraire naturelle et ne prête à aucune objection grammaticale. *Procul* (loin des séductions du monde) est dit de la vie retirée du campagnard. — Les conjectures de Mahly et Behrens (*mente lucro pura*), de Heinsius (*m. potens pura*), de Sillig (*m. procul dura*), de Ribbeck dans son apparat (*m. procul praua*) n'ont aucune raison d'être.

Mente pura... sensu probando = « cœur pur » et « sens droit » (irréprochable). *Mens*, c'est la disposition d'esprit ou de caractère ; cf. Caes., *B. G.*, III, 49 : *Gallorum... mollis ac minime resistens ad calamitates perferendas mens est*. *Sensus*, c'est le jugement ; cf. Cic., *Att.* XV, 7 :

ualde mihi placebat sensus eius de republica. Les deux expressions (*mente pura sensuque probando*) se font pendant ; la retouche de Bährens (*censuque probato*) détruit cette symétrie intentionnelle.

81. **Agnouit** : — c'est la leçon de presque tous les mss. Celle de **VV**₁ est *agnoscit*, que Bährens transforme arbitrairement en *adposcit*. — **Nec tristia**, changé par Bembo en *non tristia*.

82. **Timet**. — *Timere* = tantôt « craindre » (avoir peur), tantôt « avoir lieu de craindre ». C'est ici le second sens. Cf. Quintil., *Inst. Or.*, VI, 3, 63 : *non times ne perdas locum*.

83. **Nec** (Bährens-Ellis : *non*).

84. **Vel euectus**. — Tous les mss. donnent *nec* (conservé par Ellis), qui pourtant n'a aucun sens. Le texte adopté par Bembo (*uel... transcendat*) est seul rationnel et a l'avantage de distinguer nettement la passion de la guerre de l'amour du lucre. Je signale en passant la leçon de Hertzberg : *nece euectus*.

Euectus : l'auteur du *C.* a une prédilection pour ce mot et pour son composé *ineuectus* : cf. v. 401 et 341. Ici, il complète le sens du verbe *transcendat* (leçon du Vat. 2759 : les autres mss. portent *transcendit*).

86. **Falcæ deus... politus**. — Cette périphrase désigne soit le dieu Terme, soit plus probablement Priape, dont les images grossièrement taillées marquaient la limite des propriétés et étaient considérées comme sacrées. L'un et l'autre sont des divinités rurales et populaires en Italie, bien que le culte de Priape fût d'origine orientale, venu probablement de Lampsaque : cf. Decharme, *Myth.*, p. 482 : Gruppe, *Griech. Myth.*, p. 855.

87. **Panchaia tura** : — à rapprocher de Virg., *Georg.* II, 439 : *totaque turiferis Panchaia pinguis arenis*. — Remarquer les nombreuses répétitions de ce passage : *colitur... colit* ; — *adsunt... adest* ; — *requies... requie*. Bährens les croit intentionnelles, au moins les deux premières : ce sont de simples négligences, auxquelles l'auteur du *Culex* ne nous a que trop habitués.

88. **Floribus agrestes herbas uariantibus**. — J'adopte la leçon de Ot (*herbas*), dont celle de **BCUR** se rapproche par la présence de l's (*herbis*). Une minorité de mss. don-

nent *herbae* ou *herbe*, qui a passé dans l'édition d'Ellis; mais la phrase est ainsi moins claire et assez mal écrite. — Conject. de Bæhrens : *spirantibus*.

Adsunt (Cors. — Ellis : *addunt*). Haupt propose *adflant*, adopté par Ribbeck, mais n'en donne aucune raison. Peut-être a-t-il été choqué de la répétition (cf. v. 89). Ce n'est pas une justification valable contre le témoignage des sources.

90. **Libera, simplicibus curis**. — Sillig : *libera simplicitas curis*, correction séduisante, mais qui ne s'autorise d'aucun ms.

92. **Quolibet ut requie uictu contentus abundet** : — leçon du Vat. 2759 et du Harl; H₁b donnent *qualibet*, qui, groupé avec *requie*, fournit un sens peu satisfaisant. Construisez : *ut, contentus quolibet uictu, abundet requie*. Ce vers est particulièrement contourné, par suite de la double entorse qui fait passer la conjonction au second rang et détache le substantif de son adjectif par l'intercalation d'un adverbe. — Bæhrens corrige audacieusement : *quolibet utque peni uictu contentus abundet*; Ellis, avec plus de prudence : *quolibet in requiem uictu ut...*

93. **Iucundo** ou **iocundo**. — L'épel *o* (Bæhrens) a pour lui ABHV; l'épel *u* (Sillig, Ribbeck, Leo, Ellis) est celui de CV₁. — **Leuet** (EP₆P₇); selon d'autres, *liget*, qui a pour lui le Vatic. 2759.

94. **O pecudes, o Panes**. — La tirade se termine, comme elle avait commencé, par une apostrophe et une exclamation (cf. *o bona pastoris...*). — **O gratissima Tempe** : évidemment imité de Virgile, *Georg.* II, 469, mais avec la gaucherie habituelle au poète du *Culex*.

95. **Frondis Hamadryadum**. — Le texte traditionnel (*fontis Hamadryadum*), qui a pour lui l'unanimité des mss., n'en est pas moins inintelligible. *Fontis* ne peut se grouper avec *Tempe* et les Hamadryades ne sont pas des nymphes fluviales. Unger a proposé *fontibus Hydriadum*; mais *Hydriades* n'a été employé par aucun auteur latin et même est à peine grec; en outre, la construction et le rejet laisseraient à désirer. L'hypothèse de Leo (*hortus Ham.*), celle de Housman (*frigus Ham.*), s'éloignent des mss. Je m'arrête à la leçon de Heinsius (Ribbeck, Bæhrens), qui reste plus voisine des sources et qui donne un sens plausible. On pour-

rait voir dans *gratissima frondis* un génitif de relation : c'est un tour fréquent chez les poètes et qui se rencontre même en prose : *integer uitae* (Hor.), *maturus aevi* (Virg.), *animi atrox* (Sall.). Mais il semble plus naturel de considérer *frondis* comme un génitif descriptif ou explicatif dépendant de *Tempe*. Cf. Thèse, *Etude Gramm.*, p. 352.

96. **Sibi.** — Se rattache à *quisque* (chaque pâtre, pour son compte, cherche à rivaliser avec le poète d'Ascre). Encore un exemple de construction enchevêtrée. — *Pastori quisque poeta*, leçon de **VV₁**, adoptée par Ellis, cadre mal avec l'idée du morceau : le poète n'est pas le seul à goûter le charme de la vie champêtre et le développement qui précède a une portée plus générale.

98-162. — Au milieu du jour, le pâtre et ses chèvres, pour se préserver des ardeurs du soleil, se réfugient dans le bois sacré de Diane : description du bosquet et de la source ; sommeil du pâtre.

98 sq. — **Talibus in studiis...** — On a vu plus haut (v. 58) l'insuffisance des raisons alléguées par Ribbeck pour transporter ces six vers (98-103) après le vers 57. L'édition Heyne-Sillig les laisse à leur place, mais les incorpore à la tirade précédente (éloge de la vie champêtre). Le Bembinus semble autoriser ce groupement, puisqu'il ne met pas de majuscules rouges au vers 98 et qu'il en met au vers 104. D'autre part, les *Excerpta Parisina* sont interrompus au vers 100, ce qui semble rattacher au morceau précédent les trois premiers vers en question. Mais ces erreurs paléographiques, facilement explicables par des étourderies de scribes, sont rectifiées par le témoignage de tous les autres mss. : et le sens du passage contesté s'oppose absolument à ce qu'on en fasse la conclusion d'un développement aussi général que le tableau de la vie champêtre. Les détails très précis qu'il renferme (attitude du personnage, indication de l'heure) ne peuvent s'entendre que du pâtre qui est le héros du poème. C'est la reprise du récit un moment interrompu.

Scaliger, se fondant, à ce qu'il assure, sur le témoignage d'un vieux ms., a défiguré ce passage. A la suite du vers 99, il intercale les vers 146-159, dont il bouleverse l'ordre traditionnel et naturel. C'est de la haute fantaisie.

Enfin les mss. **VV₁** intervertissent 99-98.

Baculo nixus. — C'est la pose consacrée que reproduisent volontiers les peintres et les sculpteurs : cf. Virg. *Egl.* VIII, 46 et surtout Ovide. *Pont.* I, VIII, 52 : *ipse uelim baculo pascere nixus oues.* — **Apricas** : la correction de Bothe (*amicas*) n'est nullement nécessaire. La discordance du rapport grammatical et du rapport logique est fréquente chez les poètes. *Apricas* doit être rattaché grammaticalement à *curas*, mais par le sens à *pastor*. Cf. une figure analogue dans Virg., *Egl.* IX, 58 : *uentosi reciderunt murmuris aurae.* *Apricus* ne se dit généralement pas des personnes : cependant Leo rapproche *aprici senes* (Perse, V, 179).

99. Dum non arte canora (lors : *nondum non*). — Sillic tourmente inutilement cette phrase en proposant de construire : *et dum modulatur solitum carmen arundine canora non arte compacta.* *Non* doit se grouper avec *canora* ; cette place assignée à la négation est loin d'être sans exemple. Cf. Virg., *En.* II, 724 : *haud passibus aequis* ; Stat., *Theb.* VIII, 20 : *admissos non per sua flumina manes.* Il semble que ce procédé soit employé pour tenir la place du préfixe privatif *in* avec les adjectifs qui ne comportent pas ce préfixe (du moins au sens exigé par la phrase) : *ars non canora* = *incomposita*. Sur l'usage très spécial de la négation dans le *C.* (*non arte politus* : 86 ; *non diuite cultu* : 95), cf. Thèse, *Etude Gramm.*, p. 388 et note 5.

100. Solitum : correction nécessaire, bien que *solidum* soit la leçon unique des mss., y compris **RV** et, quoi qu'en dise Ribbeck, les Colbertini P₁P₂. *Solitum* a pour lui le mérite d'une clarté plus grande et l'analogie avec le vers 163 : *nam solitum uoluens ad tempus... serpens.*

Harundine : j'adopte l'orthographe de **BHVII** (CH₁ : *arundine*).

101. Tendit. — L'emploi transitif de ce verbe, au sens de *lancer* (= *mittere radios*) n'est pas classique : cf. Baur, *Fleckb. Jahrb.* XCIII, p. 361 ; Thèse, *Et. Gramm.*, p. 335, note 5. — **Ineuctus** : mot particulier au *Culex*, qui se retrouve au vers 341. Le préfixe *in* a tantôt le sens privatif (*impotens*, *incredibilis*), tantôt, comme ici, le sens locatif (*infero*, *inclino*, *impono*, *ineo*). Le premier est plus fréquent avec les adjectifs, le second avec les verbes (cf. pourtant

infamo, infitior). — Selon Heyne et Ribbeck, Bembo, dans son *De Culice*, aurait adopté la var. *in euctos*. Cependant les trois éditions du *De Culice* que j'ai consultées, l'édition princeps (Venise, 1530), celles de Lyon (1532) et de Bâle (1556), donnent unanimement *in euctus* (en deux mots, il est vrai, ce qui doit être l'origine de l'erreur).

Hyperionis. — Hypérion (ὑπέρ-ιών : Hom., *Od.* I, 8) est « celui qui chemine sur nos têtes ». « Hypérion, transformé plus tard en un simple Titan, représentait d'abord le soleil parcourant les cieux à pas de géant, et rappelle d'une manière frappante le Vichnou du Véda. Comme Apollon, Hypérion est couronné de rayons et monte sur un char » (Maury, *Relig. de la Gr. ant.*, t. I, p. 429). La Théogonie grecque en faisait un Titan, fils d'Ouranos et de Gaia et père d'Hélios; cf. Decharme, *Myth.*, 238. Il est pris ici pour Hélios lui-même.

102. **Ætherio.** — Cf. le Comment. au vers 42.

Ponit discrimina mundo : le soleil, déjà haut sur l'horizon, partage son orbite céleste en deux parties par son globe lumineux (*lucida discrimina*). Cf. Ov., *Mét.* III, 151 : *nunc Phoebus utraque | distat idem terra*. — Suivant Leo, se fondant sur Virg., *Georg.* III, 327 sq., Varron, *R. Rust.* II, 2, 40 sq., Col. VII, 3, 23 sq., les vers 101-102 désignent la quatrième heure du jour, tandis que le vers 107 se rapporte à la sixième heure; c'est vers dix heures du matin que les chèvres se rendent à l'abreuvoir, c'est vers midi qu'elles vont chercher l'ombre et le sommeil sous la feuillée. Les indications du *C.* sont plus générales et ne doivent pas être serrées de trop près. Cependant les deux opérations auxquelles préside le pâtre (le rassemblement à l'abreuvoir, — le repos dans la forêt) sont nettement distinguées par le poète (101, sq.; 202, sq.). Cf. Thèse, *Sources et Imit.* p. 88-90.

103. **Qua** (*cum* : P₂). — La leçon admise par Ribbeck : **qui iacit** (*qui* représentant *mundus*) n'a pour elle qu'un ms. de troisième ordre, le Vossianus n° 96.

105. **Ima susurrantis.** — La correction proposée par Schrader, **lene susurrantis**, est parfaitement inutile; *ima* s'explique suffisamment par ce fait que les chèvres, jusque-là dispersées sur les pentes de la montagne, sont obli-

gées, pour aller boire, de descendre au fond des vallées (*ad ima uada*).

Repetebant, au sens intransitif, comme dans Grat., *Cyneg.*, 245 : *repetens prima ad uestigia*, ou dans l'*Ætna*, v. 368 : *ut rapiant uires repetantque in praelia uicti*; terme d'escrime et de stratégie. — C'est la leçon de la plupart des mss. (y compris le Cors. et le Harl.). Scaliger propose *repebant*, Heinsius *reptabant*, Barth (d'après C, confirmé par V) *repedabant*.

106. **Quae subter uiridem residebant caerula muscum**. — Heinsius corrige arbitrairement : *quae subter uiridem saliebat garrula muscum*. — *Residebant* doit s'entendre d'une eau tranquille et comme dormante et s'accorde évidemment assez mal avec *susurrantis*. Le lecteur du C. doit prendre son parti de ces incohérences de style.

107. **Medias operum partes**. — Le soleil a déjà parcouru la moitié de sa carrière (accompli la moitié de sa besogne). *Operum*, pluriel poétique pour *operis*. Cf. Stace, *Theb.* V, 85 :

*Sol operum medius summo librabat Olympo
lucentes, ceu staret, equos.*

Euectus erat sol (corr. Schrader : *emensus*). — Remarquer la construction du participe *euectus* avec un complément direct à l'accusatif. C'est un passif à signification moyenne (verbes médio-passifs). Cf. Tac., *Ann.* XII, 36 : *fama eius euecta insulas*; Curt., IX, 9, 37 : *euectus os amnis*; Prop. III, III, 21 : *cur tua praescriptos euecta est pagina gyros*? Thèse, *Etude Gramm.*, p. 366 et note 3. — Pour l'effet produit par la présence d'un monosyllabe à la fin du vers, voir plus loin le Comment. au vers 202 et Thèse, *Versif. du Cul.*, p. 467. L'auteur use plusieurs fois de ce procédé : cf. v. 202, 252.

Heyne considère les vers 107-108 comme interpolés, sous prétexte qu'ils font double emploi avec 101-102. Le C. n'en est pas à une répétition près; mais celle-ci n'est qu'apparente, comme on l'a vu plus haut (Comm. au vers 102).

109. **Ut procul aspexit** (Var. *b* : *et*). — Ce vers a exercé la sagacité des critiques : la phrase qu'il commence reste en suspens et semble n'offrir aucun sens. Ribbeck, re-

prenant une correction de Barth, écrit : *haut procul accessit* ; Bahrens : *nec procul ipse exit* ; Hildebrandt : *haut procul ipse exit* (cf. De Marchi, *Di un poemetto attrib. a Virgilio*, p. 54-5). Ici encore, Leo a raison de s'en tenir au texte traditionnel, qui est celui des mss. et de toutes les vieilles éditions : *ut procul asperit*. Les poètes se permettent parfois de laisser une période inachevée, surtout dans les morceaux d'imagination, où l'inspiration prend le pas sur la correction grammaticale. Cf. Virg., *Georg.* IV, 67-86 et 251-266. Avec plus d'habileté qu'à son ordinaire, l'auteur du *C.* a profité, pour faire passer cette hardiesse, du mouvement qu'imprime à son récit l'épisode si dramatique d'Agavè et l'évocation du culte exalté de Dionysos. La parenthèse ouverte au vers 110 fait perdre de vue le commencement de la phrase et l'apodose attendue n'arrive qu'au vers 157, qui renoue le récit interrompu par un tour tout à fait analogue à celui du vers 109 (*ut procul aspexit luco residere uirenti... pastor ut ad fontem densa requieuit in umbra*). — Si toutefois ces raisons ne paraissaient pas suffisantes, on pourrait, sans trop s'écarter des sources, donner au vers 109 la forme suivante :

Et procul has iussit luco residere uirenti...

(ou encore : *has passus*). Sur le sens de *procul* (à peu de distance, à proximité), voir plus loin, Comment. au vers 235.

109-110. **Luco... Delia diua, tuo** (var. de P₁ : *cliuo*). — On a beaucoup discuté sur l'emplacement de ce bois sacré consacré à Diane et de la grotte où Agavè aurait cherché un asile après la fin tragique de son fils Penthée. Heyne (*ad vers.* 108), Hertzberg (p. 44, *ad vers.* 109) les mettent en Béotie, sur le Cithéron, centre du culte dionysiaque, auquel le mythe d'Agavè se rattache étroitement. C'est là que Pausanias XI, 2, 3 et Strabon, p. 408, s'accordent à placer le théâtre du drame de Penthée. Maass (*Orpheus*, p. 237) penche pour le Drakanon, montagne de l'île de Cos. Mais Knaack (Pauly's *Real Encycl.*, art. *Agavè*) et Ellis (*Classical Review*, X, 1896, p. 179 sq.) semblent avoir démontré que la scène du *C.* doit être localisée en Chaonie, et se rattache à une tradition régionale qui nous montre Agavè se réfugiant en Illyrie pour fuir la colère de Dionysos (voir Thèse, *Anal. et interpr.*, p. 44-7 ; *Myth. du Cul.* p. 139 ; —

Lafaye, *Métam. d'Ovide*, p. 408; Gruppe, *Gr. Myth.*, 733 note 4). — C'est une de ces légendes rares où se complait l'érudition alexandrine et l'idée de greffer sur une pastorale enfantine les plus célèbres légendes de l'épopée et du théâtre est bien caractéristique de cette école littéraire.

110-111. **Vieta furore... Cadmeis Agaue.** — Le mythe d'Agavè déchirant son fils Penthée dans un accès de fureur bachique symbolise l'introduction dans la Grèce propre du culte barbare de Dionysos, d'abord localisé en Thrace, et la résistance qu'il rencontra. Penthée, petit-fils de Cadmus, fils d'Echion et d'Agavè, incarne cette résistance : il fait emprisonner le dieu dans une écurie, puis se laisse persuader par lui de s'introduire, sous un déguisement, dans l'assemblée des femmes thébaines, qui célèbrent les mystères du culte nouveau sur le Cithéron. Bientôt reconnu, il est mis en pièces par les Ménades, à la tête desquelles est sa propre mère Agavè, qui, égarée par Dionysos, prend son fils pour une bête féroce. Revenue à elle, Agavè a horreur de son crime. Elle fuit devant Bacchus, qui la poursuit de sa vengeance pour avoir contesté sa naissance divine et outragé sa mère Sémélè. C'est alors qu'elle s'exile en Chaonie et, chemin faisant, se réfugie dans le bois sacré d'Artémis (*quo... uenit Nyctelium fugiens*). Cf. Eurip. *Barch.*; Théocr., *Id.* XXVI; Apollod., 3, 4, 2 et 3, 5, 2; Ov., *Met.* III, 725; Hygin, *f.* 179, 184; parmi les travaux modernes, consulter : Preller, *Gr. Myth.*, 4^e éd., p. 689; Pauly, *Real Encycl.* (art. *Agave* et *Pentheus*); Roscher, *Lexik. der Myth.* (mêmes art.); Gruppe, *Griech. Myth.*, p. 733, note 4; Maass, *Orph.*, p. 156-7. Les difficultés que Scaliger découvre dans ce passage sont purement imaginaires.

Vieta furore (épuisée par le délire bachique). Cette expression n'est pas inconciliable avec la tradition créée par Euripide, qui nous montre Agavè revenue à elle aussitôt après le meurtre de son fils. Cf. Stat., *Theb.* IV, 566 : *genetrix Cadmeia... iam dimissa deo*; III, 190 : *lassa furorem uicit* (Roscher, *Lexik. der Myth.*, art. *Pentheus*). Mais le *bacchata* du v. 113 suppose qu'elle est encore en proie à la fureur sacrée et que Bacchus s'acharne encore après sa victime. Sur ce point de détail, le poète est en désaccord avec la version la plus répandue de la légende. Il revient

vraisemblablement à la tradition la plus ancienne, qu'Euripide a modifiée pour des raisons dramatiques, la conscience du malheur étant la condition psychologique de la souffrance morale.

Nyctelium est la seule orthographe admissible (Bembo donne *Nyctileum*). Νυκτέλιος est l'épithète consacrée du dieu qui préside aux mystères nocturnes. Cf. Val. Flacc., *Argon.* VII, 741 (*fera Nyctelii sacra*). Voir aussi le passage d'Ovide (*Mét.* IV, 41 sq.) où sont énumérés les surnoms du dieu et Plut., *De Ei ap. Delph.* IX, p. 388 (Roscher, *Lexicon, Supplém.*, art. *Dionysos*; Gruppe, *Gr. Myth.*, p. 68). Il y avait à Mégare un temple de Διονυσος Νυκτέλιος (Pausan. I, 40₆). Les fêtes en l'honneur de l'Epiphanie de Dionysos, célébrées tous les trois ans, s'appelaient en latin *triennales*, en grec ἀγριώνια ou νυκτέλια (Rohde, *Psychè*, 2^e éd., II, p. 33-34).

112. **Et caede cruenta.** — *E caede*, leçon de Bembo, adoptée par Heyne, Forbiger et Leo; **ec**, leçon de Ribbeck, recueillie par Bæhrens; mais les mss. donnent *et. Cruenta* est au nominatif. — Le thème de la mort de Penthée est le sujet d'un grand nombre de peintures de vases appartenant soit à l'époque archaïque, soit à la période gréco-romaine ou hellénistique. L'art de la belle époque évitait la représentation de cet épisode réaliste, suivant en cela l'exemple littéraire d'Euripide, qui, dans les *Bacchantes*, fait raconter la mort de Penthée par un serviteur (cf. Roscher, *Lexic.*, art. *Pentheus* et art. *Agave*).

114. **Posterius poenam nati de morte datura.** — A en croire Sillig, ce vers manque dans l'Helmst.; en réalité, il a été transporté plus haut, entre 111 et 112. Le texte de la majorité des mss. (BnV) donne : *posterius poenam nati se morte futuram* (var. Harl.-Bembo : *natis e morte*; — Cors. : *natis ae*), ce qui ne fournit aucun sens plausible. La correction ci-dessus (*datura* au lieu de *futurum* ou *futura*), aujourd'hui presque universellement acceptée, apparaît dans les éditions de Fabricius. Il faut joindre *poenum datura*. Je ne crois pas possible d'admettre l'interprétation d'Ellis, qui conserve *futuram* et rattache *poenam* à *requieuit* (*requieuit poenam nati de morte futuram* = *requiem siue pausam fecit uenturo supplicio ob occisum natum*).

L'authenticité de ce vers a été contestée par Heyne. Les

textes relatifs au mythe de Penthée ne parlent pas explicitement d'un châtiment infligé à Agavè pour la punir de son forfait. Mais ce silence, explicable par des raisons purement littéraires (exigences de composition), n'exclut pas l'hypothèse d'une purification ultérieurement imposée à l'infanticide. On connaît les idées des anciens à ce sujet : il serait surprenant qu'un crime aussi atroce eût échappé à la loi commune. En fait, le drame même d'Euripide nous montre Agavè qui, redevenue consciente d'elle-même, se répand en lamentations, et le vers du *Culex* se trouve en germe dans le passage des *Bacch.*, 1147, où il est dit qu'Agavè célèbre bruyamment une victoire « qui lui coûtera bien des larmes » : ἡ δάκρυα νικηφόρῃ. Nonnos (*Dionys.*, 44-46) nous donne une version épique de la légende, où ce dénouement est plus longuement développé : la douleur de Calmus émeut Dionysos lui-même ; Agavè reconnaît la tête de son fils, se roule sur le sol, en proie au plus violent désespoir, en baisant ces misérables restes, auxquels elle rend finalement les derniers devoirs. N'est-ce pas un commencement d'expiation, qui suffirait à expliquer le vers du *C* ? A cet égard l'étude des monuments figurés et de certaines institutions religieuses, telles que les Ἀγρίονια (Darernberg et Saglio, *Dict. des Antiq.*, art. *Agrionia*) est encore plus probante. Pour plus amples explications, cf. Thèse, *Myth. du Culex*, p. 139, note 2.

116. **Satyri Dryadesque choros egere puellae.** — Cf. Hor., *Od.* I, 4, 31 : *Nympharumque leues cum Satyris chori*. Ellis propose de conserver *choros* (BP₂R), en tant qu'accusatif grec (χορός); mais il paraît superflu d'avoir recours à cette forme insolite, quand la forme régulière *choros* figure dans plusieurs mss. (ACHVV₁). Bien que les mots grecs abondent dans le *C.*, l'auteur ne se permet à leur occasion aucune licence exceptionnelle. Cf. Thèse, *Et. Gramm.*, p. 338, note 2. — *Egere* doit être entendu comme un parfait fréquentatif (*agere solitae sunt*).

117. **Naiadum coetu :** — ablatif d'accompagnement, pour lequel l'adjonction de *cum* est habituelle, mais non obligatoire ; cf. Virg., *Æn.* III, 226 : **magnis** *quatiant clangoribus alus* ; Id., *Egl.* X, 24 : *uenit et agresti capitis Silvanus honore* ; Caes., *B. G.*, I, 41, 2 : **omnibus copiis**

ad Ilerdam proficiscitur. Cf. Thèse, *Et. Gramm.*, p. 355.

Orphëüs est ici trissyllabe. Cf. là-dessus Luc. Mueller, *De re metr.*, 2^e éd., p. 316; Kühner, *Ausführl. Gramm.*, I, p. 318; Thèse, *La versification*, p. 398 et 406, A, 2^e. — La légende d'Orphée est représentée dans le *C.* par ses deux épisodes essentiels : Orphée charmant la nature (v. 117-118), Orphée aux Enfers, celui-ci beaucoup plus développé (268-295). L'un et l'autre sont traités avec prédilection par les peintres et les mosaïstes païens; l'art chrétien lui-même s'en est souvent inspiré (cf. plus loin, Comment. au v. 278 sq.). Ovide, dans ses *Métam.* (X, 86, sq.) décrit la nature attentive aux chants de l'aède et fait le dénombrement des arbres attirés par ses accents; l'analogie est frappante avec le catalogue correspondant du *Culex* (123 sq.). Cf. aussi Apollon. I, 26, sq.; Hor., *Od.* I, 12, 7 sq.; Ov., *Met.*, XIV, 337 sq.; Claud., *De raptu Proserp.*, *Præf.* II, 24 sq. — Conject. d'Heinsius-Ellis : *non tantum Aea-grius*.

118. **Hebrum restantem tenuit ripis siluasque canendo** (*riuis*, II VV₁): exemple de la figure appelée *zeugma*. *Tenuit*, qui se rattache également à *Hebrum* et à *siluas*, n'a pas tout à fait le même sens dans les deux cas : Orphée arrête le cours du fleuve et tient les forêts attentives.

149. **Quantum te pernix remorantem, diua, chorea.** — Passage très altéré. Ribbeck corrige arbitrairement : *quantum te pernix remorantur*. Bæhrens enchérit, à son ordinaire : *quam tum te, pernix, remorantur*. Mais *quam* servant de corrélatif à *tantum* est peu correct; *tum remorantur* ne cadre pas avec l'idée; le présent *remorantur* n'est d'accord ni avec *egere* ni avec les autres verbes de la phrase, qui tous sont au passé (*tenuit, dabat, refouebat*) et *tum* ne conviendrait qu'à un moment déterminé; or il ne s'agit pas d'un incident isolé, mais d'un fait qui s'est répété toutes les fois qu'Artémis a contemplé les ébats des nymphes. Quant à la conjecture d'Ellis (*quantum te pernixe morantur, diua, chorea*), elle introduirait dans la versification si scrupuleuse du *C.* un vers sans autre césure que la trochaïque. La correction de Bembo : *quantum te, Peneu, remorantem dia chorea* n'est guère plus heureuse : le bois d'Artémis est en Epire et le Pénée est un fleuve thessalien. En outre,

Pēnēus correspondant à Πηνειός, le vocatif n'est nullement *Pēnēu*, mais *Pēnēō*, qui se trouve d'ailleurs dans Ovide, *Am.* III, 6, 41 : *te quoque promissam Xantho, Penee, Creūsam*. La plupart des mss. donnent *pernigre* ou *per nigre morantem* (BCHFR), d'où il serait facile de déduire paléographiquement la leçon communément adoptée aujourd'hui : *pernix remorantem*, alors même qu'elle ne se trouverait pas déjà dans VV₁. Cette correction, proposée par Fabricius, a été acceptée par Schrader, introduite par Heyne-Sillig et Leo dans leurs éditions. Ellis l'a relevée depuis dans le *Vatic.* 2759. Elle me paraît définitive.

La construction de la phrase n'est guère moins sujette à discussion que la constitution du texte. Leo croit voir un rapprochement voulu dans *pernix remorantem*, ce qui induirait à faire retomber *pernix* sur *diua* : la déesse, ordinairement si agile, est immobilisée par l'admiration (*quantum chorea [tenuit] te, diua pernix, remorantem*). Mais l'analogie avec Lucrèce, II, 636 : *pernice chorea (Curetum)* semble prouver que ces deux mots vont ensemble. *Chorea* est sujet de la phrase. Par une syllepse fréquente, surtout chez les poètes, ce singulier collectif est déterminé, dans le vers suivant, par un adjectif et un participe au pluriel (*laetae fundentes*). Cf. Sall., *Iug.*, 14, 15 : *pars in crucem acti, pars bestiis obiecti sunt*; Caes., *B. C.* III, 30, 3 : *uterque eorum exercitum educunt*. D'autres entendent *chorea* comme un ablatif, le sujet étant alors *Naiades* s. ent : *quantum te..., pernix diua,... [Naiades] laetae... [tenebant] chorea* (autant que les Naïades joyeuses te retenaient, agile déesse, par le spectacle de leurs danses) — Les railleries de Heyne, qui reproche au poète de comparer Orphée à un chœur de danse et Artémis à un fleuve ou à une forêt, me paraissent tout à fait imméritées : c'est l'admiration d'Artémis qui est comparée à celle de la nature saisie par les chants d'Orphée et il n'y a rien que de sensé dans ce rapprochement. Au point de vue littéraire, ce passage rappelle le riant tableau d'Horace : *iam Cytherea choros ducit Venus, imminente luna | iunctaeque Nymphis Gratiae decentes...* (*Od.* I, IV, 5).

120. **Tuo uultu.** = L'interprétation de Sillig, qui traduit *laetae tuo uultu* par *gaudentes quod ipsis te adspicere licet*, est impossible à admettre. C'est trop faire violence au sens

naturel de *uultus*. — Bembo : *multa tibi laeto fundentes gaudia uultu*. *Laetae* (ou ses équivalents) est la leçon de BHR; *laeto*, celle de V.

123 sq. — Le catalogue des arbres qui ombragent le bois sacré de Diane est à rapprocher de l'énumération des plantes qui fleurissent sur la tombe du moucheron (*Culex*, v. 398-410). Ces dénombrements sont bien dans le goût alexandrin; ils se rattachent à la vogue des poèmes didactiques et scientifiques, tels que les *τεωρητά* de Nicandre ou le *De herbis* d'Emilius Macer, qui sont de la botanique versifiée. C'est ce qu'un érudit allemand appelle « la poésie de catalogue » (Skutsch, *Aus Verg. Frühz.*, p. 52 sq.). La description du bosquet en particulier est un lieu commun pastoral et érotique. Cf. des nomenclatures analogues dans Ov., *Ars Am.* III, 687; *Métam.* X, 81 et l'énumération plus sobre de Catulle, LXIV, 289 sq., dont quelques détails semblent avoir passé dans le *Culex*. Pétrone a fait la parodie du procédé, *Satiric.*, CXXXI (description du bosquet où Circé attend Encolpius). La botanique du *C.* est d'ailleurs conventionnelle; les légendes qui s'y mêlent (même celle du lotus) sont toutes de provenance alexandrine et de date récente. Cf. *Comment.* aux vers suivants et Thèse, *Myth. du Cul.* p. 140-144.

124. **Aeriae platani.** — Le Vossian. n° 96 (xv^e s.) donne *aeræae*, adopté par Heyne-Sillig, et qui est à rapprocher de *aethereus* aux vers 42 et 102. — Les mêmes et Ellis écrivent *platanus*, qui est la leçon de Bembo, mais contredite par la grande majorité des mss. (elle n'a pour elle que le Cors. et le Basil.). Cette forme en *us* ne pourrait être qu'un nominatif pluriel de la quatrième déclinaison et, dans ce cas, ce serait une *uox singularis* (cf. il est vrai, au v. 141 : *fagus*; et dans Virg., *Egl.* VI, 83 : *laurus*). Le dictionnaire de Freund, renvoyant à ce passage du *Culex*, considère *platanus* comme un *génitif singulier*, ce qui est inadmissible, étant donné le contexte. La difficulté disparaît si on revient purement et simplement à l'orthographe des mss. Il semble que *platanus* soit une correction ayant pour but d'éliminer une licence métrique. La trace de cette correction s'est conservée dans le Bembinus, où la terminaison *us* a été superposée après coup à l'e final de *platane*. L'hiatus *pla-*

tani || *inter* est excusé ici par la césure ; dans ces conditions, les versificateurs les plus rigoureux se permettent cette licence de temps à autre. Cf. Thèse, *Versification*, p. 413.

Impia lotos. — La légende des Lotophages, telle qu'elle est racontée dans le IX^e chant de l'Odyssée, explique l'épithète *impia*, appliquée à l'arbre dont les fruits savoureux auraient détourné de leur devoir les compagnons d'Ulysse (*socios Ithaci maerentis abegit*), s'il ne les avait ramenés de force sur leurs vaisseaux. Cette légende d'origine homérique a été reprise et remaniée par la poésie alexandrine, où la mention du lotos revient fréquemment (Théocr., *Id.* XVIII, 43 ; XXIV, 45 ; Prop. III, XII, 27 ; Tib., IV, 1, 56). Elle a donné naissance à l'histoire beaucoup plus récente de la nymphe Lotis, changée en l'arbre qui porte son nom, pour lui permettre de se soustraire à la lubricité de Priape (Ov., *Mét.* IX, 347 ; *Fast.* I, 415). Leo suppose que cette nouvelle version du mythe, qui a fourni à Ovide le sujet d'un de ces contes libertins où il excelle, était connue de l'auteur du *C.* et qu'il y est fait allusion dans le passage qui nous occupe. Mais le qualificatif *impia* et l'allusion aux Lotophages ne peuvent s'entendre de la nymphe Lotis. Il est d'ailleurs vraisemblable que ce conte alexandrin avait donné à la légende un renouveau de notoriété. — Le poète semble confondre ici le lotos béotien (*trifolium melilotus*), variété de trèfle servant de pâture aux chevaux et qui vient dans les endroits frais, tels que le bosquet de Diane, avec le lotos de Cyrénaïque ou jujubier (*chamnus lotus* ou *zizyphus lotus*). C'est de ce dernier qu'il est question dans Homère. Il y avait encore le lotos d'Égypte, sorte de nénuphar, signalé par Hérodote (II, 92) et le lotos du Nord de l'Afrique, au bois dur et noir, dont on fabriquait des flûtes et des fourreaux d'épées (Eur., *I.A.*, 1036 ; Théocr., *Id.* XXIV, 45). Ce sont quatre plantes différentes, qui n'ont de commun que le nom.

127 sq. — Sur la légende de Phaéthon, mythe solaire selon les uns, chthonien selon d'autres, consulter, entre autres études : Knaack, *Quaest. Phaeth.* (Philol. Untersuch., VIII) ; Decharme, *Mythol.*, p. 241 ; Preller, *Gr. Mythol.*, 4^e ed., p. 438 ; G. Lafaye, *Métam. d'Ovide*, p. 148-9 ; Roscher, *Lexikon*, art. *Phaethon* et *Heliades*. Cf. aussi mon chapitre sur

la *Mythol. du Culex* (Thèse, p. 141). Roscher étudie savamment l'évolution de la légende, à travers les versions successives d'Hésiode, d'Euripide et des Alexandrins. De tout cela s'est formée une vulgate, où ont puisé les poètes et les artistes d'imagination moins inventive (parmi les représentations figurées, cf. en particulier la coupe du « Museum of fine Arts » de Boston, Philol. N. F. XII, 484 et le sarcophage d'Ostie, publié par Ann. dell' Inst., 1869, 130 sq). Réduite à ses éléments essentiels, elle nous représente Phaëthon précipité du ciel par la foudre de Zeus, qui n'a pas d'autre moyen d'éviter une conflagration générale. Les Héliades, ses sœurs, pleurent sa mort sur les bords de l'Eridan et sont changées en peupliers ou en aunes, leurs larmes en une sorte de résine qui donne l'ambre. Cf. Cat., LXIV, 290; Virg., *Egl.* VI, 62 et *Æn.* X, 490. C'est à cette forme éclectique de la légende que semble se référer l'auteur du *Culex*. La manière dont il décrit la transformation des Héliades est d'ailleurs assez personnelle et la mention du peuplier blanc s'écarte de la tradition hellénistique (Gruppe, *Gr. Myth.*, 789₄). — Lucien (*De l'arbre et des cygnes*) s'égaye aux dépens du mythe de Phaëthon. Dans le système stoïcien, ἡεπιφορσσις qui termine l'équipée céleste du fils d'Hélios prend un sens eschatologique et symbolise l'embrasement final (Roscher, *Lexikon*, art. *Phaethon*, p. 2489).

127. **At quibus insigni curru proiæctus equorum** (*ignito*: Mæhly). — *Insignis currus* se lit déjà dans Lucrèce (VI, 47); mais *insignis currus equorum* est une expression mal faite. *Insuetus cursu equorum* (*cursu*, leçon de *y*; — *insuetus* proposé par Bæhrens) offrirait un sens plus satisfaisant; mais le texte traditionnel a pour lui l'autorité à peu près unanime des mss. *Currus equorum* est une sorte de locution composée désignant le char et son attelage (*equorum* = *ab equis uecto*). L'explication hasardée (assez timide-ment) par Leo, qui propose de voir dans *equorum* un génitif de relation dépendant de l'adjectif *insigni* (char resplendissant quant à ses coursiers), ne me semble pas recevable.

128. **Ambustus Phaethon** = brûlé par la foudre de Jupiter: texte de HH₁NOy et du Mediol. d'Ellis. C'est le seul acceptable, bien que beaucoup de mss. (entre autres **BV**)

et le *De Culice* de Bembo donnent *ambustos*, et le Cors. *ambusto*. Mais on ne voit nulle part que les sœurs de Phaéthon aient été, elles aussi, consumées par le feu du ciel. *Ambustus Phaethon* a d'ailleurs pour lui la tradition littéraire : c'est l'épithète consacrée accolée au nom du malheureux fils d'Hélios par Apollonios de Rhodes (ἡμιθαῦρος Φαίθων); elle se retrouve dans Catulle, LXIV, 292 (*flammati Phaethontis*) et elle est paraphrasée dans Ovide, *Met.* II, 349 et 324 (*rutilos flamma populante capillos* : — *fumantia ora*), toujours à propos de Phaéthon.

129. Heliades : filles d'Hélios et de l'Océanide Klyménè, sœurs de Phaéthon et souvent appelées, pour cette raison, *Phaethontides* ou *Phaethontiadès* (Virg., *Egl.* VI, 62; Germ., *Arat.*, 371). Désespérées par la mort de leur frère, elles se lamentèrent sur son corps au bord de l'Eridan (fleuve mythologique que les uns placent en Orient, tandis que d'autres l'identifient avec le Pô ou avec le Rhône) et furent métamorphosées en aunes ou en peupliers. Les peupliers abondent, comme on sait, sur les rives du Pô : *populifer Padus* (Ov., *Am.*, II, xvii, 32). Sil. Italicus (VII, 149) appelle l'Eridan *Phaethontius amnis*. — Les mythographes grecs distinguent Ἡλιόδες de Ἡλιόδαι, ce dernier nom désignant les sept fils d'Hélios et de la nymphe Rhodos, dans l'île de Rhodes. — Les Héliades dont il est question ici étaient généralement au nombre de trois (Aiglè, Lampetia et Phaethusa); au nombre de huit selon Hygin, f. 154.

Teneris implexæ brachia truncis : les mss. donnent *amplexæ*; *implexæ* est une correction de Heinsius, généralement admise. Grönovius, Heyne, Forbiger ont donné de ce passage des interprétations fantaisistes ou compliquées, qui sont autant de contre-sens. *Implexæ brachia truncis* s'entend tout naturellement des Héliades, changées en arbres, dont les membres sont *pris*, engagés dans l'enveloppe qui les recouvre. Le meilleur commentaire de ce vers est le passage où Ovide, avec son imagination si précise, décrit la transformation des Héliades :

... Haec stipite crura teneri,
illa dolet fieri longos sua brachia ramos,
dumque ea mirantur, compectitur inguina cortex.

(Ov., *Met.*, II, 351-356).

Leur mère, Clymène, essaye en vain d'empêcher la métamorphose :

.... *Truncis auellere corpora tentat*
Et teneros manibus ramos abrumperè.

(*Ibid.*, 358-359).

Ce sont à peu près les termes du *C.* ; c'est le même adjectif (*teneris, teneros*), qualifiant la frêle écorce du peuplier. L'analogie est si frappante qu'on est en droit de se demander si l'un des deux auteurs n'a pas servi de modèle à l'autre. — Une coupe en terre cuite du « Museum of fine Arts » de Boston (Hartwig, *Philol.*, N.E., XII, 481) semble représenter la métamorphose des Héliades en train de s'accomplir. On y voit deux des jeunes filles à moitié engagées dans l'écorce ; pour la troisième la métamorphose est déjà complète ; mais, détail curieux, l'artisan ayant sans doute superposé les empreintes de plusieurs moules, le même arbre a des branches de peuplier et des feuilles de laurier sur une tige d'osier.

130. Candida. — Les Grecs distinguent le peuplier blanc (λευκή) et le peuplier noir (αἰγίρος). Quoi qu'en dise Gruppe (*Gri. Myth.*, 789), l'épithète *candida* prouve bien qu'il s'agit ici du premier ; et en cela l'auteur du *C.* se sépare de la tradition. Le terme généralement employé, quand il s'agit de la métamorphose des Héliades, est αἰγίρος ; cf. Apoll. de Rh., *Arg.*, IV, 604 : Ἡλιάδες παναῖσιεν ἐλθόμεναι αἰγίροισιν. C'est le peuplier noir qui abonde sur les bords de l'Eridan et qui ombrage le sombre lac où reposent les restes de Phaëthon. Dans son drame des Héliades (*fragm.* 71), Eschyle semble expliquer symboliquement le costume noir que portent les femmes des bords de l'Adriatique par un lointain souvenir du deuil des Héliades pleurant sur le corps de leur frère. Le peuplier blanc est mentionné par Sil. Ital., *Pun.* X, 530 (*altae populus alba comae*).

Tentis (V) ; *lentis*, leçon de Scaliger. Le *lapsus* de la plupart des mss. (*teneris*) s'explique par la présence de ce mot au vers précédent.

Velamen, terme poétique et de formation tardive, se rencontre dans Virg., *Géorg.* III, 313 ; *Æn.* I, 649 et 744 ; VI, 221 ; Ov., *Met.* VI, 566 ; *Fast.* VI, 579 ; mais il

n'est employé en prose que postérieurement à Auguste.

131 sq. **Posterius**, simple formule d'énumération, répondant à *primum* (v. 123). — **Demophoon** (Δημόφρων ou Δεμόφρων), fils de Thésée et de Phèdre, ou, selon Pindare (Plut., *Thes.*, 27) de Thésée et d'Antiope, père d'Akamas, est le héros d'une légende attique qui, de bonne heure, vient se greffer sur les récits de la guerre de Troie. Homère ne le connaît pas; mais le poète Arctinos l'introduit dans son *Τίσις Πέρις*. C'est au retour du siège de Troie que Démophoon s'arrête sur les côtes de Thrace, non loin d'Amphipolis, où règne alors Phyllis, fille de Sithon; il s'éprend d'elle et lui promet de l'épouser à son retour d'Athènes, où l'appelle précipitamment la mort de Mnesthée, qui laisse vacant le trône de Thésée. Il avait promis d'être revenu dans les quatre mois; mais des circonstances imprévues ayant retardé son retour, Phyllis le croit infidèle: elle s'étrangle et est métamorphosée en amandier. Cette légende appartient au cycle des *Νέστοι*, comme l'épisode des Lotophages (cf. v. 124), comme plus loin le récit du naufrage de la flotte grecque (v. 337 sq.). Mais elle se rattache aussi au genre des métamorphoses et elle a fourni à Ovide le sujet d'une de ses *Heroïdes* (II). — Un autre Démophoon, fils du roi d'Eleusis Kéléos et de Métanire, nourri par Déméter, ne doit pas être confondu avec celui-ci (cf. Decharme, *Myth.*, p. 383; Stoll, dans Roscher, *Lexik.*, art. *Demophoon*). Knaack (*Real Enc.* de Pauly-Wissowa, art. *Demophon*) incline à croire cependant que le mythe éleusinien a fusionné avec la légende attique à une époque relativement tardive (vers le ^{vi}e ou ^ve siècle av. J.-C.) et que Démophoon a été inséré après coup dans la généalogie des rois d'Athènes. — Sur Phyllis, cf. Luc., *Saltat.*, 40; Tzetz., *Lyc.*, 495; Hyg., *f.* 59; Serv., *ad Virgil. Egl.* V, 10; Ovid., *op. cit.*; Coluth., *Rapt. Hel.*, 208. Ovide (*Pont.* IV, xvi, 20) parle d'un certain Tuscus, qui s'était rendu célèbre par une *Phyllis*: *quique sua nomen Phyllide Tuscus habet*.

Au point de vue de l'établissement du texte, ce passage est un des plus embarrassants du *Culex*. Voir la question résumée par Heyne-Sillig (t. IV du *Virgile* Heyne-Wagner, p. 70-1), mise au courant et discutée à fond par Rehrich

(*De Culicis potiss. codic.*, p. 13). Les mss. ne sont pas d'accord entre eux, et encore moins les éditions. Bembo, dans son dialogue *De Culice*, déclare apocryphe le vers 133, qui, dit-il, ne se trouve pas dans son ms.; à cette occasion, il s'élève avec véhémence contre l'audace sacrilège des interpolateurs et contre l'instinct moutonnier des copistes. Malheureusement, la suppression du vers incriminé rend ce qui précède inintelligible. Scaliger, Voss, Ribbeck et la plupart des éditeurs récents torturent à plaisir ce passage. J'adopte le texte d'Ellis, qui me paraît le moins aventureux et le plus rapproché des sources.

132. **Perfidiam lamentanti** (corr. de Weber, Bährens, Ellis), plutôt que *lamentandi*, qui est, il est vrai, la leçon des mss.; mais *mala lamentandi* me semble à peu près intelligible; *mala* complète *reliquit* et peut se prendre dans le sens de « douleur, souffrance morale, regrets ». Phyllis, changée en amandier, semble souffrir encore de son éternelle blessure et se lamenter sur l'infidélité de son amant. Quand l'amandier se dépouillait de ses feuilles, on disait qu'il portait le deuil de Phyllis : *quæ certo tempore Phyllidis mortem lugent, quo folia arescunt et defluunt* (Hyg., f. 59). Ovide fait allusion à la même croyance populaire dans *Rem. Am.*, 605 :

Sithoni, tunc certe uellem non sola fuisses ;
Non fleres positis Phyllida, silua, comis.

Le remaniement de Sillig : *perfidia lamentari, male prouida Phyllis*; celui de Haupt : *perfidia lamenta, doli male prouida Phyllis*, celui de Hand : *perdita Phyllis* sont absolument arbitraires.

Perfide multis. — Un grand nombre de mss. donnent *perfida* (BCHR), qui est adopté par Bembo; mais *perfide* se trouve déjà dans AH₁VV₁. L'anaphore (*perfide multis, perfide Demophoon*) est, nous l'avons vu, un procédé fréquent dans le *Culex*. La même apostrophe se lit textuellement dans Ovide, *Rem. Am.*, 597 : *Perfide Demophoon, surdas clamabat ad undas* et à peu près dans Prop. IV, VII, 13; *Perfide, nec cuiquam melior sperande puellæ*. Callimaque (*fragm.* 505) avait déjà dit : ὄμμις Δημοφῶν, ἄδικε ξινέ.

133. — **Perfide, Demophoon, et nunc deflende**

puellis. — Le texte des principaux mss. : *defende puellam* ; — *puellas* ; — *puellis* ; — *definde puellis* ; — *defuncte puellis* est inintelligible. On a vu ci-dessus (*ad uers.* 131) que la suppression du vers 133, proposée par Bembo, est malencontreuse et ne résout rien ; la correction de Heinsius (*inultis*) offre un sens peu satisfaisant et introduit une élision au cinquième pied, licence des plus rares dans le *Culex* (cf. Thèse, *La versification*, p. 419). Les conjectures de Bæhrens (*perfide Demophoon, i nunc defendequ uela*) ou même de Leo (*dicende puellis*) sont bien risquées. J'adopte la leçon de Scaliger (*et nunc **defiende** puellis*), très voisine des sources. Il faut comprendre : « perfide Démophoon, qui, encore aujourd'hui, arraches des larmes à bien des jeunes filles ; » ce qui veut dire que bien des jeunes filles auront à pleurer l'abandon d'un amant aussi infidèle que Démophoon. Cette version a pour elle le rapprochement avec Ovide (*Rem. Am.*, 607), qui, lui aussi, fait de Phyllis le type de la femme délaissée et tire de son infortune un enseignement applicable aux jeunes filles de tous les temps :

Phyllidis exempla nimium secreta timete
Laese uir a domina, **laesa puella uiro.**

Cf. aussi Properce, IV, 7, 13. Sur tout ce passage, lire la dissertation de Röhrich, *De Culic. potissim. codic.*, Berlin, 1891, p. 9-14.

135. **Vitæ** doit être compris comme un datif de destination (*datae... ad uictum*) ; cf. Tib., II, 1, 37. Le groupement *semina uitæ*, sans parler de ce qu'aurait de forcé la périphrase, laisserait le participe *datae* indéterminé. Cf. Virg., *Georg.*, I, 7 :

Liber et alma Ceres, uestro si munere tellus
Chaoniam pingui glandem mutauit arista.

136. **Illas Triptolemi mutauit sulcus aristis** (*aristas R*). — Ce vers forme parenthèse ; l'asyndeton est une habitude de style familière à notre auteur et sur laquelle nous aurons à revenir (cf. Thèse, *Et. Gramm.*, p. 336 et 386). — Triptolème passait, avec Déméter, pour le révélateur et le génie bienfaisant de l'agriculture. Son nom évoque l'idée du « triple labour » (τρίς πολέω, d'où τριπολος) recommandé par

Hésiode aux cultivateurs béotiens ; cf. Preller, *Demeter und Perseph.*, p. 286 ; *Griech. Myth.*, 4^e ed., p. 770 et note 4. *ἡδμεν γῆν* est l'expression propre pour « labourer la terre » ; cette étymologie a été contestée à tort par Lehrs et Wilmowitz-Mellendorf. A Eleusis, une procession (*ἐὼς ἀνέσταντος Τριπτολέμου* : Paus. I, 38, 6) commémorerait l'invention de l'agriculture par Triptolème. Le mythe de ce héros se rattache à celui de Démophoon, fils de Kéléos et de Métanire (cf. Comment. du v. 431). Il le supplante à partir d'une certaine époque, difficile à déterminer, et accapare tous les traits essentiels de sa légende (Roscher, *Lexikon*, au mot *Demophon*).

437. Argoae naui. — Le navire Argo fut construit, comme on sait, avec les pins du Pélion : cf. Pauly, *Real Encycl.*, I, p. 723, sq. Ce vers fait songer à la gracieuse pièce de Catulle (IV), narrant les aventures d'un esquif, qui se souvient « de s'être jadis dressé, arbre chevelu, sur le sommet du Cytore » (*tibi iste, post phaselus, antea fuit comata silua*). Le succès de cette pièce lui a valu les honneurs de la parodie (*Catalepta*, X).

Edita (leçon de ABCH) semble préférable à *addita*, leçon de RV et aussi de V₁ (sous la forme *adita*). Le pin ne s'ajoute pas au navire comme un ornement, ce qui ne pourrait guère s'entendre que de la mâture ; il en constitue la charpente tout entière (cf. Roehrich, *De Cul. pot. cod.*, p. 29). Rapprocher le vers 472. L'apposition *magnum decus* a le sens final : « le pin qui a grandi pour être la parure du navire Argo ».

438. Proceras. — C'est le texte des mss., inutilement modifié par Heinsius en *proceros*. Avec *siluas*, *procerus* veut dire non « élancé », mais « élevé ».

Hirsuta per artus. — Il n'y a dans toute la latinité qu'un autre auteur (Pallad. XIV, 47, 444 et 449) qui emploie *artus* comme synonyme de *ramus*. C'est pourquoi Bothe propose de lire : *hirsutaque tarus* (K) ; mais Sillig fait remarquer, non sans raison, que le buis est un arbuste assez rabougri, qui ne peut faire l'ornement d'une forêt (*decorat siluas*) et auquel, par surcroît, les anciens attribuaient une action mal-faisante et délétère (cf. Plin., *H. N.*, XVI, 40, 20). Je ne pense pas qu'il faille entendre *hirsuta* au sens restrictif

(*quamvis hirsuta*), comme le propose Leo ; c'est une épithète de nature, nullement incompatible avec *decorat*. Sur la construction *per artus*, cas particulier de l'accusatif de relation, consulter Thèse, *Et. Gramm.*, p. 358.

139. **Appetit aeriis contingere motibus astra.** — « Sa tête, en se balançant dans les airs, semble menacer le ciel ». Heinsius corrige *ac petit*, adopté par Ellis ; mais *appetit* a pour lui tous les mss. L'emploi de l'infinitif avec un *uerbum uoluntatis* (*appetit contingere*) n'a rien d'incorrect : cf. Stace, *Theb.* I, 234 (*gremium incestare parentis appetiit*) et du reste est conforme à l'usage de notre auteur. Cf. Thèse, *Et. Gramm.*, p. 379. — *Aeriis* (CHV) est préférable à *aereis* (ABH₁V₁). Cf. vers 102 et 42.

Motibus. — Les mss. donnent tous *montibus*, et la même leçon, appuyée des meilleures autorités, se retrouve au vers 167, où cependant le sens exige absolument *motibus*. Ce rapprochement démontre la bévue du copiste et ce que pèse le témoignage, même unanime, des mss. lorsqu'il est mis au service d'un non-sens. — *Motibus* est une heureuse correction de Scaliger, adoptée par Ribbeck, Böhrens et Leo. Ellis suggère *morsibus* (?).

140. **Ilicis et nigrae species** : le chêne noir (*illex nigra*), variété du chêne vulgaire (*quercus*). — Ce genre de périphrase abstraite (*ilicis species* = *illex*) est un tour fréquent dans la poésie grecque et latine et qui se retrouve, même en prose, au moyen-âge. Froissart dit « le corps du roi » pour « le roi » ou « la personne du roi » : « si vaillant homme que le corps du Roy estoit » (Froissart, *Relat. de la bat. de Poitiers*).

Lethaea. Les mss., sans exception, donnent *et laeta* (*loeta*, *leta*). Hyp. th. de Heinsius : *nec laeta* ; de Voss : *et lenta* ; d'Ellis ; *et fleta*. J'opte pour l'ingénieuse correction de Gifanuis (*Lethaea*), nécessaire au sens, et qui rend très bien compte du lapsus (*lethaea* = *etlaeta*). L'amendement suggéré par Heyne, adopté par Haupt, Ribbeck, Ladewig, Benoist (*ilicis et nigrae et species Lethaea cupressus*), outre qu'il est inutile, introduit une élision incorrecte, sans exemple dans notre auteur. — Je ne signale que pour mémoire l'opinion de Barth (*Aduers.* XXI, 9 ; cf. Gronovius, *Obseru.* II, 3, p. 31), qui défend la leçon *et laeta cupressus* et qui fait

appel au témoignage d'Aristénète pour démontrer que le feuillage du cyprès n'a rien de funèbre !

141. **Manent**, comme synonyme de *stant*, *surgunt*, *eminent*, ou, plus vaguement encore, du verbe *sum*, est d'une très médiocre latinité. C'est pourtant la leçon de tous les mss. et l'analogie avec plusieurs autres passages de notre auteur (v. 39, 66, 266, 269, 296) ne permet guère d'en contester l'authenticité. Sur cette particularité de langue, cf. Thèse, *Et. Gramm.*, p. 322 et note 4. — Silligecorrige en *monent*, adopté par Ribbeck, Forbiger, Böhrens, Ellis. Malgré le succès obtenu par cette leçon, elle me paraît un pur non-sens. L'explication de Sillig est plus qu'alambiquée : *fagus igitur atque hederæ una populis adstantes his ipsis adeo sunt implicitæ suis brachiis siue ramis, ut populorum brachia ligent et quasi monentes impedire uideantur ne populi fratris uulnera et mortem semper lugentes nimis doleant et plangant*. C'est embrouiller à plaisir un texte suffisamment obscur. *Monere* d'ailleurs ne saurait être synonyme de *impedire* ou de *prohibere*. — Je ne goûte guère plus l'interprétation de Leo, qui, à la vérité, conserve *manent*, mais n'y voit qu'un simple verbe d'énumération (*reste à signaler* les hêtres, les lierres, etc.). Mieux vaut admettre une de ces vulgarités de style et aussi un de ces vulgarismes de langue dont l'auteur du *C.* est coutumier.

Fagus : ne peut être ici qu'un nominatif pluriel de la quatrième déclinaison, et, à ce titre, c'est une forme unique. Dans le vers de Virg. (*Georg.* II, 74) : *castaneæ fagus, ornusque incanuit albo | flore piri*, *fagus* est un nominatif singulier, symétrique à *ornus* et dont la finale est allongée par la césure (voir cependant l'avis différent de Wagner, *Quæst. Virgil.* XII, p. 428, sq.). — La particularité du *C.* n'est d'ailleurs pas isolée ; on sait que les poètes ont une tendance à faire passer les noms d'arbres de ce modèle dans la quatrième déclinaison (Madvig-Theil, *Gramm. lat.*, § 46, Rem. 5 ; Kühner, *Ausführl. Gramm.*, § 109, γ). Cf. par ex. Virg., *Georg.* II, 64 ; *Egl.* VI, 83 ; Hor., *Od.* II, xv, 6 ; Juv., X, 445. Horace ne craint pas d'écrire (*Od.* II, vii, 19) : *deponē sub lauru mea*. Cette licence est surtout fréquente au pluriel.

Ligantes brachia (s. ent. *populis*) : orthogr. de HRV,

tandis que d'autres mss. écrivent *ligantis*. L'image rappelle quel que peu celle du vers 129 : *Heliades, teneris implexae brachia truncis*.

142. — Heyne considère ce vers tout entier comme interpolé, sous prétexte qu'il répète 129. La ressemblance n'est que dans la forme ; nous avons vu plus haut l'interprétation qu'il fallait donner à ce dernier vers. Le scrupule de Heyne est le résultat d'un contre-sens.

Fraternos plangat ne populus ictus : « le lierre entrelace ses branches à celles du peuplier, pour l'empêcher de se frapper lui-même dans l'excès de son désespoir fraternel ». Il y a là une sorte de *constructio praegnans*. *Plangat ictus* = *plangendo sibi impingat ictus*. Le verbe est d'ailleurs intransitif. *Fraternos ictus* est un accusatif de l'objet intérieur (cf. Thèse, *Etude Gramm.*, p. 357). C'est le sens proposé par Leo. Je le crois préférable à l'interprétation traditionnelle, déjà formulée dans Taubmann, qui entend par *ictus* la chute et la mort de Phaéthon foudroyé par Jupiter. Si on adopte cette dernière traduction, *ligantes brachia* n'a plus de raison d'être : le lierre enlaçant le peuplier ne peut l'empêcher de se plaindre, mais il l'immobilise et empêche ses branches de se heurter. C'est d'ailleurs une question de savoir s'il faut entendre par *ictus fraternos* la « douleur fraternelle » des Héliades ou « la douleur des Héliades causée par le trépas fraternel » (*ictus ob fratrem fulmine ictum*) ; en d'autres termes, si *fraternos* est employé subjectivement ou objectivement. Le premier sens me paraît plus probable. — Inutile de faire remarquer la subtilité et le mauvais goût de ce passage.

143. **Ipsae**. — Le rôle du pronom *ipse* est d'opposer fortement l'objet auquel il se rapporte à un autre objet (ici, *hederæ* à *populus*) : le lierre, *lui*, grimpe jusqu'aux plus hautes cimes.

Excedunt (sens intransitif). — C'est le texte des mss. (Heyne propose *escendunt*). *Excedo*, ainsi employé, est rare et ne se dit guère que des choses : *sic omnes partes collocatae sunt ut nulla excederet extra* (Cicér., *Tim.*, 5) ; *montes et excedentia in nubes iuga* (Plin. XXVII, 1, 4). Exceptionnellement on trouve : *excedere ad deos* (Vell., I, 2). Cf. Thèse, *Et. Gramm.*, p. 365, et mon Comment. aux vers 188-9.

144. **Pinguntque aureolos uiridi pallore corymbos.**
 — Cf. v. 405. L'emploi de *pallor* ou de *pallens* (*pallentes hederas* : Virg., *Georg.* IV, 124), pour qualifier le feuillage du lierre, a lieu de surprendre. Le lierre commun est d'un vert foncé et luisant. Les anciens distinguaient, il est vrai, plusieurs variétés de cette plante; dont l'une au moins, l'*hedera alba* (Pl., XVI, 34, 62 : Virg., *Egl.* VII, 38) est d'un gris terne : cf. Comment. au v. 405. Je crois cependant que *pallor*, *pallens* doivent s'entendre d'une couleur sombre, et cette explication se fonde sur plusieurs passages où il n'y a pas d'autre sens possible (*pallentes violae* : Virg., *Egl.* II, 47 : *pallentes umbras* : *Georg.* III, 357; *pallentes lacus* : *Cul.*, 333). C'est l'interprétation adoptée par Døring et par Forbiger (*ad Egl. Virg.*, III, 39). — Remarquer l'emploi très particulier de *pingunt* : « la sombre verdure du lierre fait ressortir ses grappes dorées, leur donne de l'éclat par le contraste ».

145. **Veteris myrtus non nescia fati** (*facti* : AMH₁). — Ce vers fait allusion à la légende de Myrsinè, jeune Athénienne aimée de Minerve et aussi remarquable par sa vigueur que par sa beauté. Comme elle l'emportait sur tous les jeunes gens dans les exercices du stade et de la palestra, ils l'attirèrent dans un guet-apens et lui donnèrent la mort. Minerve la métamorphosa en myrte. Cf. Serv., *ad Æn.* III, 23; *Geopon.* XI, 6. Le *De Culice* de Bembo attribue cette légende à Héron, auteur de *Géorgiques*, sans doute Héron d'Athènes (Ἡρόων Κορυναῖος dans Suidas) grammairien et philologue grec du II^e siècle de notre ère. C'est une erreur évidente. Peut-être aussi faut-il voir dans ce vers une allusion plus générale aux légendes et aux mystères où le myrte jouait un rôle : cf. par exemple la tragique histoire de Polydore (Virg., *Æn.*, III, 49 sq.) et le symbolisme du myrte dans le culte d'Aphrodite ou dans la religion d'Eleusis (Preller, *Gr. Myth.*, 4^e édit., p. 380 et 796). — Heyne considère encore ce vers comme interpolé.

146 159. — Dans les *Excerpta Parisina*, et dans l'*Escorialensis*, qui en est l'exacte réplique, ce morceau, ramené après le vers 100, présente un aspect tout autre. Qu'on en juge par la transcription suivante, que j'ai relevée sur le

ms. 7647 de la Bibl. Nat., et où je conserve le numéro attribué à chaque vers dans le texte traditionnel :

Texte du ms. 7647.

- 154 Quem cura fesse passim cubuere capelle.
- 148 His supat gelidis manans e fontibus unda.
- 149 Que leuibus placidum riuus sonet orta liquorem.
- 146 At uolucres patulis residentes dulcia ramis
- 147 Carmina p uarios edunt resonantia cantus.
- 150 Hinc illi geminas auium uox obstrepit aures.
- 151 Hinc querulas referunt uoces q nautica limo
- 152 Corpora limpha fouet; sonitus alit aeris eccho,
- 153 Argutis et culta fremunt ardore cicadis.
- 157 Seu libet ad fontem densa requiescere in umbra
- 155 Excelsis sup dumis, quos leniter afflans
- 156 Aura susurrantis possit confundere uenti,
- 159 Anxius insidiis nullis, et lentus in herbis
- 158 Concipit hic mitē pictus umbra soporem.

Les Excerpta Parisina et l'Escorialensis sont de la même famille que le Bembinus. L'auteur de cette anthologie traite les textes qu'il recueille avec un sans-gêne dont nous avons d'autres preuves (cf. Bährens, *Praef. ad Tibull.*, p. XIII), mais dont le passage ci-dessus est assurément l'exemple le plus remarquable. Ce remaniement a sans doute pour objet de faire disparaître ce qu'a de flottant le développement authentique du C. et d'établir une suite plus rigoureuse dans les idées. Mais l'arrangement cloche par excès d'ingéniosité. Il entraîne des corrections (*quem cura fesse* — *hinc illi... hinc* — *seu libet*) difficilement justifiables et il rend la dernière phrase inintelligible. Enfin il a contre lui l'unanimité des autres mss. Il est donc prudent de s'en tenir au témoignage de ces derniers. Leo montre d'ailleurs très judicieusement (p. 55) que le désordre du texte consacré est plus apparent que réel. — Il convient de signaler la position intermédiaire adoptée par Haupt, qui, tout en restant fidèle à la tradition pour l'économie générale du morceau, admet l'ordre des Excerpta pour les vers 146-149.

147. **Dulcia... carmina per uarios... cantus** (Cors. : *post uarios*) : « airs harmonieux modulés par des organes

différents ». *Cantus* a le sens verbal et *carmen* la valeur substantive.

148. **Suberat.** — Les mss. donnent presque tous *superat*; mais la correction nécessaire, *suberat*, paraît déjà dans *bz* et dans Bembo. Le désaccord des temps n'est pas une difficulté; nous en avons rencontré des exemples dans la phrase précédente (*aderat* — *edunt*) et ailleurs. Cf. Comment. du v. 64.

149. **Quae leuibus placidum riuis sonat orta liquorem** (*acta*, **VV**₁). — J'adopte le texte de tous les mss. (à part une ou deux légères variantes), qui est aussi celui de Bembo. Il n'y en a pas de mieux établi. Je ne m'explique pas pourquoi *orta* paraît à Leo lui-même inintelligible. Il est question d'une source qui jaillit à cet endroit et qui, une fois sortie de terre (*orta*), s'épand en ruisselets (*leuibus riuis*), avec un doux murmure (*placidum sonat liquorem*). Cf. Rœrich, *De Cul. potiss. cod.*, p. 34. La construction par l'accusatif développant le sens du verbe est ici particulièrement hardie, mais peut s'autoriser des exemples les plus classiques. Cf. Virg., *Georg.* IV, 370: *saxosumque sonans Hypanis* (qq's éd., il est vrai, écrivent *saxosus*); *Æn.* I, 328: *nec uox hominem sonat*; et, dans le *Culex* même: *plangere fraternos ictus* (142). Cf. Gossrau, *Latein. Sprachl.*, § 294; Riemann-Gœlzer, *Gramm. Comp.*, Synt., § 62., 2^o et Thèse, *Et. Gramm.*, p. 357.

Liquorem; le ms. C porte *liquorum*, qui a fourni prétexte à la correction fort inutile de Haupt (*liquorum*). *Riuis liquorum* est d'une latinité plus que douteuse.

150. **Et quaquā...** La plupart des mss. donnent *quamquam* ou *quanquam* ou des abréviations équivalentes. Bembo adopte *quanquam*. Il semble impossible cependant de maintenir cette leçon sans compromettre la suite des idées. *Quaquā* est une correction de Barth (cf. Næke, *Val. Cato*, p. 289) qui, selon Ribbeck, se trouverait déjà dans **B** (en réalité **B** donne la leçon *quamquam*, comme les autres mss.). — La variante des Exc. Paris. et de l'Escor. (*hinc illi geminas... hinc querulus...*) est séduisante; mais quel fond convient-il de faire sur un texte aussi arbitrairement remanié?

151. **Querulae** (s. ent. *ranae*, antécéd. de *quis*) **referunt uoces**: — le coassement monotone des grenouilles répond

aux chants des oiseaux (*referunt uoces*). Malgré la redondance du mot *uox* dans deux vers consécutifs, cette construction est la seule possible. Le groupement *querulae uoces* laisserait le verbe indéterminé et l'ellipse de l'antécédent (*uoces ranarum quis*) serait peu correcte. — Les Paris. et l'Esc. donnent *querulas*, adopté par Scaliger sur la foi d'un vieux ms. (*ex uetere scheda*), qui doit être justement une de nos anthologies parisiennes.

151-152. **Quis nantia limo corpora lympha fouet** : cette périphrase désigne les grenouilles, qu'Aristophane appelle *λαρυσία κρηνών τέσσα*. Cf. Virg., *Georg.* I, 378 : *et ueterem in limo ranae cerinere querelam*. Ovide (*Mét.* VI, 376) fait des grenouilles et de leur cacophonie une description élégante, dont plusieurs traits sont à rapprocher du *Culex*. — *Nantia* : le ms. V₁ donne *nautia*, le Paris. 7647 et l'Esc. *nautica* ; mais *nantia* se retrouve dans l'autre Paris. (17903).

153. **Cuncta** (Paris. : *culta*). — Heinsius remplace *ardore* par *arbusta*, qui se rapproche davantage de Virg., *Egl.* II, 13 : *sole sub ardenti resonant arbusta cicadis*. Mais cette correction n'est pas autorisée par les mss. L'ablatif sans préposition (*ardore*) n'est pas rare avec les substantifs qui, sans exprimer par eux-mêmes un moment de la durée, servent à désigner indirectement la circonstance où une autre chose a lieu. Cf. Pl., *Epist.*, VIII, 20 (îles flottantes) : *nonnunquam destitutae*, **tranquillitate**, *singulae fluitant*. Cf. aussi Riemann, *Synt. lat.*, § 68, 2°.

154. **At circa... fessae**. — Les Paris. donnent : *quem cura fesse* ; — *circa fuse*, texte de Schrader, est déjà dans l'Escor.

155. **Excelsis subter dumis** est une ingénieuse correction de Heyne. Dans la plupart des mss. on lit : *excelsisque super* ; dans le Cors. : *excelsisque supra* ; dans le Paris. 17903 : *excelsis supra*. *Excelsi* = *qui in excelsis rupibus crescunt* (Heyne). C'est la meilleure explication de cette épithète assez mal choisie.

Leniter pour *leuiter* a été restitué par Bembo, d'après *b*, et confirmé par le dépouillement du Cors. et de l'Escor. Presque tous les mss. donnent *quae*, qui est un solécisme. *dumis* n'étant jamais neutre : **quos** est la leçon des Paris., de l'Esc., et de Bembo.

Adflans : l'orthographe de la majorité des mss. est *afflans*

(CHVV₁) ou *aflans* (H₁): mais *adflans* (BR) semble être l'orthographe du temps d'Auguste.

156. **Possit.** — Presque tous les éditeurs modernes (Ribbeck, Bahrens, Leo, Ellis) écrivent *poscit*, dans le sens de *nilitur*, *πειράζεται* (cf. Scaliger). Cependant Sillig croit avec raison que c'est un simple *lapsus* de copiste. *Poscit confundere* n'est pas latin. *Possit*, qui se trouve déjà dans *MOby*, dans les Paris. et l'Ese. et dans Bembo, me paraît préférable à tous égards. Le pronom relatif suivi du subjonctif a la valeur finale (les chèvres, en quête d'ombre et de fraîcheur, cherchent des buissons *sur lesquels la brise murmurante puisse avoir prise*). La concordance des temps n'est pas de rigueur (cf. Comment. au v. 64 et Thèse, *Etude Gramm.*, p. 382): le rapprochement du présent et du parfait s'explique ici logiquement: *cubuer*e a la valeur d'un aoriste, tandis que *possit* exprime un état de choses permanent et *présent* par rapport au moment désigné par le verbe principal.

157. **Pastor ut ad fontem... requieuit.** — Le récit reprend; mais presque aussitôt il est interrompu par une nouvelle description.

159-162. — On ne voit vraiment pas ce qui a pu déterminer Heyne à condamner ces quatre vers comme interpolés. Ce procédé radical, dont il abuse singulièrement dans son commentaire du *C.*, n'a même pas ici l'excuse d'une difficulté à supprimer. — Déjà Scaliger avait reporté beaucoup plus haut les vers 158-159, qui, dans son édition, sont intervertis et portent les numéros 112-113.

160. **Pressos.** — Nodellius, *Obs. critic.*, p. 38, propose *fessos*. Cette correction n'est nullement nécessaire. Sillig et Leo, bien que ce dernier conserve la leçon traditionnelle, trouvent la construction de ce vers peu correcte: à les en croire, si *seculo somno* est un ablatif dépendant de *pressos*, il ne peut servir de complément à *mandauerat*; si c'est un datif, *pressos* reste indéterminé. Je ne suis pas frappé de ce dilemme: *pressos* est simplement synonyme de *oppressos* (*lassitudine confectos*) et *somno* doit être considéré comme un datif: « le pâtre allongé sur l'herbe livre à un sommeil réparateur ses membres *accablés* ». On pourrait aussi interpréter *pressos* = *quos premit somnus*.

161-162. Capiebat quietem, ni fors... iussisset (*carpebat, lect. un. de A; soporem : Vat. 2759*). — L'imparfait n'indique pas toujours une action en train de s'accomplir; suivi d'une proposition conditionnelle négative, il exprime souvent une tentative infructueuse pour accomplir cette action ou une velléité non suivie d'effet. On a ici un exemple assez remarquable de cet emploi. Cf. Cic., *Offic.* II, 9: **admonebat** *me res ut hoc quoque loco interitum eloquentiae deplorarem, ni uererer ne de me ipso aliquid uiderer queri.* La même valeur est attribuée parfois au présent ou au parfait: *multa me dehortantur a uobis, ni studium reipublicae superet* (Sall., *Iug.*, 31); *paene Æthiopia tenus Egyptum penetrauit, nisi exercitus sequi recussasset* (Suet., *Cæs.*, 52). — Cf. Riem.-Goelz., II, § 231 et 236; Stolz-Schmalz, *Latin. Synt.*, p. 405 et Thèse, *Etude Gramm.*, p. 369.

162. Incertos ducere casus. — *Ducere* éveille l'idée de tirage au sort: *sortes eae quae ducuntur* (Cic., *Divin.* II, 33, 70); *stat ductis sortibus urna* (Virg., *En.*, VI, 22). C'est une expression du style familier. La périphrase *incertos casus* est à peu près synonyme de *pericula*.

163-201. — Description du reptile: le pâtre endormi va être surpris par la bête venimeuse, quand l'intervention du moustique lui sauve la vie. C'est le nœud de l'action et le centre de ce petit drame. Pour les matériaux du développement (Nicandre, Virgile), cf. Thèse, *Sources et Imit. du Culex*, p. 97 sq.; sur la couleur pastorale de l'épisode et sur le symbolisme du serpent, consulter Schröter, *De draconib. Græc. fabul.* (Berlin, Diss., 1876) et Thèse, *Anal. et interprét. du poème*, p. 48; *Myth. du Culex*, p. 144.

163. Voluens (*ζωλευνδονατος*): sens intransitif, qui se retrouve au v. 194: *uoluentia membra draconis*. Au contraire le vers 169 attribue à ce verbe son habituelle signification active.

Tractibus isdem: correction ingénieuse et incontestée de Bembo (*isidem*). Elle est adoptée par Scaliger *ex ueteri scriptura* (sans doute le Contianus). Les autres mss. conspirent à dénaturer le texte. La leçon la moins fautive est celle de Kb: *idem* (Vatic 3255: *ide*); celle de V et du Cors. (*ide*) a servi de point de départ à une série de fantaisies paléographiques: *idae*, *ydae*, *hydre* ou *ydre*, *hydra* ou *idea*.

165. **Mersus in limo** : il s'agit donc d'un serpent d'eau (*hydra*), ce qui autorise ma conjecture du v. 168 (cf. Comment. à ce vers). Au reste, la terre humide et chauffée par le soleil était supposée engendrer une pourriture d'où naissait le reptile (Maury, *Rel. de la Gr. ant.*, I, 228, note 4). Silius Italicus, en parlant du serpent monstrueux que Régulus tua près de Bagnada, le qualifie de *monstrum exitiale et ira Telluris genitum* (VI, 451).

Subsideret (O : *subsederit*) : autre correction de Bembo, non moins heureuse que celle du vers précédent. Les mss. donnent à peu près unanimement *sub sideris aestu*, conservé par Ellis, ce qui l'oblige à supposer une lacune. Donat (*Vita Verg.*), résumant le sujet du C., nous dit que le serpent se dirige vers le pâtre au sortir de la mare (*cum proreperet e palude*), alors que notre texte nous le montre se dirigeant *ad paludem*. Il ne faut pas conclure de là, comme l'a fait Mahly (Heidelb. Jahrb., 1870, p. 821), que Donat avait sous les yeux un autre *Culex* que le nôtre, mais simplement qu'il a cité de mémoire. Peut-être la leçon fautive : *sub sideris aestu*, existait-elle déjà de son temps et l'a-t-elle induit en erreur (Birt, *Ad hist., hex. lat.*, p. 42, note 2); peut-être aussi, dans les souvenirs confus de Donat, le texte de Virgile (*Georg.* III, 433) et celui du *Culex* se sont-ils amalgamés.

166. **Obuia uibranti carpens, grauis aere, lingua.** — Vers très contesté, qui semble avoir été définitivement élucidé par Leo. Sa discussion est un modèle de finesse et de précision. Leo conserve le texte de la majorité des mss. : *aere lingua* (seuls le Mellic. et les mss. italiens donnent *aera*, qui doit être écarté). Il rappelle que l'haleine du serpent (surtout du basilic) passait pour donner la mort : cf. Nicandre, *Ther.*, 371 et 424; Héliod., *Théag. et Char.*, III, 8; Rabirius, ed. Kreyssig, p. 226; Hor., *Sat.*, II, viii, 95; Ov., *Mét.*, III, 49; Colum., VIII, 5, 18; Pline, VIII, 78; Sil. Ital. VI, 276 et 282 (mais Leo fait un contre-sens sur le vers de Virgil., *Georg.* III, 445, où *nidore* doit se grouper avec *galbano* et désigne non l'haleine du serpent, mais le parfum d'une gomme aromatique). D'autre part, *aer* est souvent synonyme de *spiritus*; les Grecs disent : ἀερα ἐκπνεύων (Epic., p. 27, 7 Vs.) et Lucrèce, III, 121, en cela conséquent

avec sa physiologie matérialiste, désigne par ce mot le principe vital. Sil. Italicus, dans l'épisode mentionné plus haut (*ad uers.* 165), nous montre le reptile expirant qui vomit une haleine empoisonnée (*exhalauit in auras | liuentem nebulam fugientis ab ore ueneni* : *Pun.* VI, 284). Un morceau analogue de Stace, sur le serpent d'Archémore, semble paraphraser le vers du *Culex* :

..... percussae calidis adflatibus herbae,
qua tulit ora, cadunt moriturque ad sibila campus.

(Stat., *Theb.*, V, 527).

Cf. aussi Ou., *Met.* IV, 497 : *grauis animae*. Il faut donc conserver *grauis aere*, qui s'applique au souffle empoisonné du reptile. C'est d'ailleurs la traduction du *πορφύρεος* de Nicandre, dans sa description de l'aspic de Calabre (*Theb.*, 371). La leçon de Schrader, *grauis ore trilingui*, a été combattue avec raison par Birt, *Ad hist. hexam. lat. symb.*, p. 42, note 2 : mais la substitution proposée par celui-ci (*obuia uibranti carpens grauis arida lingua*) est aussi obscure qu'arbitraire. Je crois inutile d'insister sur la correction de Hildebrandt (*obuia uibranti carpens grauis aera ligna*) et sur l'étrange commentaire qu'il en donne (p. 57) : « les branches sont brisées sur le passage du reptile par l'air qu'il déplace ». — *Obuia* est considéré par Heyne comme un hellénisme, à valeur adverbiale (*uibrare obuia* = darder en avant). Cette explication, qui a sa raison d'être dans l'hypothèse de la variante *aera*, doit disparaître avec elle : *uibrare obuia* est une expression mal faite et à peine intelligible. *Obuia* sert de complément à *carpens*.

167. **Motibus** : c'est la leçon de ACHNR. Dans B, qui donnait *montibus*, l'*n* a été effacé après coup. *Montibus* est d'ailleurs le texte de la majorité des mss. Cf. la note au vers 139.

168. **Tendebant hydrae uenientis ad omnia uisus**. — Corr. : *uirus* (Heinsius) ; *flamina nisis* (Ribbeck-Benoist) ; *pallebant aura uementis gramina uiri* (Haupt). *Tollebant auras*, texte de presque tous les mss., ne fournit aucun sens plausible. La correction de Leo (*tollebant irae uenientis ad omnia uisus*) a, comme toujours, le mérite d'une extrême simplicité ; mais *irae tollebant uisus* est du pur galimatias.

La leçon que je propose (*tendebant hydrae*) est facile à justifier logiquement et paléographiquement, puisqu'il s'agit d'un serpent d'eau (cf. Comm. au v. 165) et que, dans les mss., *hydrae* est presque toujours écrit *idrae*. *Tendebant* se trouve déjà dans Bährens. Cette correction semble d'ailleurs confirmée par l'analogie avec le vers 174 : *metabat sese circum loca*. — Je ne crois pas qu'il faille construire *uenientis ad omnia* (malgré les exemples allégués par Leo), mais *tendebant ad omnia*. Les pluriels neutres *omnia*, *cuncta* sont employés par l'auteur de *C.* dans nombre de locutions : *reuolutus in omnia* (242), *densentur in omnia poenae* (233), *omnia turbinibus sunt anxia* (348), *cuncta fremunt cicadis* (153), *cuncta parare* (182). C'est un cliché vague, mais commode pour faire le vers. Cf. *Ciris*, 478 : *fertur et incertis iactatur ad omnia uentis*; Lucan., II, 656 : *Caesar in omnia praeceps* (voir Thèse, *Le genre et la forme*, p. 320). — L'ensemble de l'idée paraît inspiré de Virg., *En.* II, 381 : *attollentem iras et caerula colla tumentem*.

169. — L'allitération, sans doute intentionnelle, **reuolubile uoluens**, est d'un goût un peu naïf. Heinsius corrige : *resolubile uoluens*; Bährens : *reuolubile soluens*.

170. **Ecce sublimi ceruicæ caput...** — Passage diversement interprété. La leçon des mss., *et se*, ne cadre pas avec le contexte : il faudrait relier *se extollit*, non sans une forte entorse à la construction et, *pectus* devenant sujet de *attollit*, le vers précédent (169) serait inintelligible. — La leçon *et fert* (devenue *effert* ou *ecfert* dans un certain nombre d'éditions) s'accorde mal avec ce qui suit : elle suppose que *crista* est sujet de *maculatur*, ce qui donne un sens peu acceptable. Le sujet de *maculatur* est *caput* : la tête du serpent, surmontée d'une crête, est tachée de feu. Il suffit de substituer *ecce* à *et se* pour débrouiller une phrase sans cela inextricable. C'est le texte de Leo. Ribbeck, après avoir adopté cette rédaction (*Rh. Mus.*, XVIII, p. 104), a eu tort de l'abandonner.

171-172. **Cui.** — *Quoi*, leçon de AHV₁ (cf. appar. du v. 408) est la véritable orthographe latine, celle des inscriptions et des plus anciens textes : mais *cui* est l'orthographe ordinaire des mss., qui, pour cette raison, doit avoir ici la préférence. Ici encore, remarquer l'allitération : **ceruicæ caput**

cui crista. — La corr. de Birt, *Ad hist. hex. lat.*, p. 42 note 2 (*purpureo lucens minitatur amictu*), et celle de Unger-Hildebrandt (*luces* — ou *lucem* — *iaculatur*) sont aussi arbitraires qu'inutiles. Pour la description du serpent, cf. Nicandre, *Thér.* 359 sq., 371, 445 sq; — Virg; *Georg.* III, 425, sq; — *Æn.*, II, 203 sq; — Ovide, *Met.*, III, 32 sq.; IV, 598; XV, 669 (Esculape métamorphosé en serpent). Dans ces trois derniers morceaux, comme dans le *Culex*, il est question d'un serpent à crête : notre auteur transporte dans la réalité cet attribut conventionnel, emprunté à l'iconographie mythologique.

173. Aspectuque micat flammorum lumine toruo. — La leçon de Bembo (*aspectuque micant flammantia lumina toruo*), est fondée sur le Basileensis, mais contredite par les autres mss. Elle donne à ce vers une facilité élégante et une forme classique qui ne sont guère dans les habitudes du C. et qui trahissent la main d'un humaniste de la Renaissance. Je ne crois pas possible de grouper, avec Leo, *toruo aspectu* : le rapprochement qui en résulte (*flammorum lumine = lumine flammorum modo coruscante*) n'est guère acceptable. Il me semble plus naturel de rattacher *flammorum* à *aspectu* et *toruum lumen* est une locution consacrée, autrement latine que *toruus adspectus*. La tête du serpent est comme illuminée (*micat flammorum aspectu*) par l'éclair de son œil farouche (*lumine toruo*). — Corr. de Bachrens : *aspectusque*; d'Ellis : *aspectuque micant flammorum lumina toruo*.

174. Metabat : de *meto*, *as*, rarement employé à la voix active. — Forcellini (au mot *meto*) se méprend sur le sens de cet hémistiche, qu'il paraphrase en ces termes : *metabat sese circum loca, hoc est modo contracto, modo porrecto corpore, spatia illa quodammodo metiebatur*. Cette interprétation rend *circum* inintelligible. Il est beaucoup plus simple de voir dans *metabat* l'équivalent de la métaphore consacrée *lustrare oculis* (mesurer des yeux). Pour le désaccord des temps (*metabat... uidet*), cf. vers 48-54. Haupt propose *metatur*.

Sese circum n'est ni harmonieux ni bien construit. Le Vatic. 2759 et le Vossian. donnent *late* ; mais j'ai cru devoir conserver la leçon de la presque totalité des sources.

Anguis : a pour lui l'autorité de AlH_1NO_7 . La leçon consacrée (*ingens*) est un pur non-sens.

175-177. **Acrior instat lumina diffundens intendere...** etc. — Le sens général n'est pas douteux ; mais il est difficile d'imaginer un plus mauvais style. Il faut voir dans *intendere* un verbe actif et dans *lumina* un complément direct commun à *intendere* et à *diffundens* (constr. ἀπὸ 20125). Il n'y a pas d'autre explication possible, bien que les deux verbes semblent se contrarier et que *diffundens lumina* soit d'une bien déplorable latinité. — La seconde partie de la phrase est construite symétriquement à la première : *instat... toruus infringere obuia, saeuus arripiens* (son regard est menaçant ; prêt à briser les obstacles, il s'élance avec un redoublement de rage). Le comparatif (*acrior, saeuus*) exprime la gradation du développement et la fureur croissante du reptile : les vers qui précèdent nous l'ont fait voir disposé à l'offensive avant même d'avoir aperçu le pâtre (*cobuia uibranti lingua carpens* ; — *attollit nitidis pectus fulgoribus*) ; mais quand il a constaté la présence de l'ennemi, sa colère ne connaît plus de bornes. — *Instare* avec l'infinitif : construction rare, dont on trouve pourtant quelques exemples : cf. Thèse, *Et. Gramm.*, p. 380, note 2. — **Toruus** était jusqu'ici une conjecture, récemment confirmée par le Mediol. et l'Harl ; **saeuus** est une correction de Bothe et de Sillig. L'une et l'autre me paraissent nécessaires pour obtenir un sens raisonnable.

178. **Comparat** (Cors. : *computat*).

179. **Intonat ore** : locution empruntée à Virgile (*Æn.* VI, 607), qui l'applique à l'une des Furies ; elle paraît singulière ici, à propos d'un serpent. Sans doute l'expression avait-elle perdu de sa force. Sur l'usure de certains mots de valeur (*adorare, sublimare*) dans le latin de la décadence, lire G. Boissier, *Et. sur Seditius* (Rev. de Philol., 1882, p. 33).

180. **Flexibus euersis** (*euexis* : Cors.) : épithète obscure, explicable néanmoins par l'analogie avec *fluctibus euersis*. Elle s'emploie en parlant des ondulations de la houle à la surface d'une mer agitée ; elle doit donc s'entendre d'un mouvement vertical. Ces images risquées sont bien dans le goût du C. *Euersis* est le texte de presque tous les mss. ;

il est assurément préférable à toutes les corrections qu'on a proposées (*et uersis*, — *en uersis*, — *inuersis*).

Orbis au singulier, pour *orbes*, est la contre-partie du pluriel poétique, si fréquemment employé en vers, et dont on trouve un exemple remarquable immédiatement après : **spiritibus rumpit fauces**. Cf. Thèse, *Le genre et la forme*, p. 322, note 2. — Var. : *torquentur corporis orbes* (AMR).

181. **Sanguineae guttae** : doit s'entendre apparemment de la bave sanglante du reptile, qui macule le sol. Cf. Sil. Ital., *Pun.*, III, 210 : *late humectat terras spumante ueneno* ; Id., VI, 237 (descript. du serpent de Bagra) : *tabo manante per ora*. — **Per tractus** n'a pas ici le même sens qu'au vers 163, mais doit être interprété comme dans Virg., *Georg.* II, 454 : *squameus in spiram tractu se colligit anguis*.

182. **Spiritibus**. — Cf. v. 179. Heinsius propose : *spiritus erumpit*, appuyé sur P, v (Ribb.) ; mais la syntaxe exceptionnelle *erumpere fauces* est certainement plus difficile à admettre que le pluriel poétique *spiritibus*.

Cui cuncta paranti. — Leo a raison de conserver le datif, qui est la leçon unique des sources (*quo parante* : Scaliger). Mais il est difficile d'admettre son explication, qui fait de ce datif le complément du comparatif *prior*. On trouverait assurément des exemples de cette syntaxe et Leo en cite plusieurs ; mais lui-même reconnaît qu'ils nous reportent à une époque plus tardive de l'histoire de la langue. En outre, la place assignée à *hunc* (qui représente le père), entre le comparatif *prior* et son prétendu complément, n'est guère conciliable avec l'explication proposée. — Nieke (*V. Cat.*, p. 304) me paraît dans le vrai lorsqu'il considère *cui paranti* comme un *dativus incommodi*. Il y a l'idée d'une opposition faite par le moucheron aux noirs desseins du reptile (*cui occurrens* ou *obstans*). Brenous (*Hell. dans la synt. lat.*, p. 143-7) croit que cette construction est d'origine grecque ; cf. Thèse, *Et. gramm.*, p. 333-4. — Housman remanie ingénieusement ce passage : *cui cuncta parantur, paruulus hunc prior humoris conterret alumnus* ; mais la phrase ainsi modifiée se rattache mal à ce qui précède.

183. **Hunc prior**. — Texte de Heyne-Sillig (cf. Mediol.) : *paruulus hunc prior humoris terret alumnus*. Ce remaniement introduit sans nécessité une licence prosodique.

Umoris alumnus. Les anciens croyaient que le moucheron naît, par génération spontanée, de la corruption des eaux dormantes. L'abus de la périphrase, qui frappe dans ce morceau, est un trait distinctif de la rhétorique des écoles.

185. Qua diducta genas pandebant lumina gemmis ;

— Cors. : *gemmas* (d'où la leçon de Schrader-Ellis : *gemmans... pupula*) : mais *gemmis* est la leçon des autres mss.

— L'explication que Taubmann donne de ce vers est obscure : *constat ergo pastorem ictum fuisse ea parte qua ictus facillime sentitur, nempe ubi oculorum anguli, qui ad tempora sunt, coniuvent*. Je crois traduire plus clairement : « à l'endroit où les yeux, entrouvrant légèrement les paupières, montrent leurs perles brillantes ». Le moucheron pique le pâtre à la prunelle (*pupula*). Il ne faut pas prendre à la lettre l'indication approximative de Donat : *culex prouolauit atque inter duo tempora aculeum fixit pastori* (*Vita Verg.*, p. 58 R). *Gemmas* est une métaphore naturelle, surtout en poésie, pour désigner le globe de l'œil. *Genae* est couramment employé, même en prose, comme à peu près synonyme de *palpebrae*. Parlant du clignotement des paupières, qui n'existe pas chez certains animaux vivipares, Pline l'Ancien écrit : *nec genae quidem omnibus, ideo neque nictationes iis, quae animal generant ; grauiiores alitum inferiore gena coniuvent* (Pl., *H. N.*, XI, 37, 57). Cf. le fragment d'Ennius cité par Scaliger : *pandite, sulti, genas* (Fest., *De sign. verb.*, p. 94, O. Müll.), où l'analogie avec le *C.* est complétée par l'emploi du même verbe (*pandite*) : cf. encore Prop., III, XII, 26 : IV, v, 16. — Il n'est pas nécessaire de paraphraser *diducta* comme le propose Sillig : *quando diducuntur* (à l'endroit où les yeux, lorsqu'ils s'entrouvent, laissent voir leurs globes) ; même dans le sommeil, les paupières ne sont jamais hermétiquement closes. Du reste, malgré l'emploi de l'imparfait, on peut considérer ce vers comme exprimant un fait permanent, une circonstance habituelle.

186-187. Hac senioris erat naturae pupula telo icta leui (*mature* : Bothe). — Ce vers a exercé, bien gratuitement, la subtilité des commentateurs. Sillig, sur la foi de P₂, croit pouvoir écrire : *ac senioris erat naturae pupula*, rattachant *erat* à *pandebant* par l'intermédiaire de *ac* (à l'endroit

où les paupières entrouvertes laissaient apercevoir le globe de l'œil et où se trouvait la prunelle, affaiblie, comme il est naturel à un certain âge). Mais l'adverbe relatif du vers précédent entraîne vraisemblablement son corrélatif *hac*, qui du reste est la leçon de presque tous les mss. ; en outre *pupula senioris naturae* est un rébus. L'explication de Hertzberg (*ad. vers.* 184), qui considère le membre de phrase *ae senioris erat naturae* comme une sorte de parenthèse, est plus forcée encore que celle de Sillig. Il faut joindre *naturae telo*, qui désigne l'aiguillon du *culex* ; c'est une seconde édition de la périphrase déjà rencontrée plus haut : *naturae comparat arma* (v. 178). Peut-être faut-il voir, dans le retour de cette locution significative, l'influence du *naturalisme* lucrétien.

Icta erat : l'emploi de ce plus-que-parfait, en corrélation avec le parfait *prosiluit* n'est pas d'un style irréprochable ; mais il n'est pas vrai de dire qu'il soit incorrect. C'est une hardiesse assez fréquente chez les poètes, en particulier chez Ovide. Le tour par *cum*, reliant deux actions successives, se trouve déjà au v. 408 : *iam sol... euectus erat... cum pastor pecudes cogebat* (cf. Thèse, *Et. Gramm.*, p. 381). — Parmi les mss., quelques-uns donnent *icta* (Harl.-Voss.) la plupart *iacta*, d'où Schrader a tiré *tacta*.

188-189. **Morti misit... dissitus spiritus.** — Voir, pour l'intelligence de ce passage, la savante analyse de Leo (p. 65-66). Je me borne à la résumer : *morti misit* est une locution épique, d'origine populaire (cf. Thèse, *Et. Gramm.*, p. 353) ; c'est le datif au sens local avec un verbe de mouvement : *dissitus spiritus* appartient au vocabulaire philosophique. La parodie se trahit dans l'emploi de ce style relevé pour chanter le trépas d'un moucheron. L'influence épicurienne est visible dans le choix des termes : *sensus* désigne le siège de la sensibilité et les organes des sens : *spiritus*, c'est l'âme matérielle, le souffle vital (τὸ πνεῦμα), inclus et diffus dans l'être vivant, et qui, s'exhalant avec le dernier soupir (διασπείρεται, διασπείρομεναι), échappe à sa prison corporelle (ἐν φθαρτῇ ἀπολύεσθαι τοῦ σώματος). Epic., *fragm.* 337 ; *ep.* I, 65. C'est ainsi qu'il faut comprendre *excessit sensus*. Les expressions correspondantes reviennent à chaque instant chez Lucrèce : *anima dispersa*

per auras, ... dilaniata, ... dispersita, dissoluta, distracta (N. R., III, 544, 539, 604, 593, 605; IV, 28). *Dissitus* se rencontre également dans le *De Nat. Rev.* (III, 143 et 377; IV, 888), pour désigner non le dernier souffle qui s'exhale, comme Leo l'avait cru d'abord, mais la diffusion du principe vital dans toutes les parties du corps. Ainsi l'entend l'auteur du C. et Leo, après coup, s'est rallié à cette interprétation, qui était déjà celle d'Usener. Cf. Hermes, XXVII (1892), p. 310, note 4.

Omnis doit être évidemment rapproché de *spiritus*: le groupement *omnis sensus*, qui ferait de *omnis* un accusatif pluriel, ne soulève aucune objection grammaticale, mais donne un sens moins rationnel. — **Excedo**, verbe actif, accompagné d'un complément à l'accusatif, veut dire ordinairement « excéder, dépasser les bornes » (cf. Madvig-Theil, *Gramm. lat.*, § 224, c). C'est exceptionnellement et à partir de la période d'Auguste qu'il prend quelquefois le sens de « sortir, quitter un lieu ». On en trouve plusieurs exemples dans T. Live : *facto senatus consulto, ut urbem excederent Volsci* (II, 37); *excedere curiam* (*ibid.*, XLV, 20); *ita Crotonem excessum est* (*ibid.*, XXIV, 3). Cf. plus haut, le Comment. du v. 143, où *excedo* a la valeur intransitive, et Thèse, *Et. Gramm.*, p. 365. — Conject. de Housman : *spiritus et cessit sensus*.

189. **Tum torua tenentem**. — Plusieurs mss. donnent *cum* ou *dum*, qui sont des *lapsus* évidents : *tum* (*tū*) est la leçon du Bembinus, du Harl. et du Vat. 2759. — *Tenentem* = *intenta* (ou *defixa*) *habentem*. Cf. plus haut (v. 176) : *instat lumina diffundens intendere*. — *Torua* : c'est la troisième fois dans cette seule tirade que nous voyons paraître cette épithète (cf. v. 173 et 176). Cette répétition d'un mot de valeur, qui ne peut passer inaperçu, trahit une rare indigence de vocabulaire.

191. **Compos mente**, avec l'ablatif, par analogie avec la construction du verbe correspondant (*potiri*). On trouve dans T. Live, IV, 40, 3 : *compos corpore atque animo*; III, 70, 13 : *compos praeda ingenti*; dans Sall. (*fragm. ap. Don.*, *ad Terent. Ad.*, III, 2, 12) : *compos animo et lingua*.

Refugit : le rapprochement avec Virgile (*Egl.* III, 93; *En.* II, 380), que notre auteur suit ici de près, doit faire préférer le texte de **BNOuR**, *refugit*, à *resurgit*, leçon de **AlV₁** et

peut-être du Vat. 2759. Cf. là-dessus, Röhrich, *De Culic. pot. cod.*, p. 27.

192. Detraxit ab arbore truncum. — Presque tous les mss., écrivent : *truncum detraxit ab ore* ou *abore*; d'où la correction de Bembo (cf. Vat. 1586), qui a fait loi dans la plupart des éditions modernes : *detraxit ab orno*. Mais il me paraît évident que *abore* est une corruption de *ab arbore*, qui se lit déjà dans M (*validum detraxit ab arbore dextera*), et que le déplacement de *truncum* s'explique soit par une correction maladroite, soit par une étourderie du copiste intervertissant l'ordre des mots. Les chassés-croisés de ce genre ne sont pas rares dans les mss. La leçon que j'adopte, après Ellis, n'avait pour elle que le Viechtianus (XI^e siècle) jusqu'à la découverte du Corsinianus, dont le texte identique est venu lui apporter une confirmation qui paraît décisive. C'est un des services rendus par ce mss. à notre texte. Dans le Mediol., cette correction a été introduite après coup.

198-200. Et quod erat tardus... formidine mentem. — Bien qu'on ait singulièrement abusé des transpositions, il semble impossible de conserver ces trois vers à la place que leur assignent les mss. Ils expriment l'effort fait par le pâtre pour se ressaisir, après un moment d'effroi, et pour défendre sa vie. Ils ont donc leur place indiquée ici, entre la première impression que lui cause la vue du reptile et l'acte décisif par lequel il triomphe de son adversaire. La résolution doit précéder l'acte et non le suivre. En outre, l'emploi du relatif *quem*, en tête du vers 201, et la nécessité de le rapprocher de son antécédent naturel, qui est *draconis* (195), exigent le déplacement de la phrase intermédiaire. Il faut donc admettre que ces trois vers, oubliés par un scribe distrait, ajoutés après coup au bas du feuillet, ont été intercalés à cet endroit par les copistes ultérieurs, qui ne se sont pas aperçus du renvoi. — Cette hypothèse rétablit l'ordre des idées; mais elle est loin de lever toutes les difficultés du texte. Les mss. s'accordent à donner une rédaction incompréhensible :

Et quod erat tardus, omni languore remoto.
Nescius aspiciens timor obcaecauerat artus...

L'explication de Sillig, rapportant ces deux vers au serpent, ne saurait être prise au sérieux. La correction de Scaliger (*somni* pour *omni*), qui se trouve déjà dans les éditions Aldines, constitue une première amélioration. D'autre part, le Vat. 2759 et le Vossianus nous fournissent la leçon *excecauerat*; il suffit d'écrire *et caecauerat* pour aboutir, en restant très près des sources, à un sens, sinon très satisfaisant, du moins raisonnable :

Et quod erat tardus, somni languore remoto,
nescius aspiciens, timor et caecauerat artus,
hoc minus implicuit dira formidine mentem.

« Bien qu'alourdi dans ses mouvements, attendu qu'il sortait à peine de l'engourdissement du sommeil, bien qu'il regardât sans comprendre et que le saisissement eût glacé ses membres, il ne permit pas à l'épouvante de paralyser son cœur ». *Quod* est en corrélation avec *hoc minus* (qui équivaut à peu près à *non ideo*); *remoto* = **uix** *remoto*. Ce qui ajoute à la vraisemblance de cette explication, c'est le rapprochement avec le v. 489, où le poète a déjà distingué *spiritus* et *sensus*; ici, c'est *mens* qui s'oppose à *artus* : la frayeur peut saisir les sens, mais elle n'a pas de prise sur la volonté. Cette interprétation suppose que *mens* n'est pas employé tout à fait dans le même sens au vers 194 et au vers 200. — Je signale pour mémoire la conjecture de Hertzberg : *et quod erat tardo somni languore remotus*. Celle de Leo (*quod erat uirtus*) ne vaut guère mieux. Cf. encore Heinsius (*nec suus p. nescius*).

193. **Qui casus**; — leçon des mss. et de l'édition Ellis. La correction *cui*, proposée par Scaliger et généralement acceptée depuis, ne me paraît pas nécessaire. L'interrogation double et l'idée de *utrum* sous-entendu suffisent à légitimer l'emploi de l'enclitique *qui*, pour *aliqui*. Cicéron écrit à peu près de même : *si qui mihi index dicat* (*Caec.* III, 8); *ne qui conuentus fieret* (*Attic.*, VII, 40). — L'adoption de ce texte entraîne une rectification de sens qui a son intérêt : on a vu dans ce vers une nouvelle affirmation du rationalisme de Lucrèce, opposant le hasard (*casus*) à la volonté divine (*numen deorum*). L'introduction du pronom indéfini (*qui*) enlève au mot qu'il accompagne une partie de sa va-

leur philosophique : ce n'est plus le hasard, force aveugle de la nature, c'est une circonstance fortuite. Il reste néanmoins l'expression d'un doute qui, sans être particulier à Lucrèce, répond aux tendances de sa philosophie. Cf. *Culex*, v. 347. — L'idée générale et l'antithèse de ce vers se retrouvent dans la *Ciris* (v. 279) :

Nam nisi te nobis malus, o malus, optima Carme,
ante hunc conspectum casusue deusue tulisset.

Cf. aussi Stat., *Theb.* XII, 420 :

Stabat adhuc seu forte rogos, seu numine diuum.

Sociarit vient de Bembo et se lit déjà dans l'Aldine de 1517; les mss., y compris le Cors., le Vat. 2759, le Harl., donnent *sociaret* ou *soliaret*.

Après le vers 193, Bembo (*De Culice*, p. 99) en introduit un qui ne se trouve nulle part, bien qu'il affirme l'avoir lu dans son ms. : *namque illi dederitne viam casusue deusue*. C'est une plate répétition et une interpolation évidente.

194. Valuit sed uincere telis. — *Voluit* est la leçon de tous les mss. ; mais la correction de Haupt (*ualuit*) est nécessaire : bien qu'affaibli par les ans, le vieillard a encore la force de se défendre. Le commentaire de *ualuit* semble être fourni par les vers 388-389 :

Quantumcumque sibi uires tribuere seniles,
quis tamen infestum pugnans deuicerat hostem...

Talis, adopté par Sillig, est difficile à admettre. La plupart des mss. donnent *tales*, le Vatic. et le Vossian. *tali*. Je propose de lire *telis* : le pâtre, qui, à la vue du serpent, a fait un bond en arrière (*refugit*, v. 191), se défend d'abord à distance et à coups de pierre (*telis* = projectiles). C'est seulement quand il juge son adversaire hors de combat et qu'il n'a plus à craindre son venin qu'il se rapproche pour l'achever avec sa massue (*ictibus ossa ferit*). — Toute cette scène paraît inspirée de Virg., *Georg.* III, 420 :

... Cape saxa manu, cape robora, pastor,
tollentemque minas et sibila colla tumentem
deice.

Le tableau du *C.* ne fait que développer, trait pour trait, la rapide esquisse de Virgile.

195. **Voluentia** : sens intransitif. Cf. la note au v. 163. — Remarquer *membra* appliqué à un reptile (Ellis : *terga*, mais en dépit du témoignage des sources.).

197. **Cingunt qua tempora cristam.** — Toutes les éditions modernes que j'ai sous les yeux donnent *cristae*, je ne m'explique pas bien pourquoi. Cette leçon n'a pour elle que le Colb. II; tous les autres mss. portent *cristam*, qui me paraît offrir un sens plus logique. La crête se dresse au sommet du crâne; elle est donc cernée par le front et par les tempes.

201. **Quem.** — On a remarqué le fréquent emploi du relatif à valeur copulative dans le *Culex*. Voir notamment v. 134, 206, 233 et les observations de Næke à ce sujet (*Val. Cato*, p. 306). Cf. Thèse, *Et. Gramm.*, p. 376-7. — La présence à cette place du pronom *quem*, qui ne peut désigner que le serpent, est un argument en faveur de la transposition adoptée plus haut (Comment. aux vers 198-200, p. 157).

Avec le vers 201 finit, ou à peu près, la partie pastorale et dramatique du poème, la plus vivante, celle où l'influence du modèle grec est le plus voisine. Nous entrons maintenant dans le merveilleux. — Entre les vers 201 et 202, il y a changement de lieu et de moment. Un certain temps doit s'écouler entre l'instant où le pâtre échappe au péril qui le menaçait et l'heure où les chèvres regagnent le bercail, à l'approche de la nuit. La scène finale (apparition du moucheron au pâtre endormi) nous transporte évidemment à la ferme, après le retour du troupeau.

202. **Iam quatit et biiugis oriens Erebeis equos Nox.** — On a déjà signalé les formules descriptives employées par le poète pour préciser le moment du jour correspondant à chaque progrès de l'action : le départ pour le pâturage au soleil levant (v. 42); — le repos près de la source, vers le milieu du jour (v. 101); — la retraite du troupeau à la nuit tombante (v. 202). C'est un trait de vérité dans un sujet bucolique : l'homme des champs, en contact direct et permanent avec la nature, règle l'emploi de sa journée sur la révolution du soleil. Cf. note au vers 102. — Sur l'emploi d'un monosyllabe en fin de vers, genre de clausule

admiré par Quintil., VIII, 3, 20, cf. Thèse, *Versific. du Culex*, p. 467 et aussi Fröhde, *De hex. lat.* (Philol. XI, 335).

Au point de vue grammatical, l'interprétation de ce vers prête à l'équivoque : on peut voir dans *biugis* soit un ablatif d'accompagnement et un pluriel poétique (*biugis oriens* = se levant avec son char), soit un accusatif pluriel en *is* d'un adjectif de la deuxième classe (*biugis equos* = attelage à deux chevaux ; cf. Virg., *Georg.* III, 91 : *sistit equos biuges*). La seconde interprétation me paraît devoir l'emporter, pour plusieurs raisons : en rapprochant *quatit* de son complément direct (*biugis equos*), elle simplifie beaucoup la construction : un ms. important (H₁) donne *biuges* ; et l'expression *biuges equos* se retrouve au vers 283. — Homère et Hésiode ne parlent pas du char de la Nuit ; mais il en est question dans Théocr. II, 166 ; Tib. II, 1, 87 et III, iv, 17 ; Virg., *Æn.* V, 721 : *et Nox atra polum bigis subiecta tenebat*.

L'hyperbate résultant de la place assignée à la conjonction *et* dans ce vers est contraire à l'usage de Virgile, qui évite autant que possible de la reculer plus loin que le second rang. Cf. Wagner, *ap. Æn.* IX, 245 et 403 ; Baur, *Fleekh. Jahrb.* XCIII, p. 364, au bas. Il y en a d'autres exemples dans le *Culex* (v. 52, 220, etc.). Dans le passage dont il s'agit, *et* a le sens alternatif (*et Nox*, symétrique à *et Vesper*), ce qui atténue sensiblement la hardiesse.

Erebeis est une heureuse restitution de Haupt, dont la première idée remonte à Sillig. C'est un nom patronymique, formé sur le radical du génitif Ἐρεβέως, comme Νερηίδς ou Νερηίς sur Νερῆος ou Νερῆός. La forme *Erebois*, proposée par Sillig, est donc incorrecte, semble-t-il, malgré le témoignage du Cors. : mais la leçon de Haupt, qui en dérive, est ingénieuse et autorisée par les sources (*Ereboeis* : ABCOV ; *Erebo cis* : H₁N). Elle a supplanté à bon droit celle de Bembo : *Erebo cit equos*. *Erebeis* est d'ailleurs un ἄνθρωπος Ἐρεβέως, mais recommandé par l'analogie avec Ἐρεβός, Ἀζελώϊς, etc. — Dans la *Théogonie* d'Hésiode, la Nuit est sœur et épouse de l'Erèbe.

203. **Aurata procedit Vesper ab Æta.** — Hertzberg (*Verg. Werke. Die Schuake*, p. 42, *ad uers.* 201) découvre dans ce passage : 1° une hérésie géographique, puisque,

pour un spectateur placé sur le Cithéron, l'Œta est au Nord-Ouest et que le soleil, à supposer qu'il se couche derrière cette dernière montagne, ne peut l'éclairer (*aurata*) à ses yeux; 2° une hérésie astronomique, car le poète nous montre l'astre du soir se levant à la chute du jour du côté de l'Orient (pourquoi de l'Orient? rien ne l'indique); 3° une incohérence, car il parle des ombres qui s'allongent (*duplicantibus umbris* : v. 204), quand la nuit est déjà tombée. — C'est presser un peu trop une simple figure de style et demander à l'imagination une exactitude scientifique dont elle n'est guère susceptible. Les poètes n'y regardent pas de si près et nous montrent Vesper se levant sur l'Œta soit à l'Aurore, soit à la nuit tombante, indifféremment. Entre la montagne et l'astre, une tradition qui doit remonter à quelque ancien texte disparu avait établi une corrélation permanente et acceptée de tous; cf. Virg., *Egl.* VIII, 30 : *deserit Hesperus Œtam* (et la note de l'édit. Forbiger, très judicieuse); Cat. LXII, 7; *Ciris*, 350; Stat., *Silu.* V, 4, 8. Au surplus, si l'on admet (*ad uers.* 410, p. 424) que la scène du *C.* doit être localisée non dans les parages du Cithéron, mais en Epire, la difficulté géographique signalée par Hertzberg disparaît. — Sur *auratus*, cf. Comment. au v. 43.

204. **Duplicantibus**, au sens intransitif, comme *uoluens* et *uoluentia* (vers 163 et 195). L'image est déjà dans Virg., *Egl.* II, 67 (*et sol crescentis decedens duplicat umbras*). Cf. aussi le dernier vers de l'*Egl.* I (*maioresque cadunt summis de montibus umbrae*).

205. **In fessos requiem dare comparat artus**. — Je conserve *in fessos requiem*, qui est la leçon de tous les mss. à l'exception de *Oy* (*in requiem fessos*) ; mais je crois que Leo fait fausse route en rattachant *in* à *requiem*. Il y voit une hyperbate, qu'il qualifie, non sans raison, de violente. Elle serait même sans excuse, puisque rien n'empêchait le poète d'intervertir (*in requiem fessos*) ; la crainte d'une confusion possible avec *irrequiem* (forme d'ailleurs suspecte) ne pouvait être, quoi qu'en dise Heyne, un obstacle sérieux. *Dare requiem in artus* n'est pas, il est vrai, un modèle de latinité; on lit cependant dans Virg., *Æn.* VIII, 30 : *Æneas... dedit per membra quietem*. En tout cas, *dare artus in requiem* ne vaut pas mieux : on attendrait le da-

tif (*dare quieti*). Cf. au v. 160 : *somno mandauerat artus*.

206-384. — Songe du pâtre et apparition de la Psychè du *culex*. Les songes ou apparitions nocturnes sont des lieux communs chers aux poètes d'Alexandrie. Leurs disciples latins en sont prodiges. Dans Virgile, Enée a de nombreux songes (II, 268 et 750; III, 146; IV, 554; VIII, 26) et plusieurs visions (II, 772; V, 724; IX, 1). Tibulle, Propertius, Ovide n'ont garde de négliger un thème si commode et si dramatique (Lygdam., IV, 17 sq.; Prop., II, xxvi, 1 sq.; III, iii, 1 sq.; IV, vii, 3 sq.; Ovid., *Met.*, IX, 684; *Her.*, XIX, 55 sq., etc.).

206. **Cuius** : orth. de tous les mss., sauf AHV₁, qui donnent *quouis*, adopté par Ribbeck et Bæhrens. Cf. Comm. au v. 171.

207. **Effuso**. — On attendrait plutôt *infuso* (ms. O; Ald. 1534) ou *offuso*. Mais la presque unanimité des mss. donnent *effuso* et les impropriétés sont trop nombreuses dans le C. pour qu'on puisse s'en prévaloir contre le témoignage des sources. Cf. Hom., *Il.*, XXIII, 62-63 : ὕπνος... ἀμφιχυθείς. — Le Cors. estropie ce vers (*requiem dare membra soporem*), évidemment sous l'influence du v. 205.

208. **Effigies** : c'est le mot grec εἰδωλον. — **Eum... illi** : l'emploi de ces deux pronoms personnels dans la même phrase, pour désigner la même personne, serait incorrect dans le style soutenu : c'est une négligence de la langue familière. On en trouve des cas chez Plaute (*Mostell.*, 1155) et chez Cicéron lui-même (*Lael.*, XVI, 59; *Pro Sest.* III, 7, etc.). Cf. ex. dans Dræger, *Histor. Synt.* I, p. 85, § 42; Thèse, *Et. Gramm.*, p. 362.

209. **Tristis ab euentu**. — Il faut joindre évidemment *tristis ab euentu* (attristé par l'événement) et non : *cecinit ab euentu conuicia tristis mortis*; *tristis mortis* serait faible et *ab euentu* peut difficilement se rattacher à *cecinit*. *Ab* signifiant *par l'effet de* et dépendant d'un adjectif se rencontre chez les meilleurs écrivains; cf. Ovid., *Trist.* IV, 3, 26 : *tempus et a nostris exige triste malis* (triste par l'effet de nos maux); T. L., II, 14, 3 : *inopi tum urbe ab longinqua obsidione*. Même chez Cicéron, quoi qu'en dise Riemann (*Synt. lat.*, § 99, c, Rem. II), on trouve : *uir... ab innocentia clementissimus* (*Pro Rosc. Am.*, 30).

Cecinit, expression du style épique. — **Conuicia mortis** = *de morte* ou *propter mortem*.

210. **Quis, inquit, meritis ad quae delatus...** — La plupart des mss. donnent un texte inintelligible : *inquit* (ou *inquit*) *quid meritis*. La note de Palmérius, citée par Gruter (*Lampas*, t. IV, p. 831) et qui admet la possibilité de *meritis* au sens de *meritus*, n'est qu'une divagation grammaticale. Mais la leçon du Harl. (*inquit quis meritis*; cf. AN) nous met sur la voie. Elle se lit déjà dans l'Aldine de 1534, dans plusieurs autres éditions anciennes et a été adoptée avec un léger remaniement (*quis meritis, inquit*) par Scaliger. Heyne achève de la perfectionner et dégage, semble-t-il, le texte définitif (*quis, inquit, meritis*), accepté par Bæhrens, Leo, Ellis. Depuis, la leçon du Corsinianus (*quid inquit*) est venue confirmer cette restitution. Il est à remarquer que les poètes latins, lorsqu'il leur arrive de préférer *quis* (arch. *queis*) à *quibus* comme forme de datif-ablatif pluriel, ou bien l'emploient seul (cf. *Culex*, 122, 145) ou tâchent de le séparer, comme ici, du nom auquel il se rattache par l'intercalation d'un ou plusieurs autres mots. Voir par ex. Cat. LXIV, 80 : **Quis angusta malis cum moenia uexarentur** ; LXVIII, 13 : **accipe quis** *merser fortunae fluctibus ipse* ; Ps.-Virg., *Catal.*, *Priap.* III, 17 (Ribb.) : **pro quis omnia honoribus huic necesse Priapo est praestare** ; Virg., *Æn.* VII, 799 : **Quis Jupiter Anxurus aruis praesidet**. Cf. là-dessus Næke, *Val. Cato*, 112.

Ad quae : correction de Bembo, confirmée par le Vat. 2759. La majorité des mss. donnent *atque* ; Cors. : *ad quem*.

Sous la forme que nous lui donnons, le vers 110 n'offre aucune difficulté de sens : la double interrogation est un tour classique, l'ablatif *quis meritis* s'explique naturellement si on a soin de le rattacher à *delatus* et non à *cogor* (après quels services rendus suis-je réduit à ce malheureux sort!)

212. **Ventis** (*uectus* : AHH₁). — La correction de Heinsius (*per inania Auerni*) est élégante, mais fantaisiste. Le texte de presque tous les mss. (*uentis*) offre un sens plausible ; il faut donc le conserver.

214 sq. — Ici commence la description des Enfers par le moucheron, épisode inattendu, disproportionné et gauchement rattaché au sujet primitif du poème. Maintes hé-

rées mythologiques y trahissent l'effort infructueux pour faire cadrer des choses inconciliables. Cf. Thèse, *Anal. et Interpr.*, p. 55 sq; *Idées Morales*, p. 233. — Pour la bibliographie de la Descente aux Enfers, qui ne peut être donnée ici, même succinctement, se référer aux chapitres : *Sources et Imit.*, p. 401, note 3; *Myth. du Culex*, p. 145, note 4.

215. Viscera Lethaeas cogunt transnare per undas.

— La géographie des Enfers est quelque peu indécise dans le *Culex*; cf. Hertzberg, *Anmerk.*, ad vers. 213 sq., p. 43. Selon la tradition, le fleuve Léthé n'est pas à l'entrée, mais à la sortie de l'Hadès : c'est sur l'Achéron ou le Styx que vogue la barque de Charon. Cependant Lygdamus parle de *Lethaea ratis* (V, 24; *Ibid.* III, 10). On peut croire que *Lethaeas undas* est pris ici au sens large, pour désigner l'ensemble des eaux infernales, comme il arrive fréquemment chez les poètes latins (Cat. LXV, 5; Prop. IV, VII, 10 et 91; Stat., *Theb.* I, 297; IV, 622; *Silu.*, V, III, 285). Virgile, plus scrupuleux, n'emploie ordinairement *Lethe* ou *Lethaeus* qu'au sens propre. Voir cependant *Georg.*, IV, 480. Il semble qu'il y ait dans plusieurs de ces textes une sorte de jeu de mots sur *Lethe* et *letum*, dont l'origine est peut-être dans le *Tartara leti* de Lucrèce, III, 42 (Ennius : *lethaea loca*). — L'emploi de *viscera* pour désigner l'ombre du moucheron s'explique par les idées antiques sur la Psychè, qui est en partie matérielle, puisqu'elle est le « double » du défunt, corps et âme (cf. Rohde, *Psychè*, I, p. 3-4, 2^e éd.). Properce, III, XVIII, 32, demandant à Charon de transporter sur sa barque la Psychè de Marcellus, emploie une expression analogue :

At tibi, nauta, pias hominum qui traicis umbras,
hoc animae portent corpus inane suae.

Le corps seul de Marcellus franchira le Styx, tandis que son âme montera au ciel. Je ne crois nullement à une ironie dans le vers du *Culex*, quoi qu'en dise Leo; mais peut-être faut-il y voir une réminiscence intempestive du vocabulaire de Lucrèce : *mens... per viscera concitat auras* (III, 300); *accensus nobis per viscera sensus* (III, 336), etc.

216. — La *Catabasis* du *Culex*, comme celle de l'*Enéide*, s'ouvre par la description du *uestibulum Orci*, que gardent

les monstres traditionnels (*Æn.* VI, 273 sq.; *Cul.*, 216-222). L'Enfer proprement dit comprend deux régions distinctes : le Tartare, où sont châtiés les grands coupables (*Cul.*, 231-258); les Champs-Élysées, séjour des héroïnes et des héros (258-371). Quoi qu'en dise Heyne (p. 37, 38, note du v. 229 de son éd.), il n'y a rien dans notre poème qui réponde exactement aux *lugentes campi* de l'épisode virgilien. Il y a seulement un cercle spécial du Tartare. On verra plus loin que les héroïnes mentionnées aux vers 261 sq. habitent l'Elysée proprement dit.

Charonis (*draconis* : Esc.) : c'est la forme de ce génitif dans les mss. Elle est rare en latin (Freund ne cite qu'un exemple de Fulgence). Les éditions anciennes du *Culex* (α, Bembo) écrivent *Charontis*. *Χάρωντος* se trouve dans Aristophane, *Ran.*, *arg.*, 3; mais *Χάρωνος* est la forme usuelle. Sur le mythe de Charon et les représentations figurées de ce personnage, cf. Thèse, *Myth. du Culex*, p. 156.

216-217. Vidi ut flagrantia taedis limina collucent. — La correction de Bembo (*viden ut*), malgré l'approbation de Leo, ne me paraît pas acceptable : l'apostrophe manque de naturel et n'est pas en situation. Cette formule d'interpellation n'est de mise que lorsqu'on a le spectacle sous les yeux, par exemple dans Virgile (*Æn.* VI, 574), où la Sibylle, montrant à Enée, *qui l'accompagne*, l'entrée du Tartare, peut lui dire : *cernis, custodia qualis uestibulo sedeat.* — *Limina collucent* est en germe dans le texte incompréhensible de la grande majorité des mss. (*lumina cum lucent*). Au reste *limina* se lit déjà dans le Harl. et dans NP₁P₃; *collucent* est la leçon du Corsin. et de Add. *Vidi ut* semblerait exiger le subjonctif; mais la règle est moins stricte dans la langue de la conversation que dans le latin classique et le style du *Culex* a bien d'autres libertés. De même l'accord des temps y est fréquemment violé; le rapprochement de *uidi* et de *agor* n'a donc rien de surprenant. Je crois reconnaître ici une réminiscence, gauchement adaptée, du VI^e chant de l'*Enéide*, où la Sibylle, racontant ce qu'elle a vu autrefois dans la geôle souterraine, emploie naturellement le parfait (*immania uidi corpora*; — *uidi et crudeles dantem Salmonea poenas*). La circonstance n'est pas sans analogie avec celle du *Culex*. Haupt a raison de dire (*Opusc.*

III, 70) que la description des Enfers dans ce poème est une suite de *visions*. Il semble d'ailleurs que cet emploi de *uidi* soit un tour consacré, les poètes aimant à se remémorer des peintures ou des représentations figurées qu'ils ont eues réellement sous les yeux : cf. Plaut., *Capt.*, 998 : *uidi ego multa saepe picta quae Acheruntis fierent cruciamenta*.

217. *Limina collucent infernis omnia templis* : vers sauté dans le Voss.

Limina collucent : le *Culex* transporte au vestibule des Enfers quelques-uns des traits dont le poète de l'*Enéide* (VI, 549 sq) a peint le Tartare lui-même (le feu souterrain, Tisiphone). Mais il n'est pas question de la citadelle infernale décrite par Virgile (*moenia triplici circumdata muro* : *Æn.* VI, 550 ; *Cyclopum educta caminis moenia* : *ibid.*, 630) et que nous montrent parfois les représentations figurées de l'Hadès (*Pict.* XXXV du *Cod. Vatic.*).

Infestis, leçon des mss. (*infectis* : KOP₂) est à peu près inintelligible. *Infernis* (Ribbeck-Bæhrens-Ellis) est une correction de Domitius Calderinus, imposée par le sens et facilement justifiable au point de vue paléographique. — *Omnia* (texte des mss.) revient fréquemment dans le *Culex* et peut être conservé. La correction de Leo (*obuia*) entraîne une négligence inutile (*obuia templis... obuia Tisiphone*). — *Templis* doit s'entendre des « demeures infernales », avec cette nuance que l'aspect en est imposant et terrible.

Signalons encore, à titre de curiosité, le jeu d'esprit de Housman (*Remarks on the Culex* : *Class. Review*, 1902, p. 342), qui conserve, à peu de chose près, le texte des mss., *uidi ut flagrantia taedis lumina, cum lucent in festis omnia templis*, et en donne l'étrange interprétation suivante : « je vis des yeux ressemblant à des jets de flamme sortant des torches quand les temples sont embrasés dans une fête »!

218. Tisiphone. — La fonction propre de Tisiphone est de poursuivre la vengeance du meurtre (Thèse : *Myth. du Culex*, p. 160 ; *Idées Mor.*, p. 233). Si elle semble s'acharner ici contre la victime, c'est en vertu d'attributions plus générales, qui font des Furies les divinités justicières par excellence, chargées de punir toute infraction aux lois divines et humaines et [en] particulier de faire [respecter] le rituel

de la sépulture. Cf. Preller, *Griech. Myth.*, 4^e éd., p. 835 : Decharme, *Myth.*, p. 421-2.

Serpentibus compta est une alliance de mots hardie, mais juste et expressive, s'appliquant à la chevelure des Furies. Les poètes emploient dans le même sens *redimitus*, *implexus*, *intortus*. On trouve dans Tib., I, 3, 69 : *Tisiphonneque impexa feros pro crinibus angues saeuit*; dans Ov., *Met.*, IV, 453, à propos des trois sœurs infernales : *deque suis atros pectebant crinibus angues*.

219. **Verbera poenae**. — Peerlkamp et, d'après lui, Haupt, Bährens, Ellis adoptent *pone est* ou *pone*, qu'ils rattachent au vers qui suit : *pone Cerberus et diris latrantia ric-tibus ora*. Rien ne justifie ce remaniement. Je conserve la leçon des mss., qui me semble donner un sens acceptable. Je ne crois même pas nécessaire de recourir à l'explication de Scaliger, qui voit dans *Poena* un nom propre (*Ποινή* = Furie). Cette explication semble avoir pour elle l'analogie avec le vers 377 (*uerberibus saeuae cogunt sub uerbere Poenae*); mais ici, l'emploi du singulier et du génitif donne au vers un aspect tout autre : *Tisiphone... quatit uerbera Poenae* ferait pléonasme et serait du pur galimatias. En réalité, *uerbera poenae* = *uerbera quae poenam exercent*. Il est d'ailleurs possible que le poète joue sur le mot. Je crois voir dans ce vers du *C.* l'équivalent du passage de Virgile, *Æn.* VI, 570-71 : *sonites ultrix accincta flagello Tisiphone quatit*. — Cf. vers 229, 230 et 233, où *poena* revient trois fois comme nom commun.

220. **Flagrat latratibus ora**. — La plupart des mss. donnent *flagrant*. Cependant le singulier (*flagrat*) se lit dans H, K. Les objections de Haupt, *Opusc.* III, 70 paraissent mal fondées. — Sur le sens de ce vers, je partage l'avis de Leo : *flagrat* doit s'entendre non de la fureur du monstre échauffé par la violence de ses aboiements, mais, en un sens plus matériel, des vapeurs qui s'échappent de sa gueule avec des hurlements. Bien que cette haleine brûlante ne soit nulle part attribuée à Cerbère, le trait se justifie par l'analogie avec tant d'autres monstres mythologiques, la Chimère, les taureaux de Colchide, les chevaux de Diomède (Lucr., V, 29). — *Ora*, accusatif de relation : « Cerbère vomit le feu par sa triple gueule, avec d'affreux

hurlements ». On attribuait à ce monstre tantôt cinquante, tantôt cent gueules, plus tard réduites à trois (Hes., *Th.*, 342; Hor., *Od.* II, 43, 34; Sen., *Apoc.*, 43). — Sur l'idée qu'on se faisait de Cerbère, cf. Virg., *Georg.* IV, 483; *Æn.* VI, 417 et J. Van den Gheyn, *Cerbère, Etude de myth. comp.* (Brux., 1883).

221. Anguibus. — L'idée d'octroyer à Cerbère une chevelure de serpents est due à l'amalgame de deux traditions mythologiques, celle du chien de l'Hadès et celle du dragon infernal, qui, dans la région du Ténare, s'appelle aussi Κέρας (Hecat. de Milet, ap. Paus. III, 25; Gruppe, *Gr. Myth.*, p. 408, note 5). L'amphore de Canosa-Munich, qui représente Cerbère enchaîné par Héraclès, ne reproduit pas ce détail.

Hinc atque hinc; cf. v. 169 (*magis atque magis*). Chez les poètes, et en particulier chez Virgile, *atque* a une énergie spéciale quand il s'agit de relier des mots identiques ou contraires; ex. : *hinc atque hinc* (*Æn.* I, 462, 500; IV, 447; VIII, 387; IX, 380, etc); *magis atque magis* (*Georg.* III, 485; *Æn.* II, 299; XII, 239); *iterum atque iterum* (*Æn.* VIII, 527); *quater atque quater* (*Æn.* II, 243); — et d'autre part : *fas atque nefas* (*Georg.* I, 505); *noctes atque dies* (*Æn.* VI, 427); *matres atque uiri* (*Georg.* IV, 475; *Æn.* VI, 306). Cf. Wagner, *Quaest. Virgil.* XXXV, 24-25.

Horrent : leçon de AH₁ et de Bembo, substituée à *arent*, qui est le texte de la plupart des mss. Ellis corrige : *lurent*.

222. Sanguineique micant ardorem luminis orbes. — Les sources ne sont pas d'accord; *sanguinei* est le texte de CH₁ΘRVV₁, adopté par Bembo. Il faut le considérer comme un génitif, se rapportant à *luminis* : *orbes micant ardorem sanguinei luminis* (ses prunelles reflètent l'éclat d'un œil injecté de sang). — Nous avons déjà trouvé au vers 149 un emploi analogue de l'accusatif développant le sens d'un verbe (*unda... quae lenibus placidum riuis sonat orta liquorem*). Cf. Thèse, *Et. Gramm.*, p. 357.

Les personnages énumérés ici sont, comme on le voit, exclusivement mythologiques. Il n'y a rien dans le C. qui rappelle les allégories philosophiques et morales dont l'imagination de Virgile a peuplé les approches du Tartare (*uestibulum ante ipsum... Luctus..., pallentes Morbi..., tristis*

Senectus..., etc) et qu'on retrouve si fréquemment dans Ovide (*Met.* IV, 484; VIII, 790, etc.) ou Stace (*Theb.* X, 87, 632, 780; XI, 412; XII, 482, etc.). Cf. Boissier, *Relig. rom.* I, 287.

223. -- Logiquement, ce vers fait suite au v. 245. Une certaine confusion règne dans tout ce préambule : le récit semble interrompu dès le début par les lamentations du *culex* (223-231) et cette digression élégiaque coupe en deux le développement du thème descriptif. On pourrait supposer une transposition due à un oubli du scribe, qui, ayant sauté les vers 223-231, les aurait ajoutés après coup au bas de la page. Mais cette hypothèse n'est pas indispensable et le désordre est peut-être plus apparent que réel. La marche des idées semble être celle-ci : en arrivant au seuil des Enfers (*limina*), le moucheron est effrayé à la vue des monstres qui se dressent devant lui. Cette première impression d'horreur lui inspire de tristes réflexions sur sa destinée et sur les circonstances où il a trouvé la mort. Mais il se ressaisit et continue sa marche (*feror, autia carpens*) : la narration, un moment suspendue, reprend son cours. Le décousu étant d'ailleurs un défaut habituel à notre poème, je n'ai pas cru devoir changer la disposition traditionnelle du texte.

Hæu, quid ab officio digressa est gratia? — Ce vers a été très diversement interprété (cf. Heyne, Comment. au vers 221 de son édit.). La proposition temporelle introduite par *cum* doit être rattachée à *officio* : « pourquoi ta gratitude ne reconnaît-elle pas le service que je t'ai rendu lorsque... ».

225. **Praemia sunt pietatis ubi?** — Escor. : *praemia sunt ditatis*, d'où Ellis conjecture : *praemia simplicitatis*.

225-6. **Ubi pietatis honores? In uanas abiere uices:** « où sont les égards dûs à la bienfaisance? Elle est mal payée de retour ». *Vices* n'a pas ici la même valeur qu'au vers 214, où il veut dire *épreuves, vicissitudes*. — Les premiers mots semblent une réminiscence de Virg., *Æn.* I, 253 : *hic pietatis honos?*

226-7. **Et rure recessit Iustitiae prior illa fides?** — Paraphrase des vers bien connus des *Georg.* (II, 474-475) : *extrema per illos Iustitia excedens terris uestigia fecit*. Cf. Hes., *Op.*, 490 sq.; Theogn., 1137, sq.; Stace, *Theb.* XI, 457 (la Piété remontant au ciel). Ce souvenir d'un âge d'or fuyant

devant la civilisation et trouvant son dernier refuge dans les campagnes est un lieu commun poétique bien connu et destiné à recevoir un renouveau d'actualité lorsque le paganisme, chassé des villes par le christianisme triomphant, devint une religion rurale. Cf. Thèse, p. 78, note 5 et p. 209. — Les mss. (y compris le groupe Θ et le Cors.) donnent *iure*, dont le Basileensis et Bembo ont fait *rure* : rectification heureuse et nécessaire, si l'on admet l'hypothèse assez vraisemblable de Leo, qui attribue à cette phrase une valeur interrogative. Il faut donner à *et* le sens de *etiam*. — Au vers suivant, la conjecture de Schrader (*Iustitia et*), est adoptée par presque toutes les éditions récentes. Cette correction ne semble pas indispensable; elle prête une élision inutile à un poète qui en est particulièrement sobre. Je rétablis, avec Ellis, le texte de tous les mss. sans exception, qui est aussi celui de Bembo : *Iustitiae prior illa fides*.

227. Instantia uidi. — La conjecture de Heinsius (*uici* au lieu de *uidi*), bien qu'acceptée par Haupt, Ladewig, Ribbeck et Benoist, est tout à fait arbitraire. Quant à *instantia*, il se rapporte par anticipation à *fata*, exprimé au vers suivant : construction hardie, mais dont il serait facile de découvrir d'autres exemples. Au point de vue du style, cf. v. 353 (*miseris fatis*).

229. Pariles, terme peu usité, se retrouve au vers 358.

230. Poena sit exitium : — correction indispensable, qui se lit déjà dans *ba*, dans le Cors., le Mediol. et aussi, quoique les éditions critiques n'en disent rien, dans *P*₂. Les autres mss. donnent *poena fit*.

Modo dum. — Il n'y a pas semble-t-il, d'exemple de *modo... dum* pour *dummodo*. Cette construction n'est pourtant pas inadmissible et semble même assez naturelle en poésie. Cf., dans Lucr., *tamen... at* pour *attamen* (III, 4018), *quam nascimur ante* pour *antequam nascimur* (III, 973). Thèse, *Et. Gramm.*, p. 387. On peut d'ailleurs laisser à *modo* sa valeur indépendante. La retouche de Sillig (*tum* au sens restrictif, ajoutant une idée de condition), celle de Hertzberg (*modo sit tua grata uoluntas*) sont donc inutiles.

231. Exsistat par officium. — L'interprétation de ce passage a une certaine importance au point de vue des

incohérences que présente cette partie du *Culex*. Selon Leo (*Comment.*, p. 74), la Psychè du moucheron réclame simplement la reconnaissance (*officium* = *quod promerenti praestat qui grato animo beneficium agnoscit*, selon la doctrine des stoïciens). Si l'on donne à *officium* cette signification, il n'y a aucun passage du poème où le *culex* demande explicitement la sépulture, ce qui est pourtant la seule raison possible de son retour et de son apparition. Il y aurait là une maladresse trahissant l'interpolation (Leo, p. 71-2) et comparable à certaines distractions de l'*Iliade*, comme par exemple à l'oubli du fameux message de Patrocle (Hom., *Il.* XI, 597 sq. : cf. Croiset, *Litt. Gr.*, I, p. 142). L'incohérence est réelle, mais pour d'autres raisons, et je ne crois pas qu'on puisse en fonder la démonstration sur cet hémistiché. C'est bien un tombeau que réclame ici le moucheron et par *officium* il faut entendre les devoirs funèbres, qui lui sont nécessaires pour être définitivement admis dans l'Elysée. « Je veux bien, dit-il, payer de ma vie ma bonne action, à condition que tu me témoignes quelque gratitude, à condition que tu reconnais- ses mon service par un égal bienfait ». Etant donné la circonstance, il est difficile de ne pas voir dans ces mots une demande formelle de sépulture. Cette interprétation me paraît avoir pour elle : 1° l'analogie avec le dernier vers du poème (*funeris officium uitae pro munere reddit*) ; 2° l'enchaînement des idées : il est inadmissible que *existat par officium* répète purement et simplement ce qui précède (*modo sit dum grata uoluntas*). Il y a gradation et progrès de la pensée : le *culex* réclame d'abord la reconnaissance en général et ajoute ensuite quelle doit être la forme la plus directe et la plus pratique de cette reconnaissance. Enfin, si par *officium* on entendait simplement le souvenir du bienfait, quelle liaison y aurait-il entre cet hémistiché et le suivant ? L'enchaînement ne peut être que celui-ci : « accorde moi la sépulture, [cela est urgent], car j'erre comme une âme en peine dans les régions Cimmériennes ». — Heyne, il est vrai, escamote la difficulté par le procédé sommaire qui lui est habituel, en considérant ce passage comme interpolé (*meri sunt lusus versificatorum*). — Au point de vue du style, remarquer l'*asyndeton* par suppres-

sion de la conjonction copulative attendue devant *existat*.

231. Feror, auia carpens. — Nous pénétrons directement dans le Tartare, séjour des damnés, sans passer par les régions intermédiaires dont parle Virgile (limbes et *lugentes campi* : *En.*, VI, 425-534). — *Auia* est ici un véritable substantif; cf. Virg., *En.* II, 736 : *auia cursu dum sequor*; IX, 58 : *aditumque per auia quaerit*.

232. Auia Cimmerios inter distantia lucos (Val. 1586 : *Cumanos*). — Sur l'interprétation de *Cimmerii*, cf. Maass, *Orpheus*, p. 307 sq. et Hœfer, *De Cimmeriis* (Progr. Belgard, 1891). Sur l'origine et l'étymologie du mot (Κιμμεριοι = Κερσεριοι : Soph., fr. 957), lire Gruppe, *Gr. Myth.*, p. 408, note 2. Dans Homère (*Od.* XI, 13, sq.) et dans la légende des Argonautes (*Orph.*, A, 1120), les Cimmériens habitent la région hyperboréenne ou les bords du Pont-Euxin (Bosphore Cimmérien). Selon la tradition italique, ce peuple fabuleux s'était jadis fixé près de Cumes, à l'endroit où s'ouvrait l'entrée des Enfers. Dans le poème de Névius, la Sibylle de Cumes était qualifiée de Cimmérienne (cf. Preller-Dietz, *Dieux de l'anc. Rome*, p. 197; et aussi Preller, *Gr. Myth.* 4^e ed. allem., p. 813). L'auteur du *Culex* transporte les *Cimmerii luci* dans les profondeurs même du Tartare. Il n'y a pas lieu de se tourmenter, comme le fait inutilement Leo, pour rendre compte de cette hardiesse : *Cimmerii* est déjà employé au sens large par l'auteur du *Panégryrique de Messala* (Tib. IV, 1, 64) et par Lygdamus (Tib., III, v, 24) :

Elysios olim liceat cognoscere campos

Lethaeamque ratem Cimmeriosque lacus.

Il ne faut pas chercher ici une expression géographique, mais une simple périphrase, applicable à toute contrée froide et ténébreuse, par conséquent aux Enfers. C'est ainsi que l'entend Bembo : *lucos autem Cymerios, sumpta ab Homero fabula, dixit; qui, cum sciret Cymerios Septentrionis populos subterraneis domiciliis habitantes ita uinere ut more patrio aspicere nemo solem posset, eos apud inferos finiri esse* (*De Culice*, p. 100). Les « bosquets » du Tartare font pendant aux *fortunata nemora* (*En.* VI, 639), à l'*odora-tum lauri nemus* (*ib.*, 658) des Champs-Élysées. Ce n'est pas

une invention particulière au *Culex*: cf. Emped. (Karsten), 167: Ἐπεὶ βόον ἀλπεος; Ov., *Met.*, V, 535; Dante, *Div. Com.*, *Enfer*, XIII, 4 sq.

Ni la substitution proposée par Leo (*infra*, au lieu de *inter*) ni celle de Wakefield (*ducentia* pour *distantia*) ne sont nécessaires. *Distantia* équivaut ici à *late patentia* (qui s'étendent au loin), à peu près comme dans le vers d'Ovide, *Met.* XI, 715: *in liquida, spatio distante, tuctur | nescio quid quasi corpus aqua* (à quelque distance). Le vers du *C.* désigne les mornes steppes, les vastes solitudes encadrées par les bosquets Cimmériens. Au vers 259, *distantia* se retrouve avec un sens un peu différent. Quant à la répétition de *ania*, elle est conforme aux habitudes du *Culex*. La reprise de l'épithète y est commune: cf. v. 125, 133, 292, 360. Cf. d'autre part Hor., *Od.* III, XI, 31; Cat., LXIV, 133. Ce procédé par redoublement (ἀναδιπλώσις), cher aux Alexandrins, est surtout fréquent chez Tibulle et Ovide; il est souvent employé par Virgile avec des noms propres (cf. Thèse, *Le genre et la forme*, p. 316).

233. **Quem.** — Ce relatif à valeur copulative est assez éloigné du mot qu'il représente (sujet sous-entendu de *feror*). Le fait n'est pas isolé dans le *Culex*: cf. v. 134 et v. 201 (même en tenant compte de la transposition que j'ai adoptée pour ce dernier passage).

Densentur, plus latin que *densantur* selon Servius (*ad .En.*, VII, 794), est une forme relativement récente, qui n'apparaît qu'avec Lucrèce. A l'époque classique, *denseo* est plus employé que *denso*, qui est la forme archaïque (cf. les références dans Neue, *Formenlehre*, III, 289-290; il est à remarquer que Neue ne cite pas le *densentur* du *Culex*). Le présent *denseo* est analogue à *censeo*, *augeo*, *teneo*; *densus* en est l'adjectif verbal, comme *census* est celui de *cen-seo*. Cf. Brugmann, *Berichte über die Verhandl. der k. Sächs. Gesellsch. der Wissensch. zu Leipzig: phil.-hist. Classe*, 1901; vol. LIII, liv. 4.

In omnia = *undique*: périphrase banale et sans précision, dont l'auteur du *C.* use à satiété; cf. v. 168, 242, sans parler de beaucoup d'autres passages où *omnia* est employé seul. Voir Thèse, *Le genre et la Forme*, p. 320. — Corr. d'Ellis: *in ostia*.

Poenae. — Sur l'emploi du mot *Ποναί*, synonyme abstrait d'*Εργασίαι* ou *Εδρασίαι*, voir le Commentaire au v. 377.

Scaliger a jugé bon de changer ici l'ordre des vers, qu'il dispose comme il suit : 233-248-239.

234-235. — Les deux géants Otos et Ephialte nous sont connus par les poèmes homériques. Selon l'*Iliade* (V, 385 sq.), ils étaient fils d'Aloeus : ils enchaînèrent Arès et le tinrent emprisonné treize mois *τρεῖς καὶ δέκα* ; le dieu ne dut son salut et sa liberté qu'à l'intervention d'Hermès. Selon l'*Odyssée* (XI, 305 sq.), ils étaient nés de l'union clandestine de Poséidon et d'Iphimédie (épouse d'Aloeus). Ayant essayé d'escalader le ciel en entassant l'Ossa sur l'Olympe et le Pélion, ils échouèrent dans leur tentative et furent tués par Apollon. Cette version de la légende a été spirituellement raillée par Lucien, *Charon ou les Contempleteurs*, 3-4. D'après Libanius (*Narr.* 34, 1110) et Virgile (*Georg.* I, 283), les Aloades furent frappés par la foudre de Jupiter : cf. Decharme, *Myth.*, p. 597 ; Preller, *Gr. Myth.*, 103-5 ; Gruppe, *Gr. Myth.*, 1156. — Les noms d'Otos et d'Ephialte n'ont pu être empruntés par le C. à Virgile, qui se borne à désigner les deux frères par une périphrase (*Georg.* I, 283) ou par leur nom générique d'Aloïdes (*Æn.* VI, 582). La mention de Tantale et de Sisyphe, l'emploi du mot *Cimmerii* pour désigner le séjour des ombres ne proviennent pas non plus du VI^e chant de l'Énéide. Il est donc évident que Virgile n'est pas la seule source où ait puisé l'auteur du *Culex* : plusieurs détails de sa *Catabasis* doivent être d'origine antérieure et, en dernière analyse, de provenance homérique (cf. Leo, p. 76).

234. **Vinctus** : — leçon de Bembo, qui l'a prise à son manuscrit et l'a transmise à z. Les autres mss. écrivent : *uictus*, peut-être pour éviter la négligence : *uinctus... devinctum* (v. 235).

Sedet. — C'est la posture traditionnellement attribuée par les peintures de vases à certains condamnés du Tartare, notamment à Thésée et Pirithoüs ; cf. Virg., *Æn.* VI, 617-8 : *sedet aeternumque sedebit infelix Theseus*. Elle s'explique, dans les monuments figurés, par des raisons purement matérielles ou artistiques ; c'est plus tard qu'on l'a interprétée comme un supplice. Cf. Thèse, *Genre et forme*, p. 287 ; *Idées morales*, p. 224.

Serpentibus. — Dans les Enfers, Olos et Ephialte étaient liés dos à dos par des serpents à une colonne sur laquelle était perchée une strige. C'est ainsi du moins que leur supplice est décrit par Hygin, *fab.* 28: *ad columnam aversi alter ab altero serpentibus sunt deligati. Est strix in columna sedens, ad quam sunt deligati* (in *columna*, correct. de Heyne, au lieu de *inter columnam*). Cette tradition est difficilement conciliable avec le *procul aspiciens* du *Culex*.

235. **Procul**: « à une faible distance », à peu près synonyme de *iuxta*. Etymologiquement, *procul* est le diminutif de *pro* (Bréal et Bailly, *Dict. étym. lat.*). Cf., dans le *Culex*, v. 109, 243 et encore v. 266, à propos de Pénélope: *procul illa, turba feror procorum*. C'est le même sens que dans le vers connu de Virgile (*Egl.* VI, 16): *serta procul capiti tantum delapsa iacebant*, où Servius explique *procul* par *iuxta*. Cet emploi est du reste assez fréquent dans la meilleure latinité: ex. Virg., *Georg.*, IV, 423: *Æn.* X, 835: Ov., *Mét.*, V, 144: Ter., *Hec.*, IV, 2, v. 607. Lire à ce sujet la note de Palmerius dans Gruter, *Lampas*, t. IV, p. 827.

236. **Inscendere mundum**: texte de B. d'accord avec le Cors. La variante du Voss. et du Vat. 2759 (*rescindere celum*) est évidemment une retouche ultérieure inspirée de Virgile, qui, à deux reprises (*Georg.* I, 280; *Æn.* VI, 583), applique cette expression à la tentative avortée des Aloïdes. Je ne vois pas la nécessité de la solution intermédiaire (*rescindere mundum*) adoptée par Heyne et préconisée par Riehrich (*De Culic. potiss. codic.*, p. 18). *Inscendere mundum* est à coup sûr une locution vague et mal faite; mais elle se rapproche de l'expression employée dans l'*Odyssee*: ἐν ὀρεσσὶ ἀφ' ἧς εἶν. Cette fois encore, il semble que l'influence d'Homère l'emporte sur celle de Virgile. *Mundus*, dans le sens de κόσμος, désigne ici le ciel: *ut hunc hanc uarietate distinctum bene Graeci κόσμον, nos lucentem mundum nominaremus* (Cic., *Uniu.*, 10). *Inscendere* est un mot de la langue familière; on ne le trouve que dans Plaute, Caton, Suétone, Aulu-Gelle, Apulée. Aussi Heinsius le remplace-t-il par *escendere* (cf. Stace, *Silu.* IV, 2, 22). Bembo adopte *incendere*, qui est la leçon de CFH₁₆, mais dont le sens cadre mal avec les circonstances de la légende.

237. **Tityos**. — Plusieurs mss. portent *tityas* (Fu);

quelques-uns donnent à ce nominatif la terminaison latine (*tilius* : IV₁; *tičius* : H₁V). Mais l'analogie avec *Otos* (v. 234), dont la forme est fixée par l'accord des sources, est une présomption en faveur de la désinence grecque. Autant qu'on peut en juger d'après l'orthographe incertaine des manuscrits, la terminaison grecque est assez fréquente chez Virgile dans les substantifs de la deuxième déclinaison pour les noms d'îles, de montagnes, de fleuves ou de pays. Elle est rare au contraire pour les noms d'hommes; mais *Tityos* fait justement exception, à en juger par le seul passage de l'*Énéide* où ce mot figure (*nec non et Tityon* : *Æn.* VI, 595). Cf. Wagner, *Quæst. Vergil.* IV; Norden, *Æn.* VI Buch, p. 401. L'usage de Lucrèce ne diffère pas sensiblement de celui de Virgile : les désinences latines sont en majorité; mais *Tityon* est seul employé à l'accusatif dans le *Nat. Rer.* (III, 992). Cf. Cartault, *La Flex. dans Lucr.*, p. 21. — L'exemple du *C.* ne fait que confirmer ces autorités.

Latona. — Tityos était châtié pour avoir violenté Latone, « un jour qu'elle se rendait à Pytho, à travers la riante plaine de Panopée » (Hom., *Od.* XI, 581). Le supplice qu'il endure est symbolique : deux vautours lui rongent le foie; or, « suivant les idées grecques, le foie est le siège de ces ardeurs brutales qui avaient poussé le géant à faire violence à Latone. Le supplice de Tityos n'est donc qu'un exemple des châtiments réservés à la concupiscence (Decharme, *Myth.*, p. 429; cf. Preller, *Gr. Myth.*, p. 822). — Pour la légende de Tityos, cf. Hom., *Od.* XI, 576 sq.; Pind., *Pyth.* IV, 90; Apollod., I, 4, 1; Apollon., I, 764; Lucr., III, 992 sq.; Virg., *Æn.* VI, 595; Hor., *Od.* II, 14, 8; Tib. I., III, 73; Prop. II, xx, 31; Ov., *Mét.* IV, 456, etc.

238. Implacabilis ira nimis : — nouvel exemple d'une parenthèse exclamative, reprenant et développant un mot qui précède; cf. plus haut, vers 432-433.

Alitis. — Homère (*Od.* XI, 578), Lucrèce (III, 992), Propertius (II, xx, 34) parlent de plusieurs oiseaux de proie; mais le *C.* suit ici Virgile, qui se sépare de la tradition (*rostroque immanis uultur obunco* : *Æn.* VI, 597). Peut-être est-ce par analogie avec le mythe de Prométhée (Hes., *Théog.*, 523).

239-240. — Heyne est le premier qui ait mis un point

après *umbris*. Il n'en donne pas la raison. Sillig, Forbiger, Ribbeck, Benoist, Bahrens, Leo, qui adoptent cette ponctuation, ne la motivent pas davantage. Celle des anciennes éditions, conservée par Ellis, me paraît bien préférable. Dans le vers suivant, *reuocatus* peut difficilement se rapporter à Tantale; l'explication de Leo (*reuocatus, scilicet a deorum mensa*; cf. J. Girard, *Sentim. Relig.*, p. 260) fausse le sens normal de ce participe. *Reuocatus* ne peut être synonyme de *detrusus*. Il s'applique au contraire tout naturellement au *culex*, si l'on adopte l'hypothèse d'après laquelle le moucheron n'a pu se faire admettre aux Champs-Élysées. Cf. Thèse, *Anal. et interprét.*, p. 63. Renvoyé vers le Styx pour y subir le jugement de Minos, il frémit à la pensée qu'il pourrait être condamné à séjourner (*insistere*) et peut-être à vivre éternellement dans ce lieu de supplice.

Terreor insistere. avec une idée de futur, est une construction peu correcte : l'infinitif avec un verbe exprimant un sentiment, surtout au passif, est chose rare (Madvig, *Gr. lat.*, §297; Riemann-Gölzer, *Gr. comp.*, § 179, Rem. II). Le tour du *C.* peut se justifier néanmoins par l'analogie de constructions telles que : *rogo ut ne graueris aedificare id opus* (Cic., *de Or.* I, 33, *in fine*).

240. Ultimus : à peu près synonyme de *extremus*. Heyne commente très bien : *uix summa sui parte eminens*. Conject. de Mæhly : *uir Tmolius instat*.

Amni : à l'ablatif. Les parisyllabiques de la troisième déclinaison dont l'accusatif n'est pas terminé en *im* ont généralement l'ablatif en *e*, quelques-uns en *e* ou en *i* : *amnis* est de ces derniers (cf. *classis, ignis, collis, nauis*, etc.). Les poètes emploient volontiers l'ablatif en *i* à la fin du vers, qui est mieux soutenu par une syllabe longue. Cf. là-dessus Sal. Reinach, *Gramm. Lat.*, p. 11, note 3.

241. Exstat : correction de Heinsius (les mss. donnent *restat*). Cf. Virg., *Æn.* VI, 668, parlant de Musée, qui dépasse de la tête les autres poètes (*humeris exstantem*) : c'est la véritable signification du mot, bien que Lucrèce, III, 987, emploie exceptionnellement *exsto* là où l'on attendrait *iaceo* (*quamlibet immani proiectu corporis exstet*).

Nectareas diuum qui prodidit escas. — On a remarqué qu'à partir du vers 240 les damnés du Tartare ne

sont plus désignés que par des périphrases. Je ne crois pas qu'il faille voir une intention dans ce procédé, dont nous trouverons d'autres exemples un peu plus loin. — Il est question ici de Tantale, roi de Lydie, châtié pour avoir dérobé le nectar et l'ambroisie à la table des dieux de l'Olympe et aussi pour un forfait plus grave (le meurtre de son fils Pélops), dont notre texte ne dit rien. Le supplice qui lui est infligé d'après le *C.* est conforme à la tradition la plus répandue : Tantale est plongé jusqu'au menton dans une eau limpide, qui fuit ses lèvres altérées, tandis que des fruits insaisissables pendent au-dessus de sa tête. C'est la donnée homérique (*Od.* XI, 582, sq.). Selon une tradition plus récente, déjà adoptée dans les *Νέστοι* d'Agiar (Athen., VII, 281 B; J. Girard, *Sentim. Relig.*, p. 260), Tantale est admis à la table des dieux; mais la vue d'un énorme rocher prêt à choir sur sa tête (symbole des dangers qui menacent le tyran) l'empêche de toucher au festin qui lui est servi. Enfin le scoliaste de l'*Odyssée* (XI, 581) nous le montre attaché, par ordre de Jupiter, au sommet du Sipyle. Cf. Decharme, *Myth.*, p. 644; Gruppe, *Gr. Myth.*, 1021 sq. — Tantale ne figure pas dans la *Catabasis* de l'*Enéide*. Quelques-uns des traits de sa légende combinée avec celle de Phinée ont été transportés par Virgile et Stace (*En.* VI, 602 sq.; *Theb.* I, 712) à Phlégyas, personnage beaucoup plus obscur. Cette substitution assez surprenante s'explique peut-être par des circonstances historiques (Gruppe, *Gr. Myth.*, p. 1018-1019) ou par l'influence de quelque modèle figuré. Ce passage de l'*Enéide* est d'ailleurs très discuté : voir Louis Havet, *Rev. de Philol.*, 1888, p. 145 sq.; Jules Martha, *ibid.*, 1889, p. 101 sq.; Théod. Reinach, *ibid.*, 1889, p. 78; Henri Weil, *Etudes sur l'antiqu. gr.*, p. 93. Quoi qu'il en soit, le *C.* s'éloigne ici de Virgile pour se rattacher à Homère.

242. Reuolutus in omnia : « se retournant en tous sens ». Nouvel exemple d'une locution déjà signalée et commentée aux vers 168 et 233.

243-244. — Sisyphe, fils d'Eole et d'Ellen, fondateur d'Ephyre (plus tard appelée Corinthe) ferma l'isthme par une muraille, ce qui lui permit de rançonner les voyageurs, dénonça au fleuve Asopos l'enlèvement de sa fille Egine par Jupiter et commit plusieurs autres méfaits. Il était

célèbre par sa fourberie. Descendu dans l'Hadès, il trompa Pluton et Perséphone en obtenant d'eux la permission de revenir momentanément à la lumière, sous prétexte de pourvoir lui-même à sa sépulture. Une fois libre, il refusa de reprendre sa place aux Enfers et n'y put être contraint que par Hermès. C'est évidemment à cette supercherie de Sisyphe que fait allusion notre poète lorsqu'il l'accuse de s'être moqué des divinités (*contempsisse numina*). Lucrèce a décrit admirablement le supplice du malheureux, condamné à hisser éternellement sur une pente abrupte un rocher qui toujours retombe (Lucr., III, 995 sq.; cf. Hom., *Od.*, XI, 593; Hyg., *fab.* 60; Hor., *Ep.* XVII, 68). Le *C.* reproduit cette tradition sans y rien changer. — Le nom de Sisyphe n'est pas prononcé une seule fois dans toute l'œuvre de Virgile. Un passage des *Georg.* (III, 39) semble se rapporter à lui; mais l'hémistiche de l'*Enéide* (VI, 646: *saxum ingens uoluunt alii*) où l'on croyait jusqu'ici reconnaître une allusion à Sisyphe pourrait bien s'appliquer à Piritheüs. Cf. Théod. Reinach, *Rev. de Phil.*, 1889, p. 78, sq., à propos de la permutation proposée par M. Louis Havet pour ce passage et qui paraît définitive.

Pour la reconstitution des vers 243-4, consulter Rörbrich, *De Culic. potiss. cod.*, p. 14-16. Elle résulte de la combinaison du texte **BCR** :

Qui saxum procul auerso qui monte reuoluit
contempsisse dolor quem numina uincit acerbas
(acerba C; acerbam R),

avec la leçon du Vossianus 81 :

Qui saxum procul aduerso de monte reuoluit
contempsisse dolet quem numine uicit acerbans
(numen uincit : V).

La supériorité de **BCR** est visible; mais V₁ a fourni la variante *aduorso* (H₁ob : *aduerso*), évidemment préférable à *auerso*. Monte *aduerso* = *aduersus montem*. Cf. Hyg., *fab.* 60 : *dicitur aduersus montem saxum ceruicibus uolueret*. — Quid est la leçon de Bembo, qui se lit déjà dans *b* et dans l'édition Ascensienne de 1507, et que nous retrouvons dans le

Mediol. La reprise du pronom *quid... qui* (s. ent. *memorem*) n'a rien que de très usuel. — *Reuoluere* = « rouler en remontant ».

244. Contempsisse dolor quem numina uincit acerbans. — Vers d'une interprétation difficile. *Vinco* avec l'infinitif se rencontre quelquefois au sens de « prouver, démontrer victorieusement » : cf. Pl., *Amph.* I, 4, 277 : *Quid nunc? Vincon' argumentis te non esse Sosiam?* Hor., *Sat.* II, III, 225 : *uincet enim stultos ratio insanire nepotes*. On pourrait donc être tenté de traduire : « l'affreux supplice enduré par Sisyphe avertit le spectateur qu'il a devant lui un contempteur des dieux ». C'est le sens adopté par Röhrich, *De Cul. pot. cod.*, p. 15. Mais cet emploi de *uincō* implique toujours, de la part de la personne qu'il s'agit de convaincre, une résistance qui n'aurait ici aucune raison d'être. En outre, l'ensemble du passage, et en particulier ce qui est dit de Tityos (*Tityos, Latona, tuae memor anxius irae*), prouve qu'il faut entendre le vers 237 au sens subjectif, comme exprimant les impressions du patient : « les tourments qu'il endure font regretter au contempteur des dieux son audace sacrilège ». *Vincit* et l'infinitif, pour « forcer à regretter » est une construction des plus hardies, probablement d'origine vulgaire, mais cependant logique et assez conforme aux habitudes de la syntaxe du *Culex*. Cf. Thèse, *Et. gramm.*, p. 379-380.

Dolor. Conjecture de Heinsius : *labor*. — *Acerbus*, leçon de AII₁, semble être une correction de quelque humaniste. La grande majorité des mss. donnent *acerba*, *acerbam* ou *acerbas*. *Acerbans* (Ellis), variante de VV₁, est encore une expression du latin populaire, qui a toujours eu une prédilection pour les participes présents employés comme adjectifs ; c'est aussi un des traits caractéristiques de la langue du *Culex*, où les vulgarismes abondent.

245. Puellae : les cinquante filles de Danaüs, mariées aux cinquante fils d'Egyptus et qui toutes (à l'exception d'Hypermnestra) égorgèrent leurs époux la nuit même de leurs noces. Elles sont condamnées dans l'Hadès à verser éternellement de l'eau dans un tonneau sans fond. Le rapprochement de *Δαζζιδαί* et de *δαζζαί* (ceux qui ont soif), épithète désignant parfois les âmes des morts ou les divinités

chthoniennes en tant qu'elles représentent le sol altéré, explique le caractère eschatologique du mythe (Gruppe, *Gr. Myth.*, p. 831). — La légende des Danaïdes avait fourni la matière d'un ancien poème cyclique, cité dans l'inscription Borgia (Croiset, *Litt. Gr.* I, p. 452). Elle ne joue aucun rôle dans la *Nekyia* de l'*Odyssée* ni dans celle de l'*Enéide* ; mais elle figure dans l'*Axiochos*, 371 E et sur les vases peints de Tarente : il en est question dans Virg., *En.* X, 497, Tib. I, III, 79, Ovl., *Mét.* IV, 461 sq. et dans l'*Ibis*, 475 sq. (Merk.). Il y avait à Rome un portique consacré aux Danaïdes (*illa, quae Danaei porticus agmen habet* : Ovl., *Am.* II, II, 4) : à moins qu'il ne faille entendre par là le portique de Livie, dont il est question dans Ovl., *Ars. Am.*, I, 73 et que décorait un tableau ou une fresque représentant les filles de Danaüs. La théologie des mystères avait donné à ce mythe une signification symbolique (Paus., X, 31, 44 : Dieterich, *Nek.*, 70). Dans la fresque de Polygnote figuraient deux femmes portant des cruches brisées ; une inscription mentionnait qu'elles n'avaient pas été initiées aux mystères : « c'était une nouvelle interprétation du mythe des Danaïdes, approprié à cette idée que, sans la révélation secrète donnée par l'initiation, toute science s'écoule à mesure et périt » (J. Girard, *Sentim. Relig.*, p. 294 ; cf. Ettig, *Acherunt.*, p. 314). — Sur les Danaïdes, consulter Decharme, *Myth.*, p. 634-5 ; Preller, *Gr. Myth.*, p. 824 ; Gruppe, *Gr. Myth.*, p. 831, 1023 et passim ; Thèse, *Mythol. du Culex*, p. 164.

Au point de vue de l'intelligence du texte, ce passage (v. 245-247) a fait le désespoir des critiques. La vulgate des mss. : *otia quaerentem frustra sibilite* (BCH), *sub lite* ou *sibilite* (All₁R) *puellae, ceu rite puella* (V per corr.) est tout à fait informe. Il faut d'abord déterminer la ponctuation. Bembo rapporte le premier hémistichie à Sisyphe et ponctue après *frustra* :

... contempsisse dolor quem numina uincit acerbus
otia quaerentem frustra ?

Si l'on admet cette distribution, la mention consacrée immédiatement après aux Danaïdes devient extrêmement sè-

che et obscure; elle est visiblement écourtée. Il est même difficile de les reconnaître, le genre de supplice qu'elles endurent n'étant pas spécifié. Les mêmes objections s'opposent au remaniement de Heinsius : *otia quaerentem frustra sibi : ite puellae*, qui en outre est inadmissible pour une raison prosodique, l'hiatus de la syllabe commune (*sibi*) à la thésis étant incorrect (Luc. Mueller, *De re metr.*, 2^e éd., p. 371). Il semble plus naturel de grouper le premier hémistiche avec ce qui suit, en ramenant le point après *acerbus*. Mais *sublile* ou *siblile* est une énigme. Leo ne semble pas l'avoir résolue en proposant de lire : *otia quaerentem frustra sinite; ite puellae*. On trouve une formule analogue au vers 48 (*ite, Sorores Naides, et celebrate deum*); mais c'est une invitation à agir et non une formule de congé. La rédaction de Leo suppose que le moucheron parle ici de lui, qu'il exprime sa lassitude et fait effort pour écarter une vision terrible. Malgré le rapprochement ingénieux avec le vers 239 (*terreor, a... terreor*), cette explication est tirée de loin et cadre mal avec la marche générale du développement. Elle n'échappe pas aux critiques formulées ci-dessus à propos du texte de Bembo. On en peut dire autant de la conjecture analogue de Housman (*Class. Rev.*, 1902, p. 342 : *otia quaerentem frustrabit? Ite puellae*). Il me paraît nécessaire de préciser le genre de supplice auquel sont condamnées les coupables désignées par le terme trop général de *puellae*, si l'on veut que le lecteur les reconnaisse. D'où la correction déjà proposée par Birt et que j'adopte à mon tour : *otia quaerentes frustra supplete, puellae*. Il faut sous-entendre *dolia* (quoique vous soupiriez en vain après le repos, continuez à remplir un tonneau sans fond). Ce n'est assurément qu'une conjecture; mais le pluriel *quaerentes* figure déjà dans Ay et, sous la forme *querentes*, dans H₁O. *Supplete* se rapproche suffisamment de *sublile* ou *siblile*. *Suppleo* au sens transitif (compléter, remplir; mais ici : chercher à remplir) est un emploi très classique : cf. Cicér., *ad Quint.*, III, 4, 5 : *bibliotheca supplenda*; Ov., *Met.*, VII, 628 : *tu mihi da ciues et inania moenia supple*; T. Liv., XXVI, 39, 7 : *supplere naues remigio*; Virg., *Buc.* VII, 36; *supplere gregem*. Le vague de l'expression, résultant de l'absence de complément direct,

pourrait surprendre chez un bon écrivain ; mais c'est du *Culex* qu'il s'agit.

Autres conjectures de Voss-Benoist : *otia quaerentes frustra simul ite, puellae*; — de Bachrens : *otia quaerenti frustra cervice, puellae, ite...*; — d'Ellis : *otia quaerentem frustratibus* ? Ce dernier mot ressemble fort à un barbarisme.

246. **Ite.** — Cette apostrophe, comme celle du vers précédent (*supplete*), est un de ces procédés fréquents dans la rhétorique un peu naïve du *Culex* pour varier artificiellement la monotonie de l'énumération et pour animer le développement. Cf. les exclamations des vers 18, 58, 94, 239 et, ci-dessus, le Comment. au v. 245, p. 183. — Texte de Sillig : *rite quibus taedas...*; d'Ellis : *accendi*.

Erinyes. — Bien que les Erinyes, et en particulier Tisiphone, soient préposées au châtement de l'homicide (Pretler, *Gr. Myth.*, 836-842) et que les peintures de vases nous les montrent présidant, torches en mains, aux supplices du Tartare, je ne crois pas qu'il faille interpréter dans ce sens le vers 246 du *Culex*. *Taedas* désigne ici les flambeaux de l'hymen néfaste auquel présidèrent jadis les Furies (*accendit* est au parfait). Cela me semble résulter du vers qui suit et du rapprochement avec plusieurs passages de poètes ultérieurs développant le même motif. Voir Comment. au v. 247. Les torches des Euménides sont fréquemment représentées dans les peintures de vases (Müller-Wieseler, *D.A.K.*, I, pl. 56, n° 275; II, pl. 13, n° 148). Sur la signification de cet attribut, qui symbolise tantôt le flambeau de la vie (torches d'Eros, d'Ilithyia), tantôt l'exaltation de la fièvre ou le châtement du crime (torches d'Hékatè, d'Artémis, des Erinyes et en particulier de Tisiphone), lire Gruppe, *Gr. Myth.*, p. 763₄; 849₇; 1298; Dieterich, *Nek.*, 199₂.

247. **Sicut Hymen praefata dedit conubia mortis.** — Les Erinyes représentent le mauvais destin. A ce titre, elles présidaient aux unions malheureuses et tragiques et il n'est pas rare de voir une d'entre elles figurer comme *pronuba* dans un mariage. Voir par ex. Ov., *Her.*, II, 117 :

Pronuba Tisiphone thalamis ululavit in illis
et cecinit maestum deuia carmen auis.

Stat., *Theb.* IV, 132 :

. Viuit in auro
nox Danai : sontes Furiarum lampade nigra
quinquaginta ardent thalami.

Le présage funeste est souvent complété, en pareil cas, par la présence du hibou ; Ov., *Met.* VI, 428 sq. :

. Non pronuba Iuno,
non Hymenaeus adest, illi non Gratia lecto.
Eumenides tenuere faces de funere raptas ;
Eumenides strauere torum ; tectoque profanus
incubuit bubo thalamique in culmine sedit.

Cf. encore Ov., *Her.*, VI, 45 ; VII, 96 ; Stat., *Theb.* XI, 491 ; Val. Flacc., *Arg.* II, 173. Dans l'*Ibis*, 224 sq. (Merk.), les Euménides assistent à la naissance de l'enfant et incarnent la malédiction pesant sur une vie humaine. — Le *Culex* a recueilli cette tradition. C'est une Erinys malfaisante qui a présidé à l'union des Danaïdes avec les fils d'Egyptus ; elle a tenu le flambeau d'Hymen (*taedas accendit*) et a prononcé les paroles sacramentelles (*sicut Hymen praefata*) ; mais le mariage célébré sous de tels auspices était voué à un dénouement tragique (*dedit conubia mortis*) ; cf. Prop. IV, III, 43.

Le sens de ce passage du *C.* ne fait pas de doute ; mais la forme en est déplorable. Aussi a-t-il été très tourmenté par les remanieurs. Conjectures de Schrader : *saeuus hymen* ; de Koch : *dirus hymen* ; de Heyne : *praesaga* ; de Haupt : *pro fata* ; de Bährens : *mutus Hymen praelata* ; de Housman : *sicin, Hymen praefata, dedit...*? — Remarquer l'absence de liaison entre les vers 246-247. Cet asyndeton n'est pas isolé dans le *Culex* : comparer plus haut, v. 135-136 ; cf. Thèse, *Et. gramm.*, p. 386. — Le nom au génitif est ici l'équivalent d'un adjectif épithète (*conubia mortis* = *conubia letalia*). Cf. *Ciris.* v. 48 : *prodigia amoris* = *amor prodigosus* ; Thèse, *Et. Gramm.*, p. 352. — *Praefari* est une expression rituelle, désignant les paroles de bon augure que les Romains avaient soin de prononcer avant tous les actes importants de la vie : *omnibus rebus agendis, « quod bonum, faustum, felix fortunatumque esset » praefabantur* (Cic., *De divin.*, I, 45).

248. **Atque alias adeo densas super agmine turmas** (V_1 : *turbas*). — L'accord à peu près unanime des mss. donne un texte inintelligible :

atque alias ~~alio~~ densas super agmine turmas.

Leo (p. 80) soupçonne une lacune après le vers 248, Bembo corrige *densas* en *densat* (Ellis : *densant*) et donne pour sujet à ce verbe *tristis Erinys*, le vers 247 formant parenthèse. Cette disposition a été adoptée par l'édition Heyne-Sillig. Elle n'en est pas meilleure : elle fait violence à l'ordre naturel des idées et rapproche artificiellement, dans la même phrase, deux parties différentes du développement. Jusqu'ici le poète a passé en revue les supplices purement mythologiques du Tartare proprement dit; avec le vers 248, nous arrivons à un nouveau groupe de personnages : Médée, Philomèle et Procnè, Étéocle et Polynice sont des figures plus réelles que les géants de la fable. Ils représentent les haines de famille qui déchirent l'humanité; leur légende est plus poétique que surnaturelle. Il semble bien que nous entrions dans une région nouvelle, ou tout au moins dans un autre cercle du Tartare. Sur ce détail de la topographie de l'Hadès, cf. Thèse, *Anal. et Interpr.*, p. 68. Le vers 248 est une formule de transition, destinée à introduire cette nouvelle phase du développement. Mais comment justifier l'emploi de l'accusatif (*alias turmas*)? Il est impossible de le rattacher au vers 243 : *quid (memorem) saxum...*, qui en est trop éloigné et dont le mouvement est tout autre. Un verbe est nécessaire; la plupart des critiques l'ont senti : Haupt propose *supero*; Birt, *sequor* (au lieu de *super*). La variante que j'adopte (*adeo*) me paraît plus satisfaisante à tous égards : elle est dans l'allure du morceau, puisque le *Culex* signale par des verbes de mouvement les différentes étapes de sa route (v. 212 : **rapior** *per inania*; — v. 216 : *prueda Charonis agor*; — v. 231 : **feror** *auia carpens*; — v. 258 : **auferor** *ultra*); d'autre part, la disparition de *alio* supprime une difficulté de sens à peu près insoluble, que Leo fait très bien ressortir dans son Commentaire : *alias turmas super alio agmine* est inacceptable. On doit donc traduire (en donnant à *super* la valeur adverbiale) : « je rencontre ensuite de nouveaux

groupes, qui s'avancent en rangs serrés ». L'hypothèse d'une lacune n'est nullement nécessaire. Quant à l'objection de Leo, disant que Médée, à elle seule, ne peut passer pour un groupe, elle manque de portée : *turmas* s'applique à l'ensemble du cortège, en tête duquel Médée, qui du reste est entourée de ses enfants. Il n'y a pas lieu de s'arrêter davantage à la plaisanterie de Housman (*Remarks on the Culex*, Class. Rev., 1902, p. 343), qui trouve *turmas* ridicule pour désigner une troupe d'héroïnes, « à moins qu'il ne s'agisse d'Amazones ». Ce mot appartient d'habitude à la langue militaire; mais il se dit parfois d'une troupe quelconque et *gallica turma*, dans Ovide (*Am.* III, 13, 48), désigne les prêtres de Cybèle. Sur l'emploi de *turmae* et de *turbae*, cf. Giltbauer (dans Wölfflin, Arch. I, 349), Leo, p. 80 et Rœhrich, *De Cul. pot. cod.*, p. 49-20.

249. **Vecordem Colchida** : — correction nécessaire et définitive de Bembo. L'idée lui en a été sans doute suggérée par son mss. (*ui cordam* : **B**). *Vecordem* se lit d'ailleurs dans le Vossianus et dans les deux Vaticani 4586, 2759. Les autres mss. donnent *tu cordam*, *tu quondam* ou *tū quonda*. — La restitution *Colchida*, au lieu de *Conchida* (**BCP₁P₂P₃**), est due également à Bembo, peut-être d'après H₁b, qui donnent déjà *Colchida*, ou d'après V₁ (*Colchita*). On l'a retrouvée depuis dans le Vat. 2759, dans le Harl. et tout le groupe Θ. — Sur Médée, cf. Virg., *Egl.* VIII, 47.

250. **Anxia**, qui choque Heyne, est au contraire une belle image et une épithète expressive; elle rend très bien l'agitation fiévreuse de Médée s'appêtant à commettre son forfait. Cf. v. 349 et 353. L'hypallage est une figure tout à fait usuelle en poésie. Voir un peu plus loin : *uolucres in auras* (v. 253); *secura patris numina* (v. 298).

Sollicitis : « effrayés par le regard farouche et les allures étranges de leur mère ». Le tableau dont parle Lucien (*Περὶ ὁμοῦ*, XXXI) prête à Médée la même attitude en termes presque identiques à ceux du *Culex* (ἡ Μῆδεια γέγραπται τῷ ζήλῳ διακαῆς, τῷ πατρὶ ὑποβλέπουσα καὶ τι δεινὸν ἐννοοῦσα); mais celle des enfants est tout autre : « ils rient et ne se doutent de rien » (τῷ δ'ἄθλιῳ καθήσθων γελῶντε, μηδ'ὲν τοῦ μέλλοντος εἰδότες). Cf. *Ætna*, v. 596 : *sub truce nunc parui ludentes Colchide nati*. La scène n'en est que plus dramatique. Il doit y avoir

ici une réminiscence de quelque œuvre d'art : cf. Thèse, *Le genre et la forme*, p. 282 sq. et 286, note 2; Pyl, *Medeae fabula*, p. 73-5; Ulrichs, *Medeasarkoph.*, 21.

Meditantem vulnere natis. — Médée, abandonnée par Jason, qui s'est épris de Glaucè, met à mort les enfants qu'elle a eus de lui et s'enfuit à Athènes sur un char aérien traîné par des dragons. Le poète se la représente, dans les Enfers, occupée aux préparatifs du drame qui a fait sa célébrité littéraire. — Une légende recueillie par les scolastes d'Euripide (*Med.*, 40) et d'Apollonios de Rhodes (IV, 814) nous montre Médée descendant aux Enfers sans être assujettie à la mort et la fait vivre éternellement dans l'Elysée, où elle est devenue l'épouse d'Achille (Decharme, *Myth.*, p. 614; Preller, *Gr. Myth.*, p. 846, note 4 et Thèse, *Myth. du Cul.*, p. 166). Le *C.* au contraire la suppose mêlée aux grands criminels dans les profondeurs, ou tout au moins sur les confins du Tartare.

251. **Pandionias... puellas** : — Philomèle et Procnè, filles de Pandion, roi d'Athènes. L'époux de Procnè, Tereus, roi de Thrace, ayant fait violence à Philomèle, les deux sœurs se concertent pour tirer vengeance de cet outrage. Elles égorgent le fils de Tereus, Itys, dont elles servent le corps dépecé à la table de son père. Celui-ci se met à la poursuite des coupables; mais il est changé en huppe, Philomèle et Procnè sont métamorphosées en hirondelle et en rossignol. C'était un sujet rebattu par les poètes : *magna, sed antiqua est causa doloris Itys* (Ov., *Am.* II, vi, 40; cf. Ov., *Met.* VI, 6; Apollod. III, 4, 8; Decharme, p. 566). Le mythe de Pandion appartient au cycle des légendes attiques. Les trois vers du *C.* en reproduisent fort exactement les traits essentiels. — **Miserandas prole** (αἰνολόγους) doit s'entendre du remords qui a succédé à l'exaltation du crime. Correct. de Bembo, qu'on a retrouvée dans le Cors : *miseranda prole*. Housman (*Class. Rev.*, 1902, p. 342₂) objecte qu'Itys n'était pas fils de Philomèle et de Procnè (c'est assez évident) et que par suite *prole miserandas* ne s'explique pas. Mais il était fils de Procnè et neveu de Philomèle et l'auteur du *C.* ne regarde pas de si près à la précision rigoureuse des termes. La rectification tout récemment proposée par Housman : *Pandionia miserandas prole* (*Transact. of the*

Gambr. Philol. Society, VI, 1, p. 24) est donc superflue.

252. Ityn, edit, Ityn : — restitution élégante et certaine de Sillig, très préférable à la leçon trop conjecturale de Schrader : *uox iterabat Ityn* (cf. Vatic. 2739). Le texte des mss. est inintelligible, ou notoirement interpolé ; mais la trouvaille de Sillig est déjà en germe dans **B** (*it in ed ytn*) et dans la retouche, d'ailleurs incorrecte, de Bembo (*uox Ityn et Ityn*). Le Vatic. 1586 : *itim edidit* i se rapproche encore davantage de la vérité. — Cf. Esch., *Agam.*, 1144 : ἵττω, ἵττω στείνουσ'... ἕρδων; Soph., *El.*, 148 : ἕ ἵττω, ἕττω ἵττω ἑταρῶρεται. Comme recherche d'harmonie imitative, rapprocher Virg., *Egl.* VI, 44 : *ut litus* « *Hyla* », « *Hyla* » *omne sonaret* et le même effet amplifié dans Ov., *Met.* III. 380 sq. *Hys* ou *Itylos* est l'onomatopée des notes les plus fréquentes du rossignol (Decharme, *Myth.*, p. 565). Sur cette légende popularisée par le *Tereus* de Sophocle, cf. Roscher, *Lexikon*, au mot *Itys*.

Edo, au sens de *crier*, est un emploi rare, peut-être unique. Il dérive du sens de *proclamer*, qui est fréquent dans les textes juridiques (Cic. *Planc.*, 15 : *tribus edere...*, *iudices edititii*) et en parlant des oracles (Cic., *Off.* II, 22 : *Pythius Apollo oraculo edidit*). Cf. aussi T. Live. I, 46, 4 : *filium ediderim*.

Quo Bistonius rex... La plupart des mss., y compris le Cors., donnent *quod*. Mais *quo* se trouve déjà dans KVV₁ et a été adopté par Heyne. La correction est indispensable. Il faut construire : *quo orbus*. Sur l'effet du monosyllabe final, voir Thèse, *La Versific.*, p. 457. Pour la périphrase *Bistonius rex*, cf. Stace, *Silu.* II, iv, 21 (le perroquet de Mellior) : *et quae Bistonio queritur soror orba cubili*.

253. Epops : c'est le mot grec ἑπὺς, onomatopée du cri de la huppe, dont le nom mythologique est Τηρῆυς.

Volucres. L'Helmst. selon Ribbeck (contredit par Böhrens), le Thuan. I et l'Helmst. selon Sillig, écrivent *uolucris* ; mais c'est la forme en *es* qui l'emporte dans la grande majorité des mss.

254. Discordantes Cadmeo semine fratres : Étéocle et Polynice, descendants de Cadmus à la cinquième génération (par Polydore, Labdacos, Laïos et Œdipe). — Avec la guerre de Thèbes, nous entrons dans le cycle des lé-

gendes épiques et dramatiques. Si ce n'est pas encore l'histoire, c'est déjà l'imitation de la vie réelle.

Semine : évidemment préférable à *sanguine*, leçon d'un certain nombre de mss., qui persiste encore dans Bembo et dans *z*. *Semine*, recueilli par Sillig, figure en toutes lettres dans *AluV* et est impliqué par la leçon du Cors. (*sermone*) ; dans le Cantabr., il a été superposé après coup à *sanguine*.

255-256. **Infestaque lumina.** — Var. *infestaque* (*AluP₁P₃*). *Vulnera*, conjecture de Bembo, n'est pas autorisée par les mss. et altère gravement le sens. Il faudrait supposer que les frères ennemis en viennent encore aux mains dans les Enfers ; cela s'accorde difficilement avec *auersatus* (*ABCp*), conservé par Bembo au vers suivant, alors que la leçon *vulnera* entraînerait logiquement *aduersatus* (qui est d'ailleurs le texte de *IlVR*). Le sens est tout autre : les deux frères sont animés jusque dans les Enfers de la haine implacable qui les mit aux prises sous les murs de Thèbes et qui se lit encore dans leurs farouches regards (*infesta lumina*) : cf. Stace, *Theb.* XI, 525. Mais ils n'essayaient plus, et sans doute il leur est interdit, d'en venir aux mains ; ils se détournent (*auersatus uterque*) et ne peuvent s'empêcher de frémir en voyant le sang dont ils sont couverts (*impia germani manat quod sanguine dextra*). Bien que les anciens se représentassent la vie future à l'image de la vie présente, cette ressemblance ne pouvait aller jusqu'à la possibilité de la mort après la mort. — **Auersatus** est à peu près le mot par lequel Virgile caractérise l'attitude de Didon en présence d'Enée (*Æn.*, VI, 469) : *illa solo fixos oculos auersa tenebat* ; cf. Comment. au v. 268. La variante *auersatur*, adoptée par la plupart des éditions récentes, est attribuée par Ribbeck, sur la foi de Voss, à *P₃*, qu'il désigne par *Y* (*Y, teste Vossio*), tandis que Frøhner croit lire dans le même ms. *auersatus*. Il semble que Frøhner ait raison, bien que l'abréviation employée par le scribe (*auersat*) prête à l'équivoque. Le passé *auersatus* paraît d'ailleurs plus énergique pour indiquer la soudaineté de l'action : à peine se sont-ils aperçus qu'ils se sont déjà tourné le dos.

258. **Eheu ! mutandus nunquam labor !** — Cette exclamation se rattache évidemment au développement qui pré-

cède. Elle s'applique plus naturellement aux épreuves subies par les personnages dont il vient d'être question qu'à l'impression pénible éprouvée par le *culex* à la vue de leurs souffrances. Dans cette dernière hypothèse, *mutandus nunquam* serait en contradiction formelle avec ce qui suit : *diuersa magis*; et en effet ce qui l'attend maintenant, ce n'est plus ce navrant spectacle, c'est le tableau riant de l'Elysée, dont la description suit de près. Sur l'allusion à l'éternité des peines ou tout au moins à la durée indéfinie des châtimens du Tartare, que les expressions du *C.* semblent supposer, voir Thèse, *Idées mor.*, p. 257-8, et Dieterich, *Nekyia*, p. 406. — Scaliger transporte arbitrairement les vers 258, 259, 260 après 383.

258-259. Auferor ultra in diuersa magis. — L'importance de ce comparatif au point de vue de la topographie de l'Hadès est à noter : si l'Elysée est *encore plus différent* du Tartare que la région intermédiaire d'où nous sortons, c'est que celle-ci en était elle-même distincte. Cf. Thèse, *Anal. et Interpr.*, p. 68-9. — Ce vers commence la description du séjour des Justes, qui remplit la seconde partie de la *Catabasis*. Le poète nous présente successivement le groupe des héroïnes et celui des héros, en développant avec prédilection certains épisodes de leur légende, tels que la Descente d'Orphée aux Enfers (v. 268-294) et le naufrage de la flotte grecque au retour du siège de Troie (v. 342-357). — La pauvreté d'invention de l'écrivain se trahit dans l'uniformité des transitions qui jalonnent le récit du *Culex* ; rapprocher v. 248 et 258, 296 et 358.

Distantia numina. — Pour le sens de *distantia*, voir le Comment. au v. 232 (*distantia auia*). Il faut interpréter : « j'aperçois à distance », s'il est vrai, comme j'ai essayé de le démontrer (Thèse, *Anal. et Interpr.*, p. 59-65), que le *culex* ne pénètre pas dans l'Elysée. S'il s'agissait de la distance au monde supérieur, *distantia* serait indéterminé. — Par *numina* il faut entendre soit les âmes des morts divinisées, soit plus probablement les divinités qui règnent dans ce séjour lointain (*distantia numina*). L'une d'elles, Perséphone, est nommée immédiatement après (v. 261). On sait d'ailleurs que le palais de Pluton est placé par Virgile à l'entrée des Champs-Élysées (*Æn.* VI, 630 sq.)

— Il n'y a donc pas lieu d'accueillir les corrections maintes fois proposées pour ce vers : *limina* (Heyne), *flumina* (Bahrens, d'après les éditions anciennes), *nomina* (Ribbeck, d'après V₁P₁P₃, auxquels sont venus s'ajouter le Cors. et le Vatic.). L'explication de Ribbeck : *nomina*, für *umbras illustis nominis* (Rhein. Mus ; XVIII, 408) est plus que risquée. La ponctuation après *diuersa*, qui groupe *magis* avec *distantia*, ne me paraît guère plus admissible.

260. Elysiam tranandus ad undam. — Selon Virgile, deux cours d'eau arrosent les Champs-Élysées : l'Eridan (*Æn.*, VI, 659) et le Léthé (*ibid.*, 705), celui-ci dans une vallée latérale et reculée (*in ualle reducta*). Il s'agit ici, sans nul doute, du premier : cf. plus loin, Comment. aux vers 374-5. Déjà dans Hésiode (*Théog.*, v. 338) l'Eridan est un nom fabuleux, qui ne répond à aucune réalité géographique. Apollonios de Rhodes (*Arg.* IV, 627 sq.) et Virgile (*loc. cit.*) en font un fleuve infernal. S'autorisant de cette tradition, Schrader propose de lire : **Eridanus tranandus**; *agor delatus ad undam*. Cette conjecture a fait fortune. Elle résout la difficulté résultant de la forme anormale *tranandus*, qui logiquement doit se dire du fleuve et non de celui qui le traverse; mais elle a contre elle l'unanimité des mss. Il faut conserver *Elysiam* et grouper *tranandus* avec *agor*. Leo paraphrase en ces termes : *tranandus*, de eo qui tranabit coactus. Je crois qu'il y a plutôt idée d'intention que de contrainte : « j'approche avec l'intention de traverser » (mais il en sera empêché; cf. plus loin, Comment. aux vers 261 sq.). Cet emploi est étranger à la langue classique; mais on en trouverait l'équivalent dans le latin populaire; voir Neue, *Formenlehre*, III, p. 128 et Thèse, *Et. Gramm.*, p. 367. Sur l'hydrographie infernale du *Culex*, cf. *Ibid.*, *Mythol.*, p. 151 et note 4. — La correction proposée dans l'apparat de Bahrens : *Elysiam Eridanum traiectus labor ad oram* est de haute fantaisie. Dans celle d'Ellis : *Elysium tranamus* : *agor delatus ad undam*, le pluriel *tranamus*, entre *auferor* et *agor*, s'explique difficilement. Signalons aussi l'étrange contre-sens du dictionnaire de Freund-Theil (au mot *trano*) : *Eridanus tranandus*; *agor delatus ad undam* : « moi, l'Eridan, je me porte vers les eaux de l'Elysée, qu'il me faut traverser ».

261-2. **Obuia Persephone comites heroidas urget aduersas perferre faces.** — Var: *Tesiphone*: *b*; *Thesiphone*: *O*; mais *Tisiphone* n'a rien à faire aux Champs-Élysées. — *Preferre*, leçon isolée de **R**; sur l'intérêt de cette var., cf. Thèse, p. 63. — *Vaces* (**B**), d'où Heinsius : *uices* et Schrader : *acies*. — Remarquer le retour de la formule déjà employée au vers 218 : *obuia Tisiphone*.

Ce passage est resté longtemps une énigme. Qu'on en juge par l'explication de Forbiger, prise, comme toujours, à Heyne : *culex, iam ad Elysium tendens, uidet campos lugentium, inque iis heroidas a Proserpina coactas ferre infortunium suum ex amore infausto ortum*. Rendre *aduersas faces* par « les feux d'un amour malheureux », c'est l'expédient d'un traducteur aux abois. Ce n'est pas d'ailleurs dans les *lugentes campi*, comme le suppose Heyne, mais dans l'Elysée qu'habite Perséphone, avec les héroïnes de la piété conjugale jugées dignes de faire cortège à la souveraine des Enfers. Le poète a pris soin de nous avertir que le séjour dont il s'agit est très différent de ceux qui précèdent (*auferor in diuersa magis* : v. 259) et que le groupe des héroïnes, faisant pendant à celui des héros, dont il va être question plus loin, habite, comme lui, « la demeure des Justes » (*uos sede piorum, uos manet heroum contra manus*). Ce qui est dit d'Alceste (*ab omni inuiolata uacat cura*) ne peut s'entendre que de la béatitude. Il est d'ailleurs de toute justice que la vertu féminine soit représentée dans l'Elysée ; en quoi le *Culex* répare un oubli assez surprenant de Virgile. — Pour l'intelligence de ce passage capital, consulter Thèse, *Anal. et Interpr.*, p. 59 sq. Dans cette réception aux flambeaux, qui fait songer aux processions nocturnes des mystes éleusiniens, on voit généralement un accueil triomphal fait par les héroïnes à la Psyché du moustique. Je crois que le sens de l'épisode est tout autre. L'attitude de Perséphone n'est rien moins que bienveillante : c'est son intervention qui empêche le *culex* de franchir l'Eridan et de s'introduire dans l'Elysée.

262. **Alcestis** : fille de Pélidas et d'Anaxibiè. Dans la mythologie des Grecs, Alceste est l'incarnation de la vertu domestique : elle refuse de se joindre à ses sœurs, que Médée a persuadées d'égorger leur vieux père, sous prétexte

de le rajeunir. Ayant épousé Admète, roi de Phères, elle accepte de mourir à sa place; mais Héraclès l'arrache à Thanatos et la rend à son époux. C'est le sujet du drame connu d'Euripide. Il a fait fortune à la scène : Juvénal fait allusion (VI, 652) aux nombreuses pièces de théâtre que ce mythe avait inspirées et Lucien (*De saltat.*, 52) nous apprend qu'il avait fourni la matière d'une pantomime (Roscher, *Lexik.*; art. d'Engelmann sur *Alkestis*). — C'est surtout comme héroïne de l'amour conjugal qu'Alceste était honorée (cf. Plat., *Symp.*, VII, 179 C). Le nom ou l'invocation d'Alceste reviennent fréquemment dans les épitaphes de femmes : CIG, III, 6336; Kaibel, 648; IGS I, 607, 1356, 1368). C'est à ce titre qu'elle figure ici en compagnie de Pénélope et d'Eurydice et qu'elle était parfois chargée de recevoir dans l'Hadès les épouses vertueuses, dont elle était la patronne naturelle; rapprocher la réception de Vibia dans les fresques du tombeau de Vincentius, prêtre de Sabazios; Thèse, *Myth. du Culex*, p. 174-5. Il ne peut d'ailleurs y avoir aucun rapport entre cette prérogative et l'accueil fait au *culex*. Alceste et ses compagnes ne sont ici que les suivantes de Perséphone, les gardiennes autorisées de la pureté idéale, qu'elles protègent contre l'intrusion des profanes. Dans la prédominance du point de vue rituel sur le point de vue moral, qui fait refuser l'entrée de l'Elysée à la vertu et au dévouement tant qu'il n'a pas été satisfait aux obligations de la sépulture et aux cérémonies préliminaires de la purification, survit l'esprit formaliste de l'ancienne eschatologie, antérieure à l'influence des mystères (Thèse, *Idées morales*, p. 223 et 234).

263. **Inuiolata uacat.** — Corr. inutile d'Ellis, qui n'est peut-être qu'une distraction : *manet*.

264. **In Chalcodoniis** : — heureuse restitution de P. Brantsma. Les sources donnent *Chalcedoniis* (ABC), *Calcedoniis* (HV), *Calcedoneis* (V₁), *Calcedonis* (R). Mais Chalcédoine (Χαλκηδών), ville de Bithynie, n'a aucun rapport avec la légende d'Alceste. Χαλκωδώνιον ὄρος est une montagne peu connue de la Thessalie, patrie commune d'Alceste et d'Admète; il en est question dans Apollonios de Rhodes (*Argon.*, I, 49) et c'est à elle que fait allusion ce vers du *Culex*. La recherche de l'érudition géographique est, comme on sait,

un des traits caractéristiques de l'Alexandrinisme. — Au point de vue grammatical, *Chalcodonii (populi)* est un adjectif ethnique, analogue à *Alpici* désignant les habitants des Alpes : *Alpicos conantes prohibere transitum concidit* (Nep., *Hann.*, III, 4).

Fata (mss. *cura*) est une correction de Bembo. L'expression se trouve dans Juvénal (VI, 652) et justement à propos d'Alceste : *spectant subeuntem fata mariti Alcestim*. La méprise du copiste s'explique facilement par la présence de *cura* au vers précédent et par l'égale valeur métrique des deux trochées. — Unger propose : *iura* (Leo incline à cette leçon, mais n'ose l'introduire dans son texte).

Bembo ne s'est pas borné malheureusement à cette restitution nécessaire; il a refondu le premier hémistiche :

ipsa suis fatis Admeti fata morata est.

La liberté qu'il prend est d'autant plus injustifiable que, quoi qu'il en dise, elle n'est nullement autorisée par son ms. Le Bembinus donne, comme la plupart des autres : *in Chalcedoniis*. Housman n'est pas mieux inspiré lorsqu'il suppose un vers disparu, qu'il refait arbitrairement (Transact. of the Cambr. Philol. Soc., VI, 1, p. 21-22).

265. Ithaci coniunx Icariotis : Pénélope, symbole de la fidélité, comme Alceste est celui du renoncement et du sacrifice. Elle était fille d'Icare, d'où l'épithète patronymique accolée à son nom et qui a été restituée par Bembo d'après *z'*. Cet adjectif se trouve dans Properce III, xiii, 10 et dans Ovide, *Pont.*, III, 1, 113; il est outrageusement écorché dans tous les mss., sauf le Vat. 2759 et le Voss. (*ichariotis*; cf. O : *ychariontis*). La leçon de AH₁ (*decus enitet oris*) est évidemment une interpolation tirée de Virg., *Æn.*, IV, 150 : *egregio decus enitet ore*. — *Ithacus*, pour désigner Ulysse, se lit au vers 326.

265-266. Ithaci decus... femineum conspecta decus. — Cette répétition, une des plus choquantes du *Culex*, où elles fourmillent, a fait suspecter le texte du premier vers. Bothe propose de lire *Ithaci ducis*, adopté par Bährens (Koch : *simplex ducis*), qui serait une leçon séduisante;

mais que faire de *semper*? J'avais songé à *semper memor*, qui donnerait un sens meilleur, mais qui s'éloigne trop des mss. Réflexion faite, j'ai cru devoir conserver le texte traditionnel. Il ne faut pas s'effaroucher d'une négligence de la part d'un écrivain dont le vocabulaire est si pauvre. Celle-ci a l'excuse, d'ailleurs insuffisante, d'une figure de style. La reprise d'un mot ou d'une tournure pour insister, donner du mouvement à la phrase ou détailler une idée d'abord exprimée en termes généraux est perpétuelle dans le *Culex*. Sur les 23 exemples de ce procédé que j'ai relevés, celui-ci est assurément le plus mal venu, par ce que le mot n'est pas repris dans le même sens. — Cet emploi de *decus*, accompagné d'un génitif qui le détermine, est d'ailleurs un des clichés favoris de notre auteur; cf. v. 44 : *Latoniae magnique Iouis decus*; v. 317 : *Troiae summum decus*; v. 369 : *Roma, decus orbis*; v. 402 : *Phoebe decus*. Ces rapprochements montrent qu'il faut joindre *Ithaci decus*, au lieu de rattacher le premier *decus* au membre de phrase suivant, comme l'a fait Morisot dans sa traduction d'ailleurs ingénieuse et élégante : « l'épouse du roi d'Ithaque, que pas une tache, pas une, n'a effleurée dans son honneur de femme ». Ainsi comprise, la phrase serait extrêmement contournée. — *Semper* doit retomber sur *decus* (*Ithaci semper decus* = honneur éternel du roi d'Ithaque). Pour la valeur adjectivique de l'adverbe, cf. Thèse, *Etude Gramm.*, p. 370.

266. Conspecta. — Texte des mss. : *concepta* ou *concorpta*. La conjecture de Bembo (*incorrupta*) a l'inconvénient de supprimer la césure. *Conspecta* est une correction de Birt.

Manet. — J'adopte la ponctuation après *decus*, qui rejette *manet* dans le second membre de phrase et le relie à *procul* : « le groupe des prétendants se tient à distance »; il n'ose plus s'attaquer à la vertu éprouvée de Pénélope. On peut être surpris de voir les prétendants de Pénélope aux Champs-Élysées; ils y sont comme comparses, étant nécessaires à la figuration du drame qui immortalise l'épouse d'Ulysse et que l'imagination du poète se représente aux Enfers tel qu'il s'est passé jadis sur la terre. Cf. Thèse, *Idées Morales*, p. 221-5; *Le genre et la forme*, p. 285-8.

D'ailleurs l'*Odyssée* (XXIV, 43) nous montre déjà les âmes des prétendants introduites par Hermès κατ' ἀσφοδελόν λειμῶνα.

Procul illa. — C'est le troisième vers du *C.* où *procul* est employé pour exprimer une faible distance, bien que l'idée d'éloignement soit ici plus marquée. Il est pris deux fois comme adverbe (v. 235, 243), une fois comme préposition (v. 266) et, dans ce dernier cas, avec l'ablatif seul (*procul illa*). C'est une construction rare, même en poésie : cf. là-dessus Thèse, *Etude gramm.*, p. 354, note 4; Krebs, *Antibarb.*, II, p. 252; Riemann-Gæltzer, *Gramm. comp.*, t. II, p. 175, § 143, 2°, Rem. II.

268 sq. — Le nom d'Orphée revient ici pour la seconde fois (cf. v. 417). Le développement donné à sa légende dans la Descente aux Enfers du *C.* s'explique par l'importance des idées sur la vie future dans la théologie antique et par l'influence de l'Alexandrinisme, dont la κατέβασις d'Orphée est un des motifs préférés. Virgile, dans les *Géorgiques*, a donné à cet épisode sa forme définitive et le souvenir d'un tel modèle ne pouvait manquer d'obséder notre anonyme. Cette obsession est surtout visible dans les efforts qu'il fait pour y échapper. De là des différences voulues et cherchées, qui donnent à l'épisode du *Culex* un caractère relativement original. Virgile place Orphée dans le séjour des Bienheureux, dont il dirige les poétiques ébats (*Æn.*, VI, 645 sq.), mais il ne dit rien d'Eurydice à cet endroit, car les femmes, par un étrange oubli, sont absentes de l'Elysée virgilien; c'est par elles au contraire que commence la description du *Culex* et c'est à la faveur du nom d'Eurydice que l'épisode d'Orphée est introduit. La présence d'Eurydice dans le séjour des Justes, parmi les héroïnes de la vertu conjugale, est un trait qui ne se trouve nulle part avant le *Culex* (le texte d'Ovide, *Mét.* XI, 62 est postérieur). Les sentiments qu'on lui prête ici sont faits pour nous surprendre : on trouverait naturel qu'elle fût réunie à son Orphée, heureuse de le posséder enfin et oublieuse de la faute qu'il a commise par excès d'amour. Il semble au contraire qu'elle lui garde rigueur et qu'elle le tienne à distance (*quid misera Eurydice tanto moerore recessit | poenaeque respectus et nunc manet, Orpheus, in te ?* — v. 268-9). Elle ne peut lui pardonner son

étourderie (*meminisse graue est* : v. 295). L'explication de cette attitude me paraît être : 1° dans le procédé familier à l'imagination antique, qui consiste à transporter dans l'autre monde, cristallisée en une sorte de tableau vivant, la péripétie principale et représentative du drame mythologique : Eurydice conserve aux Enfers le sentiment de dépit qu'elle a dû logiquement éprouver au moment précis où la maladresse de son époux a rendu leur séparation irrévocable ; — 2° dans une réminiscence du VI^e chant de l'*Enéide*, où Didon fait l'accueil que l'on sait à son séducteur infidèle, et qui lui-même rappelle le chant XI de l'*Odyssée* (rencontre d'Ajax et d'Ulysse, v. 543 sq.). A qui connaît les procédés d'imitation habituels à l'auteur du *Culex*, il paraîtra vraisemblable qu'en transportant l'épisode d'Orphée dans sa *Catabasis*, le poète, à la faveur d'une analogie de sentiments superficielle, ait combiné l'épisode des *Géorgiques* avec celui de l'*Enéide* et prêté à Eurydice quelque chose du caractère de Didon. Cf. Thèse, pp. 176, 181, 312.

268. **Quid** : leçon de BH₁VV₁. Sillig écrit : *quo... recessit* et croit qu'il s'agit des *lugentes campi*, où Eurydice se réfugie, à côté d'Alceste et de Pénélope. On a vu plus haut qu'il n'en est rien. Ce qui vient d'être dit d'Alceste : *ab omni inuiolata uacat cura*, prouve bien que nous sommes dans le séjour des Bienheureux.

Recessit, d'après l'unanimité des mss. ; *recesti* proposé par Barth (*Aduers.* XXI, 20), adopté par Ellis et la plupart des éditions récentes, est une conjecture gratuite.

269. **Poenaque**. — Selon Schenkl et Ellis : *poenane*.

Respectus (selon H₁, *conspectus*). Sur la défense de regarder en arrière et sur le sens mystique de ce détail, commun à tant de légendes, voir Thèse, *Myth. du Culex*, p. 181-2.

Orpheus : nominatif jouant le rôle d'un vocatif, ce qui n'est pas rare chez les poètes (Virg., *Æn.* XI, 464 : *Messapus* ; VI, 835 : *sanguis meus* ; — Hor., *A. P.*, 292 : *o Pompeilius sanguis*) et dans le latin archaïque ou populaire (Pl., *Asin.*, 664 : *da, meus ocellus, ... argentum mihi*). La modification proposée par Scaliger : *in te manet, Orpheu*, est donc parfaitement inutile. Le rapprochement avec le vers 292, où la forme du vocatif est *Orpheu*, ne prouve rien contre

une licence acceptée par l'usage et exigée ici par la quantité. La diérèse de la diphtongue finale, qui fait d'*Orphëus* un dactyle, se trouve déjà au vers 117 : *tantum non Orpheus Hebrum*.

Ribbeck, utilisant la conjecture de Barth (*recesti*) et une autre leçon anonyme (*Orpheos*), déjà signalée par Heyne, donne à ces deux vers une forme sensiblement différente :

Quid, misera Eurydice, tanto maerore *recesti*,
Poenaque respectus et nunc manet *Orpheos* in te?

L'adoption de ce texte modifierait le sens de l'épisode tout entier. Il faudrait admettre qu'Eurydice est punie encore maintenant (*et nunc*) de la faute qu'Orphée a commise en se retournant vers elle, ce qui est peu admissible et difficilement conciliable avec la présence de la jeune femme dans l'Elysée. C'est Orphée qui est coupable et c'est lui qui est puni par la froideur que son amie lui témoigne. C'est pour expliquer cette rigueur que le poète insiste un peu plus loin sur la conduite différente des deux amants, en donnant tous les torts à Orphée (*illa quidem... praeceptum signabat iter; — at tu crudelis,... Orpheu,... rupisti iussa deorum* : v. 289-293). L'épithète *furens* (si l'on adopte cette leçon au v. 272), accolée au nom de l'aède thrace, confirme cette manière de voir. D'ailleurs, les mots qui terminent l'épisode ; *meminisse graue est* (v. 295) ne peuvent guère s'entendre que d'Eurydice se rappelant avec amertume la funeste distraction de son épouse. Ribbeck a si bien prévu l'objection qu'il n'a pas hésité à déplacer un vers (295, transporté après 292) pour mettre la fin du morceau en harmonie avec la correction du début. La fantaisie du procédé ne fait que souligner ce qu'a d'aventureux l'hypothèse primordiale. Il faut s'en tenir au texte des mss. et à l'interprétation donnée plus haut (Comment. du v. 268) : Eurydice a gardé au cœur la blessure qu'Orphée lui a faite sans le vouloir et elle le lui témoigne par son attitude (*poenaeque respectus et nunc manet, Orpheus, in te*).

270. **Audax ille quidem.** — La forme de l'apostrophe rappelle le « motif de l'imprécation », si fréquent dans l'école alexandrine (cf. par ex. Cat., LXVI, 48 sq et LXVIII, 89; Tib. I, II, 67; x, 1; II, IV, 27; Lygd. II, 1; Prop. II,

xxxiii, 27; III, vii, 29; IV, iii, 19). L'analogie est surtout frappante avec le passage d'Horace, *Od.* I, iii, 9 sq. : *illi robur et aes triplex...*, dont celui du *C.* reproduit le tour et presque les termes (*nec timuit, ... nec...*). Ce n'est sans doute qu'une rencontre fortuite, car l'intention n'est pas la même.

Cerberon unquam. — La prédilection de l'auteur du *C.* pour la déclinaison grecque tient à son éducation alexandrine. Les poètes usent volontiers de l'accusatif en *on*, parce qu'il leur évite l'élision. Sur les noms grecs de la deuxième déclinaison, consulter Kühner, *Ausführl. Gramm. der gr. Spr.*, I, § 104. — Ce qu'a d'inexorable la loi de la mort est symbolisé chez les anciens par la vigilance et la férocité intraitables du chien Cerbère. Héraclès réussit à l'enchaîner (scène fréquemment reproduite sur les vases peints : cf. Virg., *Æn.*, VI, 395; Gerhard, *Auserles. Vasenb.*, 129-131; Gruppe, *Gr. Myth.*, 469₂), Enée et la Sibylle l'endorment avec un narcotique (*Æn.* VI, 420); mais nul ne peut se glorifier de l'avoir fléchi.

271. Ditis : — nom latin de Pluton. Ce mot revient quatre fois, à quelques vers de distance : *Ditis numen* (v. 271); *Ditis regna* (v. 273); *Ditis sedes* (275); *Ditis coniunx* (286). Il est chaque fois séparé du mot qu'il complète, artifice de style un peu monotone.

272. Phlegethonta... ardentibus undis : ablatif de qualité ou descriptif. — **Furens**. Presque toutes les éditions modernes, y compris celle d'Ellis, adoptent la leçon de Bembo (*furentem*), qui n'est autorisée par aucun ms. et rend la césure heplthémimère incorrecte. Ce changement est inutile et *furens*, qui souligne la folie de la tentative d'Orphée, répond mieux à la conception particulière que l'auteur s'est faite de cet épisode (cf. plus haut, *ad uers.* 269). Il semble que l'emploi de ce mot soit une réminiscence du *quis tantus furor* de Virgile. Le Phlégéthon est de nouveau nommé au vers 374 (*et uastum Phlegethonta pati*).

273. Obtenta : — leçon de H₁V₁ et peut-être du *Mediolanus*. Les autres mss. donnent *obtentu* ou *obtemptu*. — Il faut grouper *Ditis regna*, comme le prouve l'analogie, déjà signalée, avec les vers 271, 275, 286, où la même construction se retrouve; le sens est d'ailleurs plus satisfaisant.

274. Ecfossas : — forme adoptée par Ellis (cf. Neue-Wagener, *Formenl.*, III, 249) et texte de la grande majorité des sources avec diverses variantes : *nec fossas*, *nefossas* ou *nefosas*, ou enfin *nec fessas*. La leçon plus classique, *defossas* (OVV_{1b}), est vraisemblablement une correction ultérieure, qui se retrouve dans Bembo. — **Tartara cruenta** : Bothe a compris le premier qu'il fallait rapprocher ces deux mots. *Cruenta*, à cause des supplices dont le Tartare est ensanglanté.

275. Obsita (*nocte*) ; — déjà employé par Ennius dans le même sens : *obsita tenebris loca* (ap. Cic., *Tusc.*, I, 21).

Nec faciles Ditis sine iudice sedes (var. II₁ : *uindice*) : « le lieu où l'on ne pénètre pas sans jugement ». Il y a là un souvenir évident de Virgile : *nec uero hae sine sorte datae, sine iudice sedes* (*Æn.* VI, 431). *Non faciles*, en vertu d'une litote, équivalant à « inaccessibles ». Cette remarque suffit à détruire l'objection de Leo : *illa sane Heyniana interpretatio stare non potest... neque enim ullus mortuis aditus est sine iudice*. D'ailleurs il y a bien quelques exceptions à la règle de la nécessité du jugement, puisque Orphée lui-même, Héraclès, Thésée, etc., ont pénétré dans les Enfers sans être jugés. Selon Leo, la négation retombe à la fois sur *faciles* et sur *sine iudice*; cette dernière expression a le sens causal (*non faciles, quia non sunt sine iudice*; — cf. vers 65). L'explication est un peu forcée et n'échappe pas au reproche que Leo adresse lui-même à Heyne. La leçon de Scaliger, *Dictae iudice*, est arbitraire; elle a été cependant adoptée par Ribbeck et par Bæhrens.

Le jugement des âmes est mentionné deux fois dans le *Culex* (v. 275-6 et 374 sq.) comme la condition absolue de leur admission dans le royaume des ombres. Le premier passage est l'expression générale de la loi, le second en fait l'application au moucheron lui-même. Ces vers sont, à vrai dire, la clef de la *Catabasis* et le lien qui la rattache à l'action de la pastorale. Consigné, comme on l'a vu plus haut, au seuil de l'Elysée, le moucheron ne peut espérer le franchir avant d'avoir comparu devant le tribunal de Minos et pour cela la sépulture lui est nécessaire; de là son apparition et son récit. Cf. Comment. aux vers 261-262 (*in fine*) et 374. — Sur le jugement des âmes, consulter A. Maury,

Relig. de la Grèce ant., II, 296 : « la Psychostasie ou pèsement des âmes »; Rohde, *Psychê*, I, 309 sq; Weil, *Et. sur l'ant. gr.*, p. 66; Thèse, *Myth. du Culex*, p. 196 et *Idées Morales*, p. 248-9.

276. **Vindicat** (*uindicet*, AIII₁; *iudicat*, VV₁). — Pour l'emploi de la reprise explicative, cf. vers 125 et 135. —

Post mortem. Dans le *Gorgias*, Platon explique le changement de procédure qui a transporté le jugement des âmes dans l'autre monde. A l'origine les hommes étaient jugés de leur vivant, la brigue et la faveur pouvaient se donner libre carrière. Cf. Dieterich, *Nekyia*, p. 96; Thèse, *Mythologie du Culex*, p. 198.

277. **Fortuna ualens... ante** (Heinsius : *fauens*). Au lieu de *ante*, Bembo écrit *Orphea*, qui est la leçon de *b*. — L'explication de Leo, qui rapproche *ualens ante*, séduisante au point de vue du sens, me paraît peu conciliable avec la construction de cet *a* lverbe, séparé de *ualens* par plusieurs mots, et affaiblit trop la fin du vers. Il est inutile de prêter même à l'auteur du *C.* une platitude gratuite. *Ante* retombe sur *fecerat* : ce qui explique l'imprudence d'Orphée, c'est la confiance que lui avaient antérieurement donnée ses succès. — Ce vers est d'ailleurs une transition assez adroite pour introduire dans la *ἡρώδης* d'Orphée un motif qui ne s'y rattache pas directement, puisqu'il transporte la scène dans le monde supérieur.

278 sq. — L'effet magique produit par les chants d'Orphée est un des thèmes favoris de l'art grec. Dans les textes littéraires, ce motif apparaît dès le *v^e* siècle; sur les monuments, il devient fréquent à partir de l'époque hellénistique. Le christianisme en fera le symbole de la prédication chrétienne. Cf. Knapp, *Orpheus Darstell.*, p. 13 sq; Gruppe, art. *Orpheus* dans Roscher, *Lexikon*, p. 1200; A. Pératé, *Manuel d'archéol. chrét.*, p. 63 sq.; Alfred Heussner, *Die altchristl. Orpheus-Darstell.* (Leipzig, 1893); Thèse, *Myth. du Culex*, p. 179. — L'importance que prend dans le *C.* cette partie de la légende d'Orphée s'explique par les origines alexandrines du poème et, plus directement peut-être, par l'exemple de Virgile, qui semble avoir une prédilection pour ce tableau. On trouve en effet dans son œuvre, plus ou moins développées, toutes les variations du thème fon-

damental : Orphée, dans le monde supérieur, charme les forêts et les êtres inanimés (*Egl.* III, 46; *Georg.*, IV, 464); Orphée, dans l'Hadès, fléchit les puissances infernales par les accents de sa lyre (*Georg.*, IV, 471 sq.; *Æn.*, VI, 419-420); Orphée, une seconde fois séparé d'Eurydice, associe la nature entière à sa douleur (*Georg.* IV, 507 sq.); Orphée, aux Champs-Élysées, dirige le chœur des Bienheureux (*Æn.*, VI, 645 sq.). De ces quatre motifs solidaires, le premier est indiqué plus succinctement que les autres; c'est sur celui-là justement que l'auteur du *C.* insiste. En quoi il se montre fidèle à sa méthode ordinaire d'imitation, qui consiste à emprunter la conception générale du modèle en s'étendant de préférence sur les détails négligés par lui. Cf. Thèse, pp. 444 sq. et 311-3.

278. **Amnes.** — La plupart des mss. donnent *omnes*, y compris les trois principaux (**BRV**). Mais *amnes* se lit déjà dans *ACHH₁b*.

279. **Blanda uocæ sequax** : « habitués à se laisser conduire par cette voix enchanteresse ». La valeur intensive du suffixe *ax* est ici fortement marquée. *Sequax* est une épithète fréquente chez Virgile (*Georg.* II, 374; IV, 230; *Æn.* V, 493; VIII, 432; X, 365, etc.). On la retrouve, à propos du chant d'Orphée, dans Sid. Apoll., *Carm.* XVI, 3 : *quæ [chelys] saxa sequacia flectens*.

Insederat (*All₁V b*); les autres mss. donnent *insiderat*. — **Regionem...** **Orphei**; conject. de Bæhrens : *regionem... Hebri*.

280. **Radicem.** — Var. de *II₁N* : *Euridicem (sic)*.

281. **Quercus humo, steterant frondes, siluæque sonoræ...** Presque tous les mss. donnent *steterant amnes*. Le retour de cette locution à si courte distance (cf. v. 278) est assurément invraisemblable. Du reste entre *quercus* et *siluæ* ne peut s'intercaler qu'un terme de même nature. Leo propose *quercus pinusque simul*. Dans cet ordre d'idées, je préférerais un mot faisant antithèse, par exemple *quercus corylusque simul* : le grand chêne et l'humble arbrisseau s'empressent à l'envi pour entendre la voix enchanteresse. Mais il me paraît plus naturel de suppléer une expression dont l'analogie de forme et l'homophonie avec la locution correspondante du vers 278 explique mieux la

distraction du copiste. *Steterant frondes* me semble remplir cette condition. *Frondes* s'harmonise assez bien avec *radicem* (v. 280) et *cortice* (v. 282), le poète passant en revue les différentes parties de l'arbre. La répétition du verbe seul est acceptable, étant donné le grand nombre de négligences analogues, et c'est probablement le point de départ de la substitution. Pour l'ensemble du tableau, cf. Hor., *Od.* I, XII, 7-12. — Ce passage du *Culex* a donné lieu à de nombreuses conjectures : *sequiturque comes* (Heinsius); *steterunt comites* (Sillig); *steteratque amens* (Bothe); *steteratque comes* (Hertzberg). — *Silvae sonorae* ne doit s'entendre ni du murmure du vent dans les feuilles ni du gazouillement des oiseaux (ce qui cadrerait assez mal avec le vers suivant), mais de l'écho des chants d'Orphée, qui emplissent et font frémir « les frondaisons harmonieuses ». C'est ainsi que Virgile emploie *argutum nemus* (*Egl.*, VIII, 22); *arguta ilex* a, il est vrai, un autre sens au début de l'*Egl.* VII. — Corr. de Heinsius : *sonoros*.

282. **Cantus rapiebat cortice** : « leur écorce buvait ses chants »; — expression singulièrement hardie, à rapprocher du *auritas quercus* d'Horace (*Od.* I, XII, 11-12), à propos justement d'Orphée. Cf. aussi le vers d'Ennius : *oculis postremum lumen radiatum rape* (ap. Cic., *de Or.* III, 162), que Cicéron commente en ces termes : *non dixit cape, non pete, haberet enim moram... sed rape*. — **Auara** = « insatiable », parce que les auditeurs d'Orphée ne peuvent se rassasier de l'entendre : bien préférable à *cortice amara*, var. de l'Helmst., du Harl. et de tout le groupe Θ.

283. **Labentes biiuges etiam** (var. de **VV₁** : *labentes etiam biiuges*). — **Lunae**, leçon de AP₁P₃ (et de **HRV**, sous la forme *lune*), signalée par Voss, et adoptée à bon droit par tous les éditeurs récents, Ellis excepté. Le texte du Bembinus (*luna*), que Bembo et Ellis n'ont pas cru devoir changer, est inadmissible; la seconde partie de la phrase serait la répétition pure et simple de la première. L'adoption du génitif *lunae*, sans supprimer toutes les difficultés, rend le passage intelligible : « le chant d'Orphée retient les coursiers de la Lune glissant sur la voûte étoilée et toi-même, ô vierge que chaque mois voit renaitre, tu arrêtes leur course pour écouter les accents de la lyre ». Après

avoir signalé le fait par un verbe à la troisième personne, procédé ordinaire du récit, le poète, par un de ces artifices de rhétorique naïve dont il nous a déjà fourni tant d'exemples, reprend son idée sous la forme d'une apostrophe, qu'il croit de nature à rendre le phénomène plus saisissant. L'apostrophe est d'ailleurs une des figures favorites de notre auteur. — Le sujet de **pressit** est Orphée, dont l'idée domine la phrase précédente, et qui est nommé cinq vers plus haut (*regionem insederat Orphei*). La conjecture de Schenkl (**carmen pressit equos**) s'éloigne trop des mss. et simplifie peut-être outre mesure la pensée d'un écrivain à qui la simplicité n'est pas naturelle. Celle de Ribbeck (**Phœbus pressit equos**), non moins arbitraire, cadre mal avec *sidera* (où Ribbeck reconnaît, trop ingénieusement, les signes du Zodiaque : Rh. Mus., III, 409) : *biuges* peut difficilement s'entendre du char solaire, qui est toujours un quadriges; *biga* est au contraire le mot consacré pour désigner le char plus léger de la Lune. Cf. *Ciris*, v. 38; Stace. *Theb.*, I, 338 et VI, 688. Cette différence est mise en relief par un curieux passage de Sénèque (*Hipp.*, 312 sq.), où la reine des Nuits, pour un caprice amoureux, abandonne ses coursiers à la direction de son frère, habitué à un équipage moins modeste :

Ille nocturnas agitare bigas
discit et gyro breuiore flecti;
nec suum tempus tenuere noctes
et dies tardo remeavit ortu,
dum tremunt axes grauiore curru.

L'idée d'attribuer un char à la Lune (cf. Tib. I, VIII, 21; II, IV, 18; Prop. I, X, 8) n'est pas une invention isolée; les poètes symbolisent volontiers par cette figure la révolution des astres et des phénomènes célestes. Le char de la Nuit est mentionné dans le *Culex* (v. 202), dans Virgile, *Æn.*, V, 721, dans Lygdamus, IV, 17, qui emploie le mot *quadrigis*, dans Stace, *Theb.*, II, 60; le char ou les chevaux de l'Aurore dans Virgile, *Æn.* VI, 535 et VII, 26, Tibulle, I, III (*in fine*) et Val. Flacc., III, 241. Horace gratifie d'un char Jupiter lui-même : *tu graui curru quaties Olympum* (*Od.* I, XII, 58; cf. Ov., *Mét.* IX, 272). Stace en attribue un

à Minerve (*Theb.* II, 723) et même à Lucifer, l'étoile du matin (*Theb.* VI, 216-218).

284. **Pressit equos.** — Pour le sens particulier de *premere* (rassembler les rênes, retenir un attelage), rapprocher Virg., *Æn.*, I, 63 et XI, 600; Ov., *Am.* I, 43, 10; *Mét.* VIII, 37. La hardiesse consiste ici dans la suppression du complément (*lora* ou *habenae*). — **Currentis** : c'est l'orthographe de presque tous les mss. Seuls **VV**₁ donnent nettement *currentes*. Leo propose de lire *cupientis* (s. ent. *teneri*), sous prétexte que *currentis* fait pléonasme avec *labentes*. La substitution est médiocrement heureuse et le scrupule excessif ; le changement de sujet suffit à expliquer la reprise et le remaniement de l'idée. — **Menstrua virgo**, souvenir probable de Virg., *Georg.*, I, 353 : *ipse Pater statuit quid menstrua Luna moneret*. Cf. Cat., XXXIV, 17 : *tu cursu, Dea, menstruo metiens iter annum*; Prop. III, v, 28 : *menstrua luna*.

285. **Nocte relictæ** (i. e. *noctis immemor*) : « oubliant de poursuivre la carrière nocturne ». L'expression se retrouve presque textuelle dans le passage de Sén. le Trag. dont nous avons donné plus haut un extrait : *arsit obscuri dea clara mundi, | nocte deserta* (Sén., *Hipp.*, 310). La bévue du ms. II₁, terminant ce vers comme le précédent (*tenuisti menstrua virgo*), est un exemple instructif de la négligence des copistes. — Conject. de Koch : *statione relictæ*.

286. **Haec eadem (scil. lyra) potuit, Ditis, te uincere, coniunx** (*dictis* : 0). — L'épisode dramatique de la prière à Hadès et à Perséphone, symbolisant la puissance de l'amour qui triomphe de la mort elle-même, est un des sujets les plus fréquemment représentés sur les vases peints de l'Italie méridionale (cf. Gruppe, art. *Orpheus* dans Roscher, *Lexik.*, p. 1188). Le thème de l'invocation, sobrement indiqué par Virgile (*Georg.* IV, 468 sq.), a été au contraire développé par Ovide (*Mét.* X, 17 sq.) avec sa virtuosité ordinaire. Sur le symbolisme de la lyre, qui fait partie du culte poétique des morts et qui, dans les peintures céramiques, est souvent l'emblème de la béatitude, cf. Benndorf, *Gr. und Sikil. Vasenb.*, sér. III, p. 66, Tab. XXXIV ; Winkler, *Darstell. der Unterw.*, Bresl. Philol. Abh., III, p. 79.

287. Ultro reddere : c'est ainsi qu'il faut grouper et non *ultro ducendam*. Le rapprochement de ce vers et du vers 282 marque la nuance délicate qui existe entre *sponte* et *ultro*. Étymologiquement, *ultro* se rattache à *ultra* et signifie « au delà, par dessus le marché, en faisant plus qu'on n'est tenu de faire », d'où il a passé au sens de « librement, de son plein gré ». *Sponte* (apparenté à *σπένδω*) signifie « sous les auspices de quelqu'un » ; *sponte sua* = « sous ses propres auspices, en son propre nom, par soi-même ». *Sponte* évoque une idée d'indépendance, *ultro* une idée d'initiative ; cf. Bréal et Bailly, *Dict. étymol. lat.*, aux mots *ultra* et *spondeo*. C'est ce qu'exprime si bien la formule de Freund (*Dict. latin-français*, au mot *ulter*, III, B, 2^e c) : *ultro facio, non rogatus* ; *sponte facio, non coactus*. Le grammairien Vacca (VI^e s. ?), auteur d'une des deux biographies de Lucain, écrit, en parlant de la mort de ce poète : **sua sponte coactus uita excedere, uenas sibi praecidit** (il est forcé de mourir, mais il reste *libre* de choisir tel ou tel genre de mort ; *sua sponte* = de mourir « comme il lui plairait » ; *ultro* n'irait pas ici, car ce n'est pas lui qui prend l'initiative de sa mort). Au vers 282 du *Culex*, *sponte sua* nous montre les forêts se portant d'elles-mêmes, par un libre élan, vers le chant divin qui les ravit. Au vers 287, *ultro* signifie que la lyre, « par sa vertu propre », par sa puissance de séduction irrésistible, obtient des divinités infernales la restitution d'Eurydice. — Conjectures : *uiro* (Hein-sius, Ribbeck) ; *ducebas* (Bæhrens).

287-288. Non fas, non erat in uitam diuæ exorabile mortis. — La majorité des manuscrits donnent *inuitam*, l'Helmst. *inuicta* (dont Haupt et Ribbeck ont fait *inuictae*) ; Sillig adopte *inuita*, Ladewig *inuitae*. — *Diu[a]e*, leçon de beaucoup prédominante (BCØH) ; *dire*, leçon de V₁ ; *ius*, corr. de Bæhrens. — A la fin du vers, Bembo écrit *exorabile numen* (adopté par Ribbeck). L'ancienne conjecture d'Ellis : *non erat ire uiam duræ exorabile mortis* n'a point passé dans son édition.

Ce vers, d'une intelligence difficile, a été magistralement élucidé par Leo. Il faut construire : *fas mortis non erat exorabile diuæ in uitam* : « l'inexorable fatalité de la mort ne pouvait céder même au désir d'une déesse au point de per-

mettre une résurrection ». L'enchevêtrement de la phrase et la reprise de la négation (*non fas, non erat...*) sont conformes aux habitudes de style de notre auteur. La dureté de l'élision (*diuæ exorabile*) surprend davantage, dans un poème dont la versification est des plus savantes; elle n'a pourtant rien d'irrégulier. — L'emploi de l'accusatif avec *in* (*in uitam*) pour marquer le but poursuivi et le résultat obtenu ou à obtenir a été étudié par Madvig (*Opusc. Acad.* I, 167 sq.) et par Nipperdey (*ad Tac. Ann.* II, 13). Leo signale une construction analogue quelques vers plus loin (301-302). — Pour l'expression *fas mortis*, cf. Tac., *Ann.* I, 49 (*fas disciplinae*); I, 42 (*fas gentium*); II, 40 (*fas patriæ*): *Hist.* IV, 58 (*fas armorum*); Flor., II, 20, 7 (*fas deum*). — Dans Val. Flaccus, *Arg.* I, 792, *Fas* désigne la justice divine, qui, avec les Euménides, préside aux sanctions futures.

289. **Nimium manes experta seueros.** — *Nimium* retombe plus naturellement sur *seueros* que sur *experta*, car Eurydice n'a pas été autrement maltraitée dans les Enfers: mais elle y a déjà séjourné et elle a pu constater « l'excessive sévérité des manes ».

290. **Praeceptum**; var. *pr[a]ereptum* (AH). — **Rettulit**: ainsi orthographié dans le Mediol. et dans Bembo; *retulit* (Φ). — **Signare iter**, dans le sens de *figere uestigia itineri* est une expression usuelle (cf. Hor., *A. P.*, 458: *qui pede certo signal humum*); mais *signare* a quelquefois le sens d'observer, qui paraît mieux se rapporter ici à la circonstance (cf. Virg., *Æn.* II, 423; V, 317; XII, 3). Baur traduit: « auf etwas hinblicken » (Flechl. Jahrb., XCIII, 370); elle tient les yeux fixés à terre pour ne pas s'écarter du chemin qui lui est prescrit et ne pas céder au désir de tourner la tête. Le compliment qui est fait ici à Eurydice ne s'explique guère. Quelle raison aurait-elle de se retourner? Orphée seul, qui la précède et qui brûle de la revoir, peut éprouver cette tentation. Au reste, le passage correspondant de Virgile (*Georg.* IV, 485-493) n'est pas non plus très clair. Sur la défense de se retourner, qui a une signification mystique, consulter Thèse, *Myth. du C.*, p. 182.

291. **Nec diuæ corrupt munera lingua.** — L'auteur semble s'écarter ici de la tradition ordinaire en supposant que le silence faisait partie du pacte conclu avec Persé-

phone et qu'Eurydice, aussi bien qu'Orphée, y était astreinte. Ce détail ne se trouve chez aucun des auteurs qui ont traité la légende d'Orphée. Sénèque (*Herc. fur.*, 583, sq.) qui développe les paroles du roi des Enfers, se borne à lui faire dire :

Euade ad superos, lege tamen data :
tu post terga tui perge uiri comes ;
tu non ante tuam respice coniugem
quam cum clara deos obtulerit dies
Spartanique aderit ianua Taenari.

292. Sed tu crudelis, crudelis tu magis. — Dans trois mss. (P₁P₃V₁) *crudelis* n'est exprimé qu'une fois, d'où un vers faux. — *Magis* semble difficile à justifier : l'épithète *crudelis* ne pouvant s'appliquer à Eurydice, le rapprochement que paraît impliquer ce comparatif n'a aucune raison d'être. Du reste, *crudelis* possède un comparatif synthétique (*crudelior*) et la forme périphrastique est peu correcte. Cependant Leo a tort de traiter cet adverbe d'inepte. *Magis* peut s'entendre comme une simple formule d'opposition : « ce n'est pas Eurydice, c'est toi plutôt qui fus cruel ». Dans le passage de Virgile (*Egl.* VIII, 48-50) qui a servi de modèle à celui-ci et où le poète compare la malignité de l'Amour à la férocité de Médée, *magis* doit être compris à peu près de même, comme retombant sur *mater* plutôt que sur *crudelis* (la mère a-t-elle été plus cruelle que l'Amour ne fut méchant ?). L'interprétation de Waltz et de Gœlzer (éditions classiques) et la ponctuation qu'ils admettent pour le v. 50 ne me semblent pas acceptables.

293. Oscula cara petens. — Trait particulier au *Culex* et qui modifie la tradition sur un point de détail. Voir Thèse, *Myth. du C.*, p. 181-2.

Iussa deorum. — Var. de G : *iura*.

294-295. Dignus amor uenia ; la var. EP₆P₇ (*uenia est*) introduirait l'éllision sur une longue à la césure principale.

Gratum, si Tartara nossent, peccatum ; meminisse graue est : texte de Leo et d'Ellis ; conject. de Bembo : *paruum*... ; de Sillig : *tantum si Tartara nollent peccatum meminisse*. Thilo met un point à la fin du vers 294 : *gratum, si Tartara nossent. Peccatum m. gr.*... Benoist adopte la ré-

daction de Haupt : *dignus amor uenia; gratum si Tartara nollent peccatum meminisse.*

Ici encore, l'inspiration de Virgile est flagrante. On se rappelle le vers touchant des *Géorgiques* où le poète s'attendrit sur le malheur d'Orphée, coupable d'un excès d'amour :

... cum subita incautum dementia cepit amantem,
ignoscenda quidem, scirent si ignoscere manes.

(Georg. IV, 488).

Bæhrens est parti de là pour remanier dans le même sens le vers du *C.* et lui donne la forme suivante : *dignus amor uenia, ueniam si Tartara nossent.* Cette restitution paraîtra peu vraisemblable, si l'on se rappelle avec quel soin notre auteur s'efforce de dissimuler ses emprunts en évitant les analogies d'expression trop frappantes. Il y a d'ailleurs peu de passages dont le texte soit mieux fixé par l'accord à peu près unanime des sources. On doit hésiter à y rien changer sans nécessité absolue. L'interprétation seule est sujette à contestation.

Le texte des mss., sauf une ou deux variantes (*graues uos* : **VV**₁; *graue et nos* : **O**), est le suivant :

Dignus amor uenia gratum si Tartara nossent
Peccatum meminisse graue tuos sede piorum
Vos manet heroum contra manus...

Le même Bæhrens, dont nous repoussions tout à l'heure une hypothèse hasardée, a fait faire au contraire un pas décisif à la critique de ce passage par une élégante interprétation paléographique, dont l'idée lui a été suggérée par une variante du Bembinus (*graues tuos* = *grauet uos*). En ponctuant après *grauet*, on termine là l'épisode d'Orphée, tandis que le pronom *uos*, repris au vers suivant, engage un nouveau développement. L'explication du vers qui précède en est grandement facilitée, surtout si l'on se reporte au souvenir de Virgile. Le poète veut excuser la faute d'Orphée : faiblesse d'amour mérite indulgence (*dignus amor uenia*) : elle mériterait même sympathie, si un tel sentiment n'était pas inconnu aux Enfers (*gratum, si Tartara nossent, peccatum*). Eurydice, loin d'en vouloir à

Orphée, devrait lui savoir gré d'avoir péché pour l'amour d'elle. Et cependant elle ne peut se consoler du bonheur perdu, elle ne peut chasser le pénible souvenir qui l'obsède : *meminisse graue est*. Nous revenons au motif initial de l'épisode : *quid misera Eurydice tanto maerore recessit*? En encadrant de la sorte son développement, l'auteur semble avoir voulu souligner son intention et l'idée personnelle qu'il s'est faite du caractère d'Eurydice. Tout ce passage a été commenté par Leo avec beaucoup de finesse et de sûreté.

295. — Dans l'édit. de Ribbeck, le déplacement du v. 295 donne à cette tirade la forme suivante :

Sed tu crudelis, crudelis tu magis, Orpheu,
(peccatum meminisse tuom graue sede piorum)
oscula cara petens rupisti iussa deorum.

Cf. Rh. Mus., XVIII (1863), p. 109. On a vu plus haut (Comment. du vers 269) les raisons de ce changement, rendu logiquement nécessaire par la correction du vers 269 et qui procède d'une fausse interprétation de l'épisode tout entier.

Vos... contra : usage de l'apostrophe déjà signalé plusieurs fois dans le *Culex*; voir plus haut, Commentaire au vers 283, p. 205. *Vos* désigne les héroïnes; d'où la correction de Ribbeck : *has... contra*.

Sede piorum (Harl. : *priorum*; Ellis : *saecla piorum*). — Heyne abuse de cette indication pour supposer que la description des Champs-Élysées commence avec le vers 295. Ce qui précède se rapporterait donc aux *lugentes campi*. Nous avons vu ce qu'il fallait penser de cette théorie, formellement démentie par le vers 260 (*Elysiam tranandus agor delatus ad undam*). *Sede piorum* s'explique peut-être par un scrupule de clarté, le poète ayant voulu éviter toute confusion entre le séjour des héros et le Tartare, nommé au vers précédent; plus probablement, il se groupe avec *contra* pour désigner une région différente de l'Elysée (dans le séjour des Justes, mais du côté opposé).

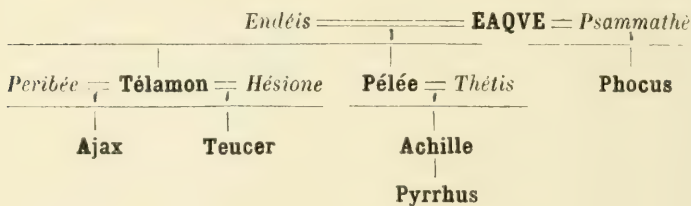
296. **Heroum manus**. — Les Bienheureux que le *Culex* place aux Champs-Élysées se distribuent, comme dans la *Catabasis* virgilienne, en deux groupes : les Grecs et les

Romains, les héros de la fable et les grands hommes de l'histoire. En rappelant les événements de la guerre de Troie, notre poète nomme impartialement Hector à côté d'Ajax et d'Achille; il insiste cependant davantage sur les héros grecs, tandis que l'*Enéide* se place au point de vue troyen. Il ne mentionne d'ailleurs que des guerriers. Cf. Thèse, *Sources et Imit. du Culex*, p. 406; *Idées mor.*, p. 253.

— Les caractères de l'épopée cyclique sont visibles dans cette partie du poème.

Manet. — On a remarqué l'emploi fréquent et peu classique de ce verbe dans le *Culex* (v. 39; 66; 144; 266; 269; 296). Il semble amené ici par l'impossibilité d'appliquer l'expression *uiuît* ou *agit uitam* à l'existence qui suit la mort. *Contra manet* n'est d'ailleurs pas sans analogie avec *manet procul*, du vers 266, et doit être traduit à peu près de même : « le groupe des héros se tient du côté opposé à vous autres, héroïnes ».

296-297. **Hic et uterque Æacides.** — La généalogie de la famille d'Eaque, en la dégagant des nombreuses variantes mythologiques, peut se réduire au tableau suivant :



Cf. le texte d'Ovide (*Met.*, VII, 476) :

Occurrunt illi *Telamonque* minorque
 quam *Telamon Peleus* et proles tertia *Phocus*.
 Ipse quoque egreditur, tardus grauitate senili,
Æacus.

Le nom patronymique d'*Æacides* convient indifféremment à tous les personnages de cette famille, depuis la seconde génération. Pyrrhus, fils d'Achille, arrière-petit-fils d'Eaque, est encore désigné par cette épithète. Elle semble s'appliquer ici à Pélée et à Télamon, nommés immédiatement après

dans une longue parenthèse explicative ; plus loin (v. 322), elle ne peut qualifier qu'Ajax. Un écrivain scrupuleux aurait certainement évité la confusion qui résulte de cette homonymie à propos de personnages différents et à quelques vers de distance. Selon Ribbeck (Rh. Mus., 1863, p. 410), *uterque Æacides* ne peut s'entendre que des deux cousins, Achille et Ajax, sur qui roule l'ensemble du développement ; mais la parenthèse alors ne se comprend plus et les idées s'enchaînent mal. — Quant à la conjonction *et*, que Leo (d'après Sillig) déclare inintelligible, elle me paraît se traduire assez simplement par « entre autres » : le groupe des héros *et, entre autres*, les Éacides. — Voir, pour plus ample explication, le Comment. au vers 304.

297-300. Peleus namque... Nereis amavit. — La parenthèse est un des procédés favoris de l'auteur du *Culex* : cf. vers 58, 132, 238, 247, 369, 389. Celle-ci se rattache assez mal à l'idée directrice du développement. — Pélée et Télamon sont tous deux fils d'Eaque et d'Endéis ; selon une tradition différente, Télamon, fils d'Actaeos et de Glaucè, aurait été seulement l'ami de Pélée (Decharme, *Myth.*, p. 599 ; sur l'ensemble de la légende, cf. Apollod. III, 12-13).

Telamonia uirtus = *fortis Telamon* : emploi bien connu de l'abstraction poétique, qui se retrouve aux v. 308, 364, 362. C'est une expression homérique : *βίη Τημονίης* (II. IV, 386) ; *βίη Διομήδεος* (II. V, 781) : cf. aussi Esch., *Sept.*, 571 : *βίη Τηδῆος*.

298. Per secure patris laetantur numina (var. de III₁ : *lumina* ; de NO : *munera*). — Eaque, fils de Zeus, chargé de rendre la justice aux Enfers, est un personnage divin : *numina* est donc le terme propre. Sa protection garantit à ses fils une félicité parfaite et que ne trouble aucun souci. — *Laetantur*, au sens mystique : ils sont béatifiés. — *Secura* se rapporte grammaticalement à *numina*, logiquement à Pélée et à Télamon. Cf., vers 250, un exemple d'hypallage analogue (*anxia uulnera*).

299. Quorum conubiis Venus et Virtus iniunxit Honorem. — Var. de C : *coniunxit*. La Beauté et la Valeur personnifiées jouent ici le rôle de *pronubae*, comme plus haut (v. 247) Tisiphone, présidant à des hymens moins fortunés. L'Honneur leur sert, en quelque sorte, de para-

nymphes. Le détail de cette allégorie s'explique par les circonstances de ces glorieuses unions, où la beauté est l'enjeu de la bravoure et de la vertu. On sait au prix de quels efforts Pélée déjoua les métamorphoses de Thétis et finit par triompher de sa résistance (*amavit* ne doit donc pas s'entendre d'un amour spontané); de son côté Télamon avait reçu en présent d'Héraclès la belle captive Hésione, pour la part brillante qu'il avait prise au premier siège de Troie. L'un et l'autre ont mérité leur bonheur par leur courage. Les noces de Thétis et de Pélée sont un des sujets classiques de l'épithalame alexandrin; l'auteur du *Culex* n'a pu résister au désir de leur consacrer une allusion. C'est sans doute la raison de cette parenthèse intempestive. — *Venus* et *Virtus* représentent les allégories abstraites (cf. *Eusebeia*, *Aidos*, *Hybris*, *Poinè*, etc) qui, dans la religion des Grecs, se sont développées parallèlement à l'anthropomorphisme mythologique; l'Honneur divinisé est une conception latine. Voir là-dessus Gruppe, *Gr. Myth.*, p. 105 sq. et Thèse, *Myth.*, p. 187 et note 3. La même Ἀρετή qui préside ici aux noces de Télamon est représentée ailleurs pleurant sur la tombe de son fils Ajax (Asclépiade, AP., VII, 145; Gittlbauer, *Wien. Stud.*, XXIII, 1901, p. 171 sq). Il y avait à Smyrne un « Jardin d'Arété » (Philostr., *V. Soph.*, I, 25, 41); Kilyra et Aphrodisias, villes d'Asie Mineure, rendaient un culte à cette déesse.

Conubiis (*connubiis* : **NORV**) : je conserve à ce substantif la forme que lui donnent les mss. *Conubis* (Ribbeck, Haupt, Leo) est une correction des éditeurs modernes, qui n'est pas suffisamment justifiée par les textes. La quantité de ce mot est incertaine : elle oscille entre *cōnūbĭum* et *cōnūbjum*. On a en tout cas le droit de traiter *cōnūbūs* comme un choriambé. Il semble que les classiques se soient réglés pour cela sur des raisons d'harmonie (cf. Thèse, *La Versific.*, p. 395-6).

300. **Hunc rapuit serua, ast illum.** — Conjectures diverses : *rapit Hesione* (Heinsius) ou *Hesiona* (Ellis); *rapuit Periboea* (Schrader); *hoc caluit Periboea* (Stadtmueller). Housman propose : *hunc rapuit seruata* (*seruata* = *feritata* = *ferit*)^{at} ou *ferit ast*, texte d'un grand nombre de mss., par allusion¹ au monstre auquel le héros aurait arraché la

jeune fille (Groupe, *Gr. Myth.*, p. 493). Le sens du second hémistiche et la construction symétrique du vers indiquent qu'il s'agit des amours de Télamon et le mot disparu devait faire pendant à *Nereis*, tout en faisant ressortir le caractère exceptionnel de ces amours. La conjecture de Bembo : *hunc rapuit serua*, heureuse au point de vue paléographique (*ferua ast* = *ferit ast*), réalise parfaitement ces conditions. Il s'agit d'Hésione, fille de Laomédon et captive d'Héraclès (Apollod. II, 6, 4), cédée par lui à Télamon pour prix de sa valeur guerrière et conquérant par sa grâce celui qui l'a méritée par son courage. Les deux hémistiches forment antithèse : « l'un fut conquis par sa captive, l'autre se fit aimer d'une Néréide ». Le vers ainsi rétabli développe symétriquement celui qui précède, le mariage de Télamon étant le triomphe de la beauté (*Venus*) et celui de Pélée la récompense du courage (*Virtus*). Cette restitution a d'ailleurs pour elle la tradition littéraire : l'Agamemnon de Sophocle, querellant Ajax, l'appelle « fils de captive » (τῷ ἐκ τῆς αἰχμῶν κατὰ δόξας : *Ajax*, 4228), à cause de sa mère Hésione. Un passage d'Ovide (*Mét.*, XI, 246-8) offre avec celui du *Culex* des analogies frappantes :

Nec pars militiae Telamon sine honore recessit
Hesioneque data potitur. Nam coniuge Peleus
clarus erat diua.

Cf. les vers du même Ovide (*Am.* II, VIII, 41) sur les esclaves qui ont eu d'illustres amours :

Thessalus ancillae facie Briseidos arsit ;
serua Mycenaeo Phoebas amata duci.

Toutes les vraisemblances sont donc favorables à la conjecture de Bembo. *Serua*, il est vrai, convient assez mal à une princesse de sang royal, prisonnière de guerre ; le mot propre serait *captiva* ; mais les raisons de style ont peu de poids quand il s'agit du *Culex*. — *Periboea*, proposé par Schrader, adopté par Benoist, est moins satisfaisant : outre la dureté de l'élision qui en résulte, les circonstances assez banales du mariage de Télamon avec Péribée ne justifient guère l'énergie du verbe *rapuit*. Xénophon, parlant de cette union, se borne à dire : ἣν αὐτὸς ἐβούλετο ἔγρημε Περίβοιαν τῇν Ἀλκίβοιου (*Cyneg.* I, 9). Cf. Leo, p. 92.

301-302. Assidet hac iuuenis, sociat quem gloria sortis, alter. in excidium referens a nauibus ignes. — Passage évidemment altéré et d'une restauration difficile. Il est impossible d'imaginer une construction plus embrouillée. Sillig et Leo rattachent *assidet hac iuuenis*, par dessus la parenthèse, à *hic et uterque* : « d'un côté les deux Éacides (Pélée et Télamon), de l'autre un jeune homme (Achille) ». Cette explication leur semble nécessaire pour rendre compte de la présence de *et* au vers 296; mais il faudrait alors expliquer l'absence de cette même conjonction au vers 301; la répétition de *et* est obligatoire et l'anacoluthie qu'invoque Sillig singulièrement forcée. L'asymétrie d'une telle construction est plus que choquante, elle est inadmissible. *Iuuenis* s'oppose d'ailleurs très mal à *Æacides*, puisque Achille est lui-même un Éacide, et il ne répond guère mieux à *alter*, qui commence le vers suivant. Enfin il est tout à fait singulier que le poète attaque par une sèche mention d'Achille un développement consacré aux exploits d'Ajax et qu'après avoir donné le change au lecteur par cette fausse entrée, il ramène vingt-deux vers plus loin, quand on a cessé de l'attendre, l'éloge d'Achille vainement annoncé au vers 301. — Inutile de s'obstiner à expliquer l'inexplicable. Le texte que j'adopte est à peu près celui de l'Helmst., dont Bembo s'était déjà rapproché. *Quem* se lit aussi dans le Mediol. et est impliqué par la var. *sociat de* (paléographiquement, *de = q̄e = quem*). *Fortis = sortis*. Il faut ponctuer après *amant*. Il n'est plus question d'Achille au vers 301; *iuuenis... alter (iuuenis*, pour distinguer la deuxième génération des Éacides de la première, dont il vient d'être question) désigne Ajax, que l'auteur a voulu faire passer en première ligne, par un souci d'originalité souvent signalé dans cette étude; peut-être aussi parce qu'il puise à une autre source que l'*Iliade*. Le récit des exploits d'Ajax, qui remplit les vers suivants, est d'ailleurs plus naturel dans sa bouche que dans celle d'un autre. Son cousin et rival, Achille, est mentionné seulement au vers 323; mais il est présent à l'esprit du poète dès le début du morceau consacré à leur gloire commune. De là le parallèle entre les deux héros, indiqué dès le premier vers par la comparaison de leurs destinées glorieuses (*sociat quem gloria sortis*) et souligné par la répétition sy-

métrique de *alter* (*assidet hac iuuenis... alter* : v. 301-2; — *alter... Hectoreo lustrauit corpore Troiam* : v. 323). — Pour la première partie du vers, il convient de signaler la correction d'Ellis (*assidet huic*); pour la seconde partie, la variante traditionnelle (*sociatae gloria sortis*), recueillie par Haupt, Ribbeck, Rœhrich, Ellis et celle de Barth (*sociat quem gloria sorti*), qui se retrouve dans Bæhrens. — Sur la posture attribuée aux hôtes de l'Elysée (*assidet*; cf. v. 335, 358), voir Thèse, *Le genre et la forme*, p. 287.

Il est d'ailleurs très possible que ce passage soit interpolé. En supprimant la parenthèse, qui dérange toute l'économie du morceau, on obtiendrait le texte suivant :

296	Hic et uterque
297-301	Æacides iuuenis ; sociat te gloria sortis,
302	<i>alter</i> , in excidium... etc...
322	Hos erat Æacides uultu laetatus honores,
323	Dardaniaeque <i>alter</i> fuso quod sanguine campis
324	Hectoreo uictor lustrauit corpore Troiam.

Dans cette hypothèse, le développement tout entier se rapporte à Ajax et à son cousin Achille; *Æacides* désigne les mêmes personnages dans les deux cas. Le point d'attache de l'interpolation serait au vers 301 (remarquer l'analogie frappante des deux graphies : *æacides* = *ac-acides* et *assidet ac*).

302. In excidium referens. — La plupart des mss. donnent *inexcisum*; — *inerrisum* ou *in excisum*; — *inexcussum*, d'où Bembo : *inexcussus* et Scaliger : *in excursu*; — *in excelsum*, d'où enfin *in excessum*, adopté par Bæhrens et Leo. Mais *gloria sociat in excessum* (la gloire associe les deux héros dans la mort) est du pur galimatias. En outre, la mort d'Achille et celle d'Ajax, loin d'être glorieuses, ont été peu en rapport avec leurs exploits. Le poète lui-même en fait la remarque un peu plus loin (325-326 : *rursus acerba fremunt Paris hunc quod letat et huius | firma dolis Ithaci uirtus quod concidit icta*). L'interprétation proposée introduirait donc dans le texte une véritable contradiction. — La correction de Bembo (*acer, inexcussus*), soutenue par Rœhrich (*De Cul. pot. cod.* p. 23), acceptée par Ribbeck et Benoist, ne cadre guère avec le contexte : ces épithètes

martiales s'accordent mal avec l'attitude paisible qu'exprime le verbe *assidet*. En outre *inexcussus* est sans exemple dans la latinité; et bien que le *C.* renferme plusieurs *singulares uoces*, il est inutile de lui en prêter gratuitement une de plus. *Acer inexcussus* (ἀκρὸς περὶ ἁλῆτος), proposé par Ellis, ne me paraît guère plus latin. — *In excidium*, déjà préféré par Voss et par Sillig, a pour lui le ms. II₁ et la *membrana Scaligeri altera*. Il doit être rattaché à *repulsos* (*ignes in excidium repulsos*). Il ne faut pas entendre par là que les torches renvoyées par Ajax vont semer la mort dans les rangs troyens, car un tison capable d'incendier un navire ne peut faire de mal à une armée. *In* a le sens alternatif et marque déplacement du péril : les navires sont préservés de l'incendie et en revanche ce sont les Troyens qui sont exterminés. — Ajax raconte ces prouesses aux habitants de l'Elysée, qui font cercle autour de lui; *referens* est synonyme de *memorans* et repris au vers 304, avec le même sens.

303. **Torua feritate repulsos.** — Var. des mss. : *turba* ou *torta*; — *fremitante*; — *refulsos* ou *reuulsos*.

304. **O quis non referat talis diuortia belli.** — L'auteur résume ici la *μάχη ἐπὶ ταῖς ναῦσιν*, qui remplit le chant XIII de l'*Iliade* (cf. aussi *Il.* XV, 592 sq.), sans qu'il soit possible de dire s'il l'imite directement ou à travers des intermédiaires. Il nous reste très peu d'allusions à cet épisode dans la littérature postérieure à Homère; mais notre poète a pu avoir sous les yeux des extraits d'épopées cycliques. Certains détails ne sont pas homériques, comme la mention du promontoire de Sigée et du cap Rhétée, ou le rôle attribué par le poète à l'Ida personnifié (Thèse, *Myth. du Cul.*, p. 187-9). — *Talis... belli*, texte du Vat. 2759 et du *Fragm. Stabul.*, qui se retrouve dans plusieurs mss. italiens (AII₁OV₁). La plupart des autres donnent *tali bellis*. — *Diuortia* (*deuortia*, *deuortia*), à peu près synonyme de *iurgia* ou *discrimina* (d'où la conjecture de Bæhrens); terme rare et de médiocre latinité, dans le sens où l'emploie l'auteur du *Culex*. Leo rapproche un texte de Grattius (*Cyneg.*, 345) : *quin et Mauortia bello | uulnera et errantes per tot diuertia morbos | causasque affectusque canum tua cura tuerist*.

305. **Quae Troiae uidere uiri.** — *Troiae uiri* est d'un

assez mauvais style. Heinsius propose *Troes*, Heyne rattache en outre *uiri* à *graii* (*quae Troes uidere, uiri uidereque graii*). Rien de plus arbitraire et de moins naturel. Næke n'est guère mieux inspiré (*V. Cat.*, 313) lorsqu'il entend *Troiaie uiri* au sens large, comme ne désignant pas précisément « les citoyens de Troie », mais « les hommes contemporains du siège de Troie » : *qui uixere tempore Troiae et qui magnum quid perpetrare ad Troiam*. C'est faire disparaître la symétrie des deux hémistiches, car les Grecs rentrent aussi dans cette catégorie. Mieux vaut accepter une hardiesse de style d'ailleurs acceptable. — **Viderèque** : après un *e* bref, *que*, sans être incorrect, est rare chez les versificateurs scrupuleux.

306. **Teucria cum magno manaret sanguine tellus** (Schrader : *multo*). — Cf. Hom., *Il.* XV, 745.

307-309. **Sigeaque praeter litora... truderet**. — La correction de Heinsius (*propter* au lieu de *praeter*) est mal venue : *Sigea praeter litora* est l'équivalent latin de l'expression homérique *παρὰ θῖνα θάλασσης* (cf. Leo, p. 94). Ces mots s'orientent naturellement vers la dernière partie de la phrase (lorsque, dans les parages du cap Sigée, le redoutable Hector lançait les Troyens à l'assaut de la flotte grecque). — En revanche, la retouche de Böhrens (*truderet*) est nécessaire; *uidere* (**RVV**₁), adopté par Bembo, Heyne, Ribbeck, répéterait le verbe déjà employé plus haut (v. 305) et s'harmoniserait mal avec l'imparfait du subjonctif *manaret*. La même conjonction (*cum manaret... cum uidere*) ne peut être construite différemment sous le même rapport.

Le vers 308 a été restitué par Schrader (*Emend.*, p. 27), d'après le Vossianus. Au lieu de *ducis* (**RVV**₁), la plupart des mss. donnent *seui duos* ou *se uiduos*. — Je signale pour mémoire la conjecture de Sillig, qui ferait de *Troas* un nominatif singulier (la Troade), ce qui rendrait la fin de la phrase inintelligible et incorrecte. — **Hectoris ira** = *ἡρῆς* *ἔκτασις* (Hector furieux) est fréquent dans la poésie homérique. Cf. plus haut, v. 297.

309. **Inimica mente**. — En poésie, *inimicus* se prend quelquefois au sens de *hostilis* : *tela inimica* (Virg., *En.* XI, 809); *casurasque inimicis ignibus arces* (*ibid.*, VIII, 375). Cette confusion est facilitée par le fait que *hostis* ne désigne pas

nécessairement l'ennemi public, mais peut se dire d'un ennemi personnel, du moment que sa haine se traduit par des actes de violence (Krebs, *Antibarbarus*, 6^e éd., au mot *hostis*).

310. **Tela, neces, ignes** : texte très altéré dans les sources les plus anciennes, mais rétabli par le Vatic. 2759 et par plusieurs mss. italiens (AMH₁V₁b). — Ribbeck attribue à tort au Colb. I la leçon *nece*; ce ms. donne *nete signas*.

311-312. **Ipsa iugis namque Ida potens...** — Conjectures des éditeurs : *sudis* (Ellis); *Ida patens* (Heins.); *parens* (Ellis); *frondentibus*, au lieu de *feritatis* (Heins.). Leo prête à Bembo le texte suivant :

Ipsa iugis namque Ida potens feritatis et ipsa
Ida faces altrix cupidis praebebat alumnis.

J'ignore où Leo a pu lire cela. Les deux éditions du *De Culex* de Bembo que j'ai sous les yeux (Lyon, 1532 et Bâle, 1556) s'accordent à donner un texte et une ponctuation assez différents :

Ipsa iugis nanque Ida potens feritatis, et ipsa
aequa faces altrix cupidis praebebat alumnis.

On doit savoir gré à Bembo de la correction *iugis*, qui, paléographiquement, est l'équivalent à peu près exact de *uugis* et qui satisfait mieux l'esprit. Il faut joindre : *iugis faces praebebat* (ses flancs boisés fournissaient des torches) et conserver *potens*, texte de tous les mss. L'Ida est ici personnifié : c'est la puissante Cybèle elle-même venant au secours de ses fils. Cf. Thèse, *Myth. du Culex*, p. 188. — Au second vers, la leçon de **KRVV₁** (*Ida faces altrix...*) est imposée par le sens. Qu'elle ait pu s'altérer en *daque faces* (**BFin**), c'est ce qu'on s'explique aisément. Les copistes ajoutent souvent *que* à la fin des mots sans aucune raison plausible (cf. par ex., v. 155 : *excelsisque* pour *excelsis*). La difficulté réside dans la construction de la phrase. L'explication de Heyne (*potens feritatis, pro ferarum potens, ut παρὰ τὰς ἑτέρας alii dixerunt*), le texte et l'interprétation de Leo (*faces feritatis cupidus*) ne donnent aucun sens raisonnable. Il importe de déterminer la ponctuation. La virgule, nécessaire après *potens* pour détacher l'anaphore, rejette *ferita-*

tis vers la seconde partie de la phrase (*feritatis altrix*) : l'Ida contribue lui aussi (comme la colère d'Hector, v. 308) à attiser leur féroacité, en fournissant des torches à ses enfants qui viennent lui demander des armes (*cupidis*, au datif, complète heureusement *alumnis*). Cf. Sil., I, 218 : *altrix bellorum bellatorumque uirorum Tellus* ; Stace, *Theb.* XII, 52 : *amica Citheron silua rogis*. Cette construction n'empêche pas la relation évidente entre *altrix* et *alumnis*. — On pourrait rapprocher aussi *feritatis faces*, en donnant au génitif la valeur qualificative (torches dévastatrices) ; mais cette explication est un peu forcée.

313. **Litoris** ; — orth. de $H_1\Theta P_3V$: *littoris*.

314. **Flamma lacrimante** : — selon Bembo, *superante*, selon Heinsius, *crepitante* ; ailleurs *populante*, ou encore *flagrante* (Haupt, Ribbeck, Böhrens), ou *lacerante* (Sillig). Mais l'expression des mss., *lucrimante*, est suffisamment claire et beaucoup plus pittoresque ; elle convient parfaitement à la résine qui coule et grésille en se consumant et, par hypallage, à la flamme qui la consume. Une trouvaille de style dans le *Culex* est chose assez rare pour ne pas manquer l'occasion d'en faire compliment à l'auteur.

315. **Oppositus contra** : — redondance consacrée par l'usage de la meilleure latinité. C'est pour chercher à l'éviter (bien inutilement) que Schrader substitue *conto* à *contra* ; cf. Haupt, *Opusc.* III, 72. Cette correction semble s'autoriser du passage correspondant d'Homère : *νόμα δὲ ξυστοῦ μέγα παράχρη ἐν παλάμῃσιν* (Il. XV, 677) ; mais elle s'accorde assez mal avec le vers 320 du C. (*Vulcania ferro uulnera... depellere nauibus instat*). Cf. là-dessus la note très judicieuse de Leo, p. 96.

318-320. — Passage mutilé, qui a donné lieu à un nombre infini de remaniements. Je cite les plus notables :

V. 318 : **fulminibus** est la leçon de H_1P_8 , du Mediol. et de tout le groupe Θ ; c'est par erreur que Ribbeck l'attribue aussi à P_1 (*fluminibus*). — Corr. de Ribbeck : *fulminibus ueluti fragor atro et turbine nisus* ; de Böhrens : *flaminibus ueluti fragor est a turbine mixtis* ; d'Ellis : *fulminibus ueluti fragor est e turbine nisis*. Leo suppose un vers disparu.

V. 319 : sauté dans VV_1 . **Tegminibus** est la leçon unanime des sources (*ignibus hic* : corr. de Bembo, adoptée

par Heyne-Ribbeck-Bährens ; — *hic manibus* : Ellis). — **Super** remplacé par *asper* dans Haupt-Ribbeck-Bährens et par *furens* dans Heyne. — Fin du vers généralement mutilée (*Sigeaque praeter*, texte des mss., est un remplissage inintelligent, emprunté au vers 307). Conjecture de Bembo : *si classibus Argos*.

V. 320 : **eripiat** (Bembo). Ici encore, la citation de Bembo faite par Leo (p. 97) est inexacte : ni l'édit. de 1532 ni celle de 1556 ne portent : *ignibus hic taedisque asper, si classibus Argos eriperet reditus*, mais bien : *ignibus hic telisq; super. si classibus Argos eripiat reditus*. Au reste, la longue dissertation de Leo sur ce passage controversé ne m'a pas convaincu. Le remaniement qu'il propose est trop compliqué ; le Vossianus, dont il s'autorise, est plus d'une fois interpolé, même dans les cent derniers vers, et la citation d'Homère (*Il.*, XIII, 436) ne se rapporte pas avec une suffisante évidence à ce qui nous reste de ce passage du *Culex*.

Si altéré que soit le texte, l'idée générale se dégage assez nettement. Les deux héros sont aux prises, l'un attaquant les navires, l'autre s'efforçant de les protéger. Le fracas des armes (*tegminibus telisque*) peut difficilement se comparer au murmure d'un torrent (Leo, p. 99) et fait songer plutôt aux éclats retentissants de la foudre ; la leçon du Harl. et de l'Helmst. (*fulminibus*) doit donc avoir la préférence dans le premier vers et une légère correction (*editus* p. *editur* : *b*, [*a*] *edibus* : **BCu** ou *tedibus* : *H*₁) suffit dès lors à restituer la comparaison du début : **fulminibus ueluti fragor editus**. *Inse* (*b* : *ense*) pourrait bien représenter les deux syllabes extrêmes d'une fin de vers telle que *intonat ense* (cf. v. 179 : *intonat ore*), en partie effacée dans le ms. archétype et qui se retrouve à peu près dans l'Aldine de 1534. Cette fin de vers se relie bien à ce qui suit (*ense, tegminibus telisque*), énumération des armes offensives et défensives qui se heurtent avec fracas dans l'acharnement de la mêlée. D'autre part, étant donné la symétrie de la construction, *alter* est nécessaire, dans la première partie de la phrase, pour répondre à l'*olter* du v. 320. Reste une lacune, que Bembo a ingénieusement comblée en se guidant sur les mots qui suivent et qui font allusion aux efforts

désespérés d'Hector pour empêcher le retour de la flotte grecque. On obtient ainsi le texte suivant :

Fulminibus ueluti fragor editus, *intonat ense*,
 tegminibus telisque alter, *si classibus Argos*
 eriperet reditus; alter... etc.

Eriperet reditus est l'équivalent de la locution homérique : ἀρπάζειν νοστίους ἄραρ. *Eriperet* semble contraire à la concordance des temps (d'où la corr. de Bembo : *eripiat*) ; mais la violation de la règle n'est qu'apparente, puisque le présent de l'indicatif, *intonat*, a la valeur d'un imparfait. *Tegmina*, pour désigner l'armure défensive est d'un emploi assez rare : cf. cependant, dans Virg. *Æn.* IX, 517, *armorum tegmina* (appliqué à la *testudo*) et *ibid.* X, 476 : *umeri tegmina* (appliqué à une pièce de la cuirasse). Cf. aussi T. L., I, 43, 2 : *galea, clipeum, ocreae, lorica, ut tegumenta corporis essent*. En général *tegmina* se dit des vêtements : *pudibunda tegmina matris* (Val. Flacc., *Arg.*, VII, 303.)

322. Hos erat Æacides uultu laetatus honores. — L'Éacide en question ne peut être qu'Ajax, nommé en dernier lieu. Au vers suivant, *alter* désigne évidemment Achille. Même en tenant compte de l'indépendance affectée de notre poète à l'égard de ses modèles et des emprunts probables à l'épopée cyclique, on ne peut que s'étonner de la place secondaire faite au héros de l'*Iliade* dans cette revue des guerriers qui s'illustrèrent sous les murs de Troie. — Le plus-que-parfait *laetatus erat* a beaucoup tourmenté les interprètes. Haupt s'est aperçu le premier (*Opusc.* III, 73) que ce passé est en relation avec le présent *fremunt* (v. 325) et s'explique par une progression du récit. Les épisodes successifs de la narration se reflètent sur la physionomie des personnages : tout à l'heure elle exprimait la joie du triomphe (*uultu laetatus erat*) ; ils s'indignent maintenant en revivant l'heure fatale où la lâcheté d'un Paris et la fourberie d'un Ulysse eurent raison de leur brillante valeur. Le vers 322 est très bien traduit par Haupt : « *in des Æakiden Antlitze strahlte die Freude über solchen Kriegerthum* ». — Le verbe *laetari* est d'ailleurs répété trois fois à des intervalles rapprochés, soit comme verbe intransitif (v. 298), soit avec un complément à l'accusatif ou à l'abla-

tif (v. 322-329). L'accusatif est surtout classique avec un pronom neutre. *Lactari honores* est une construction exceptionnelle.

Var. et corr. : les mss. donnent *hoc* ou *hic*; *hos* est une restitution de Haupt; *hic erat Æacides nultus elatus honore* (Scaliger); *sedet* (Ribbeck), au lieu de *erat*; *hoc erat Æacides nultu laetatus honore* (Ellis).

323. Alter : Achille, par opposition à l'*alter* du vers 302, qui est Ajax. Ils ne sont nommés ni l'un ni l'autre. La plupart des héros de ce catalogue sont désignés par des allusions ou des périphrases, qui ne contribuent pas médiocrement au vague du style et à l'obscurité générale du développement.

324. Hectoreo uictor lustrait corpore Troiam. — Vers restitué par Bembo, grâce à une transposition de mots. La plupart des mss. donnent : *Hectora lustrait uictor de corpore Troiam* (var. : *Hectore* ou *Hector*; Harl. : *elustrait*); *Hectoreo* est la leçon de *b.* A signaler, la conjecture de Sillig-Housman : *Hector lustrait deuicto corpore Troiam*, inspirée d'Ovide, *Ibis*, 331 :

Vel qui quae fuerat tutatus moenia saepe
corpore lustrait non diuturna suo.

Mais *deuicto corpore* n'est guère latin.

325. Rursus acerba fremunt. — Cf. Thèse, *Idées mor.*, p. 221, note 2, ce qui est dit sur la répercussion indéfinie dans l'Hadès des scènes caractéristiques de la vie terrestre des héros. Ici, la succession des épisodes forme, en quelque sorte, un tableau mouvant : après la bataille épique, la trahison et la mort. — **Letat**, verbe fréquent dans Ovide et créé par lui selon Birt (*Ad hist. hex. lat.*, 41), qui croit pouvoir tirer de là des conclusions sur la date de la composition du *Culex*; mais voir à ce sujet Thèse, *La quest. d'authent.*, p. 38. — Dans un certain nombre de mss. (KVV₁₁), ce vers se termine par une formule de remplissage (*pars huic, pars destinat illi*) sans rapport visible avec l'idée.

326. Firma : correction de Leo. Les mss. donnent *arma*, d'où Bembo et l'Aldine de 1534 ont tiré *alma*; l'Ascensienne de 1507, Scaliger, Heyne, *alta*. — Il s'agit du différend en-

tre Ajax et Ulysse pour la possession des armes d'Achille. En rapprochant la leçon *arma* de la fin du vers précédent telle qu'elle est donnée par le Vossianus (*pars huic, pars destinat illi*), Bährens est conduit à supposer que les vers 325-326 pourraient bien être formés avec les débris de trois autres, que le copiste aurait combinés en les mutilant. Plus probablement, *arma* est une glose marginale destinée à rappeler la circonstance qui mit aux prises les deux héros (la dispute des armes) et insérée après coup dans le texte.

327. **Huic gerit auersos...** Ulysse se détourne pour éviter de rencontrer le regard d'Ajax. Ce qui précède explique suffisamment cette attitude. La mort n'a pas réconcilié les deux adversaires. Cf. plus haut (v. 254 sq.) ce qui est dit d'Étéocle et de Polynice. Voir aussi la rencontre d'Ulysse et d'Ajax dans l'*Odyssée* (XI, 543-564), où c'est Ajax boudeur qui se détourne.

329-330. **Pallade iam laetatur ouans rursusque tremescit.** — C'est la même antithèse que ci-dessus à propos des Éacides (*erat laetatus... rursus acerba fremunt*). La répétition du même verbe accentue encore l'analogie. — *Pallade* = *Pallade subrepta* est un de ces à peu près d'expression si fréquents dans le *Culex*; on comprend qu'il s'agit de l'enlèvement du Palladium (*Æn.* II, 163 sq.); d'où la retouche de l'édition Aldine (1517) : *Palladio laetatur ouans*.

On entendait par Πηληϊόδοτος une statue de Pallas armée, tombée du ciel et à laquelle était attaché le salut d'une ville; cf. Decharme, *Myth.*, p. 93-94. Beaucoup de cités grecques ou italiennes se glorifiaient d'en posséder de semblables. Pour prendre Troie, il fallut que Diomède et Ulysse enlevassent par ruse le Palladion de la citadelle de Pergame; mais, selon la tradition latine, ils ne ravirent qu'un faux Palladion, le vrai fut emporté par Enée en Italie et il était conservé à Rome, dans le temple de Vesta (Preller, *Röm. Myth.*, 3^e éd., p. 298-9). Selon quelques érudits, le v. 368 du *C.* ferait allusion à ce Palladium romain, qui fut sauvé du feu par Cécilius Métellus lors de l'incendie du temple de Vesta (241 av. J. C.). Cf. Comment. au vers 368.

Tremescit iam Ciconas. — *Tremesco* ou *tremisco* a ordinairement la valeur intransitive; on le trouve cependant comme verbe actif chez Virg., *Æn.* III, 648 : *sonitum-*

que *pedum uocemque tremesco* ; *ibid.* XI, 403 : *nunc et Myrmidonum proceres Phrygia arma tremescunt* ; Stat., *Theb.*, IX, 535 : *illam [scil. quercum nutantem nemus et mons ipse tremescit] qua tellure cadat*. Ce que Leo qualifie d'*intolerabilis solocismus* est donc autorisé par les textes les plus formels. Il est dès lors inutile de ponctuer après *tremescit* ; en faisant de *Ciconas* le complément direct de ce verbe, on obtient une phrase plus symétrique et plus naturellement coupée.

330... **Iam Ciconas iamque horret atrox Laestrygonas** [ipse]. — Dans un certain nombre de mss., ce vers revêt les formes les plus barbares : *iam oicon asiam quae* (B) ; *iamoi conasi iamq.* (p) ; *pamoicon asiamque* (b), etc. Le dernier mot manque ou est arbitrairement suppléé. Le texte du Bemb. et du Cors., *lestrigone*, a suggéré la conjecture de Sillig : *Laestrygone natos* (d'après le scol. de l'*Odyssée*, X, 81, Lestrygon serait un ancien roi du pays, auquel il aurait donné son nom : ἀπὸ τοῦ βασιλεύσαντος Λαιστρυγόνος Ἀλάου τοῦ ποσειδῶνος πατρὸς). Hertzberg propose *Laestrygonis antrum*, Ellis *atrox Laestrygone limen*. Il semble plus naturel et plus simple d'accueillir, avec Ribbeck, Bährens, Leo, le texte légèrement modifié de VV₁ : *Laestrygonas ipse*. Il vient d'être question des exploits d'Ulysse : « redoutable lui-même, il trouve plus redoutable que lui ». *Lestrygones* se trouve dans Sid. (*Epig. ad Maior.*, 19) avec la seconde syllabe brève ; c'est une faute de quantité (Luc. Mueller, *De re metr.*, 2^e éd., p. 444). — La légende des Lestrygons (Hom., *Od.* X, 80 sq.), localisée par quelques-uns en Sicile, est plus probablement originaire des parages de l'Eubée et de la Béotie orientale (Gruppe, *Gr. Myth.*, p. 316 et 707). Quant aux Cicones, qui firent un si rude accueil à Ulysse et à ses compagnons (Hom., *Od.* IX, 39 sq. ; cf. Herod., VII, 59), c'était une peuplade thrace. Ovide (*Met.*, XI, 3) emploie le mot au sens large : *nurus Ciconum* = les femmes de la Thrace. — Sur les pérégrinations d'Ulysse, consulter Wilamowitz-Moellendorf, *Homer. Untersuch.*, p. 161 sq. et le beau livre de Victor Bérard, *Les Phéniciens et l'Odyssée*, dont l'idée maîtresse (hypothèse d'un périple phénicien illustré par la mythologie grecque) semble établie. Ces « voyages extraordinaires » ont été le point de départ de

toute une littérature fantaisiste, dont le roman a tiré largement parti et dont Lucien fait la parodie dans son *Histoire véritable*. Déjà au commencement du iv^e siècle av. J. C., Timotheos avait puisé dans l'*Odyssée* la matière de plusieurs poèmes dithyrambiques : *Kyklops*, *Skylla*, *Luertes*, etc. (Gruppe, *Gr. Mythol.*, p. 705).

331. Scylla rapax. — Il s'agit de la nymphe sicilienne aimée de Glaucos et que Circé métamorphosa en monstre aboyant. Elle est distincte de Scylla fille de Nisus, qui, par amour pour Minos, causa la perte de Mégare en enlevant de la tête de son père le cheveu de pourpre dont dépendait le salut de la ville et fut, pour cette trahison, changée en huppe. C'est le sujet de la *Ciris*. Cf. Gruppe, *Gr. Myth.*, 424 et 442₆; Waser, *Skylla und Karybdis*. — Virgile (*Egl.* VI, 74), Propertius (IV, 4, 39) et Ovide (*Am.* III, XII, 21) ont fondu les deux légendes. Cf. Thèse, *Mythol.*, p. 490. — L'épisode de l'*Odyssée* (XII, 201-239) auquel fait allusion ce vers du C. est un des sujets favoris de l'art décoratif (Welcker, *Alte Denkm.*, V, 237; Helbig, *Camp. Wandgem.*, 213₁₀₆₃; Robert, *Sarkoph.*, 452-458).

Molossis. — La légende des Molosses appartient au cycle des *Νόσται*; c'est une des fables locales qui vinrent se greffer après coup sur la matière primitive de l'épopée troyenne (Croiset, *Litt. gr.*, p. 443; Gruppe, *Gr. Myth.*, p. 352). Le nom commun qui en dérive est donc *a fortiori* de date récente.

332. Ætnaeusque Cyclops; cf. Virg., *Æn.*, XI, 263. — **Zanclaea Charybdis** (var. de **R** : *et uerida*). Presque tous les mss. écrivent *metuenda*, dont la leçon du Cors., en apparence différente, n'est qu'une corruption facilement explicable (*illum et uerida* = *illu metuenda*). Le Vossianus porte *canolea taribdis*, où Schrader (*Emend.*, 26) a déjà reconnu la *Zanclaea Charybdis* d'Ovide (*Fast.* IV, 499; *Trist.* V, II, 73). Cf. aussi : *Zanclaea saxa* (Ov., *Mét.* XIV, 47). Les objections de Rehrich (*De Cul. potiss. cod.*, p. 38) ne me paraissent pas convaincantes; il est évidemment impossible d'attribuer à la fantaisie d'un copiste une épithète si bien appropriée et si peu courante. Au reste la leçon *Zanclaea* a été signalée par Ellis dans le Vatic. 2759, que Schrader ne connaissait pas encore. C'est donc *metuenda* qui doit

être considéré comme une interpolation et la leçon de **VV₁** remonte à une source antérieure. C'est la confirmation de cette remarque souvent faite que l'élégance d'une variante est loin d'être une garantie suffisante d'authenticité. — Zancle était l'ancien nom de Messine, voisine du gouffre de Charibde : cf. Forbiger, *Handb. der alien Geogr.* III, p. 792.

333. Pallentes lacus. — Cf. v. 372-373: *Ditis... opacos lacus*.

334. Tantaleae generamen prolis = Agamemnon. Vers très tourmenté par les critiques. Il n'y a pas de meilleur exemple des dangers de la fantaisie en matière paléographique. Les mss. écrivent, pour la plupart, *gener amplis* (BCOupv). Les anciennes éditions Ascensiennes ont tiré de là: *hic et Tantaleus gener Æacus amplus Atrida*, qui devient dans Bembo: *Tantalei generis decus, amplus Atrides*. Heyne, d'après la leçon de l'Helmst., *iam plisten* (qui se retrouve dans le Harl.), proposait de lire: *hic et Tantalei stirps Plisthenis, amplus Atrides*, par allusion à Plisthène, père d'Agamemnon. Ribbeck le premier, interprétant le texte à peine altéré du Voss. 81 (*generamenphis*), et le rapprochant du Koeler. et du Voss. 96 (*prolis*), a reconnu dans *gener amplis* l'abréviation régulière de *generamen prolis* (*generam̃ p̃lis*). Cf. Housman, *The Appar. critic. of the Culex* (Transact. of the Cambr. Philolog. Soc., vol. VI, P. I, 1908), p. 4-5 et note 1 de la p. 5. Cette simple constatation a suffi à faire crouler tout l'échafaudage des conjectures. Depuis, le dépouillement du Cors. (*gener ante prolis*) et celui du Vatic. 2759, qui donne la leçon exacte et définitive (*generamen prolis*) sont venus confirmer l'élégante restitution de Ribbeck. — *Generamen*, peut-être terme technique, en tout cas néologisme, employé, selon Quicherat-Chatelain (*Dict. Lat. Fr.*) par Lucifer de Cagliari et Aldhelmus (moine anglais du viii^e s.). — *Tantaleae prolis* désigne Atrée, père d'Agamemnon et descendant de Tantale par l'intermédiaire de Pélopes (Gruppe, *Gr. Myth.*, p. 623).

335. Assidet : cf. v. 301: *assidet hac iuuenis*. — **Quo regente**. Dans les *Νόστοι* attribués à Hégias ou Agias de Trézène, Agamemnon est, avec Ménélas, le héros principal. C'est à ce poème cyclique que s'applique, selon Welcker et Croiset, le titre de *Κάθοδος τῶν Ἀτρεϊδῶν* (Athen. VII, p. 281, B).

336. Doris. — Ce mot, pris comme adjectif, est d'une latinité tardive. Cf. Suét., *Tib.*, 56 : *Doris dialectos*; Sen., *Herc. fur.*, 81 : *Doris tellus*. Il n'appartient pas au vocabulaire homérique : pour désigner les Grecs, Homère dit Ἀχαιοί, Ἀργεῖοι, Δαναοί, jamais Δωριεῖς. C'est que les rédacteurs des poèmes homériques, bien que postérieurs à l'établissement de la puissance dorienne, sont restés étrangers à son influence; ils se rattachent plutôt à la tradition achéenne et asiatique (Croiset, *Litt.*, gr. I, p. 82 et 262). Plus tard seulement, quand le temps eut amorti les haines de races, Dorien, au sens large, devint synonyme de Grec. Cf. Virg., *En.*, II, 27 et VI, 88 (*Dorica castra*); Prop. II, VIII, 34 et IV, VI, 34.

Erichthoniae arces. — *Erichthonios*, fils de Dardanus, père de Tros, est nommé dans Hom., *Il.* XX, 219, Ov., *Fast.* IV, 33, Apollod. III, 12, 2. *Erichthonius* en tant qu'adjectif est une forme exceptionnelle, mais non, comme l'a cru Leo (p. 100), un ἄπαξ εἰρημένον (cf. Prop. II, VI, 4 : *populus Erichthonius*). Il est repris huit vers plus bas, dans le même sens; mais au vers 30, *Erichthonias arces* désigne la citadelle d'Athènes, par allusion à un autre Erichthonios, fils d'Hephaistos et un des rois légendaires de l'Attique (Eurip., *Ion*, 21 et 268; Plin., VII, 56, 57; Serv., *ad Georg.* III, 113). L'auteur du *Culex* ne se préoccupe guère de fonder et de concilier ces incohérences.

337. Graius : leçon de P₃₄; les autres mss. donnent *gravius*. — **Ruenti** (au lieu de *furenti*), correct. de Bembo, qui semble confirmée par le Corsinianus (*Troias uenti* = *Troia ruenti*).

Graius ne peut s'entendre d'Agamemnon, qui mourut, assassiné par Clytemnestre, dans son palais d'Argos, et non *Hellespontiaccis in undis*; pas davantage d'Achille, comme le voudrait Scaliger, qui, pour les besoins de son hypothèse, est obligé de ramener ce passage avant le vers 325. Le tombeau d'Achille s'élevait, à la vérité, non loin de l'Hellespont, au pied du cap Sigée; mais la transposition de Scaliger, à supposer qu'elle fût acceptable en elle-même, laisserait un vide dans le développement. Il s'agit ici évidemment du naufrage de la flotte grecque (Hom., *Od.* IV, 499, sq.), qui, à son retour de Troie, fut brisée par la tem-

pête sur les côtes de l'Eubée (v. 354-355 et Thèse, *Myth. du Culex*, p. 192). *Graius*, rappelé plus loin par *illa copia*, a la valeur collective. — Le thème de la tempête et du naufrage est traditionnel dans la poésie épique depuis l'*Odyssee*. C'était un des épisodes principaux des *Nostoi*. La place importante donnée à ce thème cyclique dans la *Catabasis* du *C.* est d'autant plus digne de remarque que l'œuvre d'Agias de Trézène, au dire de Pausanias (X, 28), contenait elle-même une Descente aux Enfers (Croiset, *Litt. gr.* I, p. 444). Cf. Virg., *En.* XI, 259-263 et Ov., *Met.* XI, 470 sq.

338. Hellespontiakis. — *Hellespontiakis undis*, par synecdoque, désigne en général les mers qui baignent la Grèce. Le cas n'est pas sans exemple. Dans un autre opuscule pseudo-virgilien, la *Ciris* (v. 441 sq.), Scylla, fille de Nisos, rappelle qu'elle fut courtisée par les princes « de tous les pays qu'entoure l'Hellespont » :

Illa ego sum Nisi pollentis filia quondam,
certatim ex omni petit quam Graecia regno,
qua curvus terras amplectitur Hellespontus.

Il est impossible, dans ce passage, de conserver à *Hellespontus* sa valeur locale.

339. Illa copia : « cette troupe, » pour désigner l'armée et la flotte grecques. Cet emploi du singulier appartient au latin vulgaire : on le trouve plusieurs fois dans les lettres de Pompée qui nous ont été conservées avec celles de Cicéron (*ad Attic.* VIII, 12), dans le *De Bello Afr.*, 10, dans le *De Bello Hisp.*, 6 et *passim*. Il n'est pas inconnu toutefois dans la langue littéraire : cf. Cic., *Mur.* XXXVII, 78; Virg., *En.* II, 564; Tac., *Ann.* II, 52. Voir aussi Barth, *Aduers.* XXI, 20 et Thèse, *Et. Gramm.*, p. 332 et 333 note 1. — La même expression revient quelques vers plus bas (v. 353).

Vices... hominum. — Ces considérations morales sur les retours de la Fortune et sur la jalousie des dieux ne sont pas isolées dans l'œuvre que nous étudions. La poésie du *Culex* est volontiers sentencieuse : cf. v. 193, 225 sq., 347 et tout le morceau sur le bonheur de la vie champêtre (v. 58 sq.).

340. Ne quisquam : — leçon du Vatic. 2759 et du Vossian., impliquée dans le Cors. (*nec quicquam*). La plupart des

autres sources donnent *neque* ou *nec*, y compris, quoi qu'en dise Ribbeck, le Colb. I. Le texte des Exc. Paris. (*cur aliquis*) a fourni à Scaliger : *cur aliquis propriae Fortunae munere dines | tendit ineuctus?* etc. Mais la rédaction que j'adopte se trouve déjà chez Bembo. — **Propriae Fortunae** : la destinée individuelle, par opposition à la loi commune, l'orgueil du parvenu égoïste qui ramène tout à sa personne. Hypothèse de Heinsius : *proprio* (se retrouve dans le Vatic. 1586).

341. **Ineuctus**. — Sur le sens et la formation de ce mot, particulier au *Culex*, cf. le Comment. au v. 101.

341-342. **Omne propinquo frangitur invidiae telo decus** (*deus* BRV). — J'avoue ne pas comprendre le scrupule de Leo, qui propose d'écrire *propinquom* et en donne la raison suivante : *sententia non aptissima, cum non omne decus, sed summa quaeque indicaverit;... ergo aptius legatur omne propinquom, scilicet caelo*. L'idée du *Culex* n'a rien que de rationnel : « toute gloire est exposée aux traits de l'envie, qui suit de près le triomphe » (*telo propinquo decori*). Par « l'envie, » il faut entendre sans doute la jalousie divine, la malignité immanente des choses, la Némésis.

343. **Vis Argea** : leçon de VV₁ (*Argoa*), légèrement amendée par Heinsius et adoptée à bon droit par toutes les éditions modernes. Schrader propose *Argiua*, qui explique moins bien l'erreur du scribe. Le texte de la majorité des mss. (*uis argo repetens*) est évidemment fautif : *Argos* nom de ville, substantif neutre, a la même forme à l'accusatif qu'au nominatif (cf. Ovide, *Her.* XIV, 34 : *securum per Argos*) et *Argo*, comme l'adjectif *Argoa*, ne pourrait s'entendre que du navire Argo. On ne gagnerait guère à écrire *Argos*, d'après l'Heilmst., qui donne *ayros* : le mot *uis*, isolé et n'étant plus soutenu par un adjectif, serait à peine latin. *Argeus*, répondant au grec Ἀργεός, n'est d'ailleurs usité qu'en poésie; cf. Hor., *Od.* II, vi, 5 : *Tibur Argeo positum colono*; Ov., *Am.* III, vi, 46 : *Tibur Argeum*.

344. **Arcis Erichthoniae** : cf. le Comment. des vers 30 et 336. — **Aura secunda**; selon Housman, *secundans*.

345. **Per placidum cursu pelagus**. — *Cursu* ne peut s'expliquer ici que comme un datif se rattachant au pro-

nom qui précède (*huic... cursu*) : « le vent favorisait cette traversée ». Dans la quatrième déclinaison, c'est seulement à l'époque impériale que la terminaison *ui* prédomine au datif singulier. A l'époque classique, *u* est plus fréquent : Térence, Lucilius, Salluste l'emploient couramment; César le recommandait dans son traité *De Analogia*. On trouve dans Virgile les trois datifs : *metu, concubitu, aspectu* (Bücheler-Havet, *Déclin. lat.*, p. 176; Thèse, *Et. Grammat.*, p. 349, note 4).

Nereis ad undas signa dabat. — Var. de *v* : *abundans*, d'où Paldam a tiré *ab unda*, adopté par la plupart des éditions récentes. Cependant presque tous les autres mss. donnent *ad undas* et cette leçon doit avoir la préférence, si l'on admet, comme j'essaye de l'établir ci-après, qu'une partie des Néréides sont montées sur les navires et font de là des signaux pour guider la marche de la flotte à la surface des eaux. Heinsius propose de lire : *Nereides udae signa dabant*.

346. Signa dabat, pars inflexis super acta carinis. — Cors. : *parsim flexis super icta carinis* (adopté par Ellis, sauf la corr. *sparsim*). Housman conjecture : *passim flexis super alta carinis* : « les vaisseaux dirigés par le gouvernail à la surface de la mer ». Je me tiens aussi près que possible des mss. *Pars* restreint le sens collectif de *Nereis* (*pars Nereidum*) : c'est une hardiesse de style.

Ce vers, ordinairement mal compris, s'éclaire par un passage de Stace (*Silu.* III, II, 13 sq.), qui, implorant les dieux pour l'heureuse traversée de Metius Celer, nous représente les Néréides faisant elles-mêmes la manœuvre du navire :

Partitaeque uices, uos stuppea tendite mali
uincula, uos summis adnectite sipara uelis,
uos Zephyris aperite sinus; pars transtra reponat,
pars demittat aquis curuae moderamina puppis...

(*Loc. cit.*, v. 26 sq.).

Ce rapprochement nous autorise à contester l'interprétation généralement donnée depuis Sillig au vers du *Culex* : *incuruae carinae* ne désigne pas les conques servant de chars aux Néréides (*Orph., Hymn.* XXIV, 4), mais les vais-

seaux de la flotte grecque montés et dirigés par ces divinités marines. Tandis que les unes éclairent la route de l'escadre en bondissant à la surface des flots devant les navires, les autres (*παρας*) les pilotent du haut de la proue. Cette introduction du merveilleux dans la vie réelle est conforme au goût de l'époque et de l'école. Les exemples de fictions semblables abondent dans la poésie alexandrine et chez ses imitateurs latins : Apollonios de Rhodes (*Argon.* IV, 935) nous montre Thétis et les Néréides guidant la marche du navire Argo, pour l'aider à franchir les Roches Errantes : ὤς αἱ [Νηρηίδες] ὑπεκπροθέουσσι ἐπήτριμοι εἰλίσσοντο Ἀργὸν περὶ νηϊ, Θέτις δ' ἴθυσε χέλυνθον. Dans Lucien (XXVI^e *Dial. des Dieux*, in fin.), Castor et Pollux sont chargés de se porter au secours des marins en péril, « de s'asseoir sur le navire » (ἐπικαθίζειν ἐπὶ τὸ πλοῖον) et de sauver l'équipage. Cf. encore Prop. IV, vi, 27; 54 et 61 sq.; Ov., *Her.* XV, 215; Stat., *Theb.* VIII, 269 et Thèse, *Myth.*, p. 193.

347. **Seu caelesti fato, seu sideris ortu** : — encore une pensée morale (cf. Comment. au v. 339). Nous avons déjà trouvé, au v. 193, l'expression d'un doute analogue sur l'intervention de la Providence dans les affaires humaines. D'après Homère et Virgile, la tempête fatale à l'escadre grecque est envoyée par Minerve (*Od.* I, 326; III, 134, sq.; *Æn.* XI, 259). — *Sideris ortu* (conjecture de Gronovius : *sidere moto*) ; il s'agit apparemment des Hyades, *tristis Hyadas* (Hor., *Od.* I, III, 14), qui, en se levant et en se couchant, passaient pour déchaîner et pour apaiser les tempêtes. Elles faisaient partie de la constellation du Taureau (Ov., *Fast.* V, 165). Les Latins les appelaient *suculae* (*quasi a subus essent* : Cic., *De N. D.* II, 43, 111). L'influence perturbatrice de certains astres est fréquemment signalée par les poètes : cf. Virg., *Géorg.* I, 351; *Æn.* I, 535; IV, 309; XII, 451.

349. **Omnia turbinibus sunt anxia** : la nature entière est anxieuse dans l'attente de l'ouragan. L'expression fait image. Cf. au vers 150 : *anxia vulnera* et au v. 353 : *copia anxia*.

350. **Sideribus... consurgere**. — Le complément est au datif comme dépendant d'un verbe intransitif composé

avec la préposition *cum* et sans doute par analogie avec les verbes intransitifs impliquant une idée de lutte (*certo, pugno, insurgo, luctor*). Cf. Madvig, § 244 B, Rem. 3; Riemann-Gelzer, *Gr. Comp.*, II, 81.2; Thèse, *Et. Gramm.*, p. 334 et note 2.

351. Corripere et soles et sidera cuncta minatur : les vagues furieuses... « semblent vouloir atteindre le soleil et les étoiles ». On pourrait faire aussi de *caeli fragor* le sujet de *corripere* : « la foudre, avant de tomber sur la terre, menace d'embraser le soleil et les astres ». *Soles* est un pluriel augmentatif : en poésie, le pluriel a souvent pour fonction de relever et d'ennobler le sens des mots. Le remaniement de Bembo : *corruere et sol iis et sidera cuncta minantur* donne un vers faux.

Corripere : seule leçon autorisée par les sources. *Minatur* est une correction de Heyne ; le texte des mss. est *minantur*. La plupart aussi donnent *solis* ; mais *soles* se lisant dans le Corsin. et le Vossian. 96 et deux autres mss. (Vb) écrivant en abrégé *sol*, je n'ai pas cru devoir adopter la forme en *is*, tout à fait exceptionnelle, au siècle d'Auguste, dans les thèmes à consonne.

352. Ac ruere in terras caeli fragor. — L'emploi du substantif abstrait équivalant à une épithète est une figure fréquente dans le *Culex* ; cf., au v. 297 : *Telamonia uirtus* ; v. 308 : *Hectoris ira* ; v. 361 : *Gracchia uirtus*, etc. — La leçon de Bembo : *ac uenit in terras*, n'a d'autre garant que le Basil. et affaiblit l'énergie de l'expression.

Modo laetans. — La plupart des mss. donnent *letum*. Mais la variante du Cors. (*letam*) suggère *laetans*, qui pourrait bien être le texte véritable, d'autant que l'auteur du *Culex* a une prédilection marquée pour cet emploi du participe présent. Cf. Ellis, *Cambr. Journal of Philol.*, 1888, p. 153 et le vers 244, où Ellis écrit *acerbans*.

354. Saxa Capherei. — Quelques mss. donnent *Capharei* ; mais *Capherei* est l'orthographe de BCP₁P₂, (cf. M : *Capherea* ; R : *Capheren*), d'accord avec l'étymologie grecque, *Καρχαρέης*, et avec Virgile, *Æn.* XI, 260 : *Euboicae cautes ultorque Caphereus*. Le cap Caphérée, sur les écueils duquel vint se briser l'escadre grecque, était situé à l'orient de l'île d'Eubée. Il s'appelle aujourd'hui Capo d'Oro

ou Xylofago (Forbiger, *ad Æn.* XI, 260). Cf. Herod., VIII, 7; Prop. III, vii, 39; Ov., *Met.* XIV, 472; *Rem. Am.*, 735; *Trist.* I, i, 83; Plin., IV, 12, 21; Mela, II, 7, 9, etc. — Le Dictionnaire de Freund contient sur ce mot trois articles, dont les deux plus développés ne diffèrent pas sensiblement l'un de l'autre, sauf que, dans le premier, *Caphareus* est présenté comme trissyllabe (donc, *Cāphāreus*) tandis que le second lui attribue la quantité *Cāphāreus* et, chose bizarre, d'après les mêmes autorités. Cette répétition et cette contradiction sont également inexplicables. — Sur la synérèse de la finale *ei*, cf. Luc. Mueller, *De re metr.*, 2^e ed., p. 283; Thèse, *Versif. du Culex*, p. 409. *Capherei* se trouve déjà dans Pacuvius (v. 136).

355. **Euboicas aut per cautes.** — Cf. Prop. II, xxvi, 37, 38 :

Quicumque et uenti miserum uexastis Ulyssem
et Danaum Euboico litore mille rates.

Ægeaque... litora : leçon de K₁ confirmée par **RVV₁** (*egea*). Scaliger proposait de lire *Gyraea* (Γυραῖα πέτραι, lieu du naufrage d'Ajax, fils d'Oïlée). Mais la leçon *Ægea*, plus conforme aux mss., a en outre pour elle le rapprochement avec un vers d'Euripide : πέτρας Καφέρων ἐρβόλου. Αἰγυίου τ' ἐνδύου ἀκτῶς (*Hel.*, 1428 sq.). *Ægea litora*, au sens large (cf. v. 338), désigne les côtés de la mer Egée ; mais l'indication du *C.* semble se rapporter avec plus de précision à la petite ville d'Egée (Αἰγιά), sur la côte eubéenne, voisine du cap Caphérée et des récifs où vint se briser la flotte achéenne.

357. **Omnis in aequoreo fluitat iam naufraga fluctu.** — Cf. Silius Italic. VI, 685-6. Le texte qu'on lit dans la majorité des mss. : *fluctuat omnis in aequoreo naufragia luctu*, est un pur non sens. La rédaction ci-dessus, qui n'avait jusqu'à ces derniers temps d'autre garant que le Vossianus, a paru à quelques-uns trop élégante pour le *Culex* ; mais elle se retrouve dans le Vatic. 2759 et approximativement dans le Corsin. : *omnis in equoreo fluit atia naufrage luctu*. *Fluit atia* = *fluitat iam* ; *naufraga luctu*, au lieu de *naufraga fluctu* s'explique paléographiquement par l'intermédiaire *NAVFRAGAE LVCTV* (Leo, *Hermes*, 1892, p. 308).

Iam, dans le sens de « maintenant », n'est pas, quoi qu'en dise Leo (p. 102), une cheville. *Aequoreo fluctu* est à rapprocher d'Ovide, *Met.* XV, 604 : *qualia fluctus aequorei faciunt*. — Parmi les nombreux remaniements de ce vers, il convient de signaler ceux d'Heinsius : *male naufraga* ; de Scaliger : *naufraga* (mais *i* est bref : cf. d'ailleurs sur cet adjectif les remarques de Seitz, *De adiect. poet. lat. compos.*, p. 9 sq.) ; de Bembo : *fluctuat omnis in aequoreo iam naufraga tractu*. La coupe trochaïque au deuxième pied (après *omnis*) est peu correcte : le trochée faisant césure ne se rencontre dans le *C.* qu'au troisième pied (v. 66, 104, 238).

358 sq. **Hic alii sidunt... heroes.** — Dans l'Elysée du *Culex*, comme dans celui de l'*Enéide*, les personnages marquants de la Rome républicaine voisinent avec les héros grecs et troyens. L'imitation de Virgile est évidente (*Æn.* VI, 756-892 ; cf. *Géorg.* II, 168-171). Mais l'énumération du *C.* n'est qu'une sèche réduction de la scène correspondante du VI^e chant de l'*Enéide*, beaucoup plus développée, plus dramatique et d'une tout autre portée (cf. Thèse, pp. 70, 108, 195). On sait le succès obtenu par cet épisode, aussi flatteur pour l'orgueil romain qu'utile aux ambitions dynastiques du prince. Il a son commentaire figuré dans un fait curieux de l'histoire monumentale du temps : en l'an 2 av. J.-C., par ordre de l'empereur Auguste, le Forum qui portait son nom fut décoré d'une série de statues qui représentaient les grands hommes du Latium depuis Énée et les rois d'Albe, avec des inscriptions commémorant leurs actions d'éclat (G. Lafaye, *Métam. d'Ovide*, p. 224). Cette galerie des gloires nationales répond au même état d'esprit qui a inspiré à Virgile sa revue des Romains illustres et il n'est pas téméraire de supposer que l'idée en fut suggérée à Auguste par la lecture de l'*Enéide*.

Sidunt : médiocrement latin dans ce sens, paraît être amené par l'analogie avec *assidet*, dont le poète s'est déjà servi (v. 301 et 335) pour nous présenter ses personnages. Je ne vois pas ce qu'on gagnerait à le remplacer par *sedant* (Heinsius, Leo). C'est d'ailleurs la leçon des mss. (*sident*, II₁ **VV**₁ ; *sident* **BCHR**, d'où Ellis tire *resident*).

Pariles uirtutis honore : remarquer l'analogie d'idée

et d'expression avec le v. 301 : *iuuenis, sociat quem gloria sortis* et aussi avec le v. 367 : *Curius, claræ socius uirtutis*. — *Pariles*, terme rare, déjà employé au vers 229.

359. **Mediis... sedibus** (au cœur de l'Elysée); cf., au vers 363 : *mediis sedibus urbis*.

360. **Suscipit**, qui a pour lui l'unanimité des sources, donne un sens très satisfaisant; il n'y a pas de raison sérieuse pour lui substituer *suspicit*, conjecture de Heinsius adoptée par les éditions récentes (Ribbeck-Behrens-Leo-Ellis). L'emploi du présent pour le parfait n'est pas rare chez les poètes, quand, par l'imagination, on se représente la chose comme actuelle, ou qu'on s'élève au-dessus des temps pour jeter un coup d'œil d'ensemble sur le passé. Cf. Virg., *Æn.*, VI, 846 : *tu Maximus ille es, unus qui nobis cunctando restituis rem*; *Ibid.*, *Æn.* II, 274 : *quantum mutatus ab illo Hectore qui redit exauias indutus Achilli*; inscription de L. Cornelius Scipio Barbatus CIL, I, n° 30 : *Taurasia... cepit, subigit omne Loucanam opsidesque abdoucit* (Thèse, *Et. Gramm.*, p. 368-9).

361. **Hic Fabii Decique, hic est et Gracchia uirtus**. — Rapprocher les énumérations analogues de Virg., *Georg.* II, 169-170; *Æn.* VI, 842-3. L'illustre famille des *Fabius*, qui fournit à Rome tant de personnages éminents, Fabius Maximus Rullianus, Fabius Pictor, Fabius Cunctator, sans parler des trois cent six héros du Crémère, est désignée ici collectivement. Virgile au contraire (*Æn.* VI, 845) distingue spécialement Fabius Cunctator, le grand adversaire d'Hannibal. — *Decius Mus*, qui se dévoua aux dieux infernaux, dans une bataille contre les Latins, pour assurer la victoire à sa patrie (344 av. J. C.), eut un fils et un petit-fils qui, dit-on, suivirent son exemple (295 et 279 av. J. C.). — *Gracchia uirtus* (*gracchia* : V₁; *grātia* : V). Pour des raisons qui seront développées plus loin (cf. Comment. au vers 368), j'adopte ici, avec Behrens, la leçon du Vossianus (*Gracchia*), facile à justifier paléographiquement et très voisine de la leçon traditionnelle (*gracia* = *oracia*, en tenant compte de l'orth. des mss.) Le rapprochement avec le Vatic., que Behrens ne connaissait pas, semble confirmer cette variante. Les Gracques sont nommés d'ailleurs dans un passage de la *Catabasis* virgilienne (*Æn.* VI, 842), dont

l'imitation par notre auteur est chose évidente (rapprocher en particulier *Æn.* VI, 842-3, *Culex* 370-1). Leur présence dans l'Elysée du *Culex* est donc vraisemblable. Il y a lieu de croire qu'elle n'est pas fortuite et implique une arrière-pensée d'ordre politique. L'auteur n'a pas voulu que les représentants de l'idée démocratique fussent absents du séjour des Justes. A la vérité *Gracchia* (pour *Gracchana*) n'est pas classique; c'est apparemment une forme populaire; mais la langue du *C.* est semée de vulgarismes et les ἀπὸ τοῦ λαοῦ n'y sont pas rares. On peut répéter à propos de celui-ci ce que Leo (p. 107) dit d'une autre forme insolite (*spartica*: v. 400): *fecit audacter quidem, sed ex multorum nominum analogia*. — Sur l'emploi de l'abstraction (*Gracchia uirtus* = *strenui Gracchi*), cf. le vers suivant (*fama uetus Camilli*) et le Comment. au vers 297, p. 213.

362. **Fama uetus... Camilli**: encore une métonymie, substituant l'abstrait au concret; cf. vers 15, 65, 140, 297, 308, 352, 361, 405. — Plusieurs mss. écrivent *mora melli*. La leçon de AIII₁VV₁ (*moritura Metelli*) a été admise par Bæhrens; mais le plus ancien Metellus qui ait joué un rôle marquant, L. Cæcilius Metellus, consul en 251, est un personnage relativement récent et ne justifierait guère le *fama uetus* de notre texte. La restitution de Bembo, *moritura Camilli*, a été confirmée par le dépouillement du Corsinianus, le seul ms. qui donne *Camilli* en toutes lettres. Une fois de plus, le flair philologique du savant cardinal semble l'avoir bien servi. Cf. Virg., *Georg.* II, 169; *Æn.* VI, 825; Manil. I, 784. — Je cite pour mémoire la leçon Aldine: *moritura per æuum*.

363. — La légende de *Curtius* a été racontée de plusieurs manières. Varron (*De ling. lat.*, V, 148-150) en cite trois versions différentes, qu'il attribue respectivement à Piso, à Cornelius Stilo et à Procilius. D'après Piso, Metius Curtius était un chef sabin, qui, lors de la bataille entre Romulus et Tatius, à l'endroit où fut plus tard le Forum, se sauva en traversant le bas-fond marécageux appelé par la suite *lacus Curtius* en souvenir de cet épisode (Dionys., II, 42). Au dire de Cornelius Stilo (et de Lutatius), la foudre étant tombée sur le Forum, le consul Curtius fut chargé d'enclorre et de consacrer ce lieu, transformé en *puteal*, et

auquel son nom est resté. Mais la version la plus répandue est celle de Proculus, que Varron résume en ces termes : *« Proculio relatum in eo loco dehisse terram et id ex S. C. ad aruspices relatum esse ; responsum deum Manio postilionem postulare, id est ciuem fortissimum eo demitti. Tum quemdam Curtium, virum fortem, armatum ascendisse in equum et a Concordia uersum cum equo eum praecipitatum ; eo facto, locum coisse atque eius corpus diuinitus humasse ac reliquisse genti suae monumentum »* (Varr., *L.L.*, éd. Spengel, 1885, V, 148). Cette forme de l'anecdote, la plus dramatique des trois, a été adoptée par T. Live, VII, 6 ; cf. Prop. III, xi, 61 (*Curtius expletis statuit monumenta lacunis*). C'est à elle évidemment que se réfère l'auteur du *Culex* : *deuotum* est le terme consacré pour les dévouements expiatoires et *gurgitis unda* fait allusion au gouffre transformé en lac (*lacus Curtius*). — Sur la légende de Curtius, cf. Thédenat, *Le Forum romain*, p. 74.

Mediis sedibus : expression déjà employée quelques vers plus haut (v. 359). *Mediis* est la leçon de **VV**₁, préférable à *medius* (Φ), qui a été adopté néanmoins par Sillig.

364. Deuotum tellus consumpsit gurgitis unda. — Il semble impossible de conserver le texte des mss. (*deuotum bellis consumpsit gurgis in unda*), malgré l'explication trop ingénieuse de Sillig, qui propose de voir dans *deuotum bellis* l'équivalent du *bello egregium* de T. Live. Peu satisfait, semble-t-il, de sa propre interprétation, Sillig inclinerait à lire : *deuotum diuis*. Heyne suggère : *deuotum tetri... gurgitis unda*. La correction que j'adopte est celle de Ribbeck et de Böhrens. — Cf. les conjectures de Wakefield : *deuotum tellus consumpsit gurgitis haustu* (*gurgitis haustus* se lit déjà dans Bembo), de Scaliger (*gurgis inundans*), de Housman (*fluens pour bellis*), de Leo (*pallens... gurgis in unda*).

365. Prudens : « volontairement, de propos délibéré ». Il s'agit de Mucius Scaevola regardant brûler sa main sur un réchaud.

366. Cui cessit Lydi timefacta potentia regis. — L'histoire de ce texte est de nature à rendre la critique modeste. Jusqu'à la découverte du Corsinianus, la grande majorité des mss. donnaient au vers 366 la forme suivante : *legitime cessit cui facta (ou fracta) potentia regis*.

Sur le premier mot en particulier, toutes les sources étaient d'accord; il semblait qu'on n'eût qu'à s'incliner devant cette unanimité. *Legitime* au sens de *iure* avait bien paru étrange à quelques-uns: Scaliger proposait de lire *legitimi* (*regis*), qui désignerait le roi véritable, Porsenna, par opposition au secrétaire, que Mucius Scaevola vient de poignarder par méprise. Heinsius adoptait *finitimi* et Ribbeck *limitibus*; Sillig corrigeait *Æacidæ... regis* et transportait ce vers un peu plus bas (cf. Comment. au v. 368). Quant à Leo, fidèle, selon sa méthode, au témoignage des mss., il s'accommodait de *legitime* et déclarait cette leçon inattaquable (*tam apte quadrat ad ipsam rem ut de ueritate lectionis nullus dubitem*). Or il s'est trouvé que ce témoignage était trompeur. La leçon du Corsin., si barbare qu'elle soit (*cui cessit lidithime facta potentia regis*), a permis à Ellis de rétablir sans contestation possible le texte primitif : *cui cessit* **Lydi timefacta potentia regis** (Cambridge Journal of Philology, XVI, 1888, p. 453, 4). Porsenna est traité de prince lydien en souvenir de l'origine asiatique que la tradition attribuait au peuple étrusque. L'Alexandrinisme se complait dans la recherche de ces curiosités historiques et ethnographiques.

367. **Curius** : Curius Dentatus, vainqueur de Pyrrhus et des Samnites, célèbre par son intégrité autant que par ses talents militaires.

368. **Flaminius, deuota dedit qui corpora famæ**. — Les mss. disent *flammae*. Tous les érudits qui se sont occupés de ce vers énigmatique déclarent avec ensemble qu'il ne saurait être question du vaincu de Trasimène et cherchent quel autre personnage marquant de l'histoire romaine ils pourraient bien lui substituer. Nicolaus Loensis (*Epiphyll.*, IX, 2) a cru qu'il s'agissait de Cécilius Métellus, qui perdit la vue en sauvant le Palladium dans l'incendie du temple de Vesta (a. 513-241; cf. Cic., *Scaur.*, 48; Sén., *Contr.*, IV, 2); d'où la correction : **Cæcilius, deuota dedit qui lumina flammis** (Ribb. : *flammae*). Heyne a pensé à Fabricius (cf. Haupt, *Opusc.*, III, 74); Sillig fond 368 et 366 et propose *Æacidæ... regis*, qui désignerait le roi Pyrrhus (*Æacidæ cessit cui fracta potentia regis*); Bæhrens reprend le même procédé, en substituant *Fabricius* à *Æacidæ*.

D'autres enfin ont songé au tribun militaire Calpurnius Flamma, qui, au cours de la première guerre punique en Sicile, se dévoua avec trois cents de ses hommes pour sauver l'armée romaine engagée dans un mauvais pas (T. Liv., XXII, 60, 41) et mérita ainsi la couronne civique; d'où la conjecture de Housman (*Remarks on the Culex*, *Classical Rev.*, 1902, p. 343): *graminibus deuincta gerit qui tempora Flamma* et celle de Hilberg (*Wiener Studien*, 1904. 1^{re} livr.), qui propose de lire, au lieu de *Flaminius*, *Flammae animus* = *animosus Flamma*. Cette dernière solution, si élégante qu'elle soit, me paraît inacceptable pour une raison de prosodie : l'élision de la longue par la brève ne se rencontre en effet nulle part dans le *Culex* (Thèse, *Versification*, p. 423). — En examinant à mon tour la question, j'ai été frappé du contraste entre la diversité des hypothèses et la concordance des manuscrits. Tous donnent, à quelques lettres près, le même texte : *Flaminius, deuota dedit qui corpora flamme* (*flame*: Φ ; *flammis*: *by*). Malgré l'exemple du v. 366, cet accord des sources ne laisse pas d'être intimidant. Il n'y a pas un vers du *Culex* dont le texte paraisse mieux fixé. Je crois possible de le conserver, en se bornant à faire tomber une lettre (*fame* pour *flâme*) : correction d'autant plus légère que le *lapsus* du scribe s'explique tout naturellement par l'allitération involontaire avec le commencement du vers. Il faut comprendre : « ce Flaminius, qui sacrifia sa vie pour sauver l'honneur ». C'est un hommage au courage malheureux. Et c'est bien du vaincu de Trasimène qu'il s'agit. Sans doute il peut paraître surprenant que l'auteur du *Culex* se montre sympathique à un général responsable d'un des pires désastres qu'aient subis les armes romaines et plus encore qu'il lui assigne une place dans l'Elysée, à côté des Scipions et des Fabius. Les embarras de la critique viennent de n'avoir pu admettre cette idée. Mais Flaminius n'est pas seulement l'homme de Trasimène (où d'ailleurs, au rapport de Tite-Live lui-même, il combattit et mourut en brave : *consul, percussis omnibus, ipse satis, ut in re trepida, impavidus, turbatos ordines... instruit* : T. L., XXII, 5, 4); c'est aussi le vainqueur des Insubriens; c'est le constructeur du *Circus Flaminius*. Je reconnais cependant très volontiers que ces titres antérieurs

seraient insuffisants à faire oublier le désastre final, si Flaminius n'avait joué un rôle politique des plus actifs dans les discordes entre patriciens et plébéiens. Champion de la démocratie, il prépare les voies aux Gracques : il débute en 522 (232 av. J.-C.), comme tribun, en faisant voter une loi agraire, distribuée aux plébéiens nécessiteux le territoire des Gaulois Sénon ; préteur en Sicile, il s'y rend si populaire que ses anciens administrés restent en rapports avec lui et, longtemps après, témoignent encore leur reconnaissance à son fils (T. L., XXXIII, 42) ; il est le seul des sénateurs à soutenir le projet de loi de Q. Claudius, destiné à réprimer l'exploitation des pauvres par les riches. Plus il s'attire ainsi la haine de l'aristocratie, plus il devient cher au peuple, qui ne lui ménage pas les marques de sa faveur : c'est l'assemblée du peuple qui lui décerne le triomphe après sa victoire contre les Insubriens, qui le porte deux fois au consulat, malgré la résistance acharnée des optimates. Il n'y a pas d'inconséquence à supposer que cette popularité avait survécu à la catastrophe qui termina une carrière jusque-là si brillante et que cet homme de parti était jugé très diversement selon qu'on était sympathique ou hostile à ses idées. Tite-Live est sévère pour lui ; mais Tite-Live suit Fabius Pictor, manifestement favorable aux aristocrates, et Polybe, ami de Scipion Emilien, qui détestait en Flaminius, nous le savons pertinemment, le précurseur des Gracques (Pol., II, 21 ; Plut., *Tib. Gracchus*, 27). L'histoire écrite au point de vue plébéien n'est guère représentée, au premier siècle de notre ère, que par Salluste. Or il y a des raisons de croire que l'auteur du *Culex* est du même parti que Salluste : il appartenait très probablement au cercle d'Asinius Pollio, qui avait fait sa carrière dans le parti césarien (voir Thèse, *Conclusion*, p. 491 sq.) ; sa langue, pleine de vulgarismes, semble trahir une origine plébéienne. On s'explique dès lors qu'il ait jugé Flaminius à son point de vue et que, dans la défaite même, il n'ait voulu voir que l'héroïsme de la défense. La mention des Gracques au vers 361 (leçon du Vossianus) complète la démonstration, en rapprochant les hommes qui ont le plus fait pour la cause populaire. Si l'on entre dans cette manière de voir, il est à peine besoin de

signaler l'intérêt exceptionnel de ce vers, en tant qu'il nous aide à comprendre la psychologie de l'histoire romaine et soulève un coin du voile qui nous cache la personnalité de notre auteur. Il n'y a du reste aucune contradiction entre les idées que nous lui prêtons et l'éloge dithyrambique du fondateur de l'empire au commencement du poème : Octave s'est toujours réclamé de la tradition démocratique et au surplus le proème du *Culex* est censé écrié par Virgile.

369. Iure igitur talis sedes, pietatis honores (s-ent. *tanto viro cesserunt*, *sedes* étant le sujet du verbe et *pietatis honores* construit en apposition) : « c'est à bon droit que ce héros habite un tel séjour, privilège réservé aux Justes ». Je conserve le texte des mss. et la ponctuation de Leo. Ce vers ne peut s'entendre que de Flaminius et il confirme l'explication que nous avons donnée du vers précédent. On ne comprendrait pas cette parenthèse, qui interrompt la nomenclature des héros, si l'auteur n'avait senti le besoin d'expliquer l'importance qu'il donne à Flaminius et de justifier sa présence dans l'Elysée, qu'il savait de nature à surprendre beaucoup de lecteurs. Les critiques (Haupt, Ribbeck, Bährens, d'après Scaliger) qui ont cru devoir recourir à une transposition et qui rejettent la parenthèse à la fin du développement ne font que souligner par cet expédient la vraisemblance et la nécessité de l'hypothèse exposée plus haut. — Correct. de Bährens : *iure igitur tali sedes pietatis honores*.

370. Scipiadaeque duces : hémistiche bizarrement estropié dans les mss. La plupart écrivent : *istarum piadasque duces*, *istarum pia ad asque duces*, ou quelque chose d'approchant. Cette étrange mutilation d'un nom propre pourtant bien connu s'explique par la liberté que se donnent fréquemment les copistes (imitant en cela les procédés de la prononciation populaire) de faire précéder l's initial d'un *i* ou d'une syllabe en *i* (*hi*, *his*, *in*) ; cf. là-dessus Haupt, *Opusc.*, III, p. 74, Lachmann, *ad Gaium*, p. 91 et *ad Lucret.*, p. 234. Paléographiquement, en tenant compte de la remarque ci-dessus et de la ressemblance entre le *c* et le *t*, l'*i* et l'*r* dans l'écriture minuscule des mss., la graphie *sci* est facilement convertible en *istr*, où un copiste a cru voir

l'abréviation de *istarum*. — Le nominatif *Scipiadae*, nécessaire à la construction de la phrase, est une correction de Bembo, reprise par Haupt. Sur cette forme du mot, qui pourrait bien être de l'invention d'Ennius et venir du nominatif singulier à désinence dorienne *Scipiadas*, cf. Luc. Mueller, *De re metr.*, 2^e éd., p. 490.

Deiecta : correction rendue nécessaire par celle du vers suivant.

371. Moenia uepretis Libycae Carthaginiis horrent : vague réminiscence de Lucr. III, 1034 (*Scipiades, belli fulmen, Carthaginiis horror*) et de Virg., *Æn.* VI, 842 (*geminos, duo fulmina belli, Scipiadas, cladem Libyae*). Sénèque, *Epist.* 86, parlant de Scipion, s'exprime à peu près de même : *ille Carthaginiis horror, cui Roma debet quod tantum semel capta est*. — *Vepretis* est encore une correction de Haupt, qui m'a semblé entraîner, au vers précédent, celle de *deuota* en *deiecta* : *deuota* s'accorderait mal avec le présent *horrent* (cf. Næke, *Val. Cato*, p. 294) ; il ne pourrait s'entendre de remparts déjà détruits et hérissés de broussailles. La bévue du scribe s'explique facilement par la ressemblance d'orthographe (*deuota*=*deiecta*) et par le souvenir des v. 364, 368, où figure déjà le mot *deuotus*. *Vepretum*, *i* se trouve dans Colum. IV, 32 et Pallad. I., 43 ; *uepreta, ae*, au dire de Scaliger, se lirait dans Varron (*De re rust.* I, 29 ; mais les mss. donnent *prata* : Keil). — Hypothèses de Næke, *loc. cit.* : *responsis* (cf. Virg., *Æn.* VI, 799) ou *arundinibus* ; de Sillig : *triumphis laurigeris* ; de Hertzberg : *Iarbiadis* ; de Ribbeck : *uae rapidis* ; de Bæhrens : *dumetis*. Je crois inutile de discuter la conjecture baroque prêtée par Housman à Ribbeck (?) : *rapinis* = champ de navets ou de raves.

372. Illi laude sua uigeant : formule de congé et de regret. Le *Culex* s'éloigne tristement de l'Elysée, où il n'a pu se faire admettre et dont il n'a fait qu'entrevoir la félicité. Il revient vers les sombres régions du Tartare (*opacos lacus*), subir le jugement de Minos et réclamer (quoique en termes peu explicites) les honneurs de la sépulture, double condition à remplir pour s'ouvrir l'accès du séjour des Bienheureux.

373. Opacos cogor adire lacus. — Par *lacus*, il faut

entendre les eaux infernales, au sens le plus large. Cf. Prop., IV, III, 15 : *Stygio sum sparsa lacu* (= *unda*). — **Viduos, a, lumine Phoebi** : texte de Φ (var. C : *uacuos*) ; *a* est exclamatif, comme l'a reconnu Heinsius, suivi par Ribbeck et par Leo. Il n'est donc pas nécessaire de substituer *uacuos* à *uiduos* (Haupt), sous prétexte que *uiduos a lumine* (*a* prépos.) est d'une latinité douteuse. Pour *uiduos* synonyme de *priuatus* ou *carens*, cf. Hor., *Od.* I, x, 11 : *uiduus pharetra risit Apollo*. *Viduos lumine Phoebi* est la paraphrase du grec *ἡλιοςτροφεὺς* (Soph., *Œd. à Col.*, 314).

374. **Vastum Phlegethonta** (cf. v. 272). — Le Phlégéthon ou Pyriphlégéthon, comme le nom l'indique, est le fleuve de feu qui entoure le Tartare proprement dit (*Tartareus Phlegethon* dans Virg., *Æn.* VI, 551). La géographie des fleuves infernaux est extrêmement indécise dans le *Culex*, comme chez la plupart des auteurs anciens (cf. Heyne, *ad Æn.* VI, 295, *Exc.* IX; Gruppe, *Griech. Myth.*, p. 402 sq; Thèse, *Myth. du Culex*, p. 151 et note 4). D'après ce passage, il semblerait que le Phlégéthon fasse la limite entre l'Elysée et le Tartare ; mais il n'est guère admissible que le « fleuve de feu », symbole et instrument des supplices réservés aux damnés, baignât de ses flots dévorants le séjour des Justes. L'*Elysia unda* dont il est question au vers 260 est évidemment distincte du Phlégéthon. Entre les deux doit s'étendre une région indéterminée. Chez Stace (*Theb.*, IV, 524), c'est le Styx qui sépare les différents séjours assignés aux manes : *et Styx discretis interflua manibus obstat*. C'est d'ailleurs une question de savoir si *vastum Phlegethonta pati* doit s'entendre du châtimement ou de la purification par le feu, d'une sorte de Purgatoire païen (Dieterich, *Nekyia*, 195 sq; Maass, *Orpheus*, p. 229 sq.). Il me semble plus sûr de traduire *pati* par « affronter » : le *culex* en effet n'est pas encore jugé et, au surplus, n'a pas lieu de redouter une condamnation. Sur la nature du feu souterrain, que suppose l'existence du Phlégéthon, cf. Thèse, *Mythol.*, p. 158-9.

Quo (et non *qua*, conject. de Fabricius, selon Heyne), ablatif du pronom représentant le substantif qui précède. Il est assez difficile de décider si c'est le tribunal de Minos qui est installé sur les bords du Phlégéthon (*quo* = *ad*

quem) ou le Phlégéthon qui sépare les Bienheureux des réprouvés (*quo* = *per quem*). Cette dernière explication est la plus correcte, bien que, pour les raisons exposées plus haut, ce vers et le suivant ne doivent pas être pris au pied de la lettre. Ce qui semble résulter de ce passage, rapproché des vers 272 sq., c'est que le Phlégéthon n'enclôt que le Tartare et non l'ensemble de l'Erèbe.

Maxime Minos : correction de Schrader, confirmée par le Vatic. 1586; les autres mss. donnent *maxima*. — Sur le tribunal des Enfers, consulter Decharme, *Mythol.*, p. 427 sq.; E. Rohde, *Psychè* (2^e éd.), I, p. 309 sq.; Thèse, p. 108, note 3 et 196 sq. Le jugement des âmes est déjà mentionné dans Eschyle (*Eumén.* II, 267 sq.; *Suppl.*, 228 sq., Weil) et dans Pindare (*Ol.* II, 63 sq., Christ). Rhadamanthe est nommé dans la deuxième Olympique (83); mais les trois juges de l'Hadès, Minos, Rhadamanthe, Eaque, auxquels on adjoignit plus tard Triptolème, n'apparaissent que dans le *Gorgias* de Platon. Au VI^e chant de l'*Enéide*, Virgile signale les deux premiers. Stace enfin, *Theb.* IV, 525 sq. (cf. *ibid.* VIII, 21 sq.) nous a laissé une description complète du jugement des âmes et du tribunal de Minos, qui est qualifié d'*arbiter*. — C'est la seconde fois que l'anonyme du *Culex* fait allusion à la Justice infernale (cf. v. 275). Fidèle à son système d'abréviation et du reste à la tradition la plus consacrée, il ne signale aux Enfers qu'un seul prétoire et un seul juge. L'importance qu'il attribue à la sentence de Minos, dont dépend le salut du moucheron, donne à la *Catabasis* sa portée et sa signification morales.

375. **Consclerata pia discernis uincula sede.** — Le vocatif *maxime Minos* appelle nécessairement la seconde personne *discernis*, au lieu de *discernit*, qui est le texte des mss. *Consclerata uincula*, pour désigner les chaînes du Tartare et, par extension, le lieu du supplice lui-même, est à la fois une hypallage et une métonymie, dont la hardiesse n'est pas sans exemple. Leo en cite plusieurs de probants (Festus, p. 333; Varro, *De ling. lat.* V, 159; T. Live I, 48, 7). On trouve dans Tib. I, III, 67 : *scelerata sedes*; dans Virg., *Æn.* VI, 563 : *sceleratum limen*. *Campus sceleratus*, *porta scelerata* sont des locutions courantes. Les

corr. de Schrader (*saecula*) et de Jacobs (*limina*) sont inutiles. — La même figure se retrouve dans *pia sede* (cf. v. 369 : *talis sedes, pietatis honores*). — Sur l'emploi de l'ablatif avec *discerno*, cf. Thèse, *Et. Gramm.*, p. 354.

376. **Ergo iam causam mortis, iam dicere uitae** (*discere*, Φ ; *quam... iam*, leçon des mss. ; *quam... tum*, adopté par Ellis). — Par *dicere causam*, il faut entendre, au sens juridique, « plaider sa cause » : *causam uitae* n'admet pas d'autre interprétation. Le jugement des morts est représenté par les poètes comme un véritable procès au criminel, d'où l'emploi du vocabulaire juridique et des formes consacrées dans les tribunaux. Cela est surtout sensible dans Virgile, *En.* VI, 431 sq. (*nec uero hae sine sorte datus... sedes* ; — *quaesiter Minos urnam mouet,... concilium uocat,... crimina discit*).

377. **Verberibus saeuae cogunt sub iudice Poenae** (texte des mss. : *a* ou *ab iudice*). — Les Furies étaient conçues à l'origine comme les divinités vengeresses du meurtre (c'est sous leur invocation que siégeait le tribunal de l'Aréopage chargé de punir l'assassinat) ; à vrai dire, c'était l'ombre même du mort s'attachant aux pas du meurtrier. Cf. Preller, *Griech. Mythol.*, p. 834-836 ; Rohde, *Psychè*, I, 268-270. Plus tard leurs attributions s'élargissent : elles deviennent les gardiennes du Droit abstrait et, à ce titre, elles sont chargées de punir dans les Enfers toutes les infractions, quelles qu'elles soient, à la loi morale ou à la pureté rituelle (Thèse : *Myth.*, p. 460). Le sujet même du *Culex* suppose que la seconde conception a complètement éliminé la première, dont il prend même le contre-pied : ce n'est plus le meurtrier, c'est la victime qui est livrée en proie aux Furies, chargées de faire respecter la législation du monde souterrain. L'auteur de notre poème insiste à trois reprises (v. 218, 246, 377) sur ce rôle infernal des Erinyes, invention d'une époque relativement récente, imprégnée de l'esprit philosophique et de l'influence des mystères. Les fouets et les flambeaux dont il les arme sont les attributs consacrés des déesses Justicières et exécutrices, aussi bien dans les textes que sur les monuments figurés (Decharme, *Myth.*, p. 427). Tout ce passage est fortement inspiré de Virg., *Æn.* VI, 570, sq., encore que

la fonction des Furies n'y soit pas tout à fait la même. — Quant au nom que le poète donne ici aux Euménides (*Poenae*; cf. v. 233), bien qu'il soit difficile de préciser à quelle date il apparaît dans l'eschatologie grecque, son caractère abstrait permet d'affirmer qu'il est postérieur à *Kḗρες*, *Ἐρινύες*, *Ἐσπερίδες*, qui expriment des conceptions plus vivantes et plus primitives. Le vieil Eschyle (*Eum.*, 323) fait déjà allusion à la *Ποινα* infernale. Les *Ποιναι* et leurs flambeaux sont mentionnés dans l'*Axiuchos*, 372 (Dieterich, *Nek.*, p. 58); elles sont fréquemment représentées dans les peintures à sujets eschatologiques de l'art italien ultérieur. L'inscription [Π]ΟΙΝΑΙ est encore très lisible au-dessus des Erinyes qui figurent dans l'amphore d'Altamura (*Wiener Vorlegebl.*, Ser. E, Tab. 2; — Winkler, *Die Darstell. der Unterw.*, p. 21). Les écrivains classiques ne semblent pas faire de différence entre les *Ποιναι* et les *Ἐρινύες*; étymologiquement leurs noms sont synonymes (selon Pausan. VIII, 256, *ἐρινύειν*, en Arcadien, signifie «châtier»). Cf. Gruppe, *Griech. Myth.*, p. 764. — Nous avons déjà signalé la fréquente répétition du verbe *cogo* (v. 211, 215, 373) exprimant implicitement la violence faite au *Culex* et la révolte de la conscience contre un traitement immérité.

378. **Conscius** = *συνδικος* doit s'entendre ici du témoin à décharge, qui est dans la confidence des faits : « toi qui sais ce qu'il en est, tu n'as garde de m'assister ». Ici, le *conscius necis* est en même temps *auctor necis*.

379. **Tolerabilibus curis** : leçon du Cant. et du Corsin. Var. et corr. : *sed tolerabilius* ou *tollerabilius* (Φ), se lit dans l'Aldine de 1534; *nec conscius adsis | intolerabilibus curis* (Hertzberg, Bährens; mais le commencement du vers serait d'une lourdeur sans exemple dans notre texte); *sed tu mobilibus* (Ribbeck); *sed tolerabilius cures* (Ellis). — L'expression est ironique, comme d'ailleurs le passage tout entier (v. 379-383) : « mes plaintes », dit le *culex* au pâtre, « te causent un chagrin très supportable, elles ne troublent pas ton sommeil ».

380. **Et tamen, ut uades, dimittes somnia uentis**. — Vers très tourmenté par la critique. La presque unanimité des mss. donnent : *et tamen ut uadis*. Retouches des éditions et des commentaires : *et tamen in uanis* (éd. Ascens.

1507); *quae tamen ut uanis* (Bembo); *et tamen etsi audis* (Haupt, Ladewig, Benoist, Ribbeck); *et caue ne uanis* (Hertzberg); *et lamenta uagis* (Birt); *et tamen ut noctis* (Bæhrens). En se fondant sur le texte du Cors. (*tamen ut uadis dimitteres*), Ellis croit pouvoir écrire : *ut tamen audieris, dimittes*; la syllabe *er* aurait glissé d'un mot à l'autre (Cambr. Journal of Philol., 1888, p. 156). Leo, dans son Comment. de 1891, renonce à restituer le texte; mais dans un article plus récent (*Zum Culex*, Hermes XXVII, 1892, p. 310, note 1), s'inspirant d'Usener et Dziatzko, il propose la leçon : *et mane ut uades dimittes somnia uentis*. On se rapprochera encore davantage des sources en rétablissant *tamen*, qui, quoi qu'en dise Leo, n'est nullement inconciliable avec l'idée du vers précédent, à condition de le faire retomber sur *audis* : « bien que tu m'entendes, à peine sorti, tu laisseras le souvenir de cette vision s'évanouir dans les airs » (*tamen* = *nihilominus*). L'image de la fin du vers est fréquente en poésie (Théocr. XXII, 467-8; Tibulle-Lygdamus III, vi, 27 et vii, 18; Ov., *A. Am.*, I, 634; Val. Flacc., *Argon.*, v. 21). — *Dimittes somnia* est la leçon du Mediol. et se lit dans l'édit. Ascensienne de 1507 (Aldine : *dimittis*), — Ce passage a été remanié par Scaliger avec sa témérité habituelle, d'après une idée préconçue : après les vers 380-383, qu'il rapproche arbitrairement, il insère 258-260 (*eheu, mutandus... ad undam*).

381-382. **Rediturus** : corr. de Bæhrens, *moniturus*. — **Fontis** : les mss. se partagent entre *fontis* et *fontes* (Cors. *fontem*); mais comme, au vers suivant, la plupart écrivent *uiridis*, il semble que la forme en *is* doive prévaloir. — **Nemorum siluas** : le pléonasme fleurit dans le style du *Culex*; mais il n'est pas sûr qu'il y en ait un ici : par *silua* (au singulier, il est vrai) on entend souvent la végétation au sens abstrait. Cf. Heinsius, *ad Ou. Fast.* I, 512; Forbiger, *ad Æn.*, X, 406 et XII, 522. Rapprocher, au vers 390, *riuum aquae* et, au v. 149, *riui liquorum*; au vers 156, *aura uenti*.

383. — Ce vers est déplacé par Scaliger, Bæhrens, Ribbeck et Ellis, qui le ramènent après 380. Cette transposition n'est pas indispensable; il suffit, pour sauvegarder la liaison des idées, d'écrire *rapiantur*, au subjonctif, avec Bembo et le Voss. 96 (les autres mss. donnent *rapiantur*) : « vis

heureux au milieu des bois et des fontaines et laisse mes paroles se perdre dans l'espace ». C'est le même ton de mélancolie et d'amertume déjà signalé dans l'ensemble de ce passage. — Le moucheron prend congé du pâtre sans lui avoir clairement demandé ce qu'il désire tant obtenir, la sépulture. Bien qu'on ne puisse se méprendre à son intention et que l'ironie de ses dernières paroles soit assez significative, la gaucherie du procédé laisse le lecteur sur une impression indécise et bizarre.

385. — Le pâtre a compris à demi-mot la légitime réclamation du *Culex*; pris de remords, il lui élève un tumulus et lui consacre une inscription. En agissant ainsi, il remplit à la fois un devoir de reconnaissance et un devoir religieux. On sait quelles étaient les idées grecques à ce sujet : l'obligation de rendre la sépulture aux défunts est plus impérieuse encore à l'époque classique qu'au temps d'Homère (cf. Rohde, *Psychè*, I, p. 216 sq.; Thèse; *Idées Morales*, p. 235). La raison de cette sévérité est dans la croyance universellement répandue que les âmes des morts non ensevelis ne sont pas admises à franchir le Styx. Tel n'est pas le cas du *culex*, puisqu'il lui a été donné de visiter les Enfers avant d'avoir reçu les honneurs funèbres. Mais sur les motifs de cette infraction au droit commun, voir Thèse, *Anal. et interprét.*, p. 58-9.

Hunc = le pâtre, comme il résulte des vers qui suivent, bien qu'il ne soit explicitement désigné nulle part; grammaticalement, *hunc* devrait représenter le *culex*. Cette liberté dans l'emploi des pronoms est particulière à notre poème; cf. v. 201 (*quem*). — **Ubi**: Ribbeck corrige *ibi* et ponctue après *regementem*. — **Sollicitum**; corr. de Bothe: *sollicitae*. — **Inertia uitae**, expression abstraite, comme nous en avons déjà rencontré un grand nombre dans le *C.*, doit s'entendre du sommeil, qui engourdit les membres et paraît suspendre la vie. Leo rapproche *lucis requies* (Sen., *Herc. Fur.*, 1073).

386. **Interius grauitar regementem, nec tulit...** : leçon de la majorité des mss., adoptée par Scaliger, au lieu de *grauitar mentem aeger nec*, qui se lit encore dans Bembo. Cette dernière rédaction oblige à traduire *nec* comme *non*, en ponctuant après *dolorem*. Il semble plus naturel et plus

symétrique de voir dans *nec tulit* le prolongement de la proposition temporelle (*ubi dimisit... et ubi non tulit* = *cum non ferret*). Le verbe principal est rejeté ainsi au vers 391 : *conformare locum capit impiger*. — *Regemo* se trouve deux fois dans Stace (*Theb.*, V, 389 et VIII, 17).

388. **Sibi**. — Remarquer l'emploi incorrect du réfléchi, qui ne s'explique que par un rapport au sujet logique. Cf. Thèse, *Et. gramm.*, p. 363. C'est une liberté de la syntaxe populaire. On pourrait peut-être comprendre *sibi* comme renvoyant à *vires* (autant que ses forces purent se le permettre : cf. au v. 74 : *pollentem sibi*) ; mais cela ressemble trop à un expédient et les vulgarismes sont assez fréquents dans la langue du *C.* pour que celui-ci n'ait rien que de vraisemblable. — **Vires seniles** : le pâtre est donc un vieillard.

389. **Infestum... hostem** : le serpent, dont le pâtre s'est débarrassé à coups de bâton (cf. v. 194-197).

390. **Rium propter aquae**. — Les mss. se partagent entre *propter* et *praeter* (ou *preter*), qui est évidemment moins satisfaisant. Opposer v. 307, où *praeter* doit être préféré. Le pléonasme *aquae rium* est admis en poésie ; on peut rapprocher Lucr. II, 30 ; Tib. I, 1, 28 ; Virg., *Egl.* V, 47 ; VIII, 86 ; App. *Vergil.*, *Copa*, 12 ; Hor., *Od.* III, 16, 29 ; Ov., *Rem. Am.*, 194. Cf. plus haut, v. 382. Il faut grouper *rium... latentem* et non (Heyne) *latentem... locum*. L'emplacement choisi pour le tombeau est d'ailleurs l'endroit même où a eu lieu le drame. Il est facile de s'en convaincre par les descriptions concordantes des vers 148-156 et 390.

391. **Capit**, pour *incipit* ; nouvel exemple du simple pour le composé, comme plus haut *data* = *uenundata* (63) ; *pressos* = *oppressos* (160). Cf. Thèse, *Et. Gramm.*, p. 334, note 1.

391-392 : **Hunc et in orbem destinatus** : il le délimite, en lui donnant la forme circulaire. *Destino* est pris ici au sens matériel et voisin de la racine : *sta, stano* ou *stino* (fixer, établir), *sisto, sisto* ; cf. Bréal et Bailly, *Dict. étym. lat.*, au mot *stano*. *Destinare in orbem*, de même qu'un peu plus loin *conserere lapidem*, semble appartenir à la langue des métiers (Thèse, *Et. Gramm.*, p. 346 et note 6). On trouve dans Vitruve, V, 12 : *destinare arcas*.

Capulum in ferri usum repetivit : c'est ainsi, je crois, qu'il faut construire, si l'on veut rendre compte de *in usum*.

Repetiuit a le sens de « renouveler ». Comme fait le bon ouvrier qui veut être sûr de son outil, le pâtre prend un nouveau manche *in ferri usum*, pour l'adapter à son fer.

393. **Gramineam ut|uiridi foderet de cespite terram.** — Le Harl. et le Med. écrivent *fodiens*, adopté par Sillig et Forbiger. La plupart des autres mss. donnent *foderet*, mais sans *ut*, qui est une restitution de Bembo. Birt propose *fodit et*. — *Viridi de cespite* (en creusant dans le sol verdoyant) dépend de *foderet* et non de *gramineam*, comme le voudrait Sillig.

394. **Memor.** — Comme l'observe finement Leo, ce *memor* est la réponse au vers 379, où le macheron accuse le pâtre d'ingratitude et d'oubli.

395. **Opus.** — La césure allonge ici la dernière syllabe de *opus*, comme, au vers 124, elle empêche l'élision (*carriæ platani, inter quas...*). Cf. v. 400 : *et uiolæ omne genus, hic est...*; Thèse, *Versific.*, p. 428.

397. **Quem circum lapidem, leui de marmore formans, conserit.** — C'est ainsi, je crois, qu'il faut ponctuer : autour du tumulus, le pâtre construit un rebord (*lapidem conserit*) avec des moellons en marbre dégrossi (*leui de marmore formans*). Il ne peut évidemment être question de sculptures, qui exigeraient l'habileté manuelle d'un praticien; et d'ailleurs le texte ne se prête pas à cette interprétation. Le sens que nous donnons à *conserere lapidem* (contruire en moellons) est confirmé par le *Thesaurus* des Académies Berlin-Vienne, qui cite le *Culex*. *Consero* se dit rarement de la maçonnerie, mais souvent d'autres travaux matériels : *loricam consertam hamis auroque trilicem* (Virg., *Æn.* III, 467); *consertum tegmen spinis* (Ov., *Mét.*, XIV, 166; cf. Tac., *Germ.*, XVII). — Au lieu de *conserit*, Heinsius propose de lire *congerit*.

398. **Assiduae curae memor** : « songeant à assurer la perpétuité des honneurs funèbres ». Cf. Stace, *Silu.*, III. III, 139 (*assiduae dapēs*) et 211 sq; *Ibid.* V, I, 236 (*mensae assiduae*). Un simple tertre de gazon serait trop instable; le rebord de marbre est une protection, en même temps qu'un ornement. L'idée d'avenir retombe sur *assiduae* (*assiduae futurae*) et n'est pas incompatible avec *memor*. Cette explication me paraît préférable à celle de Leo : il entend par

assidua cura le zèle de l'ouvrier appliqué à son travail, ce qui ferait remplissage et répétition; cf. v. 394. Sillig propose : *assidue curae memorem* et paraphrase en ces termes : *lapidem, qui curam tumulo erigendo impensum assidue memorat, praetereuntibus ob oculos ponit*.

Hic et acanthos... — Sur le tumulus lui-même, le pâtre dispose un parterre de fleurs et de plantes rares. Comparer, dans *Daphnis et Chloë*, I, 36, le détail des funérailles de Dorcon. De tout temps, les anciens ont aimé à entourer les sépultures de parterres et de bosquets (Rohde, *Psychè*, I, 123). Le christianisme a conservé cette poétique tradition. L'énumération des plantes du bosquet fournissait un motif d'amplification facile, que l'auteur du *Culex* ne pouvait laisser échapper. Pour la composition du parterre, cf. Thèse, *Idées morales*, p. 238. — *Acanthos* (en grec ἀκανθός et ἀκανθα) est l'orthographe de la grande majorité des mss. La forme latinisée (*achantus*, rectifié par Bembo en *acanthus*) se lit pourtant dans le Vossian. et le Vatic. 2759; elle est seule usitée, en dehors du *Culex*, chez les Romains. L'acanthé est un motif d'ornementation architecturale (voir le chapiteau des colonnes corinthiennes), fort en faveur aussi dans la toreutique : les deux coupes ciselées par Alcimédon dans la III^e *Egl.* de Virgile sont décorées de feuilles d'acanthé (*et molli circum est ansas amplexus acantho* : v. 43); cf. Théocr. I, 55. Selon Pline-le-Jeune (*Ep.* V, 6, 16), les Romains ornaient avec cette plante les allées couvertes de leurs jardins. Il s'agit sans doute ici de l'acanthé commune et non de *l'acanthus semper virens* (ἰκκωρζέζ ?) dont il est parlé dans les *Georg.* II, 419, sorte d'acacia, originaire d'Égypte.

399. Et rosa purpureum crescent rubicunda tenorem. — A la leçon de **RVV**₁ (*pudibunda ruborem*), fortement suspecte d'interpolation, quoi qu'en dise Leo, je préfère celle du Harl., du Med. et du Vat. 1586, qui est, à une lettre près (*terrorem*), le texte de la plupart des mss. L'accusatif de l'objet intérieur, tel qu'il est employé ici, se justifie par le rapprochement avec d'autres passages du *Culex*, où la syntaxe de ce cas est très libre (cf. Thèse, *Et. Gramm.*, p. 357). *Rubicunda purpureum tenorem* ne forme pas pléonasme, si l'on voit dans l'accusatif qualificatif un moyen de préciser la tonalité générale exprimée par *rubicunda* (rouge, de

nuance pourpre). *Tenor*, au sens de « nuance », se lit dans Pline, XXXVII, 5, 18 : *tenor austeritatis* [in *smaragdīs*]. Peut-être les nuances trop claires étaient-elles bannies d'un bosquet funèbre. — Principales éditions : *purpureo crescit rubicunda colore* (Bembo); *purpureo crescit* (*crescens*: Ribbeck) *puḍibunda rubore* (Heyne); *purpureum celans puḍibunda ruborem* (Bährens); *purpureum crescens puḍibunda per orbem* (Ellis, d'après le Cant.) — La rose, originaire de la région du Caucase, mais vulgarisée de bonne heure, était déjà, comme chez nous, la « reine des fleurs ». Il est curieux qu'elle ne soit nommée que deux fois dans Virgile (*Æn.* XII, 69 et *Georg.* IV, 134). La jolie pièce *εἰς Ῥόδον*, attribuée à Anacréon, est certainement de l'époque alexandrine.

400. **Et uĩōlāe omne genūs, hic est...** — L'élision de la dernière syllabe d'un anapeste est toujours dure et le *Culex* n'en offre pas d'autre exemple (*pretio est*, au v. 68, est une aphérèse). D'autre part, la finale de *genus* est allongée par l'arsis (cf. plus haut, v. 395, *opūs atque*). Le désir de supprimer cette double licence est l'unique raison de la transposition (*genus omne*) déjà opérée dans les anciennes éditions, reprise depuis par Hertzberg (p. 10-11) et par plusieurs autres critiques. Mais tous les mss., y compris le Cors., portent *omne genus* et l'unanimité des sources ne doit pas être récusée sans nécessité absolue. À éliminer ainsi de parti pris les hardiesses qui gênent certaines théories, on risque d'aboutir à des conclusions trop exclusives sur la versification du *Culex*. Au point de vue grammatical, *omne genus* peut être considéré soit comme un des sujets de *crescent* (*uiolae* servant de régime déterminatif au génitif singulier et au sens collectif), soit comme une apposition distributive au sujet *uiolae*, qui serait un nominatif pluriel (des violettes, et toutes sortes de violettes). Le caractère archaïque et les origines populaires de la langue du *C.* rendent cette dernière interprétation plus vraisemblable. Cf. Thèse, *Et. Gramm.*, p. 371. — L'hémistiche en question semble donner raison à Sprengel, qui a consacré un volumineux travail à prouver que les anciens distinguaient un grand nombre de variétés de violettes (*Antiq. botan. Spec. prim.*, 1798). Sa thèse a été combattue par Fée (*Flore de Virg.*, Virgile-Lemaire, t. VIII, au mot *uiola*). Les deux espè-

ces de violettes les plus connues étaient l'ἰὸν μέλαν (*et nigrae violae sunt* : Virg., *Egl.* X, 39) et le λευκόιον (*viola alba* de Pline et peut-être *pallentes violae* de Virg., *Egl.* II, 47).

Spartica myrtus. — On pourrait hésiter à admettre une épithète dont on ne connaît pas d'autre exemple (*Sparta* donne *Spartanus*, *Spartiacus* et, en parlant des personnes, *Spartiates*), si on ne savait déjà que les ἀπαξ εἰρημένα ne sont pas rare dans le *Culex*. Les poètes se donnent d'ailleurs une certaine latitude pour la formation des adjectifs tirés des noms propres. — Le myrte croissait en abondance sur les pentes du Taygète et au bord de l'Eurotas (*Cat.*, LXIV, 89). Il était consacré à Vénus (d'où la conjecture de Scaliger : *Astartica*); c'était aussi la plante sacrée des mystères éleusiens. En grec, μύρτος et μυρτίνη. — Une autre hypothèse de Scaliger, *Parthica*, a pour elle le Vatic., les Voss. 81, 96 et un passage d'Athénée (XV, 682 c) : Ἀπολλόδορος δ' ἐν τετάρτῳ Παρθικῶν ἄνθος τι ἀναγράφει καλούμενον φιλάδελφον κατὰ τὴν Παρθικὴν χώραν. Mais le texte n'est pas des plus probants.

401. **Hyacinthos.** — Le *Culex* adopte la forme grecque (ὑάκινθος), alors que Virgile, dans le seul passage où il emploie ce mot au nominatif (*Egl.*, III, 63 : *suaue rubens hyacinthus*) préfère la forme latine. L'hyacinthe est encore une fleur symbolique et mythologique : la diphtongue *AI*, qu'on prétendait lire sur ses pétales, exprimait, selon les uns, les gémissements d'Apollon pleurant la mort du jeune Hyacinthe (voir le joli récit de Lucien, XIV^e *Dial. des Dieux*), tandis que d'autres y lisaient les premières lettres du nom d'Ajax (ΑΙΑΣ), dans le sang duquel cette fleur aurait germé. Cette dernière interprétation éclaire l'énigme proposée par Ménélaque dans la troisième *Eglogue* de Virgile (v. 106-107). Ovide, *Métam.*, XIII, 391 sq., mentionne les deux légendes et donne de l'hyacinthe une description très précise. Dans Properce (IV, VII, 33), l'ombre de Cynthie reproche à son amant de ne pas avoir fait à sa dépouille l'aumône de quelques fleurs d'hyacinthe (*hoc etiam graue erat nulla mercede hyacinthos iniicere*) ; il semble, d'après cela, que cette fleur était employée dans les funérailles.

Cilici crocus editus aruo. — La forme adjectivale *Cilix* (Κίλιξ), qualifiant un nom de chose, est beaucoup plus rare que *Cilicius* ou *Ciliciensis* ; elle se rencontre pourtant dans

Lucr. II, 416 (*croco Cilici*). Le choix de l'épithète est justifié : le safran (*κρόκος*) est en effet une plante d'Asie et le nom même qu'elle porte en français, dérivé de l'arabe *safrâ*, trahit son origine orientale; cf. Hehn, *Kulturpfl.*, 6^e éd., p. 260. Je suppose que c'est du safran qu'il est question dans Stace, *Silu.* II, I, 460 (*Cilicum flores*); cf. *ibid.* II, VI, 87 (*Cilicum messes*) et III, III, 34. — *Aruo* : Heyne propose de lire *antro*, par allusion à *l'antrum Corycium*, en Cilicie.

402. **Laurus item Phoebi surgens decus** : c'est le texte de l'Helmst. et du Mediol., adopté par Bembo et par l'Aldine de 1534. La plupart des mss. (notamment le Cors. et le Bemb.) portent *decus surgens*, d'où *b* a tiré *decus exurgens*, Housman *decus ingens*. Le *Phoebi decus* du *C.* est à rapprocher de *Parnasia laurus* (Virg., *Georg.* II, 18) et de *Clarii laurus* (*Id.*, *Æn.* III, 360). — Le laurier était consacré à Apollon, en souvenir de la nymphe Daphnè, qu'il aima sur les bords du fleuve Pénée (*Δάφνη* = laurier; voir sa légende dans Ov., *Métam.* I, 452 sq.). C'est le laurier qui ombrage la fontaine Castalie. Comme d'autres arbres toujours verts, le myrte, l'olivier, le pin, le cyprès, la pérennité de son feuillage l'a signalé à l'attention des poètes, qui en ont fait l'emblème de l'immortalité et du génie. C'est parmi les massifs de laurier odoriférant (*inter odoratum lauri nemus*) que se promènent les héros de l'Elysée virgilien (*Æn.* VI, 658). Properce, dictant ses dernières volontés, recommande à Cynthie de planter un laurier sur sa tombe (Prop., II, XIII, 33). Si ce poétique emblème figure sur le tumulus de notre *culex*, ce n'est pas seulement pour l'agrément du parterre et l'assortiment de la collection, mais pour la beauté de sa légende mythologique. Peut-être aussi est-ce le symbole de la récompense due au dévouement. Mais l'arbre d'Apollon ombrageant la tombe d'un moustique, cela fait sourire; ce trait suffit à faire mesurer l'artifice et la puérilité du genre. — Sur le laurier, cf. Diosc. I, 78 (Wellm.), Pline XV, 30 et l'éloge en latin de Passerat (1594). L'histoire de cette plante a été écrite par Hehn, *op. cit.*, p. 216 sq.

Hic rhododaphne. — Remplissage bizarre de *VV*₁ : *ut* (ou *et*) *sua pagina dicit*. Le grec *ῥοδοδάφνη*, dont le français « laurier-rose » est l'équivalent exact, définit très bien

ce gracieux arbuste, qui se rapproche du laurier par son feuillage et du rosier par ses fleurs. On l'appelait aussi *ῥόσος*. Il abondait sur les bords de l'Eurotas, du moins si l'on en croit les *Messéniennes* de Casimir Delavigne, mais en tout cas pas à l'époque classique, car son introduction en Grèce date des derniers temps de la République romaine. Il n'en est pas encore question dans Virgile et, en dehors du *Culex*, il n'est nommé dans aucun texte avant Claude (Scribon. Larg., *De comp. med.*, 55). Hehn (*Kulturpflanzen und Haustiere*, p. 404 et 585) a voulu se fonder là-dessus pour ramener la composition du *Culex* à une époque tardive. Mais voir dans Thèse, *La question d'authenticité*, p. 38, ce qu'il faut penser de cet argument.

403. **Lilia** : — en grec *λίζιον*, devenu en latin *lilium* par une assimilation de liquides, en espagnol *lirio*. Originaire des pays d'Orient, le lis pouvait encore passer pour une plante exotique en Italie, au temps d'Auguste. Un élégant distique de la *Copa* (v. 15-16) suppose qu'elle croissait en abondance sur les bords de l'Achéloüs. Virgile ne pouvait manquer d'être séduit par la pure et noble beauté de cette fleur, dont le symbolisme convient si bien à la haute poésie. Il la met toujours en bonne place, notamment dans le vers si pittoresque de l'*Egl.* X, 25, à propos du dieu Silvain (*florentes ferulas et grandia lilia quassans*) et dans l'épisode de Marcellus (*Æn.* VI, 883) ; mais le lis dont il est question dans ce dernier passage est une sorte d'iris pourpre (*purpureos spargam flores*), dont la couleur sombre explique l'usage qu'on en faisait dans les funérailles. Cf. Plin. XXI, 5 (11-12) : *est et rubens lilium, quod Graeci ῥόσος uocant ; alii florem eius cynorrhodon... Sunt et purpurea lilia*. Les lis qui s'élèvent sur le tertre du *culex* sont apparemment de cette espèce.

Roris non auia cura marini : « le romarin, qui ne se cultive pas à l'écart, qui croît communément dans nos contrées ». *Nan auia* est à peu près synonyme de *vulgaris*. Le tour abstrait est dans les habitudes du *Culex*. Voir Thèse, *Le Genre et la Forme*, p. 344. Sur le romarin, cf. Plin. XXIV, 11, 59 ; Diosc., éd. Welm., III, 75 (*ἀνέσσοντις*). Il est nommé dans Ovide, *Ars Am.* III, 690 : *ros maris et lauri nigraque myrtus olent*. — Conject. : *turba* (Heinsius) ; *tura* (Leo).

404. **Herbaque turis opes priscis imitata Sabina** (*opus* : Mähly). — *Herba Sabina* (leçon de BCOR, recueillie par Bembo) désigne une sorte de genévrier (en grec *ζαζυ*). Pline nous donne la clef de ce vers énigmatique ; il nous apprend que l'*herba Sabina* était une plante odoriférante et balsamique, qu'on desséchait pour la brûler, au lieu de l'encens, qui était le parfum des riches : *a multis in suffitus pro ture adsumitur* (Plin., H. N., XXIV, 41, 61). Elle est mentionnée par Caton l'Ancien (*herbae Sabinae plantas tres* : Cat., Agric., LXX, 4) et par Propertius, IV, III, 58 (*et crepat ad ueteres herba Sabina focos*). Ovide dit (*Fast.* I, 343) que, dans l'ancien temps, ce parfum économique suffisait pour les sacrifices : *ara dabat fumos herbis contenta Sabinis* ; cf. encore Ovide, *Fast.* IV, 741 : *ure mares oleus tacdamque herbasque Sabinas*. Ces textes paraissent donner tort à la variante *priscis... Sabinis*, adoptée par quelques mss. de second ordre et, plus récemment, par Ribbeck.

405. **Chrysantus** : sans doute le chrysanthème, dont il est question dans Diosc. IV, 58 et dans Pline, XXI, 25 (96) ; selon d'autres, l'immortelle jaune. Scaliger, se fondant sur un passage de Nicandre, préfère l'orthographe : *chrysantes* (*χρυσανθές ἀμέρων* : Nic., v. 69). Mais, comme le fait observer Leo, la forme *χρυσανθος* semble avoir existé concurremment avec *χρυσανθές*, si l'on s'en rapporte à Pline, *loc. cit.* : *heliochrysum alii chrysanthon vocunt* (l'éd. Mayhoff corrige en *chrysanthemum*, mais contrairement au témoignage des sources). Il n'y a donc pas de raison suffisante pour changer la forme adoptée par les mss. (*chrysanthus*, *chrysantus* ou *chrisantus*).

Hederaeque nitor pallente corymbo. — *Pallente corymbo* semble difficilement conciliable avec la couleur dorée attribuée aux grappes du lierre (*corymbi*) dans un autre passage du *Culex* : *pinguntque aureolos uiridi pallore corymbos* (v. 144). Pline à la vérité distingue trois variétés de lierre (*candida*, *nigra*, *helix* ; H. N., XVI, 34, 62). De là les qualificatifs contradictoires appliqués à cette plante par les poètes, par ex. Virg., *Georg.* II, 258 : *at hederae pandunt uestigia nigrae* et *Egl.* VII, 38 : *hedera formosior alba*. L'auteur de la *Flore de Virgile* pense que « l'épithète

nigra s'applique à la couleur des baies de cet arbuste, celle de *pallens* à ses fleurs, qui sont d'un blanc verdâtre, et celle de *nitens* à son feuillage, qui est luisant » (Fée, t. VIII du Virgile-Lemaire, p. 444). Mais *pallens* est dit ici de la grappe elle-même, qui, arrivée à maturité, est d'un brun foncé (sur le sens exact de *pallens*, cf. Comment. au v. 444). Il y a d'ailleurs dans ce vers une imitation flagrante de Virgile (*superaddita vitis | diffusos hedera uestit pallente corymbos* : *Egl.* III, 39) et il est bien possible que l'approximation de l'épithète ne soit qu'une maladresse d'adaptation. — *Palante*, conjecture de Heinsius, ne peut se dire de la végétation ; Virgile, pour exprimer la même idée, emploie *errantes* (*errantes hederas* : *Egl.* IV, 49). — Le lierre (*κίττος*) est, comme on sait, la plante sacrée du culte dionysiaque. C'est aussi un motif d'ornementation très employé dans les arts décoratifs, ce qui n'est pas indifférent à la poésie alexandrine.

406. **Et bocchus, Libyae regis memor.** — Ce spécimen de la flore africaine, inconnu des botanistes, n'est mentionné que dans le *Culex*. On a songé à l'identifier avec la plante appelée βῶζ par Hésychius (Fée, *Flore de Virg.*, dans le Virgile-Panckouke, XXVII) ; cf. Heinsius, *ap.* Heyne : βῶζ, βοτάνης εἶδος ; mais cette hypothèse ne repose sur rien de sérieux. — Il est difficile de spécifier si le Bocchus auquel il est fait allusion ici est le beau-père de Jugurtha, ou s'il s'agit de Bocchus le Jeune, qui prit le parti de César contre Pompée, et mourut en 721 (33 av. J.-C.). La formule *Libyae regis* ne nous renseigne pas à cet égard ; car, si le second Bocchus regut, en récompense des services rendus à la cause césarienne, une partie de l'ancien royaume de Libye, une phrase de Salluste donne lieu de croire que Sylla avait déjà fait un semblable cadeau à Bocchus l'Ancien. Il en avait du moins pris l'engagement (*amicitiam, foedus, Numidiae partem, quam nunc peteret, ultro aduenturam* : Sall., *Jug.*, CXI, 4) et rien n'autorise à croire qu'il ait manqué à sa parole. Le mot *Libya* d'ailleurs, comme plus haut *Hellespontiacis undis* (v. 338), peut fort bien être entendu au sens large et désigne en général le Nord de l'Afrique, y compris la Mauritanie elle-même, royaume des deux Bocchus. — Selon Heyne (*ad Culic.*, 404) ce nom de

plante emprunté à un roi numide doit provenir d'un cousin du second Bocchus, Juba II, auteur d'une *Histoire Naturelle* à laquelle Pline fait allusion (H. N. XXV, 7, 38) et mort sous Tibère, en 23 ou 24 ap. J.-C. On voit par le vers du *Culex* que, si Juba a pu contribuer à vulgariser cette appellation, il n'en était probablement pas l'inventeur.

Amarantus (ἀμάραντος, de ἀ-μαράνω : la fleur qui ne se flétrit pas, à cause de l'éclat persistant de ses couleurs) ; *celosia cristata* de Linné. Plante originaire d'Asie-Mineure, mais connue de bonne heure en Italie. Les anciens tressaient des couronnes (un peu lourdes) en mariant le lis avec l'amarante : *ut cum contexunt amarantis alba puellae lilia* (Lygd., IV, 33). Cf. Ov., *Fast.*, IV, 439 ; Plin., XXI, 8, 23 ; Diosc., IV, 55, 57 (Welman, II, p. 210-211).

407. Bumastusque uirens (βούμαστος) se dit ordinairement d'une variété de raisin à grandes grappes et à grains volumineux, qui ne serait guère à sa place dans un parterre de fleurs. Bembo et Scaliger proposent de lire *buphthalmus* (camomille des teinturiers). Mais un texte d'Hesychius donne lieu de croire que *bumastus* était aussi le nom d'un arbuste : βουμανῆς, οἱ δὲ βουμαστοίς, εἶδος βοτάνης (Heyne, *Ad. Cul. uers.* 405).

Semper florida tinus (*vulgo* : *pinus*). — Ni le pin vulgaire (*pinus silvestris*), ni le pin maritime (*pinus maritima*) ne justifient ce qualificatif et ce sont des arbres de trop grande taille pour figurer ici. Dans le vers de Virgile : *fraxinus in silvis pulcherrima, pinus in hortis* (Virg., *Egl.* VII, 65), *hortis* ne doit pas s'entendre d'un jardin, mais désigne le parc d'agrément par opposition à la forêt sauvage. Bembo propose : *florida picris* (sorte de laitue) ; mais cette leçon n'est pas autorisée par son ms., qui, à cet endroit, se trouve justement détérioré, et tous les autres donnent *pinus*. La leçon de Saumaise, *florida tinus* (laurier-tin), déjà adoptée par Ellis, me semble bien préférable. Au surplus, *semper florida* ne doit pas être pris au pied de la lettre : c'est une hyperbole poétique.

408-409. Non illinc narcissus abest. — Il s'agit ici du *narcissus poeticus* ou du narcissé à nectaire rouge, qualifié de *purpureus* par Virgile (*Egl.* V, 38) et qui fleurit à l'automne (*sera comantem narcissum* : *Georg.* IV, 423). Il pousse

au bord des eaux, où il se mire, et où sa corolle, en se fanant, se laisse choir. De là vient la poétique légende du bel adolescent qui tombe amoureux de sa propre image aperçue dans le cristal des eaux (*igne Cupidinea proprios exarsit in artus*) et qui, s'épuisant en vains efforts pour l'atteindre, trouve la mort dans l'onde perfide (Ov., *Mét.*, III, 6). — **Cui** (*qui*, selon Leo) est la leçon de presque tous les mss., et donne un sens très plausible, quoi qu'en dise Leo, à condition de traduire *gloria* par « orgueil » : « le Narcisse, orgueilleux de sa beauté, qui s'éprit d'amour pour ses propres charmes ».

410. — Ce vers se rattache beaucoup plus à l'énumération qui précède qu'à ce qui suit. Il faut donc ponctuer après *flores*.

411. **His** (*scil. floribus*) **tumulus super inseritur**. — Cet emploi de *insero* (qui généralement s'entend de la greffe) n'est pas très classique. Il n'y a d'ailleurs aucun rapport de sens, malgré l'identité apparente des radicaux, entre le *conserit* du v. 398 et l'*inseritur* du v. 411.

412. **Tacita format quod littera uoce**. — *Firmat quod*, selon Ribbeck; *format quod* est la leçon de P₁ et de Bembo. Remarquer l'alliance de mots *tacita uoce* (dans son muet langage).

412-414. — Beaucoup d'élégies latines se terminent par une inscription funéraire ou votive. La plupart du temps, c'est le personnage mis en scène qui est censé la rédiger lui-même (cf. par ex. Ov., *Her.* II, *in fin.*, VII, *in fin.*; Prop. II, xiv, 27; IV, vii, 85). Les épitaphes d'animaux sont fréquentes dans l'*Anthologie*, dont l'influence a certainement concouru à la vogue du procédé (Thèse, *Idées Morales*, p. 218 et note 5). Celle du *Culex* est citée par Donat et par Phocas dans leurs vies de Virgile; elle a été reproduite isolément dans un certain nombre d'*Excerpta*. Négligée dans le Vossian., elle a été ajoutée après coup dans l'Helmst. — Il est évident qu'il faut joindre *tale officium* et non *tale merenti*. *Bene merenti* (ou *bene merito*, *optime merito*) est le terme consacré dans les inscriptions votives. Du reste la rédaction de cet *elogium* est conforme à la tradition et à la formule usuelle du style épigraphique. Le dernier vers est d'une symétrie concise, assez bien rendue par Parisot : « Le vieux pâtre, ton obligé, te rend cet hommage de mort

en reconnaissance du bienfait de la vie ». Comparer, à ce point de vue, l'épithaphe de Daphnis dans Virgile, *Egl.* V, 44 (*formosi pecoris custos, formosior ipse*). — En tête de l'édition in-12 et de la traduction polyglotte du *Culex* données par le comte de Valori (Paris, Michaud, 1817), une vignette montre le pâtre en train de graver sur la pierre l'inscription funéraire du moucheron.

Quelques-uns des mss. du *Culex* se terminent sur la clause : *Libellus qui nominatur Culex P. Virgilii Maronis finit* ou par une formule analogue (voir l'*apparatus*). D'autres (notamment H₁OV₁) ne portent aucune suscription.

CORRECTIONS & ADDITIONS

- P. 9, ligne 10-11. — Supprimer les mots entre parenthèses.
- P. 19, ligne 15 de la note 1. — Au lieu de *Card. Bartomei*, lire *Card. Borrrhomei*.
- P. 20, ligne 7. — Au lieu de *Addenda*, lire *Additions*.
- P. 26, ligne 18. — Lire : « après les nombreuses interpolations qu'il a subies, soit dans sa rédaction primitive... ».
- P. 30, ligne 16 de la note 1. — Supprimer : 32 *uolumine* (H : *uoluminu*).
- P. 61 (table des sigles). — Au lieu de *Addenda*, lire *Additions* 16562.
- P. 65, ligne 17 de l'apparat. — Lire : *hic vers. om. in* AH₁P₅VV₁*bt* (supprimer H).
- P. 76, vers 220. — Lire *latratibus*.
- P. 78, vers 251. — Lire *Pandionias*.
- P. 81, vers 306. — Lire *sanguine*.
- P. 95, ligne 19. — Ajouter une référence à l'építaphe de Virgile : *Mantua me genuit... cecini pascua, rura, duces*.
- P. 102, ligne 18. — Supprimer la virgule après *fretis*.
 -- ligne 29. — Lire « se trahit » et non « se traduit ».
- P. 104, ligne 25 (après la citat. en vers), ajouter : « La var. du Harl., *penitusq*; peut être invoquée à l'appui de cette correction : paléographiquement, c'est l'équivalent exact de l'abréviation *p̄trisq*; ».
- P. 110, ligne 39. — Ajouter une remarque sur *teneras sentes* (v. 56) : *sentis* est presque toujours masculin ; on le trouve cependant féminin dans Ov., *De Nuce*, 113.
- P. 139, ligne 20 (citat.). — Lire *exemplo* au lieu de *exemplu*.
- P. 146, ligne 26. — Lire : « le ms. C porte *liquorū* ».
- P. 152, ligne 24. — Au lieu de *extollit*, lire *attollit*.
- P. 160, ligne 27. — Ajouter : « Conjecture proposée par M. A. Cartault, au cours de la soutenance de la présente Thèse : *et quo tardus erat... languore*.
- P. 172, ligne 37. — Lire : « paraphrase ».

- P. 183, ligne 21. — Après « audace sacrilège », ajouter une référence à Virg., *En.* VI, 620.
- P. 198, ligne 37. — Lire « qui immortalisa ».
- P. 199, ligne 16. — Au lieu de « antique », lire « orphique ».
- P. 211, ligne 25. — Modifier comme il suit la traduction entre parenthèses : « est-ce plutôt la mère qui fut cruelle ou l'Amour qui fut méchant » ?
- P. 237, lignes 18, 20 et 23. — Lire *Ægaea*, conformément à l'étymologie grecque (bien que l'orth. *Ægea* soit assez fréquente).
- P. 240, ligne 15. — Lire : « Comment. aux v. 297-300, p. 215 » (et non 213).
- P. 252, dernière ligne. — Au lieu de « en ponctuant », lire : « en mettant un point ».
- P. 262, ligne 21. — Accentuer : βούμαστος et non βουμαστός.
- P. 263, ligne 20. — « *Format quod* est la leçon de Bembo » (non de P₁).
-

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Introduction : constitution et histoire du texte.....	1
Table des sigles.....	61
<i>Culex</i> : texte latin.....	64
Bibliographie du Commentaire.....	90
Commentaire	92

Can 2618

**PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET**

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

